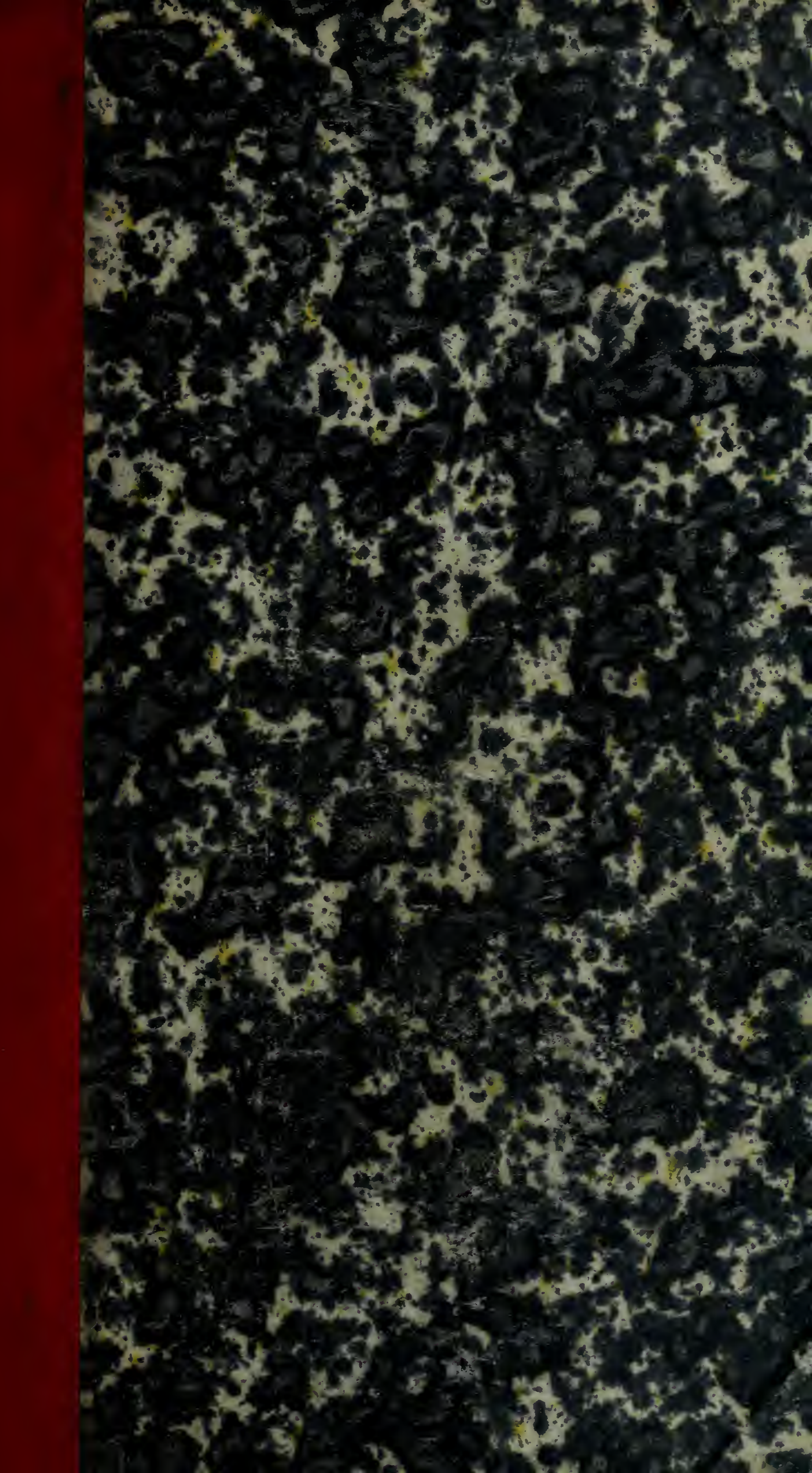
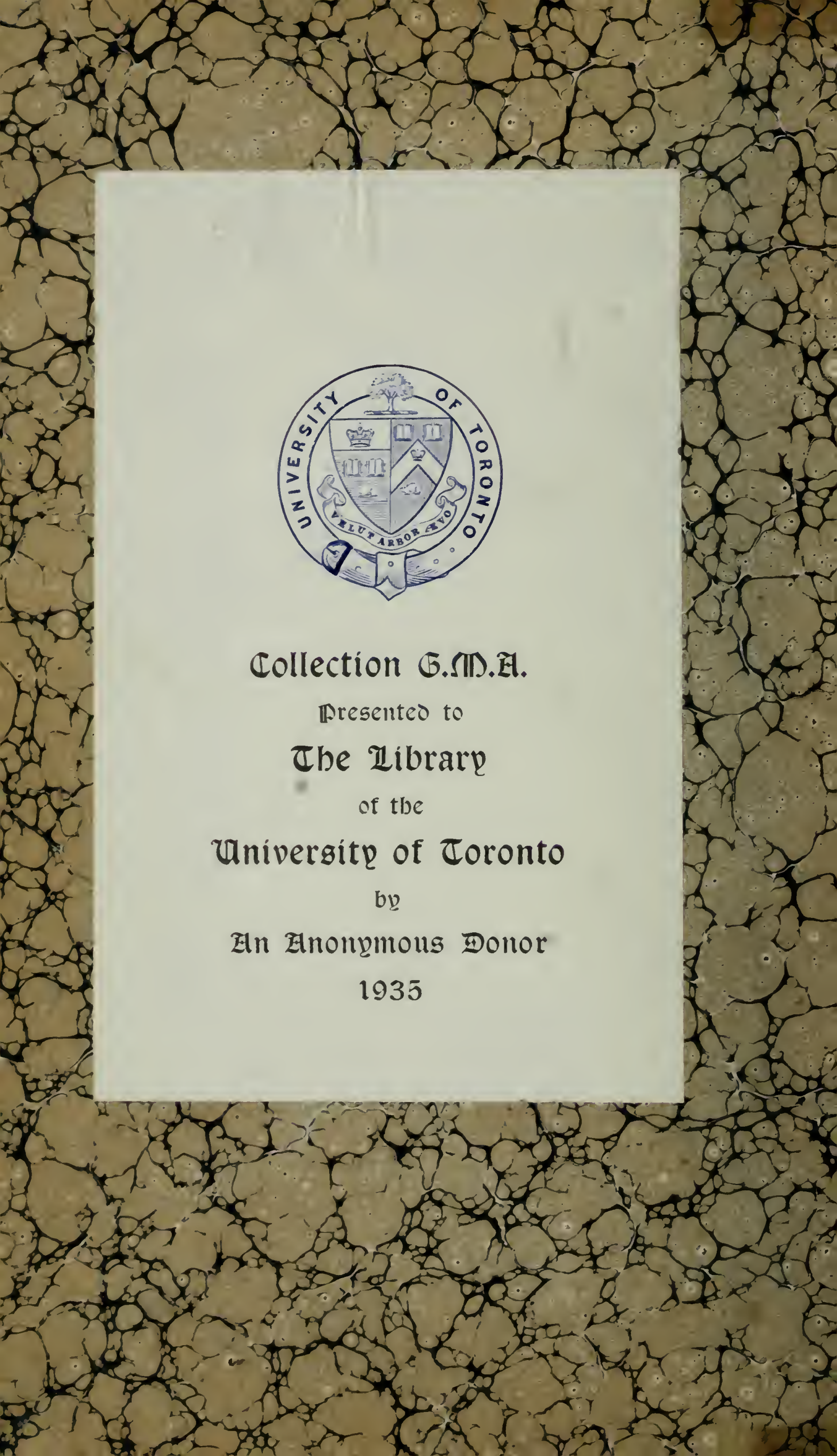
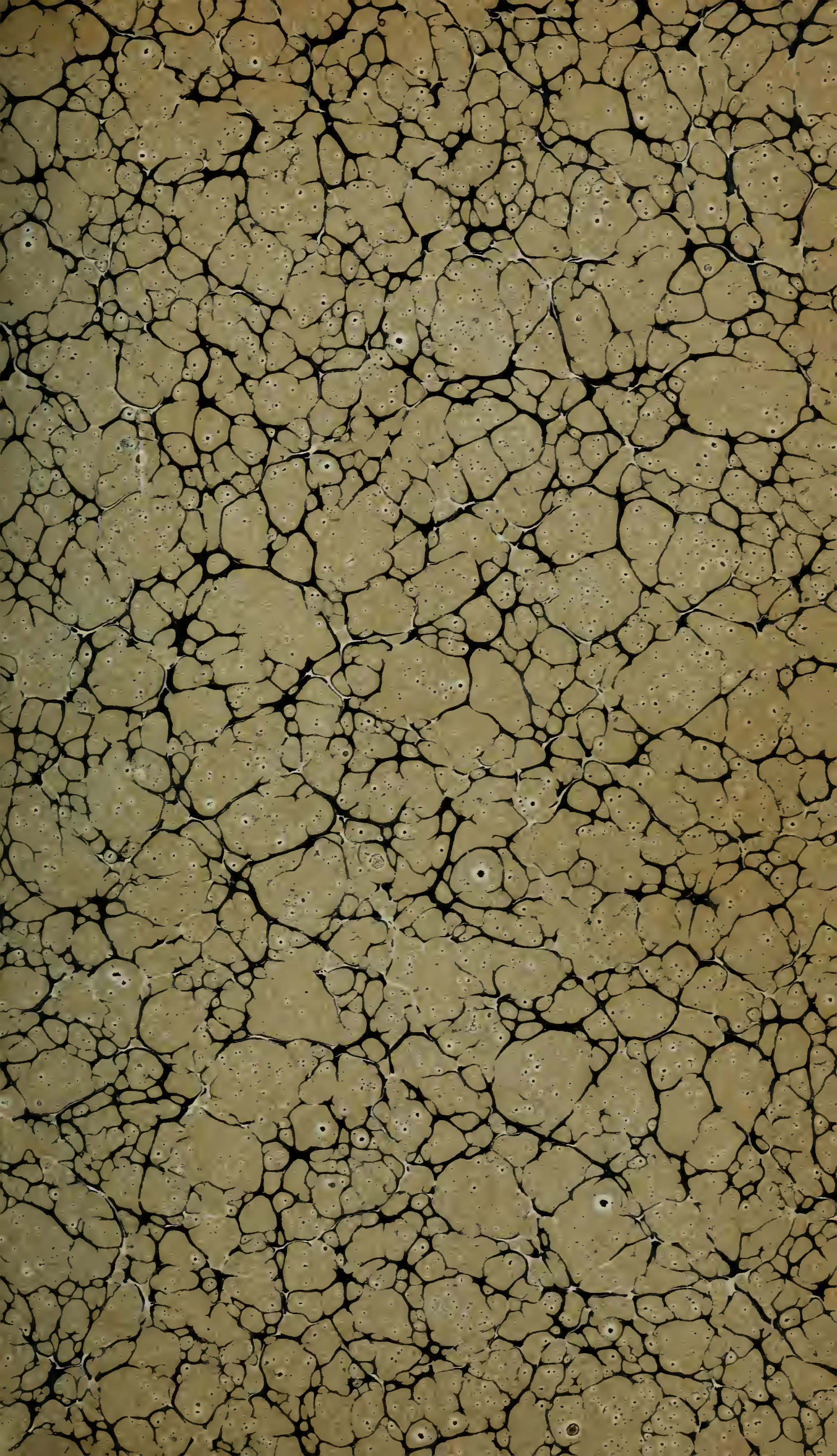



UNIVERSITY OF TORONTO
VELUT ARBOR ÆVO



MÉMOIRES

DE

JACQUES CASANOVA

DE SEINGALT.

IMPRIMERIE DE DEZAUCHE,
Faub. Montmartre, n° 11.

MÉMOIRES

DE

JACQUES CASANOVA

DE SEINGALT,

ÉCRITS PAR LUI-MÊME.

Ne quidquam sapit qui sibi non sapit.

Édition originale, la seule complète.

TOME VIII.

PARIS.

PAULIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

PLACE DE LA BOURSE.

1833.

MÉMOIRES

DE

JACQUES CASANOVA

DE SEINGALT.

CHAPITRE PREMIER.

Fin de mon aventure avec la religieuse de Chambéry. — Ma fuite d'Aix.

J'étais dans l'ivresse de voir la reconnaissance et la surprise sur tous les traits de ma belle M. M. Vous devez être bien riche, me dit-elle.

— Désabusez-vous, mon cœur, mais je vous aime passionnément, et ne pouvant rien vous offrir à vous-même, à cause de votre malheureux vœu de pauvreté, je prodigue ce que je possède à cette bonne femme, pour l'engager à ne rien

négliger de tout ce qui peut contribuer à votre satisfaction pendant que vous êtes chez elle. Peut-être que, sans m'en rendre compte, mon cœur espère-t-il que par contre-coup vous m'en aimerez davantage.

— Comment pourrais-je vous aimer plus que je fais ! Je ne suis malheureuse que de l'idée de rentrer au couvent.

— Mais vous m'avez dit hier que c'était précisément cette idée qui vous rendait heureuse.

— Et c'est aussi depuis hier que j'ai changé de sentiment. J'ai passé une cruelle nuit, car je n'ai pu fermer l'œil sans me retrouver entre vos bras, me réveillant toujours en sursaut au moment où j'allais consommer le plus grand des crimes.

— Vous n'avez pas autant combattu avant de le commettre avec un homme que vous n'aimiez pas.

— C'est précisément parce que je ne l'aimais pas que j'ai commis un crime qui me semblait sans conséquence. Concevez-vous cela, mon ami ?

— C'est une métaphysique de votre âme candide et superstitieuse, je la comprends à merveille.

— Vous me comblez de joie et de reconnaissance, et je me réjouis quand je pense que vous n'êtes pas dans une situation pareille à la mienne, cela me rend certaine de la victoire.

— Je ne vous la disputerai pas, quoique cela m'afflige beaucoup.

— Pourquoi ?

— Parce que vous vous croirez obligée de me refuser des caresses sans conséquence, et qui pourtant feraient le bonheur de ma vie.

— J'y ai pensé.

— Vous pleurez ?

— Oui, et j'aime ces larmes, qui plus est.

— Cela m'étonne.

— J'ai deux grâces à vous demander.

— Parlez, et soyez sûre d'obtenir.

— Hier, me dit ma charmante nonne, vous avez laissé entre mes mains les deux portraits de ma sœur de Venise. Je vous prie de m'en faire présent.

— Ils sont à vous.

— Je vous en suis reconnaissante. Voilà la première; la seconde est d'avoir la bonté de recevoir en échange mon portrait que je vous remettrai demain.

— Et que je recevrai avec délice! Ce sera, ma chère amie, le plus précieux de tous mes joyaux; mais je suis surpris que vous me demandiez cela comme une grâce, tandis que c'est vous qui m'en faites une que je n'aurais jamais osé vous demander. Comment pourrais-je me rendre digne de vous faire désirer le mien?

— Ah! mon ami, il me serait bien cher; mais que Dieu me préserve de l'avoir au couvent.

— Je me ferai peindre sous le costume de saint Louis de Gonzague ou de saint Antoine de Padoue.

— Je me damnerais.

Elle avait un corset de basin bordé de ruban rose et attaché par devant avec des nœuds de ruban pareil, et une chemise de batiste. J'en avais été surpris, mais la politesse ne me permettant pas de lui demander d'où cela venait, je me contentai d'y porter mes regards. Elle me devina, et me dit en riant que c'était un présent que la paysanne lui avait fait. Se voyant riche, cette bonne femme pense à tous les moyens de convaincre son bienfaiteur qu'elle lui est reconnaissante. Voyez ce grand lit, mon ami ; elle a certainement pensé à vous ; et ces beaux draps. Cette chemise si fine, je vous avoue qu'elle me fait plaisir. Je dormirai mieux cette nuit, si je puis cependant me défendre des rêves séducteurs qui m'ont tourmentée la nuit dernière.

— Croyez-vous que ce lit, ces draps et cette chemise si fine puissent éloigner de votre âme les rêves que vous redoutez ?

— Au contraire, sans doute, car la mollesse irrite la volupté des sens. Tout ceci restera à cette bonne femme ; car si je l'emportais, que dirait-on au couvent.

— Vous n'y êtes pas si bien couchée ?

— Oh non ! une paillasse et deux couvertures, et par grâce spéciale deux draps bien grossiers et quelquefois un mince matelas. Mais vous me paraissez triste. Vous étiez si gai hier.

— Comment pourrais-je être gai, à présent que je me vois réduit à ne plus pouvoir badi-

ner avec vous sans m'exposer à vous faire de la peine?

— Dites plutôt le plus grand plaisir.

— Consentez donc à recevoir du plaisir en récompense de celui que vous pouvez me faire.

— Mais le vôtre est innocent et le mien ne l'est pas.

— Que feriez-vous donc si le mien ne l'était pas plus que le vôtre?

— Vous m'auriez rendue malheureuse hier soir, car je n'aurais rien pu vous refuser.

— Comment? malheureuse! songez que vous n'auriez pas combattu contre des rêves et que vous auriez dormi paisiblement. Enfin la paysanne, en vous donnant ce corset, vous a fait un présent qui me désespère, car au moins j'aurais pu voir mes jolis enfans sans craindre les mauvais rêves.

— Mais, mon cher ami, il ne faut pas en vouloir à cette bonne femme, car si elle croit que nous nous aimons, elle doit bien savoir qu'un corset n'est pas difficile à délacer. Enfin, je ne veux pas vous voir triste, voilà le principal.

En prononçant ces mots, elle me regarda avec des yeux de flamme, et je l'inondai de baisers qu'elle me rendit avec tendresse. La paysanne monta pour mettre le couvert sur une jolie petite table neuve, précisément comme j'allais lui enlever le corset, sans qu'elle opposât la moindre résistance.

Cet excellent augure me mit de bonne humeur;

mais en la regardant, je la vis devenir pensive. Je me donnai bien de garde de lui en demander la raison, car je la devinais, et je ne voulais pas en venir à des conditions que la religion et l'honneur auraient rendues inviolables. Pour détourner ses idées, j'excitai son appétit par l'exemple du mien, et elle but d'un excellent clairet avec autant de plaisir que moi, sans craindre que, n'y étant pas habituée, il réveillât en elle une gaîté ennemie déclarée de la continence. Au reste elle ne put point s'en apercevoir, car la gaîté rendant sa raison plus brillante, la lui faisait paraître plus belle et l'attachait au sentiment beaucoup plus qu'avant le souper.

Dès que nous fûmes seuls, je lui fis compliment sur sa bonne humeur, en lui disant qu'il n'en fallait pas moins pour dissiper toute ma tristesse, et me faire trouver trop courtes les heures de bonheur que je passerais auprès d'elle.

— Je serai gaie, mon ami, quand ce ne serait que pour te faire plaisir.

— Bien; mais, mon ange, prodigue-moi les mêmes faveurs que tu m'as accordées hier soir.

— Je m'exposerais à toutes les excommunications du monde plutôt que de courir le risque de te paraître injuste. Tiens.

En disant ces mots, elle ôta son bonnet et laissa tomber sa belle chevelure ; je délaçai son corset, et en un clin d'œil j'eus sous mes yeux une de ces sirènes comme on en voit sur les plus beaux ta-

bleaux du Corrége. Je ne pus la contempler longtemps sans la couvrir de mes brûlans baisers, et lui communiquant ainsi mon ardeur, je la vis bientôt me faire place auprès d'elle. Je sentis qu'il n'était plus temps de raisonner, que la nature parlait et que l'amour exigeait que je saisisse l'instant d'une si douce faiblesse; je me précipitai sur elle, et mes lèvres collées sur sa bouche, je la pressai de mes bras amoureux, préludant ainsi au suprême bonheur.

Mais au milieu de mes brûlans préludes, elle détourne la tête, clot ses belles paupières et s'endort. Je m'éloigne un peu, afin de pouvoir mieux contempler les trésors admirables que l'amour mettait à ma disposition. La divine nonne dormait; elle ne pouvait pas jouer le sommeil; mais quand bien même elle n'aurait fait que semblant, pouvais-je lui savoir mauvais gré de cette ruse? Non, certes; car vrai ou feint le sommeil d'une femme qu'on adore doit être respecté par un amant délicat, sans toutefois se priver des jouissances qu'il permet. Si le sommeil est véritable, il ne risque rien, et s'il n'est que simulé, c'est répondre aux désirs qui l'enflamment. Il ne faut que mesurer ses caresses de manière à s'assurer qu'elles sont douces à l'objet. Mais M. M. dormait réellement: le clairet avait appesanti ses sens et elle avait cédé à son action sans arrière-pensée. Tandis que je la contemplais, je m'aperçus qu'elle rêvait; ses lèvres articulaient des mots que je ne saisissais

pas, mais la volupté qui se peignait sur ses traits radieux me fit deviner le sujet de son rêve. Je me débarrassai de mes vêtemens, et en deux minutes, je me trouvai collé contre son beau corps, sans trop savoir si j'imiterais son sommeil, ou si je tenterais de la réveiller, pour tenter le dénoûment d'un drame qu'il me semblait ne pouvoir plus reculer.

Je ne fus pas long-temps incertain, car les mouvemens instinctifs qu'elle fit dès qu'elle sentit auprès du sanctuaire de l'amour le ministre qui devait accomplir le sacrifice, me convainquirent qu'elle suivait son rêve, et que je ne pouvais que la rendre heureuse en le changeant en réalité. Écartant doucement les obstacles et suivant les mouvemens que mes attouchemens imprimaient à son beau corps, je consommai le doux larcin; et quand à la fin, n'étant plus maître de me modérer, je m'abandonnai à toute la force du sentiment, elle s'éveilla en poussant un soupir de bonheur et disant : Ah Dieu! c'est donc vrai!

— Oui! vrai! délicieux! Mon ange, es-tu heureuse?

Pour toute réponse, elle m'enlaça de ses bras, posa ses lèvres sur les miennes, et là, sans nous séparer, nous attendîmes l'aurore, épuisant toutes les voluptés, irritant nos désirs et ne formant d'autres vœux que de pouvoir prolonger nos jouissances et notre bonheur. Hélas! mon ami, mon époux, me dit-elle, je suis heureuse; mais il faut

nous séparer jusqu'à ce soir. Allons! nous causerons de notre félicité en la renouvelant.

— Tu n'es donc pas fâchée de m'avoir rendu heureux ?

— Puis-je l'être de t'avoir permis de me rendre heureuse? Tu es un ange venu du ciel. Nous nous aimions, nous avons couronné notre amour; je ne puis pas avoir offensé Dieu. Je me trouve délivrée de toutes mes inquiétudes. Nous avons suivi nos destinées en obéissant à la nature. M'aimes-tu encore ?

— Peux-tu en douter? je te le prouverai ce soir.

M'étant habillé le plus vite possible, pendant que nous nous parlions encore de notre amour, je la laissai dans son lit, en l'engageant au repos.

Il était grand jour quand je rentrai. Le Duc, qui ne s'était pas couché, me remit une lettre de la belle Zeroli, en me disant qu'on l'avait apportée à onze heures. J'avais manqué à son souper et je ne l'avais pas accompagnée à Chambéry. Je n'avais pas eu le temps de penser un instant à elle. J'en étais fâché, mais je ne savais qu'y faire. J'ouvre la lettre; elle se composait de six lignes, mais qui disaient beaucoup. Elle me conseillait de n'aller jamais à Turin, car elle y trouverait le moyen de se venger du sanglant affront que je lui avais fait. Elle me reprochait la marque publique de mépris que je lui avais donnée, et se croyant déhonorée, elle ne me pardonnerait jamais. Je pris facilement

mon parti ; je déchirai l'aimable missive, et, après m'être fait coiffer, je me rendis à la fontaine.

Tout le monde me fit la guerre de n'avoir pas assisté au souper de madame Zeroli. Je me défendis comme je pus ; mais mes excuses parurent louches, ce dont je me souciais peu. On me dit qu'on savait tout; je savais qu'on ne savait rien, et cela m'amusait. La maîtresse du marquis s'attachant à mon bras, me dit, sans façon, que j'avais la réputation d'être inconstant, et moi, par suite de cette politesse banale si usitée en bonne société, je lui repliquai que c'était à tort qu'on m'attribuait ce vilain défaut; mais qu'enfin, si j'avais pu le mériter une fois, c'est que je n'avais pas eu l'honneur de servir une dame aussi accomplie qu'elle. Je vis que mon compliment la flattait, et je me mordis les lèvres quand je l'entendis me dire de l'air le plus gracieux, pourquoi je n'allais pas quelquefois déjeûner chez le marquis? Je craindrais, lui répondis-je, de l'importuner.

— Comment?

— Je l'interromprais dans ses occupations.

— Il n'en a point, et vous lui ferez grand plaisir de venir le voir. Venez demain, il déjeûne toujours dans ma chambre.

Cette dame était veuve d'un homme de condition, jeune et sans contredit jolie, et possédant parfaitement le jargon de la bonne société; cependant elle ne me revenait pas. Venant de posséder la belle Zeroli, me trouvant au comble de mes

vœux avec ma ravissante nonne, il m'était permis d'être difficile, et à proprement parler, il ne restait pas en moi la moindre place pour un désir de passage. Néanmoins je m'étais sottement mis dans la nécessité de faire croire que je me trouvais fort heureux de la préférence dont j'étais l'objet. Elle demanda au marquis si elle pouvait retourner à l'auberge. Oui, lui dit-il, mais j'ai une affaire à terminer; je ne pourrai pas vous accompagner. Voulez-vous bien avoir la bonté de me tenir compagnie? me dit-elle. Je m'inclinai. Chemin faisant, elle me dit que si madame Zeroli n'était pas partie, elle n'aurait pas osé prendre mon bras. Je ne pouvais lui répondre qu'en biaisant, car je ne voulais pas m'engager dans une nouvelle intrigue. Malgré cela, force me fut de l'accompagner dans sa chambre et de m'asseoir auprès d'elle; mais n'ayant pas dormi de la nuit et m'ennuyant, il m'arriva de bâiller, ce qui n'était pas flatteur pour la marquise. Je m'excusai comme je pus, en lui jurant que j'étais malade, et elle me crut ou feignit de me croire. Mais je me sentais dominé par le sommeil, et je me serais endormi infailliblement, si je n'avais eu recours à mon ellébore qui me tint éveillé à force de me faire éternuer.

Le marquis survint, et après m'avoir fait mille complimens, il me proposa une partie de quinze. Je le priai de m'en dispenser, et madame, venant à mon aide, dit qu'il était impossible que je jouasse si je continuais d'éternuer d'une force qui pouvait

être dangereuse. Nous descendîmes pour dîner, et piqué de ma perte de la veille, je me laissai facilement engager à leur faire une banque. Je mis à mon ordinaire cinq cents louis en jeu, et vers les sept heures, quoique ma banque fût diminuée des deux tiers, j'annonçai la dernière taille. Le marquis et deux autres forts joueurs se mirent alors en train de me débanquer; mais la fortune, comme piquée, me favorisa; je regagnai non-seulement ce que j'avais perdu, mais encore trois cents louis de plus. Je partis, en promettant à la société de recommencer le lendemain. Toutes les dames avaient gagné, parce que Desarmoises avait la consigne de ne jamais corriger leur jeu, à moins qu'elles n'abusassent de ma facilité.

Ayant déposé mon argent chez moi et prévenu mon fidèle Espagnol que je ne rentrerais pas, je me rendis chez mon idole, où j'arrivai transpercé par une bourrasque qui me surprit en chemin, et qui m'obligea à me déshabiller dès que je fus arrivé. La bonne paysanne eut soin de faire sécher mes vêtemens.

Je trouvai ma belle nonne en habit de religieuse étendue sur le lit à la romaine. Pourquoi, mon ange, ne m'as-tu pas attendu dans ton lit?

— Mon cœur, parce que je ne me suis jamais mieux portée qu'à présent, et que j'ai voulu me procurer le bonheur de souper à table avec toi. Nous irons nous coucher ensuite, si cela te fait plaisir.

— Cela m'en fera beaucoup, si cela t'en fait aussi.

— Hélas! je suis perdue, et je mourrai sans doute quand il faudra que je te quitte.

— Ne me quitte pas, mon cœur; suis-moi à Rome, et laisse-moi faire. Tu deviendras ma femme, et nous vivrons heureux sans jamais nous quitter.

— Hélas! ce sort serait trop heureux, mais je ne saurais jamais m'y déterminer : ne m'en parle plus.

Certain de passer une nuit délicieuse dans la possession de tous ses charmes, nous restâmes une heure à table, assaisonnant nos mets de propos agréables. A la fin, la paysanne monta, lui remit un paquet et s'en alla en nous souhaitant une bonne nuit.

— Que contient ce paquet? ma chère amie.

— C'est le présent que je te destine, mon portrait, mais tu ne dois le voir que lorsque je serai couchée.

— C'est un caprice que je dois te passer, malgré le désir que j'ai de satisfaire ma curiosité.

— Oui, mais c'est un caprice que tu approuveras.

Je voulus la déshabiller moi-même, et elle me laissa faire avec la douceur d'un agneau. Quand elle fut couchée, elle ouvrit le paquet et me donna un portrait où elle était représentée nue, très-ressemblante et dans la posture du portrait de ma pre-

mière M. M. J'applaudis à l'habileté du peintre qui l'avait si bien copiée, n'ayant changé que la couleur des yeux et des cheveux.

— Il n'a rien copié, me dit-elle, car il n'en aurait pas eu le temps. Il lui a seulement fait les yeux noirs, les cheveux comme les miens et une toison plus riche. De façon que tu peux dire posséder dans un même portrait l'image de ta première et de ta seconde M. M., qui, à juste titre, doit te faire oublier la première. Elle aussi disparu dans le portrait décent, car la voilà en religieuse avec des yeux noirs. Représentée ainsi, je puis montrer mon portrait à tout le monde.

— Tu ne saurais te figurer combien ce présent m'est précieux! Dis-moi, mon cœur, comment tu as pu si bien faire exécuter ce projet.

— Je le communiquai hier matin à la paysanne, qui me dit qu'elle avait un fils de lait à Annecy qui peint en miniature, mais qu'elle ne se servirait de lui que pour envoyer les deux miniatures à Genève au plus habile peintre de portraits, qui, pour quatre ou cinq louis, opèrerait la métamorphose sans perte de temps, ce qui pourrait être fait en deux ou trois heures. Je lui ai confié ces deux bijoux, et les voilà parfaitement arrangés. Sans doute qu'elle vient de les recevoir, et demain tu pourras en savoir davantage d'elle-même sur cette jolie histoire.

— Cette bonne paysanne est une femme essentielle. Je l'indemniserai de ses frais. Mais dis-moi

maintenant pourquoi tu n'as pas voulu me donner le portrait avant d'être couchée?

— Devine.

— C'est pour que je puisse te mettre de suite dans la même posture où tu es représentée.

— Précisément.

— Excellente idée que l'amour seul a pu t'inspirer. Mais, à ton tour, tu dois attendre que je me mette à l'unisson.

Quand nous fûmes l'un et l'autre dans l'état de simple nature, et tels qu'étaient Adam et Ève avant d'avoir mordu la fatale pomme, je la plaçai comme elle était représentée, et à mon aspect, devinant ce que j'allais faire, elle ouvrit ses bras pour me recevoir; mais je lui dis d'attendre un moment, car j'avais aussi dans un petit paquet quelque chose qui lui ferait plaisir.

Je tire alors de mon porte-feuille un petit habit d'une pellicule transparente d'environ huit pouces, sans issue et orné à son entrée d'une faveur rose passée dans une coulisse. Je lui présente cette bourse préventive, elle la contemple, l'admire, rit de tout son cœur, et me demande si je m'étais servi de pareils vêtemens avec sa sœur de Venise. Je veux te costumer moi-même, mon ami, et tu ne saurais croire combien cela me rend heureuse. Dis-moi pourquoi tu ne t'en es pas servi la nuit passée? Il me paraît impossible de n'avoir pas conçu. Eh! que je serai malheureuse si cela est.

Que ferai-je dans quatre ou cinq mois, quand je ne pourrai plus douter de mon état?

— Ma chère amie, le seul parti à prendre est de ne pas y penser, car si le mal est fait, il est sans remède; mais ce que je puis te dire, c'est que l'expérience et un raisonnement conforme aux lois connues de la nature, peuvent nous faire espérer que nos doux ébats d'hier n'auront aucune conséquence fâcheuse. On dit et on a écrit qu'après les couches, la femme ne peut pas concevoir avant d'avoir revu certaine apparition que tu n'as pas encore vue, je crois.

— Non, Dieu merci!

— Eh bien! éloignons toute pensée de trouble et d'avenir funeste qui ne pourrait que nuire à notre félicité actuelle.

— Je me console entièrement; mais je ne comprends pas comment tu crains aujourd'hui ce que tu ne craignais pas hier; car je ne suis pas différente aujourd'hui.

— L'événement, ma chère, a quelquefois donné un cruel démenti aux plus grands physiciens. La nature, plus savante qu'eux, a ses règles et ses exceptions; gardons-nous de la défier, et pardonnons-nous si nous l'avons défiée hier.

— J'aime à t'entendre parler en sage. Oui, soyons prudens, quoiqu'il m'en coûte. Allons! te voilà coiffé comme une mère abbesse, mais malgré la finesse de l'enveloppe, le petit personnage me plaisait beaucoup plus tout nu. Il me

semble que cette métamorphose te dégrade, toi ou moi.

— Tu as raison, mon ange, cela nous dégrade tous deux. Mais dissimulons-nous pour le moment certaines idées spéculatives qui ne peuvent que nous faire perdre du plaisir.

— Nous le rattraperons bientôt; laisse-moi jouir à présent de ma raison, car je n'ai jamais jusqu'ici osé lui lâcher la bride sur cette matière. C'est l'amour qui a inventé ces petits fourreaux, mais il a dû écouter la voix de la précaution, et il me semble que cette alliance à dû l'ennuyer, car elle n'est fille que de la politique.

— Tu me surprends par la justesse de tes aperçus; mais, ma chère, nous philosopherons après.

— Attends encore un moment, car je n'ai jamais vu un homme, et je ne m'en suis jamais senti autant d'envie qu'à présent. Il y a dix mois que j'aurais appelé cela une invention du diable, mais actuellement je trouve que l'inventeur a dû être un homme bienveillant, car si mon vilain bossu se fût affublé d'une bourse comme celle-ci, il ne m'aurait pas exposée à perdre l'honneur et la vie. Mais dis-moi, je t'en prie, comment laisse-t-on exister en paix les tailleurs qui les font, car enfin ils doivent être connus, et cent fois excommuniés ou soumis à de grosses amendes, peut-être même à des peines corporelles, s'ils sont juifs, comme je le crois. Tiens, celui qui t'a fait celui-ci t'a mal pris la mesure. Regarde, ici il est trop large, ici

trop étroit ; c'est presqu'un cintre tout arqué. Quel sot, ignorant son métier ! Mais qu'est-ce que je vois ?

— Tu me fais rire. C'est ta faute. Tu es là à toucher, à caresser : voilà ce qui devait arriver. Je l'avais bien prévu.

— Et tu n'a pas pu attendre encore un moment? Mais tu continues. J'en suis fâchée, mon cher ami ; mais tu as raison. Oh ! mon Dieu ! quel dommage !

— Le dommage n'est pas grand, console-toi.

— Comment me consoler ? Malheureuse ! vois, il est mort. Tu ris ?

— Oui, de ta charmante naïveté. Tu verras dans un moment que tes charmes lui rendront une nouvelle existence qu'il ne perdra plus aussi facilement.

— C'est merveilleux ! c'est incroyable !

J'ôte le fourreau et je lui en présente un autre qui lui plaît davantage, parce qu'elle le trouve plus fait à ma taille, et elle éclate de rire quand elle voit qu'elle peut l'adapter. Elle ne connaissait pas ces miracles de la nature. Son esprit, étroitement serré, était dans l'impossibilité de découvrir la vérité avant de m'avoir connu ; mais à peine émancipé, il avait étendu ses bornes avec toute la rapidité que donne la nature et une avide curiosité. Mais si le bonnet vient à se déchirer par le frottement, la précaution ne devient-elle pas inutile? me dit-elle. Je lui expliquai la diffi-

culté d'un pareil accident ainsi que la matière dont les Anglais se servent pour les confectionner.

Après tous ces discours, dont mon ardeur commençait à se lasser, nous nous livrâmes à l'amour, puis au sommeil, et ainsi successivement jusqu'au point du jour. En sortant, la paysanne me dit que le peintre avait demandé quatre louis et qu'elle en avait donné deux de récompense à son fils de lait. Je lui en remis douze, et je rentrai chez moi où je dormis jusqu'à midi, sans égard au déjeûner du marquis de Prié; mais je crus de mon devoir de l'en faire prévenir. Sa maîtresse me bouda pendant tout le dîner, mais elle s'adoucit quand je me laissai persuader d'aller faire une banque. Cependant, voyant qu'elle jouait gros jeu, je la fis corriger deux ou trois fois, ce qui la fit bouder de manière qu'elle alla cacher sa mauvaise humeur dans un coin de la salle. Cependant son ami gagnait, et j'étais en perte lorsque le silencieux duc de Rosburi arriva de Genève, avec Smith, son gouverneur, et deux de ses compatriotes. Il s'approche de moi en me disant *Hov do you do?* et sans ajouter une syllabe de plus, il se mit à jouer en invitant ses amis à l'imiter.

Après la taille, voyant ma banque à l'agonie, j'envoyai le Duc dans ma chambre pour m'apporter ma cassette, d'où je tirai cinq rouleaux de cent louis. Le marquis de Prié me dit froidement qu'il était de moitié, et du même ton je le priai de me

dispenser d'accepter l'offre. Il continua à ponter sans paraître offensé de mon refus, et quand je mis bas les cartes pour quitter, il se trouva avoir gagné deux cents louis; mais tous les autres avaient perdu, et principalement l'un des Anglais, de sorte que je me retirai avec plus de mille louis de bénéfice. Le marquis m'ayant demandé du chocolat dans ma chambre pour le lendemain, je lui répondis que j'aurais l'honneur de l'attendre. Ayant ensuite fait reporter ma cassette chez moi, je me rendis à la chaumière, très-content de ma journée et bien disposé à couronner l'œuvre par une nuit d'amour.

Je trouvai que ma belle amie avait une teinte de tristesse répandue sur ses traits. Je lui en demandai la raison, elle me dit qu'un neveu de l'hôtesse qui était arrivé le matin de Chambéry lui avait dit avoir appris d'une sœur converse qu'il connaissait au même couvent, que deux converses devaient partir le surlendemain à la pointe du jour pour venir la prendre, et que cette triste nouvelle lui avait fait répandre bien des larmes.

— Mais l'abbesse ne devait les envoyer que dans une dixaine de jours.

— Elle s'est ravisée, sans doute.

— Nous sommes malheureux même dans le bonheur. Détermine-toi, sois ma femme, suis-moi à Rome où je te ferai relever de tes vœux, et tu peux compter que j'aurai soin de ton bonheur.

— Non, mon ami, j'ai assez vécu; laisse-moi retourner dans le tombeau.

Après souper, je dis à la paysanne que si elle pouvait se fier sur la discrétion de son neveu, elle devait le faire partir de suite pour Chambéry avec ordre de revenir à l'instant même où il saurait que les converses en seraient parties, et de tâcher d'être de retour deux heures avant leur arrivée. La bonne femme me dit que je pouvais compter sur la discrétion du jeune homme et sur l'exécution de mes ordres.

Ayant ainsi tranquillisé ma charmante nonne, je me couchai auprès d'elle, amoureux, mais triste, et sous prétexte de lui laisser prendre du repos, je la quittai à minuit, ayant besoin de me trouver chez moi le matin, puisque je m'étais engagé à donner à déjeûner au marquis, qui vint avec sa maîtresse, deux autres dames et leurs maris ou amans.

Je ne me bornai pas à leur faire servir du chocolat; car mon déjeûner se composait de tout ce qu'offrait de mieux la contrée. Quand je fus débarrassé de cette importune société, je dis à le Duc de fermer ma chambre et de dire à tout le monde que j'étais au lit indisposé et que je ne voulais recevoir personne. Je le prévins aussi que je serais deux jours absent et qu'il ne devrait pas quitter un moment la chambre jusqu'à mon retour. Tout étant arrangé, je sortis sans être vu et je me rendis chez ma belle amante, décidé à ne la

quitter qu'une demi-heure avant l'arrivée des deux converses.

Quand elle me vit et qu'elle sut que je ne la quitterais plus jusqu'à son départ, elle tressaillit de joie, et nous enfantâmes le projet de nous passer de dîner pour ne nous occuper que du plaisir, et d'attendre un souper délicat. Nous nous coucherons après souper, me dit-elle, et nous ne nous lèverons que quand le jeune messager nous aura apporté la fatale nouvelle du départ des converses. Je trouvai l'idée sublime, et ayant appelé la paysanne pour la prévenir de nos arrangemens, elle nous loua et nous promit que nous pouvions être heureux en toute assurance, car elle veillerait sur notre repos.

Nous ne trouvâmes pas les heures longues, car la matière ne manque pas à deux amans passionnés, puisqu'ils sont le sujet de leurs discours. D'ailleurs, outre les intermèdes des caresses, il y avait dans notre situation quelque chose de si mystérieux et de si solennel, que nos âmes et nos sens étaient constamment en action.

Après un souper digne de la table d'un Lucullus, nous passâmes douze heures à nous donner des preuves réciproques d'amour et d'abandon, nous endormant après nos luttes amoureuses et ne nous réveillant que pour nous donner de nouveaux assauts d'amour. Le lendemain nous nous levâmes pour nous rafraîchir, et après un bon dîner, humecté d'un Bourgogne délicieux, nous nous

recouchâmes; mais à quatre heures la paysanne vint nous dire que les converses arriveraient vers les six heures. Nous n'avions plus à nous occuper de l'avenir, le sort était fixé, et nous nous livrâmes d'un commun accord aux caresses d'adieu; je scellai la dernière de mon sang. Ma première M. M. l'avait vu, ma seconde devait le voir aussi. Elle en fut alarmée, mais je la calmai. Je me levai ensuite, et prenant un rouleau de cinquante louis, je la suppliai de me les garder, lui promettant d'aller les reprendre avant deux ans à la grille de sa fatale prison. Elle me comprit et accepta. Elle employa le dernier quart d'heure à verser des larmes et je ne retins les miennes que pour ne pas ajouter à ses douleurs. Je coupai une touffe de sa toison et une mèche de ses beaux cheveux, lui promettant de les porter toute ma vie sur mon cœur.

Je sortis après avoir annoncé à la paysanne qu'elle me reverrait le lendemain, et je me couchai dès que je fus rentré chez moi. Le lendemain au point du jour j'étais sur le chemin de Chambéry. A un quart de lieue d'Aix, j'aperçus mon ange qui marchait à pas lents. Dès que les deux béguines furent à portée, elles me demandèrent l'aumône au nom de Dieu; je leur donnai un louis, mais ma sainte ne me regarda pas.

Le cœur navré, je me rendis chez la bonne paysanne qui me dit que M. M. était partie au point du jour en lui recommandant de me dire

qu'elle m'attendrait à la grille. J'embrassai cette bonne femme et je donnai à son neveu tout l'argent blanc que j'avais sur moi; puis je me retirai, et ayant fait charger mes effets sur ma voiture, je serais parti à l'instant même, si j'avais eu des chevaux. Mais ne pouvant en avoir qu'à deux heures, j'allai faire une visite au marquis pour prendre congé. Il était sorti, mais sa maîtresse était seule. Lui ayant annoncé l'heure de mon départ: Vous ne partirez pas, me dit-elle, car j'espère que vous ne me refuserez pas une couple de jours.

— Je suis sensible à cet honneur, mais une affaire de la plus grande importance me force à partir sans délai.

— C'est impossible, ajouta la belle, et en disant cela, elle s'approche d'une glace pour mieux se lacer, ce qui lui donnait occasion de me laisser voir une gorge superbe. Je devinai ses projets, mais je pris la résolution de les déjouer. La voilà un pied sur le canapé, rattachant sa jarretière et me montrant une jambe parfaitement bien faite; puis sautant sur l'autre pied, elle me laisse entrevoir des beautés plus tentatrices que la pomme d'Ève. J'allais succomber quand le marquis entra. Il me proposa un quinze à petit jeu, madame voulut être de moitié avec moi, comment l'esquiver? Elle s'assied près de moi, et je perdais quarante louis quand on vint annoncer que le dîner était servi. Je vous en dois vingt, me dit madame. Nous

descendons. Au dessert, le Duc étant venu m'annoncer que ma voiture était à la porte, je me lève, mais madame, sous prétexte de me payer mes vingt louis, m'oblige à l'accompagner dans sa chambre.

Quand nous y fûmes, elle me dit d'un air sérieux et suppliant que si je partais, elle serait déshonorée, car toute la compagnie savait qu'elle s'était engagée à me faire rester. Suis-je donc faite pour être méprisée? me dit-elle en me faisant asseoir sur le canapé. Puis recommençant le manége du matin, elle me met à portée de tout voir. Irrité par l'aspect de ses charmes, je loue, je touche, je baise; elle se laisse tomber sur moi, colle sa bouche sur la mienne et se montre radieuse quand sa main égarée reconnaît le signe palpable du pouvoir de ses attraits. Je te promets d'être à toi demain; reste. Ne sachant plus comment refuser, je la somme de tenir sa parole et que j'allais faire dételer. Dans cet instant le marquis entre en disant qu'il allait me donner ma revanche; je descends comme si j'allais remonter, sans répondre; je sors de l'auberge, je monte en voiture et je pars, promettant un bon pour-boire au postillon pour mettre ses chevaux au galop.

CHAPITRE II.

Les filles du concierge. — Les horoscopes. — Mademoiselle Roman.

L'idée de la triste figure qu'avaient dû faire la maîtresse du marquis de Prié, le marquis lui-même, et peut-être la compagnie tout entière, qui, sans aucun doute, avaient jeté un dévolu sur ma cassette, m'amusa jusqu'à Chambéry où je ne m'arrêtai que pour changer de chevaux. Arrivé à Grenoble où j'avais l'intention de m'arrêter une huitaine de jours, m'étant trouvé mal logé, je ne fis point décharger ma voiture, et je me

rendis à la poste où je trouvai plusieurs lettres, entre autres une de madame d'Urfé qui en contenait une autre pour un officier nommé Valenglard, qu'elle m'annonçait comme un savant en me disant qu'il me présenterait à toutes les bonnes maisons de la ville.

J'allai trouver cet officier qui me reçut bien, et qui, après avoir lu la lettre, me dit qu'il était à mon service pour tout ce qui pourrait m'être agréable.

C'était un homme aimable, d'un certain âge, qui, quinze ans auparavant, avait été l'ami de madame d'Urfé, et beaucoup plus encore de la princesse de Toudeville sa fille. Je lui dis que j'étais mal à l'auberge et que le premier service que j'osais attendre de lui était un gîte convenable, s'il en connaissait. Il se frotta le front, puis il me dit : Je crois que je pourrai vous loger dans une maison magnifique, mais elle est hors de la ville. Le concierge est un excellent cuisinier, et pour avoir l'avantage de faire votre cuisine, je suis sûr qu'il vous logera par-dessus le marché. C'est ce que je ne voudrais pas, lui dis-je. Soyez tranquille, me répliqua le baron, il se dédommagera sur ses entrées ; et puis c'est une maison à vendre qui ne lui coûte rien. Allons-y.

Je pris un appartement de trois pièces, et je commandai à souper pour deux, en prévenant que j'étais friand et gourmet, et nullement avare. Je priai en même temps M. de Valenglard de vouloir

bien souper avec moi. Le concierge me dit que si je n'étais pas content de lui, je le lui dirais et qu'alors je n'aurais qu'à ne pas le payer. J'envoyai chercher ma voiture et me voilà établi. Je trouvai au rez-de-chaussée trois jeunes filles charmantes et la femme du concierge qui toutes me firent de grandes révérences. M. de Valenglard me mena au concert dans l'intention de me présenter à tout le monde, mais je le priai de ne me présenter à personne, me réservant de lui dire, quand j'aurais vu les dames, quelles seraient celles qui m'inspireraient le désir de les connaître.

La société était nombreuse et surtout en femmes, mais la seule qui fixa mes regards fut une belle brune, à l'air modeste, très-bien faite et mise très-simplement. Cette charmante tête, après avoir modestement glissé ses yeux sur moi une seule fois, s'obstina à ne plus me regarder. Ma vanité me fit d'abord penser que ce n'était là qu'une ruse de coquetterie pour mieux exciter mon désir de la connaître et me laisser le temps de mieux examiner les belles proportions de son profil et des formes que son modeste vêtement ne dissimulait pas. Les succès donnent toujours de l'assurance et la présomption est toujours d'accord avec nos désirs. Ce fut sur cette demoiselle que je jetai à l'instant mon dévolu, comme si toutes les femmes de l'Europe n'eussent formé qu'un sérail destiné à mes plaisirs. Je dis au baron que je désirais sa connaissance. Elle est sage, me dit-il,

elle ne reçoit personne, et pourtant elle est pauvre.

— Voilà trois raisons qui augmentent mon envie.

— Pourtant il n'y a positivement rien à faire.

— C'est ce que je désire.

— Voilà sa tante ; en sortant du concert je vous présenterai.

Après m'avoir fait cet honneur, il vint souper avec moi. Le concierge cuisinier me parut le pendant de Lebel. Il me fit servir à table par ses deux filles qui étaient jolies comme des cœurs, et je vis Valenglard enchanté de m'avoir colloqué à ma satisfaction ; mais il gronda quand il vit en cinq fois quinze entrées. Cet homme, me dit-il, se moque de vous et de moi.

— Cet homme au contraire a deviné mon goût. N'avez-vous pas trouvé tous les mets excellens ?

— Je ne saurais le nier, mais....

— Ne craignez rien, j'aime la dépense.

— Pardon. Je désire que vous soyez content.

Nous eûmes des vins exquis et au dessert du ratafiat supérieur au visnat des Turcs que, dix-sept ans auparavant, j'avais bu chez Jusouf Ali. Quand mon hôte monta à la fin du souper, je lui dis en présence de ses filles qu'il méritait d'être le premier cuisinier de Louis XV. Continuez comme vous avez commencé et faites mieux, si vous pouvez, mais envoyez-moi chaque matin la carte de la veille.

— C'est juste, car alors chacun sait où en sont ses affaires.

— Je voudrais aussi que vous me donnassiez toujours des glaces, et vous ferez mettre sur ma table deux flambeaux de plus. Mais je vois là des chandelles, si je ne me trompe. Je suis Vénitien, monsieur, et accoutumé à la bougie.

— C'est la faute de votre domestique, monsieur.

— Comment?

— Après s'être fait servir un bon souper, il est allé se coucher, se disant malade. Je n'ai rien pu savoir de lui sur vos habitudes.

— Bon, vous le saurez de moi.

— Il a prié ma femme de vous faire pour demain matin du chocolat qu'il lui a donné. Je le ferai moi-même.

Quand il fut sorti, M. de Valenglard me dit d'un air à la fois étonné et content, qu'apparemment madame d'Urfé s'était moqué de lui en lui recommandant mon économie.

— C'est par bonté de cœur; il faut lui en savoir gré. C'est une excellente femme.

Nous restâmes à table jusqu'à onze heures, causant de mille choses agréables et animant nos discours par la divine liqueur de Grenoble dont nous vidâmes une bouteille. Cette excellente liqueur est composée de jus de cerises, d'eau-de-vie, de sucre et de canelle, et il est impossible que le nectar des dieux de l'Olympe ait pu la surpasser en délicatesse.

Je fis reconduire M. le baron chez lui dans ma voiture après l'avoir remercié, le priant de vouloir bien être mon commensal soir et matin pendant mon séjour à Grenoble, ce qu'il me promit excepté les jours où il serait de garde. En soupant, je lui donnai ma lettre de change sur Zappata que j'endossai du nom de Seingalt sous lequel madame d'Urfé m'avait annoncé. Il me la fit escompter le lendemain. Un banquier m'apporta quatre cents louis, j'en avais treize cents dans ma cassette. J'avais toujours peur d'épargner, et j'éprouvais le plus grand plaisir en songeant que M. de Valenglard écrirait tout ce qu'il avait vu à madame d'Urfé qui avait la rage de toujours me prêcher l'économie.

J'avais été conduire mon convive jusqu'à la voiture, et je fus agréablement surpris en rentrant dans ma chambre d'y trouver les deux charmantes filles du concierge.

Le Duc n'avait pas attendu que je lui disse de trouver un prétexte pour se dispenser de me servir. Il connaissait mes goûts, il savait que lorsque dans mes logemens il y avait de jolies filles, je ne le voyais pas volontiers en ma présence.

L'air de candeur avec lequel ces deux jeunes personnes se montraient empressées à me servir, sans témoigner la moindre méfiance et sans laisser soupçonner la moindre envie de me paraître jolies, m'inspira l'idée de les convaincre que je méritais leur confiance. Elles me déchaussèrent, me coif-

fèrent et me passèrent ma chemise de nuit en tout honneur. Quand je fus couché, je leur souhaitai la bonne nuit, leur disant de m'enfermer et de m'apporter mon chocolat à huit heures.

Je ne pouvais pas m'empêcher, en réfléchissant sur mon état actuel, de m'avouer parfaitement heureux. Je jouissais d'une santé parfaite, j'étais à la fleur de l'âge, sans devoirs, sans aucune dépendance, riche d'expérience, muni de beaucoup d'or, heureux au jeu, bien accueilli des femmes qui m'intéressaient; je n'avais pas tort de me dire : *Saute, marquis !* Le souvenir des peines, des embarras que j'avais éprouvés par momens dans ma vie, avait été suivi de tant de jours de jouissances et de bonheur, que tout me portait à me féliciter de ma destinée. Je m'endormis dans ces agréables pensées, et je ne rêvai toute la nuit que de mon bonheur et de la belle brune qui m'avait intrigué au concert.

Je m'éveillai en pensant à elle, et certain de faire sa connaissance, j'étais curieux de voir quels seraient mes succès auprès d'elle. Elle était sage et pauvre, et moi sage à ma manière, elle ne devait donc pas mépriser mon amitié.

A huit heures, l'une des filles du concierge vint m'apporter mon chocolat et me dire que le Duc avait eu la fièvre.

— Il faudra avoir soin de ce pauvre garçon.

— Ma cousine est allée lui porter un bouillon.

— Comment vous appelez-vous, mademoiselle?

— Je m'appelle Rose, monsieur, et ma sœur, Manon.

Manon entra dans cet instant avec ma chemise dont elle avait repassé les dentelles. Je la remerciai, et elle me dit en rougissant qu'elle coiffait très-bien son père.

— J'en suis bien aise, mademoiselle, et je serais bien aise que vous voulussiez avoir cette complaisance pour moi jusqu'au rétablissement de mon domestique.

— Bien volontiers, monsieur.

— Et moi, dit Rose en riant, je vous raserai.

— J'en suis curieux. Allez chercher de l'eau.

Je me lève à la hâte pendant que Manon préparait tout pour me coiffer. Rose revient et me rase à merveille. Dès que je fus lavé : Mademoiselle, lui dis-je, il faut que vous ayez l'étrenne de ma barbe, et je lui présente ma joue. Elle fit semblant de ne pas comprendre. Vous me mortifierez, lui dis-je d'un air doux et sérieux, si vous refusiez de m'embrasser. Elle s'excuse avec un petit sourire gracieux, en me disant que ce n'était pas la mode à Grenoble. Eh bien! si vous ne m'embrassez pas, vous ne me raserez plus. Le père entra comme j'achevais ces mots: il m'apportait ma carte. Votre fille, lui dis-je, m'a rasé à merveille, et elle ne veut pas prendre l'étrenne de ma barbe, parce que ce n'est pas la mode à Grenoble. Eh! petite sotte, dit-il, c'est la mode à Paris. Tu m'embrasses bien quand tu m'as rasé; pourquoi serais-

tu moins polie avec monsieur? Elle m'embrassa avec un petit air de soumission qui fit rire Manon. C'est bon, dit le père, ton tour viendra quand monsieur sera coiffé.

C'était un fin matois qui devinait le vrai moyen de m'empêcher de marchander son mémoire; mais il n'en aurait pas eu besoin, car je le trouvai raisonnable, et comme je ne rabattis rien, il partit tout joyeux.

Manon me coiffa aussi bien que ma chère Dubois, dont je me souviens encore avec plaisir, et m'embrassa quand elle eut fini, sans faire autant de façons que Rose. J'augurai bien de toutes deux. Elles descendirent quand on m'annonça le banquier.

C'était un jeune homme qui, après m'avoir conté quatre cents louis, me dit que je devais me trouver très-heureux dans cette maison.

— Certainement, lui dis-je, car les deux sœurs sont charmantes.

— Leur cousine l'est bien davantage. Elles sont sages.

— Et je les crois à leur aise.

— Le père a deux mille francs de rente. Elles pourront choisir un époux dans le commerce.

Curieux de voir cette cousine qu'on disait plus belle que les deux sœurs, dès que le banquier fut parti, je descendis pour chercher à me satisfaire. Ayant rencontré le concierge, je lui demandai où était la chambre de le Duc, et j'allai voir mon

gaillard. Je le trouvai assis dans un beau lit, en robe de chambre, et avec une figure rubiconde qui n'annonçait pas une maladie dangereuse.

— Qu'as-tu donc ?

— Rien, monsieur. Je me donne du bon temps. Hier l'envie me vint tout-à-coup d'être malade.

— Et qui t'a donné cette envie ?

— La vue de ces trois jolies Grâces qui valent mieux que votre belle gouvernante qui ne voulut pas que je l'embrassasse. On me fait cependant un peu trop attendre un bouillon ; il faudra que je me fâche.

— Monsieur le Duc, vous êtes un faquin.

— Monsieur, voulez-vous que je guérisse?

— Je veux que cette comédie cesse, parce qu'elle m'ennuie.

Dans cet instant la porte s'ouvre et la cousine entre avec le bouillon. Je la trouve ravissante, et je remarquai qu'en servant le Duc, elle avait un petit ton de maîtresse qui lui allait fort bien. Je dînerai dans mon lit, dit l'Espagnol. Vous serez servi, dit la jolie fille, et elle s'en alla.

— Cette fille fait la princesse, dit le Duc, mais elle ne m'impose pas. N'est-ce pas, monsieur, que vous la trouvez jolie?

— Je te trouve insolent. Tu fais le singe, et cela me déplaît. Lève-toi. Tu me serviras à table, ensuite tu mangeras seul et cela te vaudra les égards qu'un honnête homme mérite dans tous les

états lorsqu'il ne se méconnaît pas. Tu ne logeras plus dans cette chambre ; le concierge t'en donnera une autre.

En sortant, ayant rencontré la belle cousine, je lui dis que j'étais jaloux de l'honneur qu'elle faisait à mon valet, et qu'ainsi je la priais de ne plus se donner la peine de le servir.

— Oh! mon Dieu, j'en suis bien aise.

Le concierge étant survenu, je lui donnai mes ordres, et je rentrai pour écrire.

Avant dîner, le baron vint et me dit qu'il sortait de chez la dame à laquelle il m'avait présenté. C'était la femme d'un avocat nommé Morin, et tante de la demoiselle qui m'avait intéressé. Je lui ai parlé de vous, me dit-il, et de l'impression que vous a faite sa nièce. Elle m'a promis de l'envoyer chercher et de la faire rester avec elle toute la journée.

Après avoir fait un dîner pareil au souper de la veille, mais varié de manière à relever l'appétit d'un mort, nous allâmes chez madame Morin qui me reçut avec toute l'aisance d'une Parisienne. Elle me présenta sept enfans dont elle était la mère. Sa fille aînée, ni jolie ni laide, avait douze ans et paraissait en avoir quatorze; je le lui dis. Pour me convaincre qu'elle ne m'en imposait pas, la mère alla chercher un registre sur lequel elle me fit voir l'année, le mois, le jour et jusqu'à la minute de sa naissance. Émerveillé de cette minutieuse exactitude, il me vint à l'idée de lui

demander si on lui avait tiré l'horoscope. Non, me dit-elle, car je n'ai encore trouvé personne pour me faire ce plaisir. On est toujours à temps, lui repliquai-je, et sans doute Dieu a voulu que ce bonheur me fût réservé.

M. Morin étant entré dans cet instant, sa femme me le présenta, et après les complimens d'usage, elle revint à l'horoscope. L'avocat me dit avec beaucoup de sens que l'astrologie judiciaire est une science, sinon entièrement fausse, au moins extrêmement suspecte, qu'il avait eu la faiblesse de s'en occuper pendant quelque temps, mais qu'ayant enfin connu le néant de l'homme pour lire dans l'avenir, il l'avait abandonnée, se contentant des vérités non douteuses que lui enseignait l'astronomie. Je vis que j'avais affaire à un homme raisonnable et instruit, et j'en fus bien aise; mais Valenglard, qui croyait à l'astrologie, l'attaqua. Pendant leur discussion, je copiai sur mes tablettes à la dérobée le moment de la naissance de mademoiselle Morin. Mais M. Morin devinant ce que je faisais, sourit en baissant la tête. Je devinai sa pensée; mais loin de me déconcerter, je poursuivis, déterminé que j'étais depuis cinq minutes à devenir astrologue.

Enfin la belle nièce arriva. Sa tante me la présenta sous le nom de mademoiselle Roman-Coupier, fille de sa sœur, puis se tournant vers elle, elle l'informa de l'ardent désir que j'avais de la connaître depuis que je l'avais vue au concert.

Cette jeune et belle personne avait alors dix-sept ans. Sa peau de satin était d'une blancheur éblouissante que relevait encore une magnifique chevelure noire. Les traits de son visage étaient d'une régularité parfaite, son teint était légèrement coloré ; ses yeux noirs bien fendus avaient à la fois le plus vif éclat et la plus grande douceur ; elle avait les sourcils bien arqués, la bouche petite, les dents régulières et bien placées avec un émail de perle, et les lèvres d'un rose tendre sur lesquelles reposait le sourire de la grâce et de la pudeur.

Après un entretien de quelques instans, M. Morin ayant été obligé de sortir pour affaires, on me proposa un quadrille, et on trouva mon malheur extrême, parce que j'avais perdu un louis. Je trouvai dans mademoiselle Roman un esprit sage, judicieux, sans fard, agréable sans brillant, et ce qui valait mieux encore, sans aucune prétention. Elle avait de la gaîté, beaucoup d'égalité d'humeur et une finesse naturelle à faire semblant de ne pas comprendre un compliment trop flatteur, ou un bon mot qu'elle n'aurait pu relever sans se montrer plus instruite qu'elle ne devait le paraître. Vêtue très-proprement, elle n'avait sur elle rien de superflu, rien de ce qui indique l'aisance, ni boucles d'oreilles, ni bagues, ni montre. On peut dire à la rigueur qu'elle n'était parée que de sa seule beauté, n'ayant d'autre ornement qu'un collier de ruban noir auquel pendait une petite croix

d'or. Sa gorge était bien formée et n'excédait en rien les belles proportions. La mode et l'éducation l'avaient habituée à la laisser voir à moitié avec la même innocence qu'elle laissait voir à tout le monde sa main blanche et potelée, ou ses joues où l'incarnat de la rose se mariait à la blancheur des lis. Examinant son maintien pour tâcher de deviner si je pouvais concevoir quelque espérance, j'y perdis mon latin, et ne pus rien conclure. Elle ne fit aucun mouvement, ne me donna aucune réponse qui pussent éveiller en moi le moindre espoir de succès, mais elle ne me donna pas non plus des motifs contraires. Sa conduite était si naturelle et si réservée qu'elle mettait en défaut ma perspicacité. Cependant une liberté que je pris pendant le souper me donna une lueur d'espérance. Sa serviette étant tombée, je me hâtai de la lui ramasser, et en la replaçant sur ses genoux, je lui pressai amoureusement la cuisse, sans apercevoir sur ses traits aucun signe désapprobateur. Content de cet augure, je priai toute la société à dîner et à souper pour le lendemain, avertissant madame Morin que je ne sortirais pas, et que par conséquent elle me ferait plaisir de se servir de ma voiture qui serait à ses ordres.

Après avoir reconduit Valenglard chez lui, je me retirai, faisant des châteaux en Espagne sur la conquête que je méditais de mademoiselle Roman.

Je prévins le cuisinier concierge que nous se-

rions six à dîner et à souper le lendemain, puis je me couchai. En me déshabillant, le Duc me dit : Monsieur, vous me punissez ; mais ce qui me fâche, c'est que vous vous punissez vous-même, en vous privant du service de ces jolies demoiselles.

— Tu es un drôle.

— Je le sais, mais je vous sers de cœur et j'aime autant votre plaisir que le mien.

— Tu deviens bon avocat dans ta propre cause ; je t'ai gâté.

— Faudra-t-il que je vous coiffe demain?

— Non, tu peux tous les jours t'aller promener en ville jusqu'à l'heure des repas.

— J'irai gagner la mignonne.

— Je t'enverrai à l'hôpital.

— Belle perspective, *por Dios*.

Hardi, insolent, malin, libertin, mauvais sujet, mais obéissant, dévoué, discret et fidèle, ses bonnes qualités me forçaient à passer sur ses défauts.

Le lendemain, Rose, en m'apportant mon chocolat, me dit en riant que mon valet avait envoyé chercher une voiture, et qu'après s'être habillé en grand seigneur, l'épée au côté, il était allé, comme il avait dit, faire des visites. Nous avons bien ri.

— Et vous avez eu raison, aimable Rose.

Comme j'achevais ces mots, Manon entra sous je ne sais quel prétexe. Je vis que ces deux belles

s'entendaient pour ne jamais se trouver seules en tête-à-tête avec moi ; cela me déplut, mais je ne fis semblant de rien. Je me levai, et j'avais à peine passé ma robe de chambre que la cousine entra portant un paquet sous le bras.

— Je suis charmé de vous voir, mademoiselle, et surtout de vous voir cette jolie mine riante, car hier vous étiez trop sérieuse pour moi.

— C'est que M. le Duc est apparemment plus grand seigneur que vous; je n'aurais pas osé rire en sa présence, mais je m'en suis dédommagée en le voyant ce matin monter en voiture tout doré.

— Vous a-t-il vue rire ?

— Oui, à moins qu'il ne soit aveugle.

— Il en sera piqué.

— J'en serai bien aise.

— Vous êtes charmante. Qu'avez-vous dans ce paquet ?

— Des plats de notre métier. Voyez. Ce sont des gants brodés.

— Ils sont beaux et parfaitement brodés. Combien coûte donc toute cette pacotille ?

— Marchandez-vous ?

— Toujours et beaucoup.

— C'est bon à savoir.

Après s'être un peu concertées à voix basse, la cousine prit la plume, compta les douzaines, et après avoir additionné : Monsieur, me dit-elle, tout cela coûte deux cent dix livres.

— Voilà neuf louis, rendez-moi six francs.

— Mais vous m'avez dit que vous marchandiez.

— Vous avez eu tort de le croire.

Elle rougit et me rendit les six francs. Rose et Manon m'ayant rasé et coiffé, elles reçurent le baiser d'étrenne de la meilleure grâce, et quand je l'offris à la cousine, elle me le donna sur la bouche avec une pression qui me fit deviner qu'à la première occasion elle serait à moi.

— Monsieur, me dit Rose, aurons-nous le plaisir de vous servir à table?

— Je vous en prie.

— Mais nous voudrions bien savoir à qui vous donnez à dîner, car si c'est à des officiers de la garnison, ils sont si libertins que nous n'oserions pas venir.

— Mes convives sont madame Morin, son mari et sa nièce.

— Oh ! tant mieux.

La cousine me dit : Mademoiselle Roman est la plus sage et la plus belle personne de Grenoble, mais elle trouvera difficilement à s'établir, parce qu'elle n'a rien.

— Elle pourra trouver un homme riche, qui évaluera à un million sa sagesse et sa beauté.

— Ces hommes ne sont pas communs.

— C'est vrai ; mais il y en a.

Manon étant sortie avec la cousine, je me trouvai seul avec Rose, qui était restée pour m'habiller. Je l'attaquai, mais trouvant sa défense trop résolue, je lui demandai pardon, en lui promettant

que cela n'arriverait plus. Quand ma toilette fut achevée, je lui fis présent d'un louis, et je la renvoyai en la remerciant.

Me trouvant seul, je m'enfermai et je me mis à composer l'horoscope que j'avais promis à madame Morin. Je remplis facilement huit pages de la savante charlatanerie, et je m'attachai particulièrement à dire ce qui était arrivé à la jeune fille jusqu'à son âge actuel. J'avais adroitement soutiré quelques notions pendant la conversation de la veille, et ayant arrangé le reste selon la probabilité, en revêtant mes assertions d'un sens pythique, il se trouva que j'avais deviné, et dès lors on ne douta plus de mes prédictions. D'ailleurs, je ne risquais rien, car elles étaient toutes étayées d'un *si*, et les *si* firent toujours toute la science des astrologues fous ou fripons.

Je relus avec soin mon horoscope et je le trouvai éblouissant, j'étais en veine, et l'habitude que j'avais de la cabale me donnait de la facilité.

Un instant après midi, tous mes convives arrivèrent, et à une heure nous nous mîmes à table. Jamais je n'ai vu de dîner plus somptueux, plus délicat. Je compris que le concierge était un homme dont il fallait plutôt retenir l'élan que l'aiguillonner. Madame Morin fut très-gracieuse envers les trois filles qu'elle connaissait bien, et le Duc se tint constamment derrière sa chaise, attentif à la servir, et vêtu aussi richement qu'un chambellan du roi. A la fin du dîner, mademoi-

selle Roman m'ayant fait compliment sur les trois beautés que j'avais à mon service dans cette jolie demeure, cela me donna occasion de parler de leur talent, et, comme pour le justifier, je me levai et j'allai chercher les gants que je leur avais achetés. Mademoiselle Roman en loua la qualité et le travail. Habile à saisir l'occasion par les cheveux, je demandai à sa tante la permission de leur en offrir une douzaine à chacune. Après avoir obtenu cette faveur, je présentai mon horoscope à madame Morin. Son mari le lut, et quoiqu'il n'y crut pas, il fut forcé de l'admirer, car il était tout basé sur l'influence des planètes qui faisaient l'état du ciel à l'instant de la naissance de sa fille. Nous passâmes une couple d'heures à parler astronomie et puis une autre couple à jouer un quadrille; ensuite nous descendîmes pour nous promener dans le jardin, où chacun eut la politesse de me laisser causer en toute liberté avec la belle Roman.

Notre conversation, ou à peu près mon monologue, ne roula que sur l'impression profonde qu'elle m'avait faite, sur la vive passion qu'elle m'avait inspirée, sur sa beauté, sur sa sagesse, sur la pureté de mes intentions, et sur le besoin que j'avais d'être aimé pour ne pas être jusqu'au tombeau le plus malheureux des hommes.

Monsieur, me dit-elle à la fin, si le ciel a décidé que je me marie, je ne vous cacherai pas que je serais heureuse que mon époux vous ressemblât.

Enhardi par cette déclaration candide, je saisis sa main, que je couvris de baisers de feu, et je lui dis avec l'accent de la passion que j'espérais qu'elle ne me ferait pas languir. Elle se retourna en cherchant des yeux sa tante. Il commençait à se faire obscur, et elle paraissait craindre ce qui pouvait fort bien lui arriver. Elle m'attira doucement, et ayant bientôt rejoint la compagnie, nous remontâmes dans le salon, où, pour les amuser, je leur fis une petite banque de pharaon. Madame Morin donna de l'argent à sa fille et à sa nièce, qui n'avaient pas le sou, et Valenglard fit si bien leur jeu, que lorsque nous nous quittâmes pour aller souper, j'eus le plaisir de voir que chacune des trois dames avait gagné deux à trois louis.

Nous tînmes table jusqu'à minuit. Un vent froid des Alpes m'empêcha d'insister sur une promenade nocturne que j'avais projetée dans le jardin. Madame Morin me fit mille remercîmens, et j'embrassai mes convives féminines avec une respectueuse décence.

Entendant chanter à la cuisine, la curiosité m'y attira, et j'y trouvai le Duc en gala et ivre outre mesure. En m'apercevant, il voulut se lever, mais, perdant le centre de gravité, il alla tomber sous la table de cuisine, où il déposa le trop plein de son incontinence. On le porta dans son lit.

Je crus cet accident favorable à l'envie que j'avais de rire, et cela aurait pu avoir lieu, si les

trois Grâces ne se fussent présentées en groupe. L'amour ne rit bien que tête-à-tête, et voilà pourquoi l'antiquité n'a prêté aucune intrigue aux trois Grâces, qui étaient inséparables. N'ayant pas encore trouvé l'occasion d'avoir mes trois jeunes assistantes l'une après l'autre, je ne devais pas m'exposer à hasarder une attaque générale, qui m'aurait fait perdre l'espoir de les prendre une à une. Je voyais Rose ouvertement jalouse de sa belle cousine, car elle espionnait nos regards. Je n'en étais pas fâché, car la jalousie fait naître le dépit, et le dépit mène loin. Quand je fus couché, je les congédiai, en leur souhaitant modestement la bonne nuit.

Le lendemain, Rose vint seule me demander une tablette de chocolat, en me disant que le Duc était malade tout de bon. Elle m'apporta ma cassette, et, en lui donnant la tablette, je lui pris la main et je lui fis sentir que je l'aimais. Se croyant offensée, elle la retire brusquement et s'en va. Une minute après, Manon vint sous prétexte de me montrer une manchette de dentelle que j'avais déchirée dans mes tentatives du soir, et me demanda si je voulais qu'elle la raccommodât. Je lui prends la main pour la lui baiser, mais elle ne m'en laissa pas le temps, et me présenta ses lèvres brûlantes de désir. Je reprends sa main, et déjà elle était en besogne, quand la cousine entra. Manon tenant la manchette, eut l'air d'attendre ma réponse. Je lui dis d'un air distrait

qu'elle m'obligerait de la raccommoder quand elle en aurait le temps, et elle partit.

Poussé à bout par ce double contre-temps, je pensai que la cousine ne me ferait pas faux bond, car j'en avais reçu des arrhes la veille dans son premier baiser. Je la prie de me donner mon mouchoir et je lui prends la main en l'attirant doucement sur moi. Sa bouche tomba sur la mienne, et sa main, qu'elle m'abandonna avec la douceur d'un agneau, était déjà en mouvement lorsque la malencontreuse Rose entra avec mon chocolat. Nous prîmes bonne contenance dans l'instant, mais ce contre-temps me mit en fureur. Je boudai Rose, et j'en avais le droit, à cause de la façon dont elle m'avait rebuté un quart d'heure auparavant. Le chocolat me parut mal fait, quoiqu'il fût excellent; je la trouvai gauche à me servir, et je la rebutai sans ménagement. M'étant levé, je ne voulus pas qu'elle me rasât; je me rasai moi-même, ce qui parut l'humilier, puis Manon me coiffa. Rose et la cousine s'en allèrent, comme pour annoncer qu'elles faisaient cause ensemble; mais il était facile de deviner que Rose en voulait moins à sa sœur qu'à sa cousine.

M. de Valenglard entra comme Manon achevait de m'habiller. Dès que nous fûmes seuls, cet officier, qui avait beaucoup d'honneur et de bon sens, quoiqu'il crût à l'astrologie et aux sciences abstraites, me dit qu'il me trouvait un peu triste, et que si cela provenait de quelque idée que je

pouvais avoir conçue sur la jeune Roman, il me conseillait de ne pas y penser, à moins que je ne me déterminasse à la demander en mariage. Je lui répondis que, pour couper court, j'étais décidé à quitter Grenoble sous peu de jours. Nous dînâmes ensemble, ensuite nous allâmes chez madame Morin, où nous trouvâmes sa belle nièce.

Madame Morin me reçut avec une amitié qui me flatta, et mademoiselle Roman me fit l'accueil le plus gracieux, ce qui m'enhardit à l'embrasser en la faisant asseoir sur mon genou. La tante rit, la nièce rougit, et puis elle me donna un petit papier et se sauva. Je lis l'an, le jour, l'heure et la minute de sa naissance, je devine. Cela voulait dire, selon moi, que je ne pouvais rien espérer qu'en lui faisant son horoscope. Bien résolu de suite à tirer parti de ce moyen; je lui dis que je verrais si je pouvais ou non lui faire ce plaisir le jour suivant, chez moi et la nuit en dansant. Elle regarda sa tante, et ma proposition fut acceptée.

On annonce le *Russe*. Je vois entrer un homme de mon âge, très-bien fait, un peu grêle, et costumé en voyageur. Il aborde madame Morin d'un air aisé et noble, il est bien accueilli, parle bien, me regarde à peine, et ne dit pas le mot à la nièce. Vers le soir, M. Morin arrive, le Russe lui donne une petite fiole remplie d'une liqueur blanchâtre, puis il fait mine de partir, mais on le retient à souper.

A table, on parla de son eau merveilleuse. M. Marin me dit qu'en trois minutes, il avait fait disparaître une contusion au front à un jeune homme frappé par une bille de billard qui l'avait renversé sur le coup. M. le Russe n'avait fait que le frotter avec son eau. Il dit modestement que c'était une bagatelle de sa composition, et il parla beaucoup chimie avec Valenglard. Je ne pus prendre part à leur conversation, ne m'occupant que de la belle Roman, tant l'espoir du lendemain m'avait ôté toute autre pensée. En reconduisant Valenglard, il me dit que personne ne connaissait ce Russe, et que malgré cela on le recevait bien dans toutes les maisons.

— A-t-il un équipage ?

— Il n'a rien, ni domestique, ni argent.

— Comment est-il venu ?

— Il est tombé du ciel.

— Belle origine, certes ! Et y a-t-il long-temps qu'il est ici ?

— Depuis une quinzaine de jours. Il fait des visites, mais il ne demande rien à personne.

— Mais comment vit-il ?

— On lui fait crédit à l'auberge ; on suppose qu'il attend de quelque part ses domestiques et son équipage.

— Il serait plus facile de le supposer vagabond.

— Il n'en a pas l'air comme vous avez vu ; d'ailleurs ses boucles en pierreries ne permettent guère cette supposition.

— C'est vrai, si les pierreries ne sont pas fausses, car il me semble qu'il les vendrait.

De retour chez moi, Rose vint seule me servir, mais elle continuait à bouder. Je voulus l'exciter à être gaie et aimable, mais trouvant de la résistance, je lui dis de s'en aller et de prévenir son père que je voulais donner le jour suivant un bal dans la salle attenante au jardin, et un souper pour vingt personnes. Le lendemain le concierge étant venu prendre mes ordres, je lui dis que je désirais que ses demoiselles dansassent, si cela leur était agréable. Cela dérida Rose, et j'en tirai bon augure. Au moment où elle sortait avec son père, Manon entra sous prétexte de me demander quelles dentelles je voulais pour ce jour-là. Je la trouvai douce comme un agneau et amoureuse comme un pigeon. L'affaire fut heureusement consommée, mais nous faillîmes être pris par Rose qui entra avec le Duc, me demandant pour lui la permission de danser avec promesse qu'il serait sage. N'étant pas fâché que tout le monde eût du plaisir, j'y consentis, en lui disant de remercier Rose qui lui valait cette faveur.

Madame Morin m'écrivit un billet pour me demander la permission d'inviter à mon bal deux dames de sa connaissance avec leurs demoiselles. Je lui répondis que non-seulement elle me ferait plaisir d'amener des dames, mais encore des cavaliers qui lui convinssent, ayant commandé un souper pour vingt personnes. Elle vint dîner avec

sa nièce et Valenglard, sa fille ayant à soigner sa toilette et son mari ayant des affaires jusqu'à la nuit. Elle m'assura que nous aurions nombreuse compagnie.

La belle Roman avait la même robe que les autres jours, mais elle n'avait pas besoin de toilette pour être éblouissante. Debout tout près de moi qui étais assis, elle me demanda si j'avais pensé à son horoscope. La prenant par la main et la faisant asseoir sur mes genoux, je lui promis qu'elle l'aurait le lendemain. Dans cette position, pressant sa taille divine de mon bras gauche, je pris dix baisers de feu sur ses lèvres délicieuses, qu'elle ne desserra que pour me prier de me modérer. Elle était plus étonnée qu'effrayée de me voir tremblant, et quoiqu'elle se défendît avec succès, elle ne perdit pas un instant contenance ; sa sérénité était toujours la même, et malgré l'ardeur de mes regards, elle ne détourna pas un moment les siens de dessus mon visage. Me rendant à sa prière, je me fis effort, et lorsqu'elle me vit calme, ses yeux exprimèrent cette satisfaction que donne le sentiment d'une victoire remportée par la raison sur un ennemi généreux. Mon silence applaudissait à la vertu d'un être céleste dont j'étais né pour faire la destinée par un de ces jeux bizarres du hasard que la philosophie chercherait vainement à expliquer.

Madame Morin vint s'asseoir près de nous et me demanda quelques explications sur l'horoscope

de sa fille. Puis elle me dit que pour s'assurer que j'aurais au bal quatre beautés, elle n'avait eu besoin que d'écrire deux billets. Je n'en verrai qu'une, lui dis-je en regardant sa nièce. Dieu sait, ajouta Valenglard, toutes les spéculations que l'on fera demain à Grenoble. On dira, dit madame Morin en s'adressant à sa nièce, qu'on a été à tes noces.

— Oui, et sans doute on parlera de ma superbe robe, de mes dentelles, de mes diamans, dit la nièce d'un air gracieux et significatif.

— On parlera de votre beauté, lui répliquai-je avec sentiment, de votre esprit et de votre sagesse, qui feront le bonheur de l'homme qui vous possédera.

On se tut, parce que chacun crut que je parlais de moi. Je n'y pensais pas. Si j'avais su comment m'y prendre, je lui aurais bien offert cinq cents louis; mais la difficulté aurait été de fixer les conventions du contrat, et je n'aurais pas voulu les donner pour bagatelle.

Nous passâmes dans ma chambre à coucher, et pendant que mademoiselle Roman s'amusait à regarder les beaux bijoux que j'avais sur ma toilette, sa tante et Valenglard examinaient les brochures que j'avais sur ma table de nuit. Je vois madame Morin qui s'approche de la fenêtre, examinant attentivement un objet qu'elle tenait à la main. Je me souviens d'avoir laissé là le portrait de ma

belle religieuse. Je cours à elle et la supplie de me remettre ce portrait indécent que j'ai imprudemment laissé à l'abandon. L'indécence n'est rien, me dit-elle, mais ce qui m'a frappée, c'est la parfaite ressemblance.

Je compris tout et je frémis de mon indiscrétion involontaire. Madame, lui dis-je, c'est le portrait d'une Vénitienne que j'ai beaucoup aimée.

— Je le crois, mais c'est particulier. Ces deux *M.*, ces dépouilles de la religion sacrifiées à l'amour, tout concourt à augmenter ma surprise.

— Elle est religieuse, et elle s'appelle M. M.

— Et une nièce à la mode de Bretagne que j'ai à Chambéry s'appelle aussi M. M., et elle est religieuse du même ordre que la vôtre. Je vous dirai bien plus, elle a été à Aix d'où vous venez, pour y guérir d'une maladie.

— Et le portrait lui ressemble?

— Comme deux gouttes d'eau.

— C'est effectivement singulier! et j'aurais été bien aise de la voir.

— Si vous retournez à Chambéry, allez lui faire une visite de ma part; vous serez bien venu, et votre surprise égalera la mienne.

— Madame, je vous promets d'y aller, mais à mon retour d'Italie. Cependant je ne lui montrerai pas ce portrait qui la scandaliserait, et que je vais enfermer avec soin.

— Je vous prie de ne le laisser voir à personne.

— Vous pouvez y compter.

Je bondissais d'aise d'avoir si bien donné le change.

A huit heures tous les convives se trouvèrent réunis, et je vis tout ce que Grenoble avait de mieux en jolies femmes et en cavaliers du bon ton. La seule chose qui me déplut, ce fut les complimens dont on m'accabla et dont on est si prodigue dans la province.

J'ouvris le bal avec la dame que M. Valenglard m'indiqua, puis je dansai à tour de rôle avec toutes les dames, mais je dansai toutes les contredanses avec la belle Roman qui, précisément à cause de la simplicité de sa mise, brillait plus que toutes les autres, au moins à mes yeux.

Après une forte contredanse, me sentant fort échauffé, je montai dans ma chambre pour y prendre un habit plus léger, et comme je l'endossais, voilà la jolie cousine qui vient me demander si j'avais besoin de quelque chose. J'ai besoin de vous, belle enfant, lui dis-je en courant vers elle; et la prenant dans mes bras : Vous a-t-on vue entrer ici?

— Non, je viens d'en haut, et mes cousines sont dans la salle.

— A merveille, ma chère. Vous êtes belle comme l'Amour, et voici le moment le plus favorable pour vous prouver ma tendresse.

— Grand Dieu ! que faites-vous ? Non, laissez-moi, quelqu'un peut venir. Éteignez la bougie.

Je l'éteins, je ferme ma porte, et tout plein de la belle Roman, la cousine me trouva tel que j'aurais été avec cette délicieuse personne. Je dois confesser au reste que la nièce du concierge n'avait besoin de personne pour faire naître un tendre désir. Je la trouvai parfaite et mieux peut-être que la novice Roman. Malgré mon ardeur, satisfaite avant moi et se possédant, elle me pria de l'épargner, et je le fis ; mais il était temps. Je voulus recommencer, mais elle eut peur que notre absence fût remarquée par ses deux Argus, et après m'avoir embrassé, elle s'en alla.

De retour au bal, nous dansâmes jusqu'à l'instant où le roi des concierges vint me dire que le souper était servi.

Un ambigu composé de tout ce que le pays et la saison offraient de plus délicat, couvrait toute la table ; mais ce qui plut beaucoup et surtout aux dames, ce fut l'énorme quantité de bougies disposées avec art, dont la salle à manger était décorée. Je m'assis à une petite table séparée avec tous les vétérans de la fête, et j'y reçus de tous les plus pressantes invitations de passer l'automne dans leur ville. Je suis sûr que si j'avais accepté, j'aurais été bien fêté, car la noblesse de cette cité est des plus accomplies. Je leur dis que si je pouvais me rendre à leurs instances, je le ferais avec grand plaisir, et qu'alors je serais enchanté de

faire la connaissance de la famille d'un homme illustre qui avait été grand ami de mon père. Quelle est donc cette famille ? me demandèrent-ils tous à la fois.

— Celle de Bouchenu de Valbonnais.

— C'était mon oncle. Ah ! monsieur, venez chez nous. Vous avez dansé avec ma fille. Dites-moi, de grâce, comment s'appelait monsieur votre père ?

Cette fable, que je débitai sans préméditation et par cette manie de mon esprit qui se servait souvent à mon insu du ministère de ma langue, et qu'ensuite, pour son honneur, j'étais obligé d'appuyer de ma logique, me transforma en une espèce de merveille aux yeux de tous ces braves gens que je mystifiais sans le vouloir.

Après avoir ri, plaisanté, bu et mangé, nous nous levâmes pour recommencer le bal.

Bientôt voyant madame Morin, sa nièce et Valenglard sortir pour aller au jardin, je les suivis, et en nous promenant au clair de la lune, je conduisis la belle Roman sous une allée couverte ; mais j'eus beau lui dire les choses les plus séduisantes, j'y perdis mon latin. Je la tenais enlacée dans mes bras, je la couvrais des plus ardens baisers, mais sa bouche ne m'en rendit pas un seul, et ses belles mains, plus fortes que les miennes, opposèrent à mes entreprises téméraires des obstacles insurmontables. Arrivé cependant par un dernier effort et par surprise jusqu'au pérystile du

temple, et dans une position où toute résistance aurait été inutile, elle me pétrifia par ces paroles qu'elle prononça avec ce ton angélique auquel l'homme délicat n'a jamais résisté : Ah! monsieur, soyez mon ami, et ne me perdez pas! Je mis un genou à terre, et prenant sa main, je lui demandai pardon, lui jurant de ne plus renouveler mes tentatives. Je me relevai et lui demandai un baiser en signe de pardon. Ce fut le premier et le seul que son âme pure m'accorda à l'instant. Nous rejoignîmes sa tante et puis nous remontâmes, mais quoi que je fisse pour me calmer, je sentais que je ne pouvais pas dominer ma fureur.

J'allai m'asseoir dans un coin de la salle et Rose venant à passer près de moi, je la priai d'aller me chercher une limonade. Quand elle revint, elle me reprocha doucement de n'avoir dansé ni avec elle ni avec sa sœur non plus qu'avec sa cousine. On n'aura pas une grande idée de nous dans la ville. Je suis fatigué, lui dis-je, mais si tu veux me promettre d'être bonne, je danserai un menuet avec toi seulement.

— Que faut-il que je fasse ?

— Va m'attendre sans lumière dans ma chambre à coucher quand ta sœur et ta cousine seront occupées à la contredanse.

— Et vous ne danserez qu'avec moi ?

— Je le jure.

— J'y serai.

Je la trouvai ardente et je fus pleinement satis-

fait. J'attendis, pour lui tenir parole, le menuet de clôture, car décemment, après avoir dansé avec Rose, il m'aurait été impossible de ne pas danser avec les autres, puisque je leur avais les mêmes obligations.

Au point du jour, les dames commencèrent à s'éclipser, et mettant les dames Morin dans ma voiture, je leur dis que je n'aurais pas l'honneur de les voir de la journée, mais que si elles voulaient me faire l'honneur de venir passer tout le jour suivant chez moi, je leur donnerais l'horoscope qu'elles désiraient.

Je passai à l'office pour remercier le brave concierge de m'avoir fait briller, et je trouvai les trois nymphes qui remplissaient leurs poches de sucreries. Il leur dit en riant qu'en présence du maître elles pouvaient voler en toute conscience, et je les encourageai à faire ample provision. Je lui dis que je ne dînerais qu'à six heures et puis j'allai me coucher.

M'étant réveillé à midi et me sentant frais et dispos, je me mis à travailler à l'horoscope, et je me déterminai à dire à la belle Roman que la fortune l'attendait à Paris où elle deviendrait maîtresse de son maître, mais qu'il fallait que le monarque la vît avant qu'elle eût atteint sa dix-huitième année, car après cet âge sa destinée prendrait une tournure différente. Pour donner à ma prédiction un grand caractère de vérité, je dis des choses étonnantes qui lui étaient arrivées jus-

qu'à l'âge de dix-sept ans qu'elle avait alors, et que j'avais apprises ou d'elle-même ou de sa tante, à bâton rompu et sans faire semblant d'entendre ce qu'elles disaient.

Moyennant un livre d'éphémérides et un autre bouquin qui ne traitait que d'astrologie, je fis et copiai en six heures l'horoscope de mademoiselle Roman, et je l'avais si bien arrangé qu'il frappa Valenglard et M. Morin lui-même, et qu'il rendit enthousiastes les deux dames.

J'espérais que l'on me supplierait de conduire moi-même le beau joyau à Paris, et j'étais tout disposé à leur accorder cette faveur. Je me flattais qu'on me trouverait nécessaire au manége, et que, sinon par amour, au moins par reconnaissance, on m'accorderait ce que je désirais; que sais-je si je ne pensais pas à quelque grande fortune qui devait me revenir de ma sublime entreprise? Le monarque devait être épris à la première vue; je ne doutais pas de ce résultat; car quel est l'homme amoureux qui ne s'imagine pas que l'objet qu'il chérit doit enflammer tous les hommes? Dans ce moment j'en étais jaloux, mais la parfaite connaissance que j'avais de mon inconstance, me rendait sûr que je cesserais de l'être dès que j'aurais joui du bien que je convoitais, et je savais que, sur cet article, Louis XV ne pensait pas tout-à-fait comme un Turc. Ce qui donnait à ma prophétie une apparence presque divine, c'était la circonstance d'un fils qui devait faire le

bonheur de la France et qui ne pouvait provenir que du sang royal et d'un vase d'élection qui ne devait rien produire qu'autant que des combinaisons purement humaines le transportassent dans la capitale.

Une singularité ridicule me comblait de joie ; c'était l'idée de paraître célèbre en astrologie dans un siècle où la raison et la philosophie avaient si justement décrié cette science. Je jouissais en imagination de me voir recherché par les têtes couronnées, les plus accessibles aux idées creuses et superstitieuses, et de devenir inaccessible dans ma vieillesse. Qui ne fait ses châteaux en Espagne? Si la Roman avait mis au monde une fille au lieu d'un garçon, j'en aurais ri, et tout n'aurait pas été perdu, puisqu'un fils pouvait venir à la suite.

Mon horoscope ne devait être connu que de la demoiselle et de sa famille qui devait être jalouse du secret. Après l'avoir achevé, lu et relu, je me persuadai que j'avais fait un petit chef-d'œuvre et je dînai dans mon lit avec mes trois nymphes. Poli, aimable, gracieux et caressant avec toutes trois, elles se montrèrent heureuses, et moi aussi; mais je l'étais plus qu'elles, et pour ce jour-là j'avais besoin de repos. M. Valenglard vint me voir de bonne heure le lendemain et m'annonça que personne ne s'était avisé de croire que je fusse amoureux de la belle Roman, mais qu'on me soupçonnait d'aimer les trois filles de mon hôte. Il n'y a pas de mal à le laisser croire, lui dis-je, car elles

en valent la peine, sans pouvoir être mises en parallèle avec une personne qui n'a pas d'égale, mais qui est faite pour désespérer.

— Me permettez-vous de faire à madame d'Urfé un petit roman de tout cela?

— Vous me ferez grand plaisir.

M. et madame Morin vinrent avec leur nièce à midi, et nous passâmes une heure avant dîner à lire l'horoscope. Il serait impossible de décrire l'espèce d'effervescence des quatre surprises diverses qui s'offrirent à mes regards. L'intéressante Roman était très-sérieuse et, ne sachant pas si elle avait une volonté à elle, écoutait et ne disait mot. M. Morin, qui me regardait de temps en temps, me voyant sérieux, n'osait pas éclater de rire. Tous les traits de Valenglard peignaient le fanatisme et l'exaltation. Madame Morin paraissait frappée comme d'une merveille surnaturelle, et loin de trouver la prédiction exagérée, elle se prit à dire qu'en effet sa nièce méritait mieux que la fanatique Maintenon de devenir l'épouse ou la maîtresse de son souverain. Celle-ci, disait-elle, n'aurait jamais été rien si, quittant l'Amérique, elle n'était pas allée en France; et si ma nièce ne va pas à Paris, l'horoscope ne pourra pas être taxé de mensonger. Il s'agit donc d'y aller; mais comment faire? Ce voyage touche à l'impossible. La prédiction de la naissance d'un fils a quelque chose de divin et d'entraînant. Sans doute je ne puis rien préjuger, mais ma nièce a plus de titres que la

Maintenon pour être chère au roi : elle est jeune et sage, la Maintenon était sur son retour, et avant de devenir dévote, elle avait rôti le balai. Mais ce voyage s'en ira en fumée. Non, dit Valenglard d'un air grave et vraiment comique, ce voyage se fera, car la destinée doit s'accomplir. La belle Roman était tout ébahie. Je les laissai parler et nous nous mîmes à table.

D'abord nous fûmes silencieux, puis on parla de mille riens, comme on fait dans toutes les sociétés; puis enfin, ainsi que je le prévoyais, la conversation retomba sur le sujet dont tous les esprits étaient occupés. D'après l'horoscope, dit la tante, le roi doit devenir amoureux de ma nièce à sa dix-huitième année; elle touche à cet âge. Comment nous y prendre ? Où sont cent louis dont il faut pouvoir disposer pour un tel voyage? Et en arrivant à Paris, ira-t-elle dire au roi ? *Me voilà, sire.* Et puis, avec qui fera-t-elle ce trajet? Ce ne sera pas avec moi.

— Avec ma tante Roman, dit la demoiselle rougissant jusqu'au blanc des yeux d'un éclat de rire spontané que personne ne put retenir.

— Cela cependant, reprit madame Morin, pourrait arriver tout naturellement, car madame Varnier, qui demeure rue de Richelieu, est ta tante. Elle tient une bonne maison et connaît tout Paris.

— Vous voyez, dit Valenglard, les voies de la destinée. Vous parlez de cent louis; il ne vous en

faut que douze pour aller faire une visite à madame Varnier, qui logera mademoiselle. Quand elle sera là, laissez faire le reste aux combinaisons qui ne manqueront pas d'être favorables.

— Si vous allez à Paris, dis-je à la demoiselle, il ne faut parler de votre horoscope ni à votre tante d'ici ni à madame Varnier.

— Je n'en parlerai à personne; mais, croyez-moi, tout ceci ne sera qu'un joli rêve. Je ne verrai jamais Paris, et moins encore Louis XV.

Je me lève, je prends dans ma cassette un rouleau de cent cinquante louis et je le lui mets dans la main en disant que c'étaient des bonbons. Trouvant le rouleau trop pesant, elle le décachette et voit cinquante doublons da ocho qu'elle prit pour des médailles.

— Elles sont d'or, lui dit Valenglard; et l'orfèvre t'en donnera cent cinquante louis, ajouta M. Morin.

— Je vous prie de les garder, mademoiselle; vous n'avez qu'à me faire un billet payable à Paris à l'époque où vous serez riche.

J'étais sûr qu'elle refuserait ce présent, quoiqu'elle m'eût fait plaisir en l'acceptant. Mais j'admirai la force qu'elle eut de retenir ses larmes, sans cependant déranger en rien l'harmonie riante de sa belle figure.

Nous sortîmes pour faire un tour de jardin. Valenglard et madame Morin s'étant remis sur le propos de l'horoscope, je me séparai d'eux avec

mademoiselle Roman. Dites-moi, je vous prie, me dit-elle quand nous fûmes hors de portée, si tout ceci n'est pas un simple badinage?

— Non, c'est du sérieux, mais tout dépend d'un *si*. Si vous n'allez pas à Paris, tout aboutira à rien.

— Il faut bien que vous en soyez persuadé, car sans cela vous n'auriez pas exposé les cinquante médailles.

— Ne croyez pas cela, mademoiselle, et rendez-moi heureux en les acceptant ici en secret.

— Non, je vous remercie; mais pourquoi me donneriez-vous une si grosse somme?

— Pour le plaisir de contribuer à votre bonheur et dans l'espoir que vous me permettrez de vous aimer.

— S'il est vrai que vous m'aimiez, pourquoi m'y opposerais-je? Vous n'avez pas besoin d'acheter mon consentement, et je pense que pour faire mon bonheur, je n'ai pas besoin d'un roi de France. Si vous saviez à quoi se bornent mes désirs!

— Dites. A quoi?

— A trouver un mari doux et assez riche pour ne pas manquer du nécessaire.

— Et si vous ne l'aimiez pas?

— Honnête et doux, comment ne pourrais-je pas l'aimer?

— Je vois que vous ne connaissez pas l'amour.

— C'est vrai. Je ne connais pas cet amour qui fait tourner la tête, et j'en remercie Dieu.

— Vous avez raison. Que Dieu vous en préserve.

— Vous prétendez qu'en me voyant, le roi s'enflammera pour moi : mais voilà, à vous dire vrai, ce que je trouve de chimérique dans mon horoscope ; car il se peut bien qu'il ne me trouve pas laide, peut-être même qu'il me trouvera jolie ; mais je ne crois pas à cet excès.

— Vous ne le croyez pas ? Asseyons-nous. Imaginez-vous que le roi vous rend la même justice que moi, et l'affaire est faite.

— Mais que trouvez-vous en moi que vous ne trouviez aussi dans une foule de jeunes personnes de mon âge ? Il se peut cependant que je vous aie frappé, mais cela prouve que j'étais née pour exercer cet empire sur vous, et nullement que je doive en exercer un semblable sur le roi. Qu'allez-vous chercher le roi de France, si vous m'aimez vous-même ?

— C'est que je ne puis pas vous offrir le sort que vous méritez.

— C'est contre l'apparence.

— C'est aussi parce que vous ne m'aimez pas.

— Je vous aimerais tendrement et uniquement si j'étais votre femme. Je pourrais alors vous rendre ces baisers, tandis que le devoir m'empêche de le faire actuellement.

— Que je vous sais gré de n'être pas fâchée de ce que je me trouve auprès de vous !

— Je suis, au contraire, bien aise de vous plaire.

— Permettez-moi donc d'aller vous voir demain de très-bonne heure dans votre chambre, et de prendre avec vous du café sur votre lit.

— Ah ! monsieur, n'y pensez pas. Si je le voulais je ne le pourrais pas. Je couche avec ma tante, et je me lève toujours avant elle. Mais retirez donc votre main. Vous m'avez promis de ne plus recommencer. Au nom de Dieu, monsieur, restez tranquille !

Hélas ! il fallut bien que je finisse, car sa résistance était invincible. Ce qui pourtant me fit grand plaisir, c'est que, malgré mes persécutions amoureuses, elle n'avait rien perdu de sa douceur, et que ce calme riant qui la caractérisait embellissait sa divine figure comme si nous avions été dans une complète inaction. Quant à moi, j'avais l'air de mériter le pardon que je demandais à genoux, et je lisais dans ses yeux qu'elle était fâchée de ne pouvoir m'accorder ce que je désirais.

Je ne pouvais plus rester auprès de cette beauté, tant l'irritation de mes sens était grande. Je la quittai, et ayant trouvé dans ma chambre la complaisante Manon occupée à débâtir des manchettes, elle me rafraîchit en un instant, et quand nous fûmes également satisfaits l'un de l'autre, elle se sauva. Je réfléchis que je n'obtiendrais jamais de la jeune Roman plus que je n'avais obtenu jusqu'à cette heure, à moins de faire mentir l'horoscope en l'épousant, et je pris la résolution de ne pas pousser l'affaire plus loin.

Je redescendis au jardin, où, ayant rejoint la tante, je la priai de se promener un instant avec moi. Ce fut en vain que je m'évertuai pour persuader cette honnête femme d'accepter cent louis pour faire faire à sa nièce le voyage de Paris. Je lui jurai par tout ce que l'homme a de sacré que personne n'en saurait jamais rien; toute mon éloquence, toutes mes supplications furent inutiles. Elle me dit que si la destinée de sa nièce ne tenait qu'à ce voyage, elle pourrait s'accomplir, car elle avait déjà pensé au moyen de le lui faire faire, si son mari y consentait. Elle me rendit au reste les grâces les plus sincères, et me dit que sa nièce était bien heureuse de m'avoir plu.

— Elle me plaît tant, madame, lui répliquai-je, que, pour n'être pas forcé de vous faire des propositions qui détruiraient la grande fortune qui l'attend, je suis résolu à partir demain. Sans le destin qui lui est réservé, je me croirais heureux de vous demander sa main.

— Hélas! son bonheur serait sans doute bien plus solide. Expliquez-vous.

— Je n'ose pas faire la guerre à la destinée.

— Mais vous ne partirez pas demain?

— Je vous demande pardon, madame. Je passerai chez vous à deux heures pour prendre congé.

L'annonce de mon départ rendit notre souper un peu triste. Madame Morin, qui vit peut-être encore, était une femme du plus aimable carac-

tère. Elle décida à table que, puisque mon départ était certain, et que je ne sortirais que pour aller chez elle, l'honneur que je voulais lui faire devenant une cérémonie qui m'incommoderait, le congé serait pris à l'instant même. J'aurai au moins, lui dis-je, l'honneur de vous accompagner jusqu'à votre porte, si vous me le permettez.

— Ce sera ajouter quelques minutes à notre bonheur.

Valenglard partit à pied et la belle Roman fut assise sur mes genoux. J'osai me montrer téméraire, et, contre mon attente, elle fut douce et tendre au point de me faire repentir d'avoir pris congé, mais c'était fait.

Une voiture renversée sur notre route à la porte d'une auberge obligea mon cocher à s'arrêter pendant quelques minutes, et cet accident qui faisait maugréer le pauvre homme me comblait de joie, car j'obtins pendant ces trop courts instans toutes les faveurs que je pouvais me procurer en pareille circonstance.

Le bonheur n'est jamais complet quand on le goûte seul. J'avais besoin de m'assurer par l'inspection des traits de ma belle amie qu'elle n'avait pas été purement passive dans ses complaisances, et je conduisis ces dames dans leur appartement. Là je pus m'assurer, sans la plus petite fatuité de ma part, que la tristesse et l'amour étaient peints sur la physionomie de cette belle créature. Je pus juger qu'elle n'était ni froide ni insensible, et que

je n'avais trouvé en elle que l'obstacle de la crainte et de la vertu. Ayant donné à madame Morin un baiser d'adieu, elle eut la complaisance d'engager sa nièce à m'accorder la même marque d'amitié, ce qu'elle fit de manière à me prouver toute l'ardeur que je venais de lui communiquer.

Je les quittai plein d'amour et de désespoir de m'être engagé irrévocablement à partir. En rentrant dans ma chambre, j'y trouvai les trois nymphes réunies; j'en fus fâché, il ne m'en fallait qu'une. Rose, en arrangeant mes cheveux, entendit tout bas ma requête, mais elle me dit qu'il lui était impossible de s'évader, parce qu'elles couchaient toutes trois dans la même chambre. Je pris alors le parti de leur dire que je partais le lendemain et que si elles voulaient passer la nuit dans ma chambre, je leur donnerais six louis à chacune pour leurs étrennes. Elles se mirent à rire de ma proposition, et me dirent positivement que la chose était impossible. Cela me convainquit qu'elles avaient été discrètes ; ce qui, en pareil cas, est commun aux jeunes filles; mais je vis aussi qu'elles étaient mutuellement jalouses. Je leur souhaite la bonne nuit, et m'étant couché, Morphée me fit passer la nuit la plus délicieuse entre les bras de mon adorable Roman.

Le matin, ayant sonné un peu tard, la cousine entra, mais en me disant que Rose la suivait avec mon chocolat, et m'annonçant M. Charles Iwanoff, qui désirait me parler. Je devinai que c'était le

Russe, mais personne ne me l'ayant présenté, je crus pouvoir me dispenser de le recevoir.

— Dites-lui que ce nom m'est inconnu. Rose, ayant fait ma commission, rentre en me disant que c'était le monsieur qui avait eu l'honneur de souper avec moi chez madame Morin.

— Faites-le entrer.

— Monsieur, me dit-il, je désirerais pouvoir vous dire deux mots tête-à-tête.

— Monsieur, je ne saurais ordonner à ces demoiselles de sortir de ma chambre. Veuillez attendre dehors que j'aie passé ma robe de chambre, et j'irai prendre vos ordres.

— Si je vous incommode, je repasserai demain.

— Vous ne me trouveriez pas, je pars aujourd'hui.

— Dans ce cas, je vais attendre.

Je me lève à la hâte et je sors. Monsieur, me dit-il, il faut que je parte et je suis sans le sou pour payer mon hôte; je viens vous supplier de venir à mon secours. Je n'ose recourir à personne dans cette ville, ne voulant pas m'exposer à l'affront d'un refus.

— Je devrais peut-être me trouver flatté de la préférence, mais, sans avoir en aucune manière l'intention de vous faire un affront, je me vois dans le cas de vous refuser.

— Si vous saviez qui je suis, monsieur, je suis certain que vous ne me refuseriez pas un petit secours.

— Si vous le croyez, monsieur, faites-vous connaître et comptez sur ma discrétion.

— Je suis Charles, second fils d'Iwan, duc de Courlande, qui est dans l'exil en Sibérie. Je me suis sauvé.

— Si vous allez à Gênes, vous cesserez de vous trouver dans le besoin; car le frère de la duchesse votre mère ne vous abandonnera sans doute pas.

— Il est mort en Silésie.

— Depuis quand?

— Il y a, je crois, deux ans.

— On vous a trompé, car je l'ai vu à Stuttgart il n'y a guère que six mois. C'est le baron de Treiden.

Il ne me fut pas difficile d'éventer l'imposteur, mais je me sentais piqué qu'il eût eu la hardiesse de vouloir me faire sa dupe. Sans cela, je lui aurais volontiers fait présent de six louis, car j'aurais eu mauvaise grâce à me déclarer l'ennemi des aventuriers; sentant que je l'étais passablement moi-même, je devais lui passer ses mensonges, puisque du plus au moins tous les aventuriers sont imposteurs.

Je jette un coup d'œil sur ses boucles que l'on croyait fines, et je reconnais de suite que ce n'était que des pierres étamées comme on en fabrique tant à Venise, et qui contrefont à merveille les rosettes de diamant aux yeux des personnes qui n'en ont pas une connaissance parfaite. Vous avez,

lui dis-je, des boucles en brillans; pourquoi ne les vendez-vous pas?

— C'est le dernier bijou que je tienne de ma mère, et je lui ai promis de ne jamais m'en défaire.

— Ces boucles, monsieur, vous font du tort, et vous pourriez les porter dans votre poche. Je vous dirai franchement que je les crois fausses, et que le mensonge m'indispose.

— Monsieur, je ne mens pas.

— A la bonne heure. Prouvez-moi qu'elles sont fines, et je vous promets de vous faire présent de six louis. Vous aurez, d'ailleurs, le plaisir de me prouver que je me trompe. Adieu.

Voyant M. de Valenglard qui montait, il me pria de ne rien lui dire de notre conversation. Je lui promis de n'en parler à personne.

Valenglard venait me souhaiter un bon voyage, étant obligé de partir lui-même avec M. de Monteinard. Il me supplia d'entretenir avec lui une correspondance active. J'allais l'en prier, car le sort de la belle Roman me tenait trop à cœur pour ne pas désirer vivement d'en être instruit, et la correspondance que ce brave officier me demandait était le meilleur moyen d'arriver à mes fins. Je n'eus donc pas de peine à lui promettre ce qu'il désirait. Il m'embrassa en versant des larmes, et je lui promis mon amitié.

CHAPITRE III.

Mon départ de Grenoble. — Avignon. — La fontaine de Vaucluse. — La fausse Astrodi et la bossue — Gaëtan Costa. — Mon arrivée à Marseille.

Tandis que les trois filles du concierge aidaient le Duc à faire mes malles, mon hôte entra, me remit son mémoire, et, l'ayant trouvé juste, je le payai et il me témoigna son contentement. Je lui devais aussi un compliment de satisfaction qui parut lui être très-agréable. Monsieur, lui dis-je, je ne veux pas quitter votre maison sans avoir le plaisir de dîner tête-à-tête avec vos aimables de-

moiselles, pour leur montrer combien je sais apprécier les soins délicats qu'elles m'ont témoignés depuis que je suis ici. Faites-moi donc, je vous prie, un dîner délicat pour quatre, et faites aussi commander des chevaux de poste pour que je puisse partir à l'entrée de la nuit.

— Monsieur, lui dit alors le Duc, je vous prie de commander aussi un cheval de selle, car je ne suis pas fait pour monter derrière la voiture.

La cousine lui rit au nez pour se moquer de sa jactance, et le drôle, pour s'en venger, lui dit qu'il valait mieux qu'elle.

— Cependant, monsieur le Duc, vous la servirez à table.

— Oui, comme elle vous sert au lit.

Je cours à ma canne, mais le drôle, sachant ce qu'il lui en revenait, monte sur la fenêtre et saute dans la cour. Les filles et le concierge jettent un cri d'effroi, mais nous étant approchés de la fenêtre, nous le voyons gambader en faisant mille singeries.

Charmé qu'il ne se fût point estropié : Viens, lui dis-je, je te pardonne. Les demoiselles m'en exprimèrent la plus grande satisfaction ainsi que le brave homme auquel il n'était pas aisé de mettre la puce à l'oreille. Le Duc remonte tout joyeux en disant : Je ne me croyais pas si bon sauteur.

— C'est fort bien, mais une autre fois sois moins insolent. Tiens, prends cette montre.

C'était une très-belle montre d'or qu'il reçut en disant : Je ressauterais pour une autre pareille!

Tel était cet Espagnol, que je dus chasser deux ans après et que j'ai souvent regretté.

Assis à table avec ces trois jeunes filles, que je tâchai vainement de griser, les heures se passèrent si vite que je me décidai à ne partir que le lendemain. Las du mystère, je voulais les posséder ensemble, et la nuit me paraissait favorable pour faire réussir mon orgie. Je leur dis que si elles voulaient passer la nuit entière dans ma chambre, je ne partirais que le lendemain. Sur cela de se récrier, de rire comme d'une plaisanterie impossible à réaliser, et moi de les railler en les excitant. Sur ces entrefaites arrive le concierge pour me conseiller de ne point partir de nuit et de m'en aller à Avignon sur un bateau commode où je pourrais placer ma voiture. Il y aura, me dit-il, économie de fatigue et d'argent.

— Je le veux bien, dis-je, pourvu que vos demoiselles consentent à me tenir compagnie toute la nuit, car j'ai résolu de ne pas me coucher.

— Ma foi! répondit-il en riant, c'est leur affaire.

Cette sentence fut décisive, elles y consentirent. Le concierge envoya commander le bateau et me promit un souper délicat pour minuit.

Les heures jusqu'au souper se passèrent en plaisanteries, et quand nous fûmes à table, je fis sabler le Champagne de manière à mettre mes belles un

peu en gaîté. Un peu échauffé moi-même et dépositaire du secret mignon de chacune d'elles, j'eus la hardiesse de leur dire que leurs scrupules étaient ridicules, puisque chacune avait eu pour moi des bontés sans réserve.

A ces mots, elles s'entreregardèrent avec une sorte d'étonnement et comme indignées de ce que j'osais leur dire. Prévoyant que l'orgueil féminin aurait pu leur inspirer l'assurance de traiter ma déclaration de calomnieuse, je ne voulus pas leur en laisser le temps, et ayant attiré Manon sur mes genoux, je l'embrassai avec tant d'ardeur, qu'elle convint de sa défaite et s'abandonna à mon ardeur. Les autres, vaincues par l'exemple, firent chorus et nous passâmes cinq heures à nous prodiguer toutes les jouissances de la volupté. Nous avions besoin de repos, mais je voulais partir. Je voulus leur faire des présens en bijoux, mais elles me dirent qu'elles préféreraient que je leur commandasse des gants pour trente louis que je leur payai d'avance, et que je ne suis jamais allé leur demander.

Je m'endormis dans le bateau et ne m'éveillai qu'à Avignon. On me conduisit à l'auberge de St-Homère, et je soupai dans ma chambre, malgré toutes les merveilles que le Duc me conta d'une jeune beauté qui mangeait à la table d'hôte.

Le lendemain, mon Espagnol m'apprit que la beauté logeait avec son mari dans la chambre contiguë à la mienne. Il me remit en même temps

l'affiche du théâtre, et je vois : *un détachement de la troupe de Paris*, avec Mlle. Astrodi qui devait chanter et danser. Je jette un cri de surprise. Comment la charmante Astrodi, fameuse scélérate, peut-elle être à Avignon? Elle sera bien étonnée de m'y voir!

N'ayant pas envie de vivre en ermite, je descendis pour dîner avec tout le monde et je trouvai une vingtaine de personnes autour d'une table si bien garnie, qu'il me parut impossible que tout cela ne coûtât que quarante sous par tête. La jolie étrangère occupait l'attention de tout le monde et captiva particulièrement la mienne. C'était une beauté parfaite, très-jeune, ne parlant jamais, le regard fixé sur son assiette, ne répondant à ceux qui lui adressaient la parole que par monosyllabes, en laissant glisser sur l'interlocuteur deux grands yeux bleus d'une beauté difficile à décrire. Son mari était assis à l'autre bout de la table. C'était une de ces figures communes qui, de prime abord, inspirent le mépris. Il était jeune, grêlé, gourmand, bavard, riait et parlait à tort et à travers, et sous tous les rapports, il me parut à ses manières un domestique déguisé. Certain qu'un pareil individu n'avait pas appris à refuser, je lui envoie un verre de Champagne qu'il vide incontinent à ma santé. Permettez-vous que j'en offre un verre à madame? Il me répond en éclatant de rire de m'adresser à elle, et madame faisant une petite inclination de tête, me dit qu'elle n'en buvait jamais. Au

dessert, elle se leva et son mari la suivit dans leur chambre.

Un étranger, qui, comme moi, la voyait pour la première fois, me demanda qui elle était. Ayant répondu que j'étais nouveau venu, un autre dit que son mari se faisait appeler le chevalier Stuard, qu'il venait de Lyon, qu'il allait à Marseille et qu'il était à Avignon depuis huit jours, sans domestiques et avec un très-mince équipage.

N'ayant eu l'intention de m'arrêter à Avignon que le temps nécessaire pour la fontaine de Vaucluse qu'on appelle la cascade, je n'avais pas pris la précaution de me munir de lettres; je ne pouvais donc pas penser à faire des connaissances pour avoir un prétexte de rester pour les beaux yeux de cette belle. Mais un Italien qui a lu et goûté le divin Pétrarque doit être curieux de connaître les lieux qu'il a rendus célèbres par son amour pour la belle Laure de Sade.

J'allai à la comédie où je vis le vice-légat Salviati, des femmes de qualité, ni belles, ni laides, et un misérable opéra-comique; mais je n'y découvris ni l'Astrodi, ni aucun acteur de la comédie italienne de Paris. Où est donc la fameuse Astrodi? dis-je à la fin du spectacle à un jeune homme près de moi. Je ne l'ai point vue.

— Pardonnez-moi, elle a chanté et dansé devant vous.

— Parbleu! c'est impossible. Je la connais assez particulièrement, et si, par impossible, elle

a changé au point d'être méconnaissable, ce n'est plus elle.

Je pars, et deux minutes après, le même jeune homme me rejoint en me priant de retourner sur mes pas, qu'il allait me mener dans la loge de l'Astrodi qui m'avait reconnu. Je le suis sans mot dire, et me voilà en face d'une fille laide, qui me saute au cou en m'appelant par mon nom, et que je pouvais jurer de n'avoir jamais vue; mais elle ne me laisse pas le temps de le lui dire. Tout près j'aperçois un homme qui passait pour le père de la belle Astrodi que tout Paris connaissait et qui avait causé la mort du comte d'Egmont, l'un des plus aimables seigneurs de la cour de Louis XV. M'imaginant que la laideron pouvait être sa sœur, j'accepte un siége et je lui fais compliment sur ses talens. Elle me demande la permission de se débarrasser de son accoutrement de théâtre, et la voilà courant, riant, se déchaussant avec une générosité qu'elle n'aurait pas eue peut-être si ce qu'elle montrait avait valu la peine d'être vu.

Je riais en moi-même de son manége, car tout frais de Grenoble, elle aurait eu de la peine à me tenter quand bien même elle aurait été aussi belle qu'elle était laide. Sa maigreur et sa peau basannée n'étaient pas alors d'assez puissans moyens pour me faire passer sur ce que sa figure avait de peu ragoûtant. J'admirais la confiance qu'elle avait dans ces misères, et elle devait me supposer un appétit diabolique; mais ces sortes de créatures

trouvent souvent dans le jeu de la dépravation des ressources qu'elles ne pourraient pas attendre de la délicatesse. Elle me conjura d'aller souper avec elle, et comme elle insistait, je fus obligé de lui refuser d'une façon que je ne me serais jamais permise avec une autre femme. Alors elle me pria de lui prendre quatre billets pour l'opéra du lendemain qui devait avoir lieu à son bénéfice. Je vis qu'il s'agissait de douze francs, et charmé d'en être quitte à ce prix, je lui dis de m'en donner seize. Je crus qu'elle allait devenir folle de joie quand je lui remis un double louis. Ce n'était pas là la vraie Astrodi. Je retournai à mon auberge et je soupai délicieusement dans ma chambre.

Le Duc, en me coiffant de nuit, me dit que l'hôte, avant souper, avait fait une visite à la belle étrangère en présence de son mari, et qu'il lui avait dit très-clairement qu'il voulait absolument être payé le lendemain matin, sans quoi le couvert ne serait pas mis pour eux, et que leurs nippes ne sortiraient pas de l'auberge.

— Qui t'a dit cela?

— Je l'ai entendu d'ici, car leur chambre n'est séparée que par une cloison en planches. Je suis sûr que s'ils y étaient maintenant, il entendraient tout ce que nous disons.

— Où sont-ils?

— A table où ils mangent pour demain, mais la dame pleure. Vous êtes en belle passe, monsieur.

— Tais-toi; je ne veux pas m'en mêler. C'est un leurre, car une femme comme il faut mourrait plutôt de faim, que d'aller ainsi pleurer à une table d'hôte.

— Ah! si vous voyiez combien ses larmes la rendent plus belle! Je ne suis qu'un pauvre diable, mais je lui donnerais bien deux louis, si elle voulait les gagner.

— Va les lui offrir.

Un instant après, monsieur et madame rentrèrent et j'entendis les pleurs de l'une et la voix emportée de l'autre; mais comme il parlait wallon, je ne pus comprendre ce qu'il disait. Va te coucher, dis-je à le Duc, et dis à l'hôte que je veux une autre chambre demain matin, car une cloison offre trop peu de résistance pour des gens que le désespoir pousse à bout. Je me couchai, et les pleurs et les murmures ne finirent qu'après minuit.

Le lendemain, je me rasais lorsque le Duc vint m'annoncer le chevalier Stuard.

— Dis-lui que je ne connais personne de ce nom.

Ayant fait ma commission, il revient me dire qu'en entendant mon refus, le chevalier avait frappé du pied avec un accent de rage en regardant le plafond, qu'ensuite il était rentré dans sa chambre d'où il était ressorti à l'instant l'épée au côté. Je vais toujours voir, ajouta-t-il, si vos pistolets sont bien amorcés.

J'avais envie de rire, mais je n'en admirais pas moins la prévoyance de mon Epagnol, car un homme au désespoir est capable de tout. Va, lui dis-je, solliciter l'hôte de me donner une autre chambre. Il vint en personne m'annoncer qu'il ne pourrait me servir que le lendemain.

— Si je n'ai pas une autre chambre, je sors à l'instant de chez vous, parce que je n'aime pas à passer les nuits à entendre des pleurs et des reproches.

— Les entendez-vous, monsieur?

— Mais vous pouvez les entendre vous-même dans cet instant. Dites-moi si c'est amusant. Cette femme se tuera et vous en serez la cause.

— Moi, monsieur? Je n'ai fait que demander ce qui m'est dû.

— Tenez, écoutez le mari; je suis sûr que dans son baragouin, il dit à sa femme que vous êtes un monstre.

— Qu'il dise tout ce qui lui plaira, pourvu qu'il me paie.

— Vous les avez condamnés à mourir de faim. Combien vous doivent-ils?

— Cinquante francs.

— Et vous n'êtes pas honteux de faire tant de tapage pour cette misère?

— Monsieur, je ne serais honteux que de mal faire, et je ne fais pas mal en demandant ce qu'on me doit.

— Voilà votre argent. Allez leur dire que vous

êtes payé et qu'ils continuent à manger, mais ne leur dites point qui vous a payé.

— C'est une bonne action, dit le rustre en sortant; et il va leur dire qu'ils ne lui devaient plus rien, mais qu'ils ne sauraient jamais qui avait payé pour eux. Vous êtes les maîtres de descendre à dîner et à souper, mais vous me paierez jour par jour. Après avoir débité ce monologue à haute voix, de manière que je pusse l'entendre comme si j'avais été présent, il rentre chez moi. Grosse bête, lui dis-je en le poussant dehors, ils savent tout; et je refermai ma porte.

Le Duc se tenait devant moi avec un air hébété : Qu'as-tu, imbécille? lui dis-je.

— Cela est beau. J'apprends. Je veux devenir acteur. Vous ne vous y prenez pas mal.

— Tu es un sot.

— Pas tant que vous pensez.

— Je vais me promener, et garde-toi de quitter un instant la chambre.

A peine sorti, le chevalier m'aborde et se confond en remercîmens.

— Monsieur, j'ignore de quoi vous me parlez. Il me laisse en me remerciant de nouveau, et me trouvant sur les bords du Rhône, je m'amuse à considérer l'ancien pont et la rivière que les géographes disent être la plus rapide de l'Europe. A l'heure du dîner je rentrai à l'auberge où l'hôte, sachant que je payais six francs par repas, me fit faire chère exquise. Je me rappelle que c'est là

que j'ai bu le meilleur vin de l'Hermitage. Je n'en bus point d'autre tant je le trouvai délicieux. Voulant faire mon pèlerinage à Vaucluse, je le priai de me procurer un bon cicérone, et après avoir fait toilette, je me rendis au théâtre.

Je trouvai l'Astrodi à la porte, je lui remis les seize billets et j'allai me placer à côté de la loge du vice-légat, prince Salviati, qui vint bientôt après avec un nombreux cortége de dames et de messieurs chamarrés d'ordres et de broderies.

Le soi-disant père de la fausse Astrodi vint me dire à l'oreille que sa fille me priait de dire qu'elle était la célèbre Astrodi que j'avais connue à Paris. Je lui répondis aussi à l'oreille que je ne m'exposerais pas à un démenti en accréditant une imposture. La facilité avec laquelle un fripon invite un homme d'honneur à être de moitié dans une friponnerie est incroyable; mais il doit s'imaginer qu'il lui fait honneur en se confiant à lui.

A la fin du premier acte, une vingtaine de laquais à la livrée du prince distribuèrent des glaces aux premières loges. Je crus devoir refuser. Un jeune homme, beau comme l'Amour, s'approche d'un air noble et aisé, en me demandant pourquoi je n'avais pas accepté une glace.

— N'ayant l'honneur d'être connu de personne, je n'ai pas voulu que personne puisse dire avoir régalé un inconnu.

— Monsieur, un homme comme vous n'a pas besoin d'être recommandé.

— Vous me faites beaucoup d'honneur.

— Vous logez à l'auberge de St.-Homère, monsieur?

— Oui, monsieur. Je ne me suis arrêté que pour voir Vaucluse, où je compte aller demain si je puis trouver un bon cicérone.

— Si vous voulez bien m'accorder cet honneur, je vous en servirai de bon cœur. Je me nomme Dolci et je suis le fils du capitaine de la garde du vice-légat.

— Je suis sensible à l'honneur que vous voulez me faire, et j'accepte avec plaisir votre offre obligeante. Je différerai mon départ jusqu'à votre arrivée.

— Je serai chez vous à sept heures.

J'étais ébahi de la noble aisance de cet Adonis qu'on aurait pu supposer une belle fille sans un timbre de voix qui annonçait la virilité. Je riais de la prétendue Astrodi qui était aussi mauvaise actrice que laide, et qui pendant toute la pièce ne détacha pas un moment ses yeux blancs de dessus ma brune figure. Lorsqu'elle chantait, elle me regardait en riant et me faisant de petits signes d'intelligence qui durent me faire remarquer de l'assemblée qui, sans doute, déplora le mauvais goût qu'elle dut me supposer. Une actrice dont la voix et les yeux me plurent, était une jeune et grande personne, bossue comme je n'en avais jamais vu. Quoique ses bosses par devant et par derrière fussent des plus prononcées, elle était très-grande;

et sans la défectuosité qui l'avait rapetissée, elle n'aurait pas eu moins de six pieds. Outre ses yeux fort beaux et sa voix passable, je m'imaginais qu'elle devait avoir de l'esprit comme tous les bossus. Je la trouvai à la porte avec la laide Astrodi quand je sortis du théâtre. Celle-ci m'attendait pour me remercier, l'autre distribuait des billets pour son jour de bénéfice.

Après que l'Astrodi m'eut remercié, la bossue se tourna vers moi, et d'une bouche riante qui communiquait aux deux oreilles et qui laissait voir au moins vingt-quatre superbes dents, elle me dit qu'elle espérait que je lui ferais l'honneur d'assister à son bénéfice. Pourvu que je ne parte pas avant, lui répondis-je. A ces mots, l'impudente Astrodi se met à rire, en me disant en présence de plusieurs dames qui attendaient leurs voitures, qu'elle pouvait être sûre que j'irais, car elle ne me laisserait pas partir. Donne-lui seize billets. Honteux de refuser, je lui donne deux louis. Ensuite l'Astrodi me dit un peu plus bas : Après la pièce nous irons souper chez vous, mais à condition que nous serons seuls, car nous voulons nous griser.

Malgré une sorte de dépit, je trouvai que cette réunion devait être comique, et n'étant point connu dans cette ville, je me résolus à rester dans l'espoir de rire.

J'étais à table seul quand Stuard et sa femme entrèrent dans leur chambre. Je n'entendis ce

soir-là ni pleurs, ni reproches, mais au point du jour, je fus très-surpris de voir le chevalier qui me dit comme si nous avions été de bonnes connaissances, qu'ayant appris que j'allais à Vaucluse et sachant que j'avais une voiture à quatre places, il me priait, si j'étais seul, de lui permettre de m'accompagner avec sa femme qui était très-curieuse de voir la fontaine. J'y consentis.

Le Duc me pria de lui permettre de m'accompagner à cheval, et me dit qu'il avait été prophète. En effet, il paraissait évident que le couple s'était concerté pour me payer mes débours sur nouvelles espérances. L'aventure ne me déplaisait pas, et elle était tout à mon avantage, car je n'avais fait aucune démarche pour obtenir ce qu'on semblait vouloir m'accorder.

Dolci arrive beau comme un ange; mes voisins sont prêts, la voiture chargée de tout ce qui était nécessaire pour bien manger et boire mieux; nous partons, la dame et Dolci dans le fond de la voiture, le chevalier et moi sur le devant.

Je me figurais que la belle éclaircirait sa figure et que la tristesse ferait place, sinon à la gaîté, au moins à l'aisance; mais je m'étais trompé, car à tous mes propos, sérieux ou badins, elle ne répondait que par monosyllabes ou n'y faisait que des réponses du plus sévère laconisme. Le pauvre Dolci, plein d'esprit, était stupéfait. Il croyait être la cause de la tristesse de cette femme, et il

s'en voulait d'avoir innocemment jeté du sombre sur notre partie qui devait être toute de plaisir. Je le tirai d'embarras en lui disant que lorsqu'il m'avait fait le plaisir de m'offrir son agréable société, j'ignorais que j'aurais l'honneur de servir cette belle dame. J'ajoutai que lorsque j'en avais été informé au point du jour, je m'étais réjoui du hasard qui lui offrait une aussi belle compagne. La dame ne dit pas un mot. Toujours silencieuse et sombre, elle regardait à droite et à gauche comme quelqu'un qui ne voit pas ce qu'il a sous les yeux.

Mon explication ayant mis Dolci à son aise, cet aimable jeune homme commença à lui adresser des propos faits pour émouvoir les ressorts de son âme, mais ce fut sans succès. Il dialogua longtemps avec le mari sur cent matières, allant toujours de bricole à la dame; mais sa belle bouche ne fit pas le moindre mouvement. Elle avait l'air de la statue de Pandore avant d'être animée par le feu divin.

La beauté de sa figure était parfaite, des yeux d'un bleu brillant et parfaitement bien fendus, un teint légèrement coloré et d'une blancheur très-pure, des bras arrondis par les Grâces, des mains potelées et délicates, une taille de nymphe qui laissait deviner une gorge superbe, et les plus beaux cheveux châtain-clair qu'il soit possible de voir, un pied mignon, tout ce qui constitue une belle femme, moins cette vie de l'esprit qui embellit la

beauté et qui donne du charme à la laideur même. Mon imagination ardente et vagabonde me montrait à nu tout ce que je ne pouvais voir ; je trouvais tout ravissant, et pourtant je réfléchissais qu'avec sa tristesse cette femme pouvait inspirer de l'amour, mais non pas un sentiment durable, car il était impossible qu'en donnant du plaisir, elle pût donner le bonheur.

J'arrivai à l'Isle déterminé à ne plus me trouver avec elle nulle part ; car il se pouvait qu'elle fût folle, ou au désespoir de se trouver en la puissance d'un homme qu'il était difficile qu'elle aimât. Elle me faisait pitié, et cependant je ne pouvais pas lui pardonner quand je songeais qu'étant honnête et ne manquant pas d'éducation, elle avait consenti à être de la partie, devant être certaine qu'avec sa morosité elle devait détruire tout le plaisir que j'avais dû me promettre de mon excursion.

Quant au soi-disant chevalier Stuard, qu'il fût son mari ou son amant, je n'avais pas besoin de me creuser la cervelle pour le deviner. Il était jeune, ni beau ni laid, sa personne n'annonçait rien, son ton était forcé, ses manières communes, et ses propos décélaient à la fois l'ignorance et la sottise. Du reste, gueux, sans le sou et sans talent, qu'allait-il traîner par l'Europe une beauté, qui, sans complaisance, ne pouvait le faire vivre qu'aux dépens des sots? Peut-être, quoique ignorant, avait-il su observer que le monde en est plein ; malgré

cela l'expérience lui faisait connaître qu'ils ne sont pas une ressource sûre.

Arrivés à Vaucluse, je m'abandonnai à Dolci qui avait visité cent fois ces lieux célèbres et qui, à mes yeux, avait l'immense mérite d'aimer l'amant de Laure. Nous laissâmes la voiture à Apt et puis nous prîmes le chemin de la fontaine qui, ce jour-là, fut honorée par une grande affluence de curieux. Elle sort d'une caverne immense, ouvrage de la nature que l'art des humains ne saurait imiter. Elle est à la base d'un rocher taillé à pic de plus de cent pieds de hauteur sur autant de largeur. La caverne n'a guère que la moitié de cette hauteur, et l'eau en sort en si grande abondance qu'à sa source elle mérite déjà le nom de rivière. C'est la Sorgue qui va se perdre dans le Rhône auprès d'Avignon. Il est impossible de trouver une eau plus pure et plus limpide, car nulle part les rochers qui la bordent n'offrent aucune teinte de dépôt. Ceux à qui cette eau fait horreur, parce qu'elle leur paraît noire, ne songent pas que l'antre étant extrêmement obscur, lui communique cette teinte terrible.

Chiare fresche e dolci aque
Ove le belle membra
Pose colei che sola a me par donna (1).

(1) Eaux claires, fraîches et douces,
Où posa ses beaux membres
Celle qui seule me semble femme.

Je voulus monter jusqu'à la pointe du rocher où Pétrarque avait sa maison. Les larmes aux yeux, j'en contemplai les vestiges, comme Leo Alatius en voyant le tombeau d'Homère. Seize ans plus tard je pleurai de nouveau à Arqua, lieu où Pétrarque est mort et où la maison qu'il habitait existait encore. La ressemblance était étonnante, car de la chambre où Pétrarque écrivait à Arqua, on voit la pointe d'un rocher qui ressemble à celui que l'on voit à Vaucluse, et où demeurait Madona Laura. Allons-y, dis-je, ce n'est pas loin.

Je ne chercherai pas à rendre les sentimens que j'éprouvai quand je vis les restes de la maison de cette femme que l'amoureux Pétrarque a immortalisée dans ce vers, fait pour attendrir un cœur de marbre :

Morte bella parea nel suo bel viso (1).

Je me jetai sur ces ruines, les bras étendus comme pour les embrasser ; je les baisai, je les mouillai de mes larmes ; je cherchai à respirer le souffle divin qui les avait animées. Je demandai pardon à madame Stuard d'avoir quitté son bras pour rendre hommage aux mânes d'une femme qu'avait aimée l'esprit le plus profond que la nature ait produit.

J'ai dit l'esprit, car le corps, quoi qu'on dise,

(1) Morte, elle paraissait belle sur son beau visage.

ne s'en est point mêlé. Il y a quatre cent cinquante ans, madame, dis-je à la froide statue qui me regardait d'un air ébahi, qu'à l'endroit où vous êtes actuellement, se promenait Laure de Sade, qui peut-être n'était pas aussi belle que vous, mais qui était gaie, polie, douce, riante et sage. Puisse cet air qu'elle a respiré et que vous respirez en ce moment, vous animer du feu divin qui circulait dans ses veines, qui faisait battre son cœur et palpiter son sein! Alors vous captiverez l'hommage de tous les hommes sensibles, et vous n'en trouverez aucun qui ose vous causer le moindre chagrin. La gaîté, madame, est le partage des bienheureux, et la tristesse est l'image affreuse des esprits condamnés aux peines éternelles. Soyez donc gaie, et méritez ainsi d'être belle.

Mon enthousiasme inspira l'aimable Dolci qui se jeta à mon cou et m'embrassa à plusieurs reprises; le sot Stuard riait, et sa femme qui peut-être me crut fou, ne donna pas le moindre signe d'émotion. Elle prit mon bras et nous retournâmes tout doucement à la maison de messer Francesco d'Arezzo où je mis un quart-d'heure à sculpter mon nom. De là nous allâmes dîner.

Dolci eut encore plus que moi des attentions pour cette femme extraordinaire. Stuard ne fit que manger et boire, méprisant l'eau de la Sorgue qui, disait-il, ne pouvait que gâter le vin de l'Hermitage; il se peut que Pétrarque n'ait pas pensé, sur ce point, différemment que lui. Nous

fîmes d'amples libations, sans que notre raison en souffrît; mais la dame fut très-sobre. De retour à Avignon, nous lui tirâmes notre révérence, nous dispensant de l'invitation du sot Stuard qui voulait que nous allassions nous reposer chez lui.

Je pris Dolci sous le bras et j'allai passer avec lui la dernière heure du jour sur les bords du Rhône. Là, dans un entretien plein de variété et pétillant d'esprit, ce charmant jeune homme me dit : Cette femme est une rouée parfaite, infatuée de son mérite. Je gagerais qu'elle n'est sortie de son pays que parce que s'étant trop prodiguée à son commencement, personne n'aura plus fait cas de ses charmes. Elle doit être persuadée de faire fortune partout où on la prendra pour neuve. Je crois que le drôle qui passe pour son mari est un escroc, et que sa tristesse toute de commande est calculée pour rendre fou l'homme qui voudra s'obstiner à la conquérir. Elle n'a pas encore trouvé sa dupe, mais comme elle doit viser à subjuguer un homme riche, il n'est pas improbable qu'elle ait jeté son dévolu sur vous.

Quand un jeune homme à l'âge de Dolci raisonne comme il faisait, il devient indubitablement un grand maître. Je l'embrassai en le quittant, je le remerciai de sa complaisance, et nous nous promîmes de nous revoir.

En rentrant à mon auberge, je trouvai un homme de bonne mine, déjà sur l'âge, qui, me

saluant par mon nom, me demanda du meilleur ton si j'avais trouvé Vaucluse digne de ma curiosité. Je reconnus avec grand plaisir le marquis de Grimaldi, Génois, homme d'esprit, aimable et riche, qui vivait presque toujours à Venise parce qu'il pouvait y jouir des plaisirs de la vie avec plus de liberté que dans sa patrie ; preuve que Venise n'était pas l'endroit le moins libre du monde.

Après lui avoir répondu à l'unisson de sa demande, je le suivis dans son appartement, où, n'ayant plus rien à dire sur la fontaine, il me demanda si j'avais été content de la belle compagnie que j'avais eue. Je ne puis, lui dis-je, en être que très-satisfait; mais s'apercevant de ma réserve, il essaya de la détruire en me parlant ainsi :

Nous avons à Gênes des femmes très-belles, mais nous n'en avons aucune qui pût soutenir le parallèle avec celle que vous avez conduite aujourd'hui à l'Isle. J'étais à table hier soir en face d'elle et je fus frappé de ses perfections. Lui ayant offert mon bras pour monter l'escalier, je lui dis que j'étais fâché de la voir triste et que si elle me croyait capable de la consoler, elle n'avait qu'à parler. Notez que je savais qu'elle n'avait point d'argent. Son mari, vrai ou prétendu, me remercia de mon offre, et leur ayant souhaité la bonne nuit, je les quittai.

Il y a une heure qu'après l'avoir conduite jus-

qu'à la porte de sa chambre, vous l'avez laissée avec son mari ; j'ai aussitôt pris la liberté de lui faire ma visite. Elle m'a reçu par une belle révérence, et son mari est sorti au même instant, en me priant de lui tenir compagnie jusqu'à son retour. La belle n'a point fait difficulté de s'asseoir avec moi sur le canapé, ce qui m'a paru d'un heureux augure ; mais lui ayant pris la main, elle l'a retirée, mais avec douceur. J'ai cru devoir lui dire alors en peu de mots que sa beauté m'avait rendu amoureux, et que si elle avait besoin de cent louis, je les avais à son service, pourvu qu'elle consentît vis-à-vis de moi à quitter son air sérieux et à prendre un ton de gaîté analogue aux sentimens qu'elle m'avait inspirés. Elle ne m'a répondu que par un mouvement de tête qui indiquait de la reconnaissance, mais aussi un refus absolu de mon offre. Je pars demain, madame. Point de réponse. Alors lui ayant pris de nouveau la main, elle l'a retirée avec un air de dédain qui m'a blessé. Je lui ai fait mes excuses et je suis sorti sans plus attendre.

Voilà ce qui m'est arrivé il y a une demi-heure. Je ne suis pas amoureux de cette femme ; ce n'est qu'une lubie de désir, et vous voyez que j'en ris ; mais la sachant sans le sou, sa manière m'étonne. J'ai pensé qu'il se pouvait que vous l'eussiez mise aujourd'hui dans le cas de pouvoir mépriser mon offre, ce qui me ferait comprendre quelque chose à sa conduite ; car sans cela, c'est un phénomène

que je ne saurais m'expliquer. Oserais-je vous prier franchement de me dire si vous êtes plus heureux que moi ?

Enchanté de la noble franchise d'un personnage si respectable, je n'hésitai point à lui tout dire, et après quelques raisonnemens hasardés, nous rîmes de notre malencontre. Je dus lui promettre d'aller lui faire savoir à Gênes ce qui se serait passé entre elle et moi pendant les deux jours que j'avais décidé de rester encore à Avignon. Il m'engagea ensuite pour souper et admirer la contenance de la belle boudeuse. Elle a très-bien dîné, lui dis-je, et il est probable qu'elle ne soupera pas. Je parie bien que si, répliqua le marquis en riant ; et il avait bien jugé, ce qui me fit voir clairement que cette femme jouait un rôle de commande. On avait placé auprès d'elle un nommé comte de Bussi qui venait d'arriver. Jeune, joli garçon, étourdi et fat, voici la scène qu'il nous donna.

Plaisant, aimable, bouffon même, hardi avec les femmes jusqu'à l'insolence, et voulant partir à minuit, il se mit de prime abord à conter fleurette à sa belle voisine et à l'agacer de mille manières ; mais il ne trouvait qu'une muette statue, il parlait et riait tout seul, ne croyant pas dans les choses possibles qu'elle pût se moquer de lui.

Je regardais M. de Grimaldi qui, comme moi, avait peine à garder son sérieux. Le jeune roué, piqué, continuait ses agaceries, et lui donnait à

manger les meilleurs morceaux qu'il goûtait auparavant. Comme la belle refusait de les prendre, il tâchait de les lui mettre dans la bouche, ce qui enflammait la belle qui le repoussait avec colère. Voyant que personne ne montrait de disposition sérieuse à prendre la défense de la place, le jeune étourdi se détermine à lui donner l'assaut. Prenant de force la main de la belle, il la lui baise à reprise. Elle veut se débarrasser, et s'étant levée, il la saisit par la ceinture et la fait asseoir sur ses genoux ; mais le mari se levant la prit par le bras et l'emmena hors de la salle. L'aggresseur un peu déconcerté la suit un moment des yeux, puis se remet à table, continuant à manger et à rire, tandis que tout le reste gardait un profond silence. Se tournant vers son coureur qui était derrière sa chaise, il lui demanda si son épée était là-haut. Le coureur lui ayant répondu que non, l'étourdi se tourna vers un abbé son voisin, et lui demanda qui était celui qui lui avait enlevé sa dame. C'est son mari. Son mari ! oh ! c'est autre chose ; les maris ne se battent pas, mais un homme d'honneur leur doit des excuses.

Il se lève, monte et redescend l'instant d'après en disant : Voilà un sot mari. Il m'a fermé la porte au nez, m'envoyant en d'autres lieux pour satisfaire mes désirs. Il ne vaut pas la peine que je reste ici, et pourtant je suis fâché de ne pouvoir achever cette affaire. Il fit alors venir du Champagne, en offrit inutilement

à tout le monde, salua noblement la société et partit.

M. Grimaldi en me conduisant dans ma chambre me demanda quelle sensation m'avait fait éprouver la scène dont nous venions d'être témoins. Je lui dis que je n'aurais pas bougé quand bien même il l'aurait retroussée. Ni moi non plus, dit-il à son tour ; mais si elle avait accepté mes cent louis, ç'aurait été autre chose. Dans tous les cas, je suis curieux de savoir comment cette sirène se tirera d'ici, et je compte sur vous à votre passage à Gênes.

Il partit au point du jour.

A mon lever, je reçus un billet de la fausse Astrodi qui me demandait si je l'attendais à souper avec sa grande camarade. J'avais à peine répondu que oui, que le faux duc de Courlande que j'avais laissé à Grenoble s'offrit à mes regards. Il me dit d'un ton très-soumis qu'il était le fils d'un horloger de Narva, que ses boucles ne valaient rien et qu'il venait me demander l'aumône. Je lui donnai quatre louis, puis il me supplia de garder le secret. Je lui dis que si quelqu'un m'interrogeait sur son compte, je dirais la vérité en disant que j'ignorais absolument qui il était.

— Je pars pour Marseille en vous remerciant.

— Bon voyage.

J'apprendrai plus tard à mes lecteurs dans quel

état je l'ai trouvé à Gênes, car il est bon de faire connaître ces sortes de gens qui ne sont que trop répandus dans le monde.

Je fis monter l'hôte et je lui dis que je voulais un souper friand pour trois personnes. Je lui ordonnai en même temps de faire mettre le couvert dans ma chambre.

Après m'avoir dit que je serais servi : Je viens, me dit-il, de faire du tapage chez le chevalier Stuard.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il n'a pas de quoi me payer la journée ; et je vais les mettre à la porte sur-le-champ, quoique la belle dame soit dans le lit avec des convulsions qui l'étranglent.

— Payez-vous de ses charmes et faites-lui grâce.

— Moi, je me soucie fort peu de cela, mon temps est passé, je ne veux plus de scènes, cela fait du tort à ma maison.

— Allez lui dire que dorénavant elle mangera dans sa chambre soir et matin avec son mari, et que c'est moi qui paierai aussi long-temps que je resterai ici.

— C'est bien généreux ; mais vous savez, monsieur, que l'on paie double dans sa chambre.

— Je le sais.

— Cela suffit.

J'éprouvais une certaine horreur en me représentant cette belle femme à la porte, sans ressour-

ces que sa propre personne dont elle refusait de tirer parti. D'un autre côté, je ne pouvais pas condamner l'aubergiste, classe d'hommes ordinairement peu galans. J'avais cédé à un mouvement de pitié sans aucune vue d'intérêt. J'étais dans ces pensées lorsque Stuard vint me remercier, me priant d'aller voir sa femme et de lui persuader de se comporter autrement.

— Elle ne me répondra pas, et vous savez que cela n'est pas agréable.

— Venez, elle sait ce que vous venez de faire; elle parlera, car enfin le sentiment...

— Que me parlez-vous de sentiment, après ce que j'ai vu hier au soir?

— Ce monsieur est parti à minuit, et il a bien fait, car sans cela je l'aurais tué ce matin.

— Vous faites le fanfaron, mon cher monsieur, permettez-moi de vous le dire. C'est hier et non ce matin que vous auriez dû le tuer, ou au moins lui jeter votre assiette au visage. Allons voir votre femme.

Je la trouvai dans son lit, le dos tourné, couverte jusqu'au cou et sanglotant. Je me mis à lui parler raison, mais, selon son ordinaire, sans un mot de réponse. Stuard voulut me laisser seul, mais je lui dis que s'il sortait, j'allais m'en aller, car il était impossible que je pusse rien faire pour la consoler, et qu'il devait en être convaincu après le refus qu'elle avait fait de cent louis que M. le marquis de Grimaldi voulait lui donner, ne lui

demandant que le plaisir de lui baiser la main et de la voir sourire.

— Cent louis! s'écria le rustre en proférant un juron de corps-de-garde, quelle conduite! Nous aurions pu partir pour Liége où nous avons notre maison. Une princesse se laisse baiser la main pour rien, à plus forte raison.... Cent louis! c'est horrible!

Ses exclamations, bien naturelles dans leur position, me donnaient envie de rire. Le pauvre diable pestait sur les tons, et j'allais les quitter, lorsque tout-à-coup les convulsions, vraies ou fausses, survinrent à cette pauvre malheureuse. Elle étend un bras, rencontre une carafe qu'elle fait voler au milieu de la chambre, étend l'autre et découvre sa gorge. Stuard accourt pour la tenir, mais les crispations augmentent, la couverture se dérange à tel point qu'elle laisse à nu les formes les plus délicates et les plus parfaites. Enfin elle se calme, et les yeux fermés, comme abattue par l'épuisement, elle demeure dans la position la plus voluptueuse que le désir personnifié puisse jamais inventer. J'étais dans une irritation extrême, car comment contempler tant d'appas sans éprouver un violent désir de les posséder. Dans ce moment le lâche mari la quitte et sort en me disant qu'il allait chercher de l'eau. Je vis le piége et mon amour-propre m'empêcha d'y tomber. Je crus m'apercevoir que toute cette scène n'était qu'un jeu concerté pour me livrer une jouissance

brutale, en laissant à la sotte orgueilleuse la faculté de désavouer sa participation. Je me fis violence, et prenant doucement la couverture, je cachai ce que j'aurais voulu tant découvrir. Je condamnai aux ténèbres des charmes ravissans que le monstre ne voulait me livrer que pour m'avilir.

Stuard fut assez long-temps absent. Quand il rentra avec la carafe pleine d'eau, il me trouva autrement sans doute qu'il ne croyait, l'air calme, sans aucun désordre, et quelques instans après je sortis pour aller reprendre mon équilibre sur les bords du Rhône.

Je me mis à me promener à grands pas, fâché contre moi-même, et me sentant ensorcelé par cette coquine. Je me raisonnais vainement; mon irritation me paraissait s'accroître par le mouvement, et je trouvais que la jouissance, brutale ou sentimentale, de tout ce que j'avais vu, était nécessaire au recouvrement de ma raison égarée. Je voyais que je devais l'acheter, non par des soins, mais à force d'argent et en me soumettant à tous les sacrifices. Je regrettais ce qui me semblait alors une fausse délicatesse, car dans tous les cas, après avoir été satisfait, si elle avait fait la bégueule, j'aurais pu la mépriser et le lui faire sentir. Dans ma perplexité, je me décide à dire au mari que je lui donnerais vingt-cinq louis, s'il me ménageait une entrevue dans laquelle je pusse me satisfaire.

Plein de cette idée, je rentrai, et sans m'in-

former comment elle se portait, je me fis servir à dîner seul. Le Duc me dit que la belle dînait aussi dans sa chambre et que l'hôte avait annoncé qu'elle ne descendrait plus. C'était ce que je savais.

Après dîner, j'allai rendre ma visite à l'aimable Dolci qui me présenta à son père, homme fort aimable, mais qui n'était pas assez riche pour seconder l'envie que son fils avait de voyager. Ce jeune homme était d'une adresse admirable, et faisait avec beaucoup de dextérité une foule de tours de passe-passe. Il était d'un naturel très-doux, et me voyant curieux de connaître l'état de son cœur, il me conta diverses petites historiettes qui me firent connaître qu'il était dans cet âge fortuné où l'on n'est malheureux que par la seule inexpérience. Il ne voulait pas d'une femme riche, parce qu'elle exigeait de lui ce qu'il croyait honteux d'accorder sans amour, et il languissait pour une jeune fille qui exigeait du respect. Je crus lui devoir un bon conseil. Je lui dis d'accorder des faveurs à la riche généreuse, et, avec beaucoup de politesse, de manquer de temps en temps de respect à la jeune fille qui, après l'avoir grondé, ne manquerait pas de lui pardonner. Il n'était pas libertin, et pliait un tant soit peu au non-conformisme. Il se divertissait innocemment avec des amis de son âge dans un jardin près d'Avignon, où une sœur de la jardinière l'amusait quand il se trouvait seul avec elle.

A l'entrée de la nuit, je me rendis chez moi, et l'Astrodi avec la Lepi (c'était le nom de la bossue) ne se firent pas attendre ; mais en voyant devant moi ces deux caricatures, je me suis senti dans une espèce de stupéfaction. Je m'y étais cependant attendu, mais la réalité me confondait.

L'Astrodi, laide et se rendant justice, cherchait à suppléer à tous ses défauts par un libertinage outré. La Lepi, bossue régulière, mais remplie de talent et de l'esprit de son métier, était sûre d'exciter des désirs par la rare beauté de ses yeux et de ses dents, qui paraissaient s'échapper de son énorme bouche pour faire admirer leur régularité et la fraîcheur de leur émail. L'Astrodi courut m'embrasser à la florentine, et de gré ou de force je dus me laisser faire. La Lepi plus timide m'offrit sa joue que je fis semblant de baiser. Voyant l'Astrodi en train de commencer ses folies, je la priai de se modérer, parce qu'étant novice dans ces sortes de parties, j'avais besoin d'être animé par degré pour pouvoir les goûter. Elle me promit d'être sage.

En attendant le souper, ne sachant que lui dire, je lui demandai si elle avait fait un amoureux à Avignon. Je n'ai, me répondit-elle, que l'auditeur du vice-légat, qui, quoique anti-physique, est aimable et généreux. Je me suis accommodée à son goût avec assez de facilité, ce que j'aurais cru impossible l'année passée, car je me figurais

que cela devait faire beaucoup de mal ; mais je me trompais.

— Ainsi l'auditeur te traite en garçon ?

— Oui ; ma sœur l'aurait adoré, car c'est sa passion.

— Mais ta sœur est riche en hanches.

— Et moi donc ! tiens, regarde, touche.

— Tu es bien ; mais attends, il est trop tôt encore.

— Nous ferons les fous après souper.

— Sais-tu, lui dit la Lepi, que tu es folle ?

— Pourquoi folle ?

— Fi donc ! est-il permis de se montrer ainsi.

— Ma chère amie, tu en feras tout autant. Quand on est en bonne compagnie, on se trouve dans l'âge d'or.

— Je m'étonne, lui dis-je, que tu révèles ainsi à tout le monde l'espèce de liaison que tu as avec l'auditeur.

— Bon ! ce n'est pas moi qui révèle le fait, car tout le monde me le révèle, et chacun m'en fait compliment. On sait que le cher homme n'a jamais aimé les femmes, et je me rendrais ridicule de nier ce que chacun devine. Je m'étonnais de ma sœur, mais dans ce monde, il ne faut s'étonner de rien. Mais toi, est-ce que tu n'aimes pas cela ?

— Non, je n'aime que ceci.

En disant ce mot, je portai ma main sur la Lepi, à la hauteur où l'habitude nous fait savoir

que l'on trouve ce que j'entendais par *ceci*; mais s'apercevant que je ne trouvais rien, l'Astrodi partit d'un grand éclat de rire, et me prenant la main, elle me la plaça aux deux tiers du corps, immédiatement au-dessous de la bosse, où enfin je trouvai prise. Que le lecteur juge de ma surprise! La pauvre diablesse, ayant honte de faire la bégueule, se mit à rire à l'unisson. Je me mis aussi en gaîté, en songeant au plaisir que me procurerait après souper une découverte aussi neuve pour moi. Est-ce que vous n'avez jamais eu d'amant, ma chère Lepi, lui dis-je.

— Non, dit l'Astrodi, elle est encore pucelle.

— Ce n'est pas vrai, reprit la Lepi d'un ton à demi-confus; car j'ai eu un amant à Bordeaux et un autre à Montpellier.

— Oui, c'est vrai; mais tu n'en es pas moins comme tu es venue au monde.

— Je ne saurais le nier.

— Comment? deux amans et pucelle! Je ne comprends point; contez-moi cela, je vous prie, car le fait est unique.

— Avant que mon premier amant fût satisfait, j'étais la même qu'à présent, et je n'avais que douze ans.

— C'est une merveille. Et que dit-il en vous trouvant comme vous êtes?

— Je lui jurai qu'il était le premier, il me crut, attribuant cet état à ma conformation.

— C'était un homme d'esprit ; mais ne vous fit-il point de mal ?

— Pas le moindre, mais il est vrai qu'il me traita avec douceur.

— Il faut, me dit l'Astrodi, que tu essaies après souper ; cela sera drôle.

— Oh ! pour cela, non, dit la Lepi, car monsieur est trop grand.

— Belle raison ! As-tu peur que tout son corps soit de la partie ? Tiens, je vais te montrer.

En disant ces mots, l'effrontée se mit en devoir de me mettre en parfaite évidence, et je la laissai faire.

— Je me l'étais bien imaginé, s'écria la Lepi ; jamais cela n'entrera.

— Il est certain, dit l'Astrodi, que le bijou est de forte taille ; mais il y a remède à tout, et monsieur se contentera de loger à moitié.

— Oh ! ma chère, ce n'est pas la longueur, mais le volume qui me fait trembler, car la porte est trop étroite.

— Dans ce cas-là, te voilà heureuse, car tu peux vendre tes prémices après avoir eu deux amans. Il est vrai que cela ne serait pas nouveau, mais à d'autres enseignes.

Leur dialogue, qui ne manquait pas de saillie, et surtout la naïveté de la bossue m'avaient déjà fait prendre la résolution de vérifier le fait par moi-même.

Le souper étant servi, j'eus le plaisir de voir ces deux nymphes manger comme deux affamées et boire encore mieux. Le vin de l'Hermitage ayant produit son effet inévitable, l'Astrodi proposa de renouveler la coutume de nos premiers pères en nous débarrassant de tout l'attirail qui défigure la nature. Volontiers, lui dis-je, et je vais vous en laisser le loisir. Je me mis derrière les rideaux, et m'étant déshabillé, je me couchai leur tournant le dos, jusqu'à ce que leur toilette fût complète. L'Astrodi me prévint, et la Lepi attira toute mon attention. Cette fille, malgré sa double difformité, était belle. Mes regards l'intimidaient, car c'était sans doute la première fois qu'elle se voyait actrice dans une pareille orgie. Je lui donnai du courage à force de vanter les détails que ses mains fort blanches et très-jolies ne pouvaient me céler, et je finis par lui persuader de venir se placer à côté de moi. Sa bosse l'empêchait de se coucher sur le dos, si l'on peut appeler ainsi la place qu'occupait sa bosse ; mais l'Astrodi, aussi ingénieuse qu'officieuse, doubla des traversins et finit par la caler comme un navire que l'on va lancer à l'eau. Ce fut encore par le secours officieux de l'Astrodi que l'introduction se fit au grand contentement du sacrificateur et de la victime. Après l'opération, elle vint m'embrasser, ce qu'elle n'avait pu auparavant; car sa bouche reposait au milieu de ma poitrine, tandis que mes pieds atteignaient à peine à la moitié de ses jam-

bes. J'aurais donné dix louis pour avoir pu régaler mes yeux de la singulière figure que nous devions faire pendant l'action. Maintenant c'est mon tour, me dit l'Astrodi, mais je ne veux pas que tu empiètes sur les droits de mon auditeur ; viens visiter le pays, pour que tu saches par où passer. Tiens.

— Que veux-tu que je fasse de cette moitié de citron ?

— Je veux que tu t'assures que la place est pure et que tu peux la visiter sans danger.

— Est-ce un moyen sûr ?

— Infaillible, car si la voie n'était pas sûre, je ne pourrais pas supporter la cuisson.

— Voilà qui est fait. Es-tu contente ?

— Très-bien, mais ne me triche pas ; tout ou rien. Ma réputation serait faite si je devais élargir ma ceinture.

Je demande à mes lecteurs la permission de tirer le voile sur quelques circonstances de cette orgie vraiment scandaleuse dans laquelle cette laideron m'en apprit plus que je n'en savais. A la fin, fatigué plutôt qu'épuisé, je leur dis de s'en aller, mais l'Astrodi insista pour finir par un punch. J'y consentis, mais ne voulant plus ni de l'une ni de l'autre, je me r'habillai. Cependant le punch au vin de Champagne les irrita si fort qu'elles finirent par me faire partager leur fureur. L'Astrodi plaça si singulièrement sa compagne que les bosses disparurent ; et m'imaginant avoir devant moi la grande prêtresse de Jupiter, je lui fis

encore un long sacrifice, pendant lequel la mort et la vie se succédèrent en elle à plusieurs reprises. Mais, dégoûté de moi-même, je m'arrachai à leurs lubriques fureurs, et pour m'en défaire, je leur donnai dix louis qui faillirent les rendre folles de bonheur. L'Astrodi se jeta à genoux, me bénit, me remercia, m'appela son dieu, et la Lepi pleurait et riait de joie, ce qui me procura pendant un quart d'heure une scène d'un genre tout particulier.

Je les fis reconduire chez elles dans ma voiture, et après avoir dormi jusqu'à dix heures, j'allais sortir pour me promener, lorsque Stuard entra chez moi d'un air de désespoir, en me disant que si je ne le faisais pas partir avant moi, il allait se jeter dans le Rhône.

— Voilà du tragique, lui dis-je ; mais il y a du remède. Je consens à débourser vingt-cinq louis, mais ce n'est qu'à madame que je veux les donner, et pour cela, j'exige qu'elle soit seule avec moi pendant une heure, et douce comme un agneau.

— Monsieur, c'est la somme dont nous avons besoin ; elle est disposée à vous recevoir, allez lui parler. Je ne rentrerai qu'à midi.

Je mets vingt-cinq louis dans une jolie petite bourse et je sors, croyant voler à la victoire. J'entre dans la chambre, et je m'approche du lit avec beaucoup d'égards. A mon approche, elle se met sur son séant, sans se soucier de couvrir sa gorge, et avant que je pusse lui souhaiter le bonjour,

voici les propos qu'elle m'adressa : Me voilà, monsieur, prête à payer de ma personne les vingt-cinq misérables louis dont mon mari a besoin. Vous pouvez faire de moi tout ce que vous voudrez ; je n'opposerai aucune résistance ; mais souvenez-vous qu'en profitant de ma situation pour assouvir votre brutalité, vous devez vous sentir beaucoup plus humilié que moi, qui ne me vends à si vil prix que parce que j'y suis forcée par la nécessité. Votre bassesse est plus honteuse que la mienne. Venez, me voilà.

En achevant cette allocution flatteuse, elle repousse vivement la couverture et m'étale toute sa personne, que j'avais pu contempler déjà avec d'autres sentimens que ceux qu'elle venait de m'inspirer. Je reste une minute stupéfait et plein d'indignation. Le sentiment était éteint ; je ne voyais dans ces formes voluptueuses que des appas, ravissans sans doute, mais qui ne servaient qu'à masquer une âme abjecte ou féroce. Je ramasse la couverture avec le plus grand sang-froid, et l'ayant recouverte, je lui adressai ces paroles avec le ton d'un froid mépris : Non, madame, il ne sera pas vrai que je sorte de cette chambre humilié par ce que vous venez de me dire ; mais j'en sortirai après vous avoir accablée des plus humiliantes vérités, et que vous ne pourriez pas ignorer, si réellement vous étiez une femme digne encore de quelque estime. Je ne suis pas brutal, et pour vous en convaincre, je vais vous quitter

sans me mettre en possession de vos charmes que je méprise après votre conduite, autant que je les aurais estimés si vous étiez digne de les posséder. Voilà vingt-cinq louis, bien misérable somme pour payer les faveurs d'une honnête femme, mais bien au-dessus de ce que vous pourriez accorder quand on vous connaît. Je ne vous les donne que par un sentiment de pitié que je ne puis vaincre et qui est le seul que vous puissiez m'inspirer encore. Apprenez cependant que dès que vous vous donnez pour de l'argent, cent millions ou vingt-cinq louis ne vous constituent pas moins les uns que les autres une femme perdue, à moins que vous ne partagiez le sentiment de l'homme auquel vous vous donnez, ou que vous n'en fassiez le semblant, afin de vous réserver le droit fictif de vous estimer vous-même. Adieu.

Quelque temps après être rentré dans ma chambre, Stuard vint me remercier. Monsieur, lui dis-je, je vous prie de ne plus me parler de votre femme et de me laisser tranquille.

Il partit avec elle le lendemain pour Lyon, et mes lecteurs verront comment je les retrouvai à Liége.

Dolci vint me prendre l'après-dîner pour me mener à son jardin, et me faire voir la sœur de la jardinière. Elle était jolie, mais moins que lui. Elle fut bientôt en bonne humeur, et après quelques velléités, elle consentit à être tendre avec lui en ma présence. Je vis que cet Adonis avait été

richement doté par la nature, et je lui dis qu'ainsi fait, il n'avait pas besoin de vider la bourse de son père pour voyager, et bientôt après, il profita de mes conseils. Ce beau Ganymède, dans son début avec la jardinière, aurait pu facilement me transformer en Jupiter.

En retournant chez moi, je vis sortir d'un bateau un jeune homme de vingt à vingt-cinq ans, ayant la tristesse peinte sur une physionomie qui paraissait honnête. Voyant que je le regardais, il m'aborda, et me demanda modestement l'aumône, en me présentant une pancarte qui l'y autorisait et un passe-port qui constatait qu'il avait quitté Madrid six semaines auparavant. Il était de Parme et s'appelait Costa. En voyant Parme, le préjugé national me parla en sa faveur, et je lui demandai quel malheur l'avait réduit à mendier.

— Nul autre, me dit-il, que le défaut d'argent nécessaire pour retourner dans ma patrie.

— Que faisiez-vous à Madrid, et pourquoi y étiez-vous allé?

— J'y allai il y a quatre ans en qualité de valet de chambre du docteur Pistoria, médecin du roi d'Espagne; mais ne me trouvant pas bien, je l'ai quitté. Voici un certificat qui constate que je l'ai bien servi.

— Que savez-vous faire?

— J'ai une belle écriture; je puis servir de secrétaire et je compte faire le métier d'écrivain dans mon pays. Voici des vers que j'ai copiés hier.

— Votre écriture est belle, mais êtes-vous en état d'écrire correctement de tête?

— Sous la dictée, je puis écrire en français, en latin et en espagnol.

— Mais correctement?

— Oui, monsieur, quand on me dicte bien, car c'est à celui qui dicte à veiller à la correction.

Je vis que Gaëtan Costa n'était qu'un ignorant; malgré cela je le menai dans ma chambre, et je dis à le Duc de lui parler en espagnol; il répondit assez bien, mais quand je lui dictai en italien et en français, il se trouva qu'il n'avait pas les moindres notions d'orthographe. Mais, lui dis-je, vous ne savez pas écrire. Le voyant mortifié, je le consolai en lui disant que je le conduirais à mes frais dans sa patrie. Il me baisa la main, et m'assura que je trouverais en lui un fidèle domestique.

Ce jeune homme me plut par sa manière originale de raisonner; comme il avait su en tirer parti pour se distinguer des sots avec lesquels il avait vécu jusqu'alors, il s'en servait de bonne foi avec tout le monde. Il croyait que la science d'un écrivain ne consistait qu'en une belle main, et que celui qui avait la plus belle écriture l'emportait sur tout le monde. Il me disait cela pendant qu'il examinait un papier que j'avais écrit, et de bonne foi, mon écriture étant moins lisible que la sienne, il me disait tacitement que je lui étais inférieur, et qu'en raison de sa supériorité, je ne pouvais me dispenser de lui accorder une certaine consi-

dération. Je ris de sa marotte, et ne le croyant pas incorrigible, je le gardai. Sans cette extravagance, je lui aurais fait l'aumône et le caprice de le garder ne me serait point venu. Il disait que l'orthographe était inutile, puisque ceux qui la savaient devinaient facilement le sens des mots, et que ceux qui ne la savaient pas n'étaient pas en état de reconnaître les fautes. Je riais, mais comme je ne discutais pas, il prenait mon rire pour une approbation. Dans ce qu'il me vint en tête de lui dicter se trouva le concile de *Trente*. Lui, d'après son système, écrivit ce mot par un trois et un zéro. Je pouffais, mais cela ne le déconcertait pas, disant que la prononciation étant la même, l'acception recevait sa modification de l'idée et non des lettres qui composaient le mot. Le fait est que ce garçon n'était bête que parce qu'il avait de l'esprit, de l'ignorance et de la présomption. Enfin, trouvant tout cet ensemble original, je le gardai, ce qui me constitua plus bête que lui, comme le lecteur s'en convaincra plus tard.

Je quittai Avignon le lendemain et me rendis directement à Marseille, ne me souciant pas de m'arrêter à Aix où siége le parlement. Je descendis aux Treize-Cantons, voulant passer au moins une huitaine de jours dans cette ancienne colonie de Phocéens et y jouir de toute ma liberté. Dans cette vue, je ne m'étais muni d'aucune lettre de recommandation; bien pourvu d'argent comptant,

je n'avais besoin de personne. J'ordonnai à mon hôte de me faire servir dans ma chambre et de me faire faire bonne chère en maigre, sachant que le poisson y est plus délicat que partout ailleurs.

Je sortis le lendemain suivi d'un domestique de place, pour me faire reconduire à l'auberge quand je me trouverais las de me promener. Me dirigeant au hasard, j'arrivai sur un beau quai très-long et très-large ; je me crus à Venise et je sentis mon sein se gonfler de bonheur, tant le sentiment de la patrie se grave profondément dans le cœur de tout homme bien né. Je vis nombre de boutiques fournies de vins du Levant et d'Espagne et où nombre d'amateurs se régalaient. La foule des gens d'affaires allait dans tous les sens, se heurtant, se croisant, chacun occupé de soi et peu soucieux d'incommoder les autres. Des marchands ambulans, des filles bien ou mal mises, plus ou moins belles ; des femmes à mine effrontée qui défiaient du regard tous ceux qui s'en occupaient. J'en voyais aussi de parées au maintien modeste, qui passaient sans détourner les yeux et qui faisaient le plus parfait contraste avec les autres, quoique beaucoup tendissent au même but.

Là, le mélange de tous les costumes, l'allure du Turc grave à côté de l'Andalous sémillant, du petit-maître français, de l'Africain stupide, du Grec astucieux, du pesant Hollandais, tout me rappelait mon pays natal, et je jouissais.

Je m'arrètai un moment au coin d'une rue pour

lire l'affiche du théâtre, puis, bien fatigué, je rentrai pour savourer un dîner délicieux que j'arrosai copieusement de bon vin de Syracuse. Après le dîner, je fis toilette et j'allai me placer à l'amphithéâtre de la comédie.

CHAPITRE IV.

Rosalie. — Toulon. — Nice. — Mon arrivée à Gênes. — M. Grimaldi. — Véronique et sa sœur.

Je remarquai que les quatre premières loges des deux côtés étaient garnies de jolies femmes, bien mises, et sans un seul cavalier. Pendant le premier entr'acte, je vis des messieurs de toutes les classes s'approcher cavalièrement de ces loges, et adresser des propos galans aux premières venues. Tout-à-coup j'entends un chevalier de Malte dire à celle qui était assise seule dans une loge à côté de moi : J'irai déjeûner demain avec toi.

Il ne m'en fallut pas davantage pour connaître le terrain. Je l'examine de plus près, et la trouvant

ragoûtante, dès que le chevalier se fut éloigné je lui dis : Voulez-vous me donner à souper?

— Avec plaisir, mon bon ami; mais on m'a tant attrapée, qu'à moins d'arrhes, je ne t'attendrai pas.

— Comment! vous donner des arrhes? je ne comprends pas.

— Tu es apparemment un nouveau débarqué.

— Tout nouveau.

Elle se mit à rire, et appelant le chevalier, elle lui dit : Fais-moi le plaisir d'expliquer à cet étranger, qui me demande à souper ce soir, ce que signifie le mot arrhes.

Le chevalier, fort aimable, me dit en souriant que, pour s'assurer que je n'oublierais pas de lui faire cet honneur, mademoiselle désirait que je lui payasse le souper d'avance. Je le remerciai, et ayant demandé à la demoiselle si un louis suffisait, sur sa réponse affirmative, je le lui remis en lui demandant son adresse. Le chevalier me dit du ton le plus poli qu'en sortant il m'y conduirait lui-même; puis il ajouta : C'est la fille la plus folle de Marseille. Il me demanda ensuite si je connaissais la ville, et comme je lui répondis que j'étais arrivé ce jour-là, il se félicita d'être des premiers à faire ma connaissance. Nous passâmes au milieu de l'amphithéâtre où il me nomma une quinzaine de filles que nous voyions à droite et à gauche et toutes prêtes à donner à souper au premier venu. Elles ont toutes leur entrée franche, et l'entre-

preneur du théâtre y trouve son compte, car les femmes comme il faut ne veulent pas aller dans ces loges, et ces nymphes attirent du monde. J'en remarquai cinq ou six qui valaient mieux que celle que j'avais engagée; mais je m'en tins à celle-là pour la soirée, comptant sur les jours suivans pour faire la connaissance des autres. Votre favorite, dis-je au chevalier, est-elle parmi ces belles?

— Non; j'aime une danseuse que j'entretiens, et je vous la ferai connaître, car j'ai le bonheur de n'être pas jaloux.

A la fin de la pièce, il me mena à la porte de ma belle, et nous nous quittâmes, en nous promettant de nous revoir.

Je trouvai la nymphe en négligé, circonstance qui ne lui fut point favorable, car elle ne me plut pas. Elle me donna un bon souper qu'elle égaya par des folies assez spirituelles, ce qui la réconcilia un peu dans mon esprit. Quand nous eûmes soupé, elle se mit au lit et m'engagea à l'imiter. Je ne découche jamais. Elle m'offrit alors le vêtement anglais qui met l'âme en repos, mais je n'en voulus pas, parce qu'il était d'une qualité trop ordinaire. J'en ai de plus fins, mais ils coûtent trois francs la pièce et la marchande ne les vend qu'à la douzaine. Je prendrai la douzaine s'ils sont beaux, lui dis-je.

Elle sonne, et voilà une charmante personne, jeune et à l'air modeste. J'en suis frappé. Tu as là

une gentille chambrière, lui dis-je lorsque la jeune fille fut sortie pour aller chercher les étuis préservatifs. Elle n'a que quinze ans, me dit-elle, et c'est une sotte qui ne veut rien faire, parce qu'elle est toute neuve.

— Permets-tu que je m'en assure ?

— Tu peux lui proposer, mais je doute qu'elle y consente.

La fille rentre avec le paquet, et me mettant en posture, je lui ordonne de m'en essayer un. Elle se met en besogne d'un air boudeur et avec une sorte de répugnance qui me la rendait intéressante. Le premier n'allant pas, il faut qu'elle en essaie un second : je l'éclabousse abondamment. Sa maîtresse se met à rire, mais elle, indignée de mon procédé, me jette tout le paquet au visage et s'enfuit en colère. N'ayant plus envie de rien, je mets le paquet dans ma poche, je donne deux louis à la maîtresse et je pars. La fille que j'avais traitée si cavalièrement vint m'éclairer ; je crus devoir réparer mon outrage et je lui donnai un louis en lui demandant pardon. La pauvre fille, tout ébahie, me baisa la main, en me priant de n'en rien dire à madame.

— Je te le promets, ma chère ; mais dis-moi s'il est bien vrai que tu sois encore intacte.

— C'est très-vrai, monsieur.

— Eh ! c'est merveilleux ; mais dis-moi pourquoi tu m'as refusé de m'en laisser assurer ?

— Parce que cela me révolte.

— Il faudra bien cependant que tu t'y résolves, car autrement, quoique tu sois fort jolie, on ne saurait que faire de toi. Veux-tu de moi?

— Oui, mais non pas dans cette affreuse maison.

— Mais où donc?

— Faites-vous conduire demain chez ma mère; je m'y trouverai. Votre domestique de place sait où elle demeure.

Quand je fus dans la rue, je demandai au laquais s'il connaissait cette fille. Il me dit que oui, et qu'il la croyait honnête. Vous me conduirez demain chez sa mère, lui dis-je.

Le lendemain matin, il me mène au bout de la ville, dans une pauvre maison au rez-de-chaussée, où je trouvai une pauvre femme avec de pauvres enfans qui mangeaient du pain noir et dur. Que voulez-vous? me dit-elle.

— Votre fille est-elle ici?

— Non, et quand même elle y serait? me prenez-vous pour sa pourvoyeuse?

— Non, certainement, bonne femme.

La fille arrive sur ces entrefaites, et la mère furieuse lui lance à la tête une veille cruche qui se trouva sous sa main. Heureusement qu'elle esquiva le coup, mais elle n'aurait pas évité ses griffes, si je ne m'étais mis entre elles. Cependant elle hurle, les enfans l'imitent et la pauvre fille pleure. Ce tintamare fit entrer mon valet. Coquine, disait la mère, tu me déshonores; sors de chez moi; je ne suis plus ta mère. J'étais fort embarrassé. Mon

valet la priait de ne pas tant crier pour ne pas attirer les voisins ; mais cette furieuse ne répondait à ses exhortations qu'en l'appelant des noms les plus outrageans. Je tire six francs de ma poche, elle me les lance à la tête. Prenant mon parti, je sors avec la fille qu'elle était parvenue à saisir par les cheveux, et que mon valet avait arrachée de ses mains ; mais dès que je fus dans la rue, la canaille, attirée par le bruit, me hue, me suit, et sans doute j'aurais été écharpé, si je ne m'étais sauvé dans une église d'où je sortis un quart d'heure après par une autre porte. La peur me sauva, car je connaissais la férocité des Provençaux, et je me donnai bien de garde de répondre un mot aux invectives qui pleuvaient sur moi de toutes parts. Je crois ne m'être jamais trouvé plus en danger que ce jour-là.

Avant d'arriver à mon auberge, je fus rejoint par mon valet suivi de la jeune fille. Comment, lui dis-je, avez-vous pu me mettre dans une position si affreuse, connaissant la férocité de votre mère?

— J'espérais qu'elle vous respecterait.

— Calmez-vous, ne pleurez pas; mais dites-moi comment je pourrais vous être utile.

— Je suis sur la rue, et bien certainement plutôt que de retourner dans l'horrible maison où j'étais hier, j'irai me jeter dans la mer.

— Connaissez-vous, dis-je à mon valet, quelque maison honnête où je puisse l'entretenir? Il me

dit qu'il connaissait un honnête homme qui louait en garni. Allez devant, je vais vous suivre. Je trouve un vieillard qui me fait voir des chambres à tous les étages. Il ne me faut qu'un petit recoin, dit la jeune fille, et le vieillard nous ayant menés au grenier, ouvrit un galetas et nous dit : Voilà un cabinet qui coûte six francs par mois, mais il faut payer le mois d'avance, et je vous avertis qu'à dix heures ma porte est toujours fermée et que personne ne doit passer la nuit chez vous. Cette chambre contenait un lit avec des draps grossiers, deux siéges, une petite table et une commode. Combien, lui dis-je, demandez-vous par jour pour nourrir cette jeune personne ? Il me demanda vingt sous et deux sous pour la servante qui lui porterait son manger et lui ferait sa chambre. Cela me suffit, dit la jeune fille, et elle paya le mois et la dépense pour ce jour-là. Je la quittai en lui disant que je reviendrais.

En descendant, je demandai au vieillard une chambre pour moi. Il m'en montra une très-propre qui coûtait un louis, et je le payai d'avance. Il me donna un passe-partout pour entrer et sortir à volonté. Monsieur, me dit-il, si vous voulez manger, je vous servirai selon vos goûts.

Après avoir fait cette bonne œuvre, j'allai dîner seul, ensuite j'entrai dans un café où je trouvai l'aimable chevalier de Malte qui jouait à la marseillaise. Dès qu'il m'aperçut, il quitta le jeu, mettant dans sa poche une poignée d'or qu'il venait

de gagner, et dès qu'il m'eut salué avec cette politesse exquise qui semble naturelle aux Français, il me demanda si j'avais été content de la belle chez laquelle j'avais soupé. Je lui dis ce qui s'était passé, il en rit, et puis il me proposa de me mener chez sa danseuse. Nous la trouvâmes sous le peigne du coiffeur, et elle me reçut en badinant comme on reçoit une bonne connaissance. Elle ne m'intéressa pas, mais pour faire ma cour au complaisant chevalier, je fis semblant de la trouver fort bien.

Quand le coiffeur l'eut quittée, devant paraître sur la scène, elle s'habilla sans se gêner. Le chevalier l'aida à changer de chemise, ce qu'elle fit sans le moindre compliment, cependant après m'avoir demandé pardon.

Comme je lui devais un compliment, je ne trouvai rien de mieux que de lui dire qu'elle ne m'avait pas offensé, mais bien incommodé. Je n'en crois rien, dit-elle. C'est pourtant vrai, répliquai-je. Elle vint à moi pour s'en assurer, et voyant que je l'avais trompée, elle me dit avec un air à moitié boudeur : Vous êtes un vaurien.

Il n'y a pas de ville en France où le libertinage des filles soit poussé plus loin qu'à Marseille. Non-seulement elles se piquent de ne rien refuser, mais encore elles sont les premières à tout offrir. Cette fille me montra une montre à répétition dont elle avait fait une loterie à douze francs le billet. Elle en avait encore dix ; je les lui pris, et dans la

joie que mes cinq louis lui causèrent, elle vint m'embrasser en disant au chevalier qu'elle lui serait infidèle dès que je voudrais. J'en suis ravi, dit le Maltais. Il me pria à souper avec elle, j'acceptai ; mais le seul plaisir que je me procurai fut de voir le chevalier lui rendre ses devoirs. Il était bien inférieur à Dolci !

Après leur avoir souhaité une bonne nuit, je les quittai et j'allai à la chambre garnie où j'avais mis la pauvre fille. La servante m'ayant conduit jusqu'à ma chambre, je lui demandai si je pouvais aller au galetas. Elle prend la lumière, je la suis et Rosalie, c'était le nom de la jeune fille, ayant reconnu ma voix, vint m'ouvrir. Je dis à la servante d'aller m'attendre dans ma chambre, et je m'assis sur le lit. Est-tu contente, ma chère ? lui dis-je.

— Je me trouve heureuse.

— J'espère donc que tu seras complaisante et que tu me feras place à ton côté.

— Vous en êtes le maître ; mais je dois vous avouer que vous ne me trouverez pas telle que je vous l'ai dit, car je me suis donnée une seule fois.

— Tu m'as donc fait un mensonge ?

— Pardonnez-moi ; je ne pouvais pas deviner que vous m'aimeriez.

— Je te pardonne volontiers d'autant plus que je ne tiens pas à cela.

Douce comme un agneau, elle me laissa con-

templer toutes ses beautés que mes mains et ma bouche se disputaient, et l'idée que j'allais me mettre en possession de ces trésors portait le feu dans tout mon être; mais son air d'obéissance m'affligeait. Pourquoi, charmante Rosalie, ne viens-tu pas au-devant de mes désirs? lui dis-je.

— Je n'ose pas, parce que je crains que vous ne me soupçonniez d'être fausse.

L'artifice, la feinte et une coquetterie étudiée peuvent bien faire une pareille réponse; mais ce que le calcul et l'étude ne peuvent produire, c'est ce ton de candeur et de vérité timide avec lequel cette superbe personne prononça ces mots. Impatient de la posséder, je me débarrasse de mes vêtemens et bientôt je demeure tout surpris de la trouver parfaitement pucelle. Pourquoi, lui dis-je, m'as-tu dit que tu as eu un amant? jamais jeune fille n'a commis pareil mensonge.

— Et pourtant je n'ai pas menti, mais je suis bien aise que cela vous paraisse ainsi.

— Conte-moi cela.

— Volontiers, car je désire mériter votre confiance; le voici :

« Il y a deux ans que ma mère, quoique brusque et colère, m'aimait encore. Je travaillais à l'aiguille et je gagnais vingt ou trente sous par jour. Je donnais tout à ma mère. Je n'avais jamais eu d'amoureux et je n'y pensais pas, car je riais lorsqu'on faisait l'éloge de ma sagesse. On m'avait accoutumée dès l'enfance à ne regarder jamais en

face les jeunes gens que je rencontrais dans la rue, et à ne point leur répondre quand ils m'adressaient quelques fadaises.

« Il y a deux mois qu'un assez joli jeune homme, natif de Gênes et petit marchand, vint chez ma mère pour faire laver des bas de coton très-fins que la mer avait un peu gâtés. Quand il me vit, il me loua beaucoup, mais de la manière la plus honnête. Il me plut, et s'en étant aperçu sans doute, il revint tous les soirs. Ma mère était toujours présente ; il causait, me regardait, mais il ne me prenait pas même la main pour me la baiser. Ma mère, bien aise de voir que ce jeune homme m'aimait, me grondait souvent de ce que je ne lui faisais pas assez de politesses. Il devait partir pour Gênes sur un petit bâtiment qui lui appartenait et qui était chargé de marchandises. Il nous avait assurés qu'il reviendrait au printemps de l'année prochaine, et qu'alors il nous déclarerait ses intentions. Il espérait me trouver toujours sage et surtout sans amant. C'était tout dire. Le regardant donc comme l'homme auquel je devais appartenir, ma mère me laissait causer avec lui sur le seuil de la porte jusqu'à minuit. Quand il s'en allait, je fermais la porte et j'allais me coucher près de ma mère, que je trouvais toujours endormie.

« Quatre ou cinq jours avant son départ, il me prit sous le bras et m'engagea à l'accompagner à une cinquantaine de pas de la maison pour aller

boire un verre de muscat chez un Grec qui tenait sa boutique ouverte toute la nuit. Nous ne demeurâmes ensemble qu'une demi-heure, et là il me donna les premiers baisers. En rentrant, trouvant ma mère éveillée, je lui contai tout, tant je trouvais la chose innocente.

« Le lendemain, excitée par le souvenir de la veille, je consentis à le suivre de nouveau, et l'amour gagna du terrain. Dans les caresses que nous nous fîmes, nous ne nous trouvâmes pas innocens, parce que nous savions bien que nous étions allés plus loin que le devoir. Cependant nous nous pardonnâmes, car nous nous étions abstenus de l'essentiel.

« Le surlendemain, mon amant, devant partir pendant la nuit, prit congé de ma mère, et dès qu'elle fut couchée, je ne tardai pas à lui accorder un plaisir que je désirais autant que lui. Nous allâmes chez le Grec, nous mangeâmes, nous bûmes, et nos sens échauffés donnèrent gain de cause à l'amour : nous oublions nos devoirs et nous croyons triompher.

« Après notre défaite, nous nous endormîmes, et en nous réveillant, nous reconnûmes à la clarté du jour la faute que nous avions commise. Nous nous séparâmes plus tristes que contens, et ma mère me reçut à peu près comme vous l'avez vu ce matin. Je lui assurai que le mariage effacerait la honte de mon crime, et à cet aveu, elle prit un bâton avec lequel elle m'aurait assommée, si

je ne m'étais enfuie, plus par instinct que par calcul.

« Une fois dans la rue et ne sachant où aller, j'entrai dans une église et j'y restai comme étourdie jusqu'à midi. Jugez de ma situation : j'avais faim, et je me trouvais sans asile, sans autres vêtemens que ceux que je portais sur moi, et sans le moindre moyen de me procurer un morceau de pain. Une femme m'accoste dans la rue. Je la connaissais et je savais qu'elle gagnait sa vie à procurer des servantes aux familles qui en avaient besoin. Je lui demandai de suite si elle pouvait me procurer un service. On m'a demandé une fille ce matin, mais c'est une femme de mauvaise vie, et si vous prenez cette place, vous êtes jolie, il vous sera difficile de rester sage. Je saurai me défendre de la contagion, lui dis-je, et je me trouve dans une position à devoir tout accepter. Elle me conduisit chez la demoiselle qui me reçut avec plaisir et qui se montra joyeuse quand, répondant à ses interrogations, je lui dis que je n'avais jamais eu rien à faire avec les hommes. Je me suis bien repentie depuis de lui avoir fait ce mensonge, car en huit jours que j'ai passés chez cette libertine, j'ai eu à essuyer les affronts les plus humilians qu'une honnête fille ait jamais éprouvés. A peine les hommes qui venaient la voir m'avaient-ils aperçue que, dès qu'ils entendaient que j'étais novice, ils voulaient satisfaire avec moi leur brutalité, m'offrant de l'or, mais à condition que je me

laissasse visiter. Comme je refusais, on me bafouait. Ce n'était pas tout. Je me voyais cinq ou six fois par jour obligée de rester présente aux brutalités que les chalans exerçaient sur ma maîtresse, et la nuit quand j'étais forcée d'aller les éclairer, ils m'accablaient d'injures, parce que je refusais de leur rendre un service horrible pour une misérable pièce de douze sous. Il m'était impossible de résister plus long-temps à ce genre de vie et je pensais à m'aller noyer quand vous vîntes hier. Vous me traitâtes d'une façon si ignominieuse que je me confirmai dans ma résolution; mais lorsque vous sortîtes, vous vous montrâtes si poli et si généreux, que je vous aimai dans l'instant, pensant que vous deviez être l'homme que la Providence destinait à m'arracher des bords de l'abîme. Je crus que votre belle présence pourrait calmer ma mère et que vous la persuaderiez de me reprendre, jusqu'à ce que mon amant vînt m'épouser. Je suis désabusée, je vois qu'elle me croit prostituée. Maintenant je suis toute à vous, si vous me voulez, et je renonce à mon amant, dont je sens que je suis devenue indigne. Prenez-moi pour votre servante; je vous aimerai constamment et uniquement; je vous serai soumise et vous n'aurez jamais à vous plaindre de moi. »

Soit vertu, soit faiblesse, le récit de cette intéressante victime d'un égarement et de la trop grande sévérité de la mère m'arracha des larmes,

et quand elle me vit ému, elle en répandit un torrent, et certes son cœur avait besoin de se soulager.

— Je crois, ma pauvre Rosalie, que tu n'as qu'une chemise.

— Hélas! c'est vrai.

— Sois tranquille, ma chère, tu auras demain tout ce qui t'est nécessaire, et tu souperas demain soir au second. J'aurai soin de toi.

— Vous avez donc pitié de moi?

— Je crois, ma chère enfant, que c'est plutôt amour que pitié.

— Plût à Dieu!

Ce plût à Dieu! sorti de l'âme, me fit partir en riant. La servante, qui m'attendait depuis deux heures, se dérida quand elle vit un écu de six francs que je lui donnai pour la dédommager. Dis à ton maître que je souperai demain en maigre avec Rosalie, et que j'aime la bonne chère.

Je rentrai à mon hôtel vraiment amoureux de cette fille, et je me trouvais satisfait d'avoir enfin entendu une histoire véritable racontée par une belle bouche. Je la voyais si sage dans ses sentimens, que sa petite tache me semblait lui donner un brillant de plus. Je pris la résolution de ne jamais l'abandonner, et cette résolution était sincère, car j'étais amoureux.

Le lendemain, après avoir pris mon chocolat, je sortis avec le domestique de place et je me fis conduire chez des marchands où je pouvais me

procurer tout ce qui lui était nécessaire, sans luxe, mais aussi sans apparence de misère. Rosalie n'avait que quinze ans, mais à sa taille svelte, à sa gorge bien formée, à son bras potelé et arrondi par les grâces, on lui aurait donné quatre lustres. J'avais si bien ses formes dans ma tête que tout ce que je lui achetai se trouva aussi juste que si on lui avait pris la mesure. J'employai à cela toute la matinée, et le valet lui porta dans une petite malle deux robes, des chemises, des jupons, des mouchoirs, des bas, des gants, des bonnets, une paire de pantoufles, un éventail, un sac à ouvrage et un mantelet. Charmé d'avoir ainsi préparé à cette charmante personne une surprise délicieuse, il me tardait de voir arriver l'heure du souper pour jouir de son contentement.

Le chevalier de Malte vint sans façon me demander à dîner et je le reçus avec plaisir. Après le repas, il me persuada d'aller au théâtre, parce que l'abonnement étant suspendu, les loges seraient garnies de tout ce qu'il y avait de mieux à Marseille. Il n'y aura point de filles à l'amphithéâtre, car elles ne pourraient y entrer qu'en payant. Cela me détermina. Il me présenta à une dame qui recevait bonne compagnie chez elle et qui m'invita à l'aller voir. Je m'excusai en prétextant un départ très-prochain. Néanmoins c'était une excellente connaissance pour ce qui devait m'arriver à ma seconde visite à Marseille. Cette dame se nommait madame Audibert.

Je n'attendis pas la fin de la pièce pour me rendre où l'amour m'appelait. Ma surprise fut des plus agréables! je crus ne pas reconnaître Rosalie quand je la vis paraître. Mais ici je ne puis me refuser le plaisir d'en retracer le portrait tel qu'il est resté dans ma mémoire, malgré les années qui se sont écoulées depuis l'heureux instant où me reportent mes souvenirs.

Rosalie était une brune piquante d'une taille bien au-dessus de la moyenne. Son visage, d'un ovale parfait, avait les plus belles proportions. Deux grands yeux noirs bien fendus et à fleur de tête lançaient des feux modérés par un ton de douceur ravissante. Des sourcils bien marqués et une chevelure immense, de l'ébène le plus poli, relevaient l'éclatante blancheur de son teint légèrement coloré. Son joli menton était terminé par une fossette qui formait un triangle avec deux fossettes pareilles que le moindre sourire dessinait sur ses joues. Elle avait la bouche petite, ornée de deux rangées de perles du plus bel émail, et ses lèvres du plus pur incarnat avaient quelque chose d'indéfinissable. Sa lèvre inférieure dépassait un tant soit peu celle de dessus, et semblait disposée ainsi comme pour retenir le baiser. J'ai parlé de ses bras, de sa gorge et de sa taille qui ne laissaient rien à désirer, mais je dois dire encore qu'elle avait la main divine et le pied le plus mignon qu'il soit possible de se figurer. Quant aux autres perfections, je me contenterai de dire

qu'elles étaient à l'unisson de celles que j'ai dépeintes.

Pour bien voir la beauté de Rosalie, il fallait la voir riante, et jusqu'à ce moment je ne l'avais vue que triste ou fâchée, dispositions qui, en général, loin d'être favorables aux femmes, leur font beaucoup perdre de leur mérite. Mais alors la tristesse avait disparu pour faire place à l'expression de la reconnaissance et du plaisir. Sa belle figure fixait l'attention, parce qu'elle parlait et qu'elle donnait envie d'entendre ce qu'elle disait. J'étais attentif à l'examiner; je me sentais glorieux de la métamorphose qui était mon ouvrage, mais je m'aperçus que je devais dissimuler ma surprise, crainte qu'elle s'imaginât que je portais sur elle un jugement désavantageux. Je me hâtai donc de lui rendre compte de mes pensées en l'assurant que telle que Dieu l'avait faite, je croirais m'imposer un ridicule ineffaçable, si je pouvais concevoir l'idée de la garder à titre de servante. Tu seras ma maîtresse, ma chère Rosalie, lui dis-je, et mes domestiques auront pour toi autant de respect que si tu étais ma femme.

A ces mots, Rosalie, comme si je venais de lui donner un autre être, m'exprima tout ce que lui faisaient éprouver mes bienfaits. Ses expressions, confuses à force de sentiment, me faisaient nager dans la joie, car je ne pouvais méconnaître le naturel; l'art ne défigurait pas son esprit par ses faux prestiges.

N'ayant pas de miroir dans son galetas, elle s'était habillée à tâtons, et je voyais qu'elle n'osait pas se regarder debout devant la glace qui ornait ma chambre. Connaissant le faible de toutes les femmes, faible que les hommes ont grand tort de leur reprocher, je l'encourageai à se mirer et elle ne put retenir un sourire de satisfaction. Je suis tentée de me croire en masque, dit-elle, car je ne me suis suis jamais vue si parée. Elle loua le goût et la simplicité de sa robe, et elle se fâcha en songeant que sa mère trouverait tout cela mauvais.

— Tu dois oublier ta mère, mon cœur. Tu as tout l'air d'une personne de condition, et je serai tout fier à Gênes quand on me demandera si tu es ma fille.

— A Gênes?

— Oui, à Gênes. Tu changes de couleur?

— C'est de surprise, car j'y verrai peut-être un homme que je n'ai pas encore oublié.

— Veux-tu rester ici?

— Non, non. Aimez-moi, et soyez sûr que je vous préfère à tout et que c'est par affection, non par intérêt.

— Tu t'attendris, mon ange; viens que j'essuie tes larmes par mes baisers.

Elle se jeta dans mes bras, et suffoquée par les sentimens divers dont son cœur était plein, elle pleura long-temps. Je ne cherchai pas à la consoler, car elle n'avait pas de chagrin; mais elle

pleurait de ce besoin si naturel aux cœurs tendres et que les femmes éprouvent plus souvent et plus vivement que les hommes. Elle pleurait encore quand nous nous mîmes à table. Nous eûmes un souper délicieux auquel je fis honneur pour elle et pour moi, car elle ne mangea rien, ce qui me fit lui demander si elle avait le défaut de n'être pas friande.

— Personne, me répondit-elle, n'a meilleur appétit que moi et j'ai un estomac excellent. Vous en jugerez quand mon cœur et mon âme se seront un peu faits à la joie qui m'obsède.

— Mais au moins tu pourrais boire, et ce vin est excellent. Si tu préfères le muscat du Grec, j'en enverrai chercher. Il te rappellera ton amant.

— Si vous voulez avoir quelques égards pour moi, je vous demande en grâce de m'épargner la plus grande mortification que vous puissiez me faire.

— Je te promets que tu n'auras jamais de mortification de ma part. C'était une plaisanterie, je t'en demande pardon. Cela n'arrivera plus.

— Quand je vous vois, je me sens au désespoir de ne vous avoir pas connu avant lui.

— Ce sentiment me suffit, chère Rosalie. Il est sublime, parce que tu ne l'as puisé que dans ton âme candide. Tu es belle et sage, car tu n'as cédé qu'à l'amour, avec la perspective de devenir sa femme; et quand je pense que tu es à moi, je suis au désespoir de n'être pas sûr que tu m'aimes,

car un génie ennemi me porte à croire que tu ne me souffres que parce que j'ai eu le bonheur de te secourir.

— C'est un bien mauvais génie, mon ami. Il est certain que si je vous avais rencontré dans la rue, je ne serais pas venue amoureuse de vous comme une folle, mais certainement vous m'auriez plu. Je sens que je vous aime, et que ce n'est pas en vertu de vos bienfaits, car si j'étais riche et que vous fussiez pauvre, je sens que je ferais tout pour vous. Mais je ne désire point cela, car j'aime mieux vous devoir que vous savoir mon débiteur. Voilà mes sentimens bien sincères. Devinez le reste.

Il était minuit et nous étions encore à causer sur le même ton, quand mon vieux hôte vint me demander si j'étais content.

— Je vous dois des remercîmens, lui dis-je; je suis très-satifait. Mais qui a fait ce délicieux souper?

— Ma fille.

— Elle s'y entend. Dites-lui que je l'ai trouvé excellent.

— Oui, monsieur, mais il est cher.

— Jamais cher, mon ami; vous serez content de moi comme je le suis de vous, et demain soir ayez soin de me faire traiter aussi bién, car j'espère que mademoiselle se portera mieux et qu'elle m'aidera à faire honneur aux productions culinaires de votre fille.

— Elle aura bon appétit au lit. Il y a soixante ans qu'il m'en est arrivé autant. Vous riez, mademoiselle ?

— Je ris du plaisir que vous devez avoir à vous en souvenir.

— Vous ne vous trompez pas, et c'est pourquoi je pardonne aux jeunes gens les pécadilles que l'amour leur fait commettre.

— Vous êtes un sage bon vieillard, lui dis-je, car il faut savoir compatir à la plus douce des faiblesses.

— Si ce vieillard est sage, me dit Rosalie quand notre hôte fut sorti, ma mère est une grande folle.

— Veux-tu que je te mène demain à la comédie ?

— Non, je vous en prie. Je vous obéirai, si vous le voulez, mais cela me fera du chagrin. Ici, ni comédie, ni promenade. Ciel ! que dirait-on ? Non, rien à Marseille, mais ailleurs tout ce que vous voudrez, et de bon cœur.

— Bien, ma chère, ce sera comme tu voudras; mais voici ta chambre; plus de galetas pour toi, et dans trois jours nous partirons.

— Si tôt ?

— Oui, tu me diras demain ce que tu désires pour ton voyage, car je veux que tu ne manques de rien, et je pourrais oublier quelque chose, ce qui me ferait de la peine.

— Un autre mantelet doublé, des brodequins,

une coiffe de nuit et un livre de prières pour aller à l'église.

— Tu sais donc lire ?

— Certainement et écrire passablement bien.

— J'en suis ravi. En me demandant tout ce que tu peux désirer, chère amie, tu me donnes une véritable preuve d'amour : on n'aime pas bien quand on manque de confiance. Je n'oublierai rien, mais tu as le pied si mignon qu'il vaut mieux que tu te charges toi-même des brodequins.

Notre conversation était si agréable, je trouvais tant de plaisir à étudier son esprit, que nous ne nous couchâmes que vers les cinq heures du matin. Nous passâmes sept heures délicieuses dans les bras de l'Amour et de Morphée, et lorsque nous nous levâmes à midi, nous étions intimes. Elle me tutoyait, me parlait d'amour et non de reconnaissance, et familiarisée avec son nouvel état, elle riait de sa misère passée. Elle m'embrassait à tout propos, m'appelait son enfant, son bonheur; et comme dans la vie rien n'est réel que le présent, je jouissais, je savourais ses caresses, rejetant toute idée de cet affreux avenir qui ne présente de certain que la mort, *ultima linea rerum.*

Ma seconde nuit avec cette belle personne fut bien plus douce que la précédente; car ayant soupé d'un bon appétit et bien bu, quoique sobrement, elle se trouva plus disposée à raffiner sur le plaisir et à se livrer avec plus d'ardeur

à toutes les voluptés que l'amour inspire et procure.

Je lui donnai une belle montre et une navette d'or pour qu'elle s'amusât à faire du cordon. Je la désirais, me dit-elle; mais je n'aurais jamais osé te la demander. Je lui répondis que cette crainte de me déplaire en me demandant les choses qu'elle pouvait désirer, me faisait encore douter de son amour. Alors elle se précipita dans mes bras, et me promit avec les plus tendres caresses qu'à l'avenir elle n'aurait plus la moindre réserve.

Je trouvais déjà du plaisir à élever cette jeune personne, et je sentais qu'en développant son esprit par l'éducation, elle deviendrait parfaite.

Le quatrième jour, je la prévins de se tenir prête à monter en voiture à l'instant où j'irais la prendre. Je n'avais rien dit à Costa ni à le Duc, mais Rosalie savait que j'avais deux domestiques, et je l'avais prévenue qu'en route, je m'amusais souvent à les faire parler, pour rire de leurs grosses bêtises. Quant à toi, ma chère, comporte-toi envers eux avec beaucoup de réserve, lui avais-je dit; ne leur passe rien, jamais la moindre familiarité. Commande-leur en maîtresse, mais sans hauteur, et tu seras obéie et respectée. Si jamais ils s'oubliaient à ton égard, n'importe en quoi, j'exige que tu m'en préviennes sans miséricorde et sans retard.

Je partis de l'hôtel des Treize-Cantons avec

quatre chevaux de poste, ayant le Duc et Costa sur le siége du cocher, et le valet de place, que j'avais généreusement récompensé, nous conduisit à la porte de Rosalie. Je descendis de voiture et, après avoir remercié l'indulgent vieillard qui était fâché de voir partir une locataire si aimable, je la fis monter, et m'étant assis à côté d'elle, j'ordonnai aux postillons de prendre la route de Toulon, car j'avais envie de voir ce beau port de mer avant de retourner en Italie. Nous y arrivâmes à cinq heures.

A souper, ma Rosalie se comporta avec toute la dignité d'une maîtresse de maison accoutumée au ton de la meilleure société. Je voyais que le Duc, en qualité de maître-valet, prétendait imposer à Costa l'obligation de la servir spécialement, mais je le déroutai en disant à mon amie, sans le regarder, que ce serait lui qui aurait l'honneur de la servir, car il coiffait comme le meilleur coiffeur de Paris. Ce compliment lui fit avaler la pilule, il se soumit de bonne grâce en disant, avec une profonde révérence, qu'il espérait avoir le bonheur de contenter madame.

Le lendemain, étant sortis pour voir le port, ce fut le commandant, qu'un heureux hasard nous fit connaître, qui nous fit l'honneur de nous servir de guide et de cicérone. Ayant offert son bras à Rosalie, il la traita avec beaucoup de considération et elle le mérita par sa bonne tenue et le bon sens de ses questions. Le commandant ayant accepté mon

invitation à dîner, Rosalie parla peu, mais toujours à propos, et releva avec beaucoup de grâce les politesses et les complimens que lui fit notre convive qui était un officier aussi aimable qu'instruit. L'après-dîner, il nous mena voir l'arsenal et voulant prendre sa revanche, je ne pus refuser son invitation à souper. Il ne fut pas question de présenter Rosalie, car le commandant s'empressa de nous présenter sa femme, sa fille et son fils. Je vis avec grand plaisir que mon amie se comportait encore mieux auprès des dames qu'auprès des cavaliers. La nature lui avait donné le sentiment des convenances. Ces dames lui firent mille caresses qu'elle reçut avec noblesse et sensibilité, mettant en tout de la modestie et cet air de douceur qui attire et qui est comme le cachet d'une bonne éducation.

On m'engagea à dîner pour le lendemain, mais étant satisfait de ce que j'avais vu, je pris congé, décidé à partir le lendemain.

Quand nous fûmes de retour à notre auberge, elle me sauta au cou, pleine de joie, après lui avoir dit que j'étais tout-à-fait content d'elle.

— J'avais toujours peur, me dit-elle, qu'on me demandât qui je suis.

— Ne crains rien, ma chère amie; en France, jamais on ne te fera cette sotte question en bonne compagnie.

— Mais si on me l'avait faite, qu'aurais-je dû répondre?

— Une défaite.

— Qu'est-ce qu'une défaite?

— C'est une manière de se tirer d'affaire, sans contenter la curiosité des indiscrets.

— Mais par exemple ?

— Par exemple, tu dirais : Veuillez demander cela à monsieur.

— J'entends, on élude; mais en éludant la question ne manquerai-je pas de politesse?

— Oui, mais toujours moins que ceux qui se permettent une question embarrassante.

— Et que répondrais-tu, si on t'adressait la question à toi-même?

— Je répondrais selon le respect que j'aurais pour la personne qui me la ferait. Ne voulant pas dire la vérité, je sais que je ne resterais pas court. En attendant, mon cœur, je te remercie de te voir curieuse de mes leçons. Questionne-moi toujours, tu me trouveras disposé à te répondre, car je désire contribuer à ton instruction. Je te chéris, et je veux te montrer à briller. Pour à présent, allons nous coucher, car nous devons partir de bonne heure pour Antibes, et l'amour doit te récompenser du plaisir que tu m'as causé aujourd'hui.

A Antibes je louai une félouque pour me transporter à Gênes, et comme j'avais le dessein de reprendre le même chemin à mon retour d'Italie, je fis mettre ma voiture en remise en payant une bagatelle par mois. Nous en partîmes au point du

jour par un bon vent, mais la mer étant devenue houleuse et ma Rosalie mourant de peur, je fis entrer la félouque, à force de rames, dans le port de Villefranche où, pour avoir un bon gîte, je pris une voiture pour Nice. Le mauvais temps nous y retint trois jours, et je me crus obligé d'aller faire ma révérence au commandant, vieil officier qui se nommait Peterson.

Il me reçut fort bien, mais après les civilités d'usage : Connaissez-vous, me dit-il, un Russe qui se fait appeler Charles Iwanoff?

— J'ai eu occasion de le voir une fois à Grenoble.

— On dit qu'il s'est sauvé de la Sibérie, et que c'est le fils cadet du duc Biron de Courlande.

— On me l'a dit, mais je n'en ai aucune preuve.

—Il est à Gênes où un banquier a, dit-on, ordre de lui donner vingt mille écus. Malgré cela, il n'a trouvé personne ici qui ait voulu lui donner un sou, et pour en débarrasser la ville, je l'ai envoyé à Gênes à mes frais.

Je fus bien aise qu'il fût parti avant mon arrivée. Un ancien officier nommé Ramini et qui demeurait à l'auberge où je m'étais logé, me demanda si je voulais me charger d'un paquet que M. de Saint-Pierre, consul d'Espagne, devait envoyer à Gênes au marquis Grimaldi. C'était le même que je venais de voir à Avignon : je m'en chargeai avec plaisir.

Avez-vous, me dit ensuite ce même officier, connu à Avignon une madame Stuard qui a passé ici une quinzaine de jours avec son soi-disant mari? Ces pauvres diables étaient sans le sou, et elle, beauté accomplie, enchantant tout le monde par ses charmes, n'accordait à personne ni une parole ni un sourire.

— Je l'y ai vue et connue, lui dis-je, mais elle n'y est plus. C'est moi qui lui ai donné de quoi s'en aller plus loin. Mais comment a-t-elle pu quitter Nice sans argent?

— Personne n'en sait rien. Elle est partie en voiture et l'hôte a été payé. Cette femme m'intéresse. Le marquis Grimaldi m'a dit qu'elle a refusé cent louis qu'il voulait lui donner, et qu'un Vénitien de sa connaissance n'avait pas été mieux traité que lui. C'est peut-être vous?

— Oui, c'est moi, et cependant je lui ai donné de l'argent.

M. Peterson vint me voir le soir et Rosalie l'enchanta, tant elle fut aimable. Ce fut un succès de plus dont je ne manquai pas de la complimenter.

Nice est le séjour de l'ennui, et les moucherons y font le tourment des étrangers, car ces insectes les préfèrent aux habitans. Cependant je m'y amusai à cause d'une petite banque de pharaon que l'on tenait au café et à laquelle Rosalie, que je forçai à jouer, gagna une vingtaine de pistoles de Piémont. Elle enferma son petit pécule dans

une bourse en me disant que cela la rendait tout heureuse, car elle désirait être maîtresse de quelque argent. Je la grondai de ne pas me l'avoir dit, lui reprochant de n'avoir pas tenu sa promesse. Je n'en avais pas besoin, me dit-elle, et je sens que je le désirais sans y penser. Notre paix fut bientôt faite.

C'est ainsi que je m'attachais cette jeune personne, espérant qu'elle serait à moi pour le reste de mes jours, et que vivant content avec elle, je ne me sentirais plus le besoin de courir de belle en belle. Ma destinée en ordonnait autrement et on ne va pas à l'ençontre du sort.

Le temps s'étant remis au beau, nous nous embarquâmes au commencement de la nuit, et nous arrivâmes le lendemain de bonne heure à Gênes que je n'avais jamais vue. Je me logeai à l'auberge de St.-Martin, et par décence, je pris deux chambres, mais contiguës. Le lendemain j'envoyai le paquet à M. Grimaldi et un peu plus tard j'allai déposer une carte à son palais.

Mon valet de place m'ayant conduit chez un marchand de toile, j'achetai de quoi occuper Rosalie qui avait besoin de linge. Cela lui fit le plus grand plaisir.

Nous étions encore à table quand on m'annonça le marquis de Grimaldi qui m'embrassa en me remerciant de m'être chargé du paquet. Il me demanda de suite des nouvelles de madame Stuard. Lorsque je lui eus conté l'affaire, il se mit à rire

et me dit qu'il ne savait pas trop ce qu'il aurait fait à ma place.

Voyant qu'il regardait ma Rosalie avec beaucoup d'attention, je lui dis que c'était une demoiselle aussi intéressante par sa sagesse que par sa beauté. Je voudrais lui trouver une femme de chambre qui sût travailler en linge, qui pût sortir avec elle habillée à la mode du pays, et qui surtout parlât l'italien pour le lui apprendre; car je désire pouvoir la présenter à Florence, à Rome et à Naples.

— Pourquoi, me répondit le marquis, voulez-vous priver Gênes du plaisir de la fêter. Je m'offre à la présenter à quelque titre que vous vouliez, si mademoiselle y consent, et cela à commencer par chez moi.

— Elle a des raisons pour garder ici l'incognito.

— Cela suffit. Comptez-vous faire ici quelque séjour?

— Un mois tout au plus, et nos plaisirs se borneront à voir la ville et les environs et à fréquenter le théâtre. Nous ajouterons à ces plaisirs ceux de la table, car j'espère avoir l'avantage de manger tous les jours des champignons qui sont meilleurs ici que partout ailleurs.

— C'est un projet délicieux, et je ne saurais vous en proposer de meilleur. Je vais m'occuper, mademoiselle, du soin de vous trouver une fille qui vous convienne.

— Vous, monsieur! Comment puis-je mériter tant de bonté?

— Vous m'inspirez d'autant plus d'intérêt, mademoiselle, que je crois découvrir en vous une Marseillaise.

Rosalie rougit, car elle ne savait pas qu'elle grasseyait et que cela faisait deviner sa patrie. Je la tirai d'embarras en le lui disant.

Ayant demandé au marquis comment je pourrais me procurer le Journal des savans, le Mercure de France et toutes les brochures de ce genre, il me promit de m'envoyer un homme qui me procurerait tout ce que je pourrais désirer en littérature. Il ajouta que si je voulais lui permettre de me faire présent de son chocolat qui était excellent, il viendrait déjeûner avec nous. Je lui répondis que le présent et le convive me seraient infiniment agréables.

Après le départ du marquis, Rosalie me pria de la mener chez une marchande de modes. J'ai, me dit-elle, besoin de rubans et de diverses petites choses, mais je veux les payer de mon argent et les marchander sans que tu t'en mêles. Tu feras, ma chère, tout ce qu'il te plaira, et ensuite nous irons à la comédie.

La marchande de modes chez laquelle nous allâmes était Française. Rosalie y fut charmante. Elle fit l'importante, la connaisseuse, elle ordonna des bonnets à la dernière mode, elle marchanda et dépensa cinq ou six louis d'une manière tout-à-

fait noble. Je lui dis en sortant qu'on m'avait pris pour son laquais et que je voulais m'en venger. En disant cela, je la fis entrer chez un bijoutier et je lui achetai de belles boucles de strass, des pendans d'oreilles et un beau collier, sans lui permettre de dire un mot; puis ayant payé ce qu'on m'avait demandé, nous sortîmes.

— Mon ami, me dit-elle, ce que tu as acheté est beau, mais tu prodigues l'argent; car si tu avais marchandé, tu aurais épargné au moins quatre louis.

— C'est possible, mon cœur, mais je ne sais point marchander.

Je la menai à la comédie, mais ne comprenant pas la langue, elle s'ennuya si fort qu'à la fin du premier acte, elle me pria de la reconduire au logis, ce que je lui accordai volontiers. Je trouvai en rentrant une cassette que m'avait envoyée M. Grimaldi avec vingt-quatre livres de chocolat. Costa, qui m'avait vanté son habileté à faire le chocolat à l'espagnole, reçut ordre de nous en tenir trois tasses de prêtes pour le matin.

Le marquis vint à neuf heures avec un marchand qui me vendit des étoffes chinoises en coton de la plus grande beauté. Je les donnai à Rosalie pour s'en faire deux *mezzaro*, sorte de mantelet à capuchon dont les femmes se servent à Gênes pour se promener dans la ville, comme le *cendal* sert à Venise et la *mantilla* à Madrid.

Je remerciai beaucoup M. Grimaldi de son beau présent de chocolat que nous trouvâmes excellent. Costa fut tout glorieux des éloges que lui fit le marquis. Le Duc vint m'annoncer une femme dont le nom m'était inconnu. C'est, me dit M. Grimaldi, la mère de la femme de chambre que j'ai procurée à mademoiselle.

Je la fais entrer. Je vois une femme bien mise suivie d'une demoiselle de vingt à vingt-quatre ans et qui d'abord me parut fort jolie. La mère, après avoir remercié le marquis, présenta sa fille à Rosalie, en lui détaillant ses mérites, lui assurant qu'elle la servirait bien et qu'elle pourrait en tout honneur sortir avec elle. Ma fille, dit-elle, parle français, et vous la trouverez sage, fidèle et complaisante. Ensuite elle lui dit ce qu'elle avait eu par mois chez une dame qu'elle avait servie, et finit par prier de ne pas faire manger sa fille avec les domestiques.

Cette fille se nommait Véronique. Rosalie, après lui avoir tout accordé, lui dit qu'elle serait bien aise de voir qu'elle se fît respecter, ce qu'on n'obtenait qu'en se rendant respectable. Véronique lui baisa la main, la mère partit et Rosalie l'emmena dans sa chambre pour commencer à la faire travailler sous sa direction.

Je fis en particulier de vifs remercîmens à M. le marquis, car il me paraissait évident qu'il avait choisi une femme de chambre de cette sorte beaucoup plus pour moi que pour mon amie. Je lui dis

que je ne manquerais pas de lui présenter mes devoirs, et il me répondit qu'il me verrait toujours avec grand plaisir et que je le trouverais facilement à son casino à St.-Pierre d'Arena, où il passait souvent la nuit.

CHAPITRE V.

La comédie. — Le Russe. — Petri. — Rosalie au couvent.

Après le départ du marquis, voyant Rosalie occupée avec Véronique, je me mis à traduire l'Écossaise pour la faire jouer par les comédiens qui étaient à Gênes et qui m'avaient paru assez bons.

A dîner, Rosalie me parut triste : Qu'as-tu, ma chère amie ? lui dis-je. Tu sais que je n'aime pas l'aspect de la tristesse.

— J'ai du chagrin, mon cher ami, parce que Véronique est plus jolie que moi.

— Ha ! ha ! je te devine, et cela me plaît ; mais

console-toi; Véronique, à mes yeux, n'est rien auprès de toi. Tu es ma seule beauté; mais pour te rassurer, je prierai M. de Grimaldi de dire à sa mère de venir la reprendre et de te trouver une autre femme de chambre bien laide.

— Oh! non, je t'en supplie, car il croirait que je suis jalouse, et cela me désolerait.

— Alors, mon enfant, reprends ta bonne humeur, si tu ne veux pas me faire de la peine.

— Hé bien, mon tendre ami, puisque tu m'assure qu'elle ne me fera pas perdre ton amour, je rappellerai ma gaîté, car je serai tout heureuse. Mais quelle idée ce vieux monsieur a-t-il eue de me donner une fille pareille! aurait-il peut-être voulu me jouer un tour?

— J'en doute. Je suis sûr au contraire qu'il a voulu te convaincre que tu ne peux craindre la comparaison de personne. D'ailleurs, est-tu contente d'elle?

— Elle travaille très-bien, et elle est fort respectueuse. Elle ne me dit pas quatre mots sans m'appeler signora, et elle s'empresse de m'expliquer en français tout ce qu'elle me dit en italien. J'espère que dans un mois je parlerai assez bien et que nous n'aurons pas besoin de la prendre avec nous lorsque nous irons à Florence. J'ai ordonné à le Duc de vider le cabinet que je lui destine, et je lui enverrai à dîner de notre table. D'ailleurs je la traiterai bien, mais, je t'en supplie, ne me rends pas malheureuse.

— Cela me serait difficile, chère Rosalie, car je ne prévois pas qu'il puisse y avoir rien de commun entre elle et moi.

— Tu me pardonneras donc ce sentiment de crainte ?

— D'autant plus facilement qu'il m'est garant de ton amour.

— Je te remercie, mais garde-moi le secret.

Je me promis de ne jamais regarder cette Véronique dont j'avais déjà peur, car j'aimais beaucoup Rosalie, et je sentais que j'aurais tout sacrifié pour lui éviter le moindre déplaisir.

Je me remis à ma traduction après le dîner, car cette besogne me donnait du plaisir. Je ne sortis pas de la journée, et le lendemain j'allai passer toute la matinée avec M. Grimaldi.

J'allai chez le banquier Belloni où je changeai en sequins *gigliati* toutes les monnaies d'or que je possédais. M'étant fait connaître après l'opération, le chef du comptoir me fit les honneurs. J'avais sur ce banquier des effets pour quatorze mille écus romains ; j'en avais pour vingt mille sur Lepri.

Ma Rosalie ne voulant plus aller à la comédie, je lui achetai une pièce de beau calencar pour l'occuper le soir. Pour moi, le théâtre étant un besoin, toutes les fois que je pouvais le satisfaire sans préjudicier à quelque jouissance plus douce, je ne manquais pas de le satisfaire ; j'y allai seul, et quand je rentrai au logis, je trouvai ma maî-

tresse en tête-à-tête avec le marquis. J'en fus bien aise, et après avoir embrassé cet aimable sénateur, je fis compliment à Rosalie de l'avoir entretenu jusqu'à mon arrivée, en lui disant avec douceur qu'elle aurait dû quitter son ouvrage.

— Demande-lui, mon ami, s'il ne m'a pas forcée à continuer. Il voulait s'en aller, et pour le retenir, j'ai bien dû lui obéir.

Elle se leva alors, cessa de travailler et pendant une conversation intéressante, elle sut engager le marquis à rester à souper, allant ainsi au-devant de mes intentions. Il mangea peu, n'ayant pas l'habitude de souper, mais je vis qu'il était enchanté de mon bijou, et cela me faisait grand plaisir, car il me semblait que je n'avais rien à craindre d'un homme de soixante ans, et j'étais bien aise de saisir l'occasion de donner à Rosalie l'éducation nécessaire à une femme comme il faut. Enfin, je voulais qu'elle prît un peu de coquetterie, parce que dans la société, une femme ne captive point l'approbation sans montrer le désir de plaire.

Rosalie, quoique novice, même ignorante dans le manége, me donna occasion d'admirer ce naturel des femmes, que l'art développe et corrompt, mais qui se trouve plus ou moins en elles depuis le sceptre jusqu'à la houlette; elle parlait à M. de Grimaldi avec ce style qui laisse deviner au penseur que celle qui l'emploie veut nourrir l'inclination par l'espérance. Comme notre convive ne

mangeait pas, elle lui dit d'un air tout gracieux qu'elle espérait qu'il voudrait bien nous faire l'honneur de dîner un autre jour avec nous, car elle était curieuse de voir s'il avait bon appétit.

Quand nous fûmes seuls, je la pris sur mes genoux et en la couvrant de baisers, je lui demandai où elle avait si bien appris à converser avec les gens du grand monde.

— C'est une chose facile, me dit-elle ; tu parles à mon âme, et je puise dans tes regards ce que je dois dire comme ce que je dois faire. Une rhétoricienne n'aurait pas répondu d'une façon plus flatteuse et plus élégante.

J'avais achevé la traduction de l'Écossaise ; je la fis copier par Costa et j'allai la porter à Rossi, directeur de la troupe des comédiens, qui, dès qu'il sut que je voulais lui en faire don, m'offrit de la faire représenter sans délai. Je lui donnai les noms des acteurs dont j'avais fait choix, en l'invitant à venir dîner avec eux chez moi à Ste-Marthe pour en faire la lecture et distribuer les rôles.

Comme on peut le croire, mon invitation fut acceptée, et ma Rosalie fut enchantée de dîner avec les trois actrices et les acteurs qui devaient jouer dans la pièce, et, surtout de s'entendre à chaque instant appeler madame Casanova. Véronique lui expliquait ce qu'elle ne comprenait pas.

Aussitôt que mes acteurs furent assis en cercle, ils me prièrent de leur dire le rôle que je leur avais

destiné, mais je ne me montrai pas complaisant sur ce point. Avant tout, leur dis-je, il faut que vous écoutiez attentivement la lecture de la pièce, sans vous occuper du rôle que vous aurez à apprendre. Quand vous connaîtrez l'ensemble, je vous satisferai. Je savais que d'ordinaire les acteurs paresseux ou insoucians ne s'occupent que de leur rôle spécial, sans s'attacher à l'esprit de l'ensemble, d'où vient qu'une pièce, quoique bien sue dans ses parties, est mal rendue dans son entier.

Ils se soumirent d'assez bonne grâce, ce que n'auraient pas fait les hautes puissances de la Comédie-Française. Au moment où j'allais commencer la lecture, M. le marquis de Grimaldi entra avec le banquier Belloni qui venait me rendre visite. Je fus bien aise qu'ils se trouvassent présens à cette épreuve qui ne dura que cinq quarts d'heure.

Après avoir reçu le suffrage des acteurs qui, par leurs éloges aux situations, me prouvèrent qu'ils avaient bien entendu la pièce, je dis à Costa de distribuer les rôles, ce qui fut fait; mais voilà le premier acteur et la première actrice mécontens; elle parce que je lui avais donné le rôle de lady Alton, lui parce que je ne lui avais pas donné celui de Murrai; mais il fallut bien qu'ils en passassent par ce que je voulus. Je contentai d'ailleurs tout le monde en les invitant tous à dîner pour le surlendemain, après que nous

aurions fait la première repétition le rôle à la main.

Le banquier Belloni m'invita à dîner pour le jour suivant avec ma dame, qui s'en dispensa d'une manière très-polie, et M. de Grimaldi se laissa engager avec plaisir à lui tenir compagnie à ma place.

Je fus fort surpris en arrivant chez M. Belloni de voir l'imposteur Iwanoff qui, au lieu d'affecter de ne pas me connaître, comme il aurait dû le faire, s'avança pour m'embrasser ; je lui fis une révérence en reculant, ce que quelqu'un put attribuer à un sentiment de respect, quoique mon air froid et peu cérémonieux eût indiqué tout le contraire à des yeux observateurs. Il était bien mis. Il parla beaucoup, mais d'un ton de tristesse, et raisonna assez bien sur la politique. La conversation ayant amené le propos sur la cour de Russie où régnait Élisabeth Petrowna, il ne dit pas le mot, mais il soupira et se retourna en faisant semblant d'essuyer ses larmes. Au dessert, il me demanda si j'avais des nouvelles de madame Morin, ajoutant, comme pour me le rappeler, que c'était là que nous avions soupé ensemble. Je sais, lui dis-je, qu'elle se porte bien. Son domestique, qui le servit à table, portait une livrée jaune à galons rouges. Après dîner, il trouva le moyen de me dire qu'il avait grand besoin de me parler.

— Et moi, monsieur, d'éviter tout ce qui pour-

rait faire supposer que j'ai la moindre intelligence avec vous.

— Vous pouvez d'un seul mot me faire avoir cent mille écus, et je vous en donnerai la moitié.

Je lui tournai le dos et ne le revis plus à Gênes.

De retour à l'auberge, je trouvai M. Grimaldi occupé à donner une leçon de langue italienne à ma Rosalie. Votre amie, me dit-il, m'a fait faire un repas exquis, cette charmante personne doit faire votre bonheur.

M. Grimaldi, malgré sa contenance honnête, était amoureux de cette jeune personne, mais je croyais n'avoir rien à craindre. Avant de nous séparer, elle l'invita à venir le lendemain à la répétition de l'Écossaise.

Quand les comédiens arrivèrent, je vis avec eux un jeune homme que je ne connaissais point, et m'étant informé qui il était, Rossi me dit que c'était le souffleur.

— Point de souffleur, monsieur, renvoyez-le.

— Nous ne pouvons pas nous en passer.

— Vous vous en passerez, et ce sera moi qui en ferai l'office.

Le souffleur fut renvoyé, mais voilà les trois actrices de se récrier. Quand bien même nous saurions nos rôles comme le Pater, nous sommes certaines de rester court, si le souffleur n'est pas dans son trou.

— Fort bien, madame, dis-je à celle qui était

chargée du rôle de Lindane, je remplirai moi-même votre trou, mais je verrai vos caleçons.

— Il serait difficile, dit le premier acteur; elle n'en porte pas.

— Tant mieux!

— Vous n'en savez rien, monsieur, lui dit-elle.

Ces discours nous mirent en gaîté, et les suppôts de Thalie finirent par me promettre qu'ils se passeraient de souffleur. Je fus très-content d'eux à la lecture, et ils ne me demandèrent que trois jours pour être prêts à répéter par cœur. Mais voici l'incident.

Au jour marqué, ils vinrent sans l'actrice qui devait jouer Lindane et sans l'acteur qui était chargé du rôle de Murrai. Ils étaient indisposés, mais Rossi me répondit d'eux. Je pris le rôle de Murrai, invitant Rosalie à prendre celui de Lindane. Je ne lis pas assez bien l'italien, me dit-elle tout bas, et je ne veux pas prêter à rire aux comédiens; mais Véronique s'acquittera bien de cette besogne.

— Demande-lui si elle veut le lire. Sur sa demande, Véronique dit qu'elle le réciterait par cœur.

— Tant mieux! lui dis-je, riant en moi-même en me rappelant Soleure, car je voyais que par ce hasard j'allais être forcé de dire des douceurs à cette fille, à laquelle je n'avais pas adressé la parole depuis quinze jours qu'elle était avec nous.

Je n'avais pas même encore bien examiné sa figure, tant je craignais d'alarmer la tendresse de Rosalie que j'aimais chaque jour davantage, à mesure que je lui découvrais de nouvelles qualités.

Ce que je craignais arriva. A la scène où je dus prendre la main de Véronique et lui dire : *Si bella Lindana, debbe adorarvi*, tout le monde applaudit, parce que je prononçai ces paroles avec le ton convenable au rôle; mais en même temps, lorgnant Rosalie, je vis le trouble sur sa figure, et je m'en voulus de ne m'être pas mieux observé. Cependant le jeu de Véronique m'étonna; car au moment où je lui disais que je l'adorais, elle rougit jusqu'au blanc des yeux; il n'était pas possible de mieux jouer l'amoureuse.

Nous fixâmes le jour de la grande répétition au théâtre, et les comédiens, pour exciter la curiosité, annoncèrent la première représentation, huit jours à l'avance, en ces termes : *Nous donnerons l'Ecossaise de M. de Voltaire, traduite par une plume inconnue et nous la jouerons sans souffleur.*

Il me serait impossible de dire toutes les peines que j'eus après la répétition pour tranquilliser Rosalie. Elle était inconsolable, ses larmes coulaient en abondance, et, croyant me faire des reproches, elle me disait les choses les plus touchantes. Tu es amoureux de Véronique, me disait-elle, et tu n'as traduit cette pièce que pour avoir occasion de lui déclarer ton amour. Je parvins

à lui faire comprendre qu'elle avait tort, et à force de caresses vives et tendres, j'eus le bonheur de la calmer. Le lendemain, elle me demanda pardon de sa faiblesse, et pour la guérir de sa jalousie, elle me fit promettre de parler à Véronique en sa présence et en toute occasion. Elle poussa plus loin l'héroïsme ; s'étant levée la première, elle m'envoya une tasse de café par Véronique qui fut aussi étonnée que moi.

Rosalie avait un fonds de grandeur d'âme qui la rendait susceptible des plus nobles résolutions ; mais elle était, comme toutes les femmes, en proie à son premier sentiment, à ses premières impressions. Depuis lors, cette délicieuse personne ne me donna plus aucun témoignage de jalousie, et elle redoubla de bonté envers sa femme de chambre qui avait foncièrement de l'esprit, de la culture et de l'usage, et dont je me serais épris si j'avais eu le cœur libre.

Le jour de la représentation, je menai Rosalie dans une loge et elle voulut que Véronique y allât avec elle. M. de Grimaldi ne la quitta pas un instant. La comédie fut portée aux nues. Le théâtre, très-grand, était encombré par tout ce que la ville avait de mieux. Les comédiens, sans souffleur, se surpassèrent et furent vivement applaudis. La pièce eut cinq représentations de suite, et la salle ne désemplissait pas. Rossi, espérant peut-être que je lui en donnerais une autre, me demanda la permission d'offrir à ma dame une su-

perbe pelisse de loup-cervier qui lui fit beaucoup de plaisir.

J'aurais tout donné pour épargner la moindre peine à ma délicieuse amie, et pourtant voici comment, par irréflexion, je portai le trouble dans son âme. Je ne me le serais pardonné, si la Providence ne m'avait rendu l'instrument de son bonheur. J'ai quelque motif, me dit-elle un jour, de me soupçonner enceinte, mon cher ami, et ma joie est extrême en pensant que, peut-être, j'aurai le bonheur de te donner un gage chéri de mon amour.

— S'il vient à telle époque, il sera de moi, et je t'assure qu'il me sera cher.

— Et s'il venait deux ou trois semaines plus tôt, tu n'en serais pas sûr ?

— Sûr, non ; mais je l'aimerais de même : il serait de toi, et je l'adopterais.

— Il ne pourrait être que de toi, j'en ai la certitude. Oh ! mon Dieu ! que je suis malheureuse ! Non, il n'est pas possible, mon ami, que j'aie conçu avec Petri qui ne m'a connue qu'une fois et très-imparfaitement, tandis que, tu le sais, nous avons vécu si tendrement ensemble.

Elle pleurait à chaudes larmes. Calme-toi, mon cœur, je t'en conjure. Oui, tu as raison, c'est impossible. Tu sais que je t'adore, et je ne doute pas en effet que tu ne sois enceinte de moi, et de moi seul. Oui, si j'ai le bonheur que tu me donnes un

poupon joli comme toi, il sera bien le mien. Tranquillise-toi.

— Ah! comment me tranquilliser, maintenant que j'ai la certitude que tu as pu en douter?

Nous n'en parlâmes plus; mais je la voyais souvent triste et pensive, malgré mes tendres prévenances, mes continuelles caresses et ces mille riens qui exprimaient le véritable amour plus que toutes les paroles. Combien de fois je me suis fait d'amers reproches de lui avoir communiqué ma sotte supputation!

Quelques jours plus tard, elle me remit une lettre cachetée en me disant : Voilà une lettre que le valet de place m'a donnée en cherchant le moment de n'être pas vu de toi. Je me trouve offensée, mon cher ami, et je te remets le soin de me venger. Je fis appeler le domestique. De qui as-tu reçu cette lettre?

— D'un jeune homme que je ne connais pas, monsieur. Il m'a donné un écu en me priant de lui faire le plaisir de remettre cette lettre à madame sans être vu de vous, et il m'en a promis deux si je lui apporte la réponse demain aux *Banchi*. Je n'ai pas cru commettre une faute, monsieur, car madame était toujours maîtresse de vous le dire.

— C'est vrai; malgré cela je vous renvoie, parce que madame que voilà et qui m'a remis la lettre sans la décacheter, ainsi que vous le voyez, s'est trouvée outragée par votre démarche.

J'appelai le Duc pour qu'il le payât et tout fut

dit. J'ouvris la lettre, elle était de Petri. Rosalie me quitta, ne voulant pas en connaître le contenu. La voici :

« Je vous ai vue, ma chère Rosalie, au moment où vous sortiez d'une chaise à porteurs pour entrer au théâtre ; vous étiez servie par M. le marquis de Grimaldi qui est mon parrain. Je ne vous ai pas trompée, je pensais toujours à vous aller épouser à Marseille au printemps prochain, ainsi que je vous l'ai promis. Je vous aime constamment, et si vous êtes encore ma bonne Rosalie, je suis prêt à vous épouser ici en présence de tous mes parens. Si vous avez commis quelque faute, je vous promets de ne jamais vous en parler, car je sens que je dois malheureusement en être la cause. Dites-moi, je vous en supplie, si vous voulez que j'explique mes intentions à M. de Grimaldi, j'espère qu'il aura la bonté de vous répondre de moi. Je suis prêt à vous recevoir sans la moindre difficulté des mains mêmes du monsieur avec lequel vous vivez, à moins que vous ne soyez mariée avec lui. Songez, si vous êtes libre, que vous recouvrez votre honneur dès que celui qui vous a séduite devient votre époux. »

Cette lettre est d'un honnête homme qui mérite Rosalie, me dis-je, et moi je ne le serais pas, si je la lui refusais, à moins que je ne l'épouse sur-le-champ. Mais c'est à Rosalie à décider. Je l'appelle,

je lui donne la lettre en la priant de la lire avec attention. Elle m'obéit, puis elle me la rend en me demandant si je lui conseille d'accepter la proposition de Petri.

—Si tu l'acceptes, ma chère Rosalie, j'en mourrai de douleur; mais ne voulant pas te céder, mon honneur exige que je t'épouse, et j'y suis tout disposé.

A ces mots, cette adorable fille se jeta dans mes bras, en me disant avec l'accent de l'amour le plus vrai : Je n'aime et ne puis aimer que toi, mon tendre ami, mais il n'est pas vrai que ton honneur exige que tu m'épouses. Notre union est une convention du cœur, elle est réciproque, et cela suffit à mon bonheur.

— Chère Rosalie, je t'adore, mais je te prie de croire que tu ne peux pas être meilleur juge de mon honneur que moi-même. Si Petri est un homme à son aise et fait pour te rendre heureuse, je dois, de toute nécessité, te conseiller d'accepter sa main ou de prendre la mienne.

— Ni l'un ni l'autre; rien ne nous presse. Si tu m'aimes, je suis heureuse, car je n'aime que toi. Je ne répondrai pas à cette lettre, et je ne veux plus entendre parler de Petri.

— Sois bien sûre que je ne t'en parlerai jamais, mais je prévois que le marquis s'en mêlera.

— Je n'en doute pas, mais sois certain qu'il ne m'en parlera pas deux fois.

Après ce concordat, plus sincère que celui de deux potentats, je pris la résolution de quitter

Gênes dès que j'aurais reçu des lettres que j'attendais pour Florence et Rome. En attendant, je vivais avec ma chère Rosalie dans la douce paix de l'amour heureux : elle n'avait plus une ombre de jalousie, et M. de Grimaldi était le seul témoin de notre bonheur.

A cinq ou six jours de là, étant allé voir le marquis à son casino de Saint-Pierre d'Arena, il m'accueillit en me disant qu'il était heureux de me voir, car il avait à me parler d'une affaire qui devait m'intéresser particulièrement. Devinant qu'elle devait être la nature de l'affaire et sachant ce que j'avais à lui répondre, je le priai de vouloir s'expliquer. Voici ce qu'il me dit :

Un bon marchand de cette ville est venu, il y a deux jours, me présenter son neveu qui se nomme Petri. Il m'a dit que ce jeune homme est mon filleul, ce que je me suis rappelé facilement, et il m'a demandé ma protection pour lui. Je lui ai répondu qu'en ma qualité de parrain, je lui devais ma protection et qu'ainsi il pouvait y compter, en tant qu'il me serait possible de lui être utile.

Mon filleul étant resté seul avec moi, m'a dit avoir connu avant vous votre maîtresse à Marseille, qu'il avait promis de l'épouser au printemps prochain, qu'il l'a revue avec moi et que l'ayant suivie, il a su qu'elle vit avec vous. On lui a dit qu'elle est votre femme, mais ne l'ayant pas cru, il lui a écrit une lettre qui est tombée entre vos mains, et dans laquelle il lui annonçait qu'il

est prêt à l'épouser; mais qu'il n'a point reçu de réponse.

Ne pouvant se résoudre à perdre une espérance qui faisait son bonheur, ce jeune homme a pris résolution de recourir à mes bons offices pour savoir si Rosalie accepte sa proposition. Il se flatte qu'en me faisant connaître l'état avantageux de ses affaires, je pourrai vous répondre qu'il est en état de faire le bonheur d'une épouse. Je lui ai répondu que j'avais l'honneur de vous connaître et que ce serait à vous-même que j'en parlerais, après quoi je lui ferais savoir le résultat de notre entretien.

Avant de vous en entretenir, je me suis informé des affaires de ce jeune homme, et j'ai acquis la certitude qu'il est déjà en possession d'un capital considérable. Ses mœurs sont excellentes, ainsi que sa réputation, et son crédit est solidement établi sur la place. En outre, il est unique héritier de son oncle qui passe pour un homme très à son aise. Dites-moi, mon cher Casanova, la réponse que je dois lui faire.

— Que Rosalie le remercie et qu'elle le prie de l'oublier. Vous savez que nous partons dans trois ou quatre jours. Rosalie m'aime autant que je la chéris, et je suis prêt à l'épouser moi-même dès qu'elle le voudra.

— C'est précis, mais je crois qu'à un homme comme vous, la liberté doit être beaucoup plus chère que la possession d'une femme, quelque

belle qu'elle soit, contractée par des liens indissolubles. Me permettez-vous d'en parler moi-même à Rosalie?

— Vous n'avez pas besoin de ma permission. Parlez-lui, mais, bien entendu, que ce ne soit pas de ma part; car je l'adore et je ne puis pas vouloir lui donner le motif d'imaginer que le désir de m'en séparer ait jamais pu germer dans mon esprit.

— Si vous n'aimez pas que je me mêle de cette affaire, dites-le-moi franchement.

— Au contraire; je suis bien aise que vous puissiez affirmer que je ne suis pas le tyran d'une femme que j'idolâtre.

— Je lui en parlerai ce soir.

Pour laisser au marquis le temps de parler à ma Rosalie en toute liberté, je ne rentrai qu'à l'heure du souper. Le noble Génois soupa avec nous, et la conversation roula sur mille choses indifférentes. Après son départ, mon amie me rendit compte de leur entretien. Il lui avait parlé à peu près comme à moi, et ses réponses avaient été calquées sur la mienne, avec cette addition, qu'elle l'avait prié de ne plus lui parler de son filleul, ce que le marquis lui avait promis.

Croyant l'affaire coulée, nous nous occupâmes de nos préparatifs de départ; mais trois ou quatre jours après, et lorsque nous comptions qu'il n'y pensait plus, le marquis vint nous prier d'aller dîner avec lui à St-Pierre d'Arena, où ma Rosalie

n'avait jamais été. Je désire, madame, qu'avant de quitter ma belle patrie, vous ayez vu mon beau jardin, lui dit M. Grimaldi; ce sera pour moi un agréable souvenir de plus.

Nous nous y rendîmes le lendemain à midi. Il était avec un homme et une femme âgés auxquels il nous présenta. Il me présenta par mon nom, annonçant la demoiselle comme une personne qui m'appartenait.

Nous allâmes nous promener au jardin, où les deux vieux époux, prenant Rosalie au milieu, l'accablèrent de politesses et de complimens. Elle, gaie, heureuse, se mit à leur répondre en italien et les charma autant par son esprit que par la grâce qu'elle donnait aux fautes de langue qu'elle faisait.

On vint nous avertir qu'on avait servi; nous entrons dans la salle à manger et je fus frappé de voir six couverts. Il ne me fallut pas beaucoup de pénétration pour deviner le tour que le marquis me jouait, mais c'était trop tard. Nous nous mettons à table, et au même instant, voilà un jeune homme qui entre.

Vous vous êtes un peu fait attendre, lui dit le marquis; puis, sans attendre l'excuse obligée, il me l'annonça rapidement pour M. Petri, son filleul, neveu des autres convives, et il le fit asseoir à sa gauche, ayant placé Rosalie à sa droite. J'étais assis en face d'elle, et la voyant pâle comme la mort, le feu me monte au visage : la colère fer-

mentait dans tout mon être. Le procédé de cet autocrate en miniature me paraissait âcre ; c'était une surprise, un affront sanglant fait à ma Rosalie et à moi-même, affront que je devais laver dans le sang de celui qui n'avait pas craint de me le faire. Je fus tenté de le poignarder à table ; cependant, malgré le tumulte de mes esprits, je compris que je devais me contraindre et mordre le frein. Que pouvais-je faire ? Prendre Rosalie par le bras et sortir avec elle ? J'en eus la pensée ; mais prévoyant les suites autant pour elle que pour moi, je n'en eus pas le courage.

Jamais je n'ai passé à table une heure aussi cruelle que celle que je passai à ce fatal dîner. Nous ne mangeâmes rien ni Rosalie ni moi, et le marquis, qui servait tous les convives, eut la prudence de faire semblant de ne pas s'apercevoir que l'on enlevait les assiettes intactes. Pendant tout le dîner, il n'adressa la parole qu'à Petri et à son oncle, leur donnant occasion de faire parade de leur commerce. Au dessert, le marquis dit au jeune homme qu'il pouvait aller vaquer à ses affaires, et après lui avoir baisé la main, il partit en faisant une révérence à laquelle personne ne répondit.

Petri était un jeune homme d'environ vingt-quatre ans, d'une taille moyenne, d'une figure ordinaire, mais douce et honnête ; fort respectueux, il ne parlait pas avec beaucoup d'esprit, car il faut être libre pour en montrer ; mais il ré-

pondait avec bon sens. Tout bien pesé, je ne le trouvais pas indigne de Rosalie, mais je frémissais en pensant que je ne pouvais consentir à la voir devenir sa femme qu'en la perdant. Après son départ, le marquis se plaignit à son oncle qu'il ne lui eût jamais présenté ce jeune homme auquel il aurait pu être très-utile dans son commerce. Ce qui n'a pas eu lieu jusqu'ici, ajouta-t-il d'un ton significatif, aura lieu à l'avenir, car je veux contribuer à sa fortune. A ces mots l'oncle et la tante, qui sans doute avaient le mot, firent de cent façons l'éloge de leur neveu, et finirent par dire que, n'ayant point d'enfans, ils étaient charmés que Petri, qui devait être leur héritier, eût le bonheur d'être jugé digne de la protection de son excellence. Il nous tarde, ajoutèrent-ils, de voir la demoiselle de Marseille qu'il doit épouser; nous l'accueillerons dans nos bras comme une fille bien aimée.

Rosalie me dit tout bas qu'elle n'en pouvait plus, et me supplia de la reconduire chez nous. Je me levai, et saluant la compagnie avec dignité et froideur, nous partîmes. Le marquis était visiblement déconcerté. Ne sachant que dire, le marquis en nous accompagnant jusqu'à la porte, balbutia quelques complimens, disant à Rosalie qu'il n'aurait pas l'honneur de la voir le soir, mais que le lendemain il ne manquerait pas de lui présenter ses devoirs.

A peine libres et tête-à-tête, nos poitrines se

dégonflèrent, nous respirâmes avec plus de facilité, et nous parlâmes pour dissiper l'affreux cauchemar qui pesait sur nos âmes.

Rosalie trouva comme moi que le marquis nous avait joué un tour affreux. Elle me dit que je devais lui écrire un billet pour le prier de ne plus se donner la peine de venir chez nous. Je trouverai, lui répondis-je, l'occasion de nous venger, mais je ne crois pas que je fisse bien de lui écrire. Hâtons notre départ et recevons-le demain avec cette réserve et cette froide politesse qui témoignent à la fois la défiance et l'indignation; surtout pas la moindre réponse à tout ce qu'il pourra dire touchant son filleul. Si Petri m'aime, me dit-elle, je le plains, car je le crois honnête homme, et je ne saurais lui en vouloir de s'être trouvé à ce dîner, car il est possible qu'il n'ait pas su que cela devait m'offenser. Mais quand j'y pense, je frémis, mon ami; car j'ai cru mourir quand nos regards se sont rencontrés! Pendant tout le dîner, il lui a été impossible de voir mes yeux, car je les ai toujours tenus presque fermés, et d'ailleurs, il ne pouvait guère me voir. M'a-t-il regardée en parlant?

— Non, il n'a regardé que moi. Je le plains au reste comme toi, car il a l'air d'un honnête garçon.

— Le malheur est passé, et j'espère que j'aurai bon appétit à souper. As-tu fait attention à ce que disait la tante? elle était certainement du com-

plot. Elle a cru me séduire en disant qu'elle veut me traiter comme sa propre fille. Au reste, elle a l'air d'une très-bonne femme.

Nous soupâmes bien, et une nuit heureuse nous disposa à oublier l'affront que le marquis nous avait fait. A notre réveil, nous en plaisantâmes. Il vint nous voir le soir, le marquis, et m'abordant d'un air confus et mortifié, il me dit qu'il sentait tout le tort qu'il avait de m'avoir surpris de la sorte, qu'il m'en demandait pardon, mais qu'il était prêt, s'il était possible de réparer sa faute, à me donner telle satisfaction que je pourrais désirer.

Rosalie ne me laissa pas le temps de répondre. Si vous sentez, lui dit-elle, que vous nous avez outragés, nous nous croyons suffisamment vengés et par conséquent satisfaits. Mais dorénavant, monsieur, nous nous tiendrons sur nos gardes vis-à-vis de vous, quoique cela soit à peu près inutile, puisque nous sommes sur notre départ.

En achevant cette fière réponse, elle lui fit une profonde révérence et passa dans sa chambre.

Resté seul avec moi, voici le discours que me tint M. Grimaldi :

Je m'intéresse infiniment au bonheur de votre maîtresse, et comme je sais par expérience qu'il est impossible qu'elle soit long-temps heureuse dans l'état incertain et précaire où elle se trouve; que je suis persuadé au contraire qu'avec le caractère d'épouse elle ne pourrait manquer de l'ê-

tre avec un jeune homme aussi doux et aussi bien né que mon filleul, je me suis déterminé à vous le faire connaître à tous deux; car Rosalie même ne le connaissait que très-imparfaitement. Pour y parvenir, je me suis servi d'un moyen déloyal, j'en conviens; mais vous me le pardonnerez, j'en suis sûr, en faveur de la bonne intention. Je vous souhaite un heureux voyage, et je désire que vous viviez long-temps heureux avec cette charmante fille. Je vous prie de me donner de vos nouvelles et de compter sur mon amitié, sur mon crédit et sur tout ce qui peut dépendre de moi, et en toute occasion. Avant de vous quitter, il me reste à vous confier une seule chose pour que vous puissiez vous faire une juste idée de l'excellent caractère du jeune Petri, dont, à ce qu'il dit, Rosalie peut seule faire le bonheur.

Il ne m'a fait la confidence que vous allez entendre que lorsqu'il a vu que je refusais absolument de me charger d'une lettre qu'il avait écrite à Rosalie, désespérant de trouver un autre moyen de la lui faire parvenir. Après m'avoir assuré que Rosalie l'avait aimé, et que par conséquent elle ne pouvait avoir contre lui aucun sentiment d'aversion, il a ajouté que si elle ne pouvait pas se déterminer à lui donner sa main par la crainte, peut-être, d'être enceinte, il consentirait à différer son mariage jusqu'après ses couches, pourvu qu'elle pût se déterminer à rester à Gênes dans quelque endroit où elle pût vivre ignorée de tout le

monde, de lui excepté. Il s'offre de fournir à toutes les dépenses pour son entretien. Il a accompagné ce raisonnement d'une réflexion fort sage. Des couches prématurées après son mariage préjudicieraient à son honneur et au mien, ainsi qu'à l'attachement que mes parens doivent avoir pour nos enfans; et si Rosalie devient ma femme, je veux qu'elle soit parfaitement heureuse.

A ces mots, Rosalie, qui sans doute, curieuse comme une femme, avait écouté à la porte, entre et me confond par ces paroles :

Si M. Petri ne vous a pas dit qu'il est possible que je sois enceinte de lui, c'est un très-honnête garçon; mais c'est moi qui vous le dis. La chose me semble difficile, mais elle est au nombre des possibles. Dites-lui, monsieur, que je resterai à Gênes jusqu'après mes couches, si je suis grosse, ce que j'ignore, ou jusqu'à ce que j'aie acquis la certitude que je ne le suis pas. Dites-lui qu'alors je partirai pour aller rejoindre mon ami que voilà, partout où il pourra être. Si j'accouche, l'époque me démontrera la vérité. Si je ne puis douter que l'enfant appartienne à M. Petri, je serai prête à l'épouser; mais s'il peut se convaincre lui-même qu'il ne peut lui appartenir, j'espère qu'il sera assez raisonnable pour ne plus penser à moi. Quant à la dépense pour mon entretien et le lieu de ma retraite, veuillez aussi lui dire qu'il n'a aucune peine à se donner.

J'étais pétrifié, car je voyais là le fruit de ma

fatale imprudence, et j'en avais le cœur déchiré. Le marquis me demanda si je l'autorisais à se charger de cette commission, et je lui répondis que ne pouvant avoir d'autre volonté que celle de mon amie, je le priais de se régler sur sa décision. Il partit fort content, car il prévoyait que l'affaire qu'il avait tant à cœur irait au gré de ses vœux, une fois qu'il pourrait à loisir influencer Rosalie. Les absens ont toujours tort. Tu veux donc me quitter, Rosalie? lui dis-je quand nous fûmes seuls.

— Oui, mon doux ami, mais ce ne sera pas pour long-temps.

— Je prévois que nous ne nous reverrons jamais plus.

— Pourquoi, mon cœur, si je puis compter sur ta constance? Écoute-moi, mon ami : mon honneur et le tien m'ordonnent, si je suis enceinte, d'assurer Petri que je ne le suis pas de lui, et toi en même temps que je le suis véritablement de toi.

— Je n'en douterai jamais, ma chère Rosalie.

— Tu en as douté une fois, mon ami, et cela suffit. Notre séparation va me coûter d'amères larmes, mais elle est nécessaire à ma conscience et à mon bonheur à venir. J'espère que tu m'écriras, et après mes couches, ce sera ton affaire de m'indiquer le moyen de te rejoindre. Si je ne suis pas enceinte, notre réunion pourra avoir lieu dans une couple de mois au plus tard.

— Quelque douleur que ta résolution me cause, je dois m'y soumettre, car je me suis promis de ne jamais te contrarier. Je crois que tu ne peux te retirer que dans un couvent, et je ne vois que le marquis qui puisse t'en procurer un et t'y protéger comme un père. Faut-il que je lui en parle? Je te laisserai une somme suffisante pour tes besoins.

— La somme ne sera pas grande. Quant à M. Grimaldi, il est de son honneur de s'occuper de me trouver un asile : je ne crois pas qu'il soit nécessaire que tu lui en parles.

Elle pensait juste, et je ne pus m'empêcher d'admirer le tact naturel de cette jeune fille vraiment étonnante.

Le lendemain, j'appris que le soi-disant Iwanoff s'était évadé une heure avant l'arrivée des sbires qui l'auraient conduit en prison à la réquisition du banquier qui avait découvert qu'une lettre de crédit qu'il lui avait présentée était fausse. Il s'était sauvé à pied, laissant tous ses effets, de sorte que le banquier en fut pour peu de chose.

Le jour suivant, le marquis vint rendre compte à Rosalie que son filleul n'avait rien trouvé à redire à son projet. Il ajouta qu'il espérait qu'elle se déterminerait à devenir sa femme après ses couches, lors même que l'enfant ne lui appartiendrait pas.

— Il est le maître de l'espérer, lui dit Rosalie en souriant.

— Il espère aussi que vous lui permettrez quelquefois d'avoir l'honneur de vous rendre ses devoirs. J'ai parlé à la supérieure du couvent de ** qui est un peu ma parente. Vous aurez deux chambres, et une femme fort comme il faut vous tiendra compagnie, vous servira et vous accouchera au besoin. J'ai fait le prix de votre pension par mois. Tous les matins je vous enverrai un homme de confiance, qui communiquera avec votre gouvernante et qui m'apportera vos ordres. J'irai aussi vous faire quelques visites à la grille lorsque vous me le permettrez.

Ce fut alors à moi à remercier le marquis : triste nécessité imposée par les convenances. C'est à vous, monsieur le marquis, lui dis-je, que je confie ma Rosalie, et je compte la placer en de sûres mains. Je partirai dès qu'elle se sera rendue toute seule au couvent avec une lettre que je vous prie de lui remettre pour la supérieure. Je vais l'écrire à l'instant, me dit-il; et comme Rosalie lui avait dit d'avance qu'elle voulait payer elle-même tout ce qui pouvait être nécessaire à son entretien, il lui remit par écrit l'accord qu'il avait fait. Je suis, lui dit Rosalie, décidée à m'enfermer dès demain, et je serai bien aise de vous voir un moment le jour après. J'y serai, répondit le marquis, et vous pouvez être sûre que je ne négligerai rien de ce qui pourra vous rendre votre retraite agréable.

Nous passâmes la nuit la plus triste. L'amour

n'interrompit qu'à peine nos plaintes, nos consolations alternatives qui ne finissaient pas. Nous nous jurions de n'être jamais que l'un à l'autre, et nos sermens étaient sincères comme le sont toujours ceux de deux êtres qui s'aiment avec passion, mais qui doivent être confirmés par le destin qu'aucun mortel ne peut connaître.

Rosalie, les yeux rouges et humides de pleurs, s'occupa toute la matinée à faire ses paquets avec Véronique qui pleurait aussi, et que je ne regardais pas, parce que je me voulais du mal de la trouver jolie. Rosalie ne voulut accepter que deux cents sequins, me disant que si elle en avait besoin, les moyens de lui en envoyer ne me manqueraient pas. Après avoir prié Véronique d'avoir des attentions pour moi durant les deux ou trois jours que je devais encore passer à Gênes, elle me fit une révérence muette et sortit suivie de Costa qui l'accompagna jusqu'à la chaise à porteur. Deux heures après, un domestique du marquis vint prendre ses effets, et je restai seul, triste et abattu, jusqu'à l'arrivée de ce seigneur qui vint me demander à souper, me conseillant d'inviter Véronique à nous tenir compagnie. C'est une fille de mérite, me dit-il, que vous ne connaissez pas bien et que vous ne serez pas fâché de mieux connaître. Quoique un peu surpris, je ne m'arrêtai pas à réfléchir aux intentions insidieuses du fin Génois, et j'allai prier Véronique de nous faire ce plaisir. Elle reçut mon invitation avec politesse,

en me disant qu'elle sentait tout le prix de l'honneur que je lui faisais.

J'aurais été le plus ignare des hommes, si je n'avais pas reconnu clairement que le rusé marquis était venu à bout du projet qu'il avait astucieusement médité, et qu'il m'avait dupé comme un véritable apprenti. Quoique j'eusse de forts motifs d'espérer que Rosalie me serait rendue, je ne pouvais douter que le marquis n'employât toutes les ressources de son esprit subtil pour la séduire, et j'avais tout à craindre qu'il ne réussît. Cependant je m'étais mis dans la nécessité de dissimuler et de laisser faire.

M. de Grimaldi avait près de soixante ans; il était épicurien dans toute la force du terme, fort joueur, riche, éloquent, grand politique, très-estimé dans sa patrie, et il avait une grande connaissance des hommes et du cœur des femmes en particulier. Il avait beaucoup vécu à Venise, pour mieux jouir de sa liberté et des plaisirs de la vie. Il n'avait jamais été marié, disant qu'il connaissait trop les femmes, qui veulent être esclaves ou tyrans, et qu'il ne voulait ni tyranniser personne ni être aux ordres de qui que ce fût. Il trouva le moyen de retourner à Venise qu'il affectionnait, malgré la loi qui défend à tout patricien qui a été revêtu de la dignité de doge de jamais quitter le sol de la patrie. Quoiqu'il m'accablât de prévenances amicales, il sut conserver un air de supériorité qui m'en imposa. Il se connaissait sans

doute cette supériorité qui seule put lui donner la hardiesse de me faire dîner avec Petri. Je sentais que j'avais été joué, et je me crus obligé de le forcer à m'estimer en me comportant comme je le fis. Ce fut par un sentiment de reconnaissance qu'il voulut m'applanir le chemin de la conquête de Véronique qu'il jugeait très-propre à me consoler de la perte de Rosalie.

A table je ne pris presque aucune part à la conversation, mais le marquis mit Véronique en train de raisonner, et elle brilla. Il me fut facile de juger qu'elle avait plus d'esprit et de connaissances que Rosalie ; mais dans la disposition d'esprit où j'étais, c'était le véritable moyen de me déplaire. M. Grimaldi, fâché de me voir triste, me força, pour ainsi dire, de prendre part à la conversation. Comme il me reprochait amicalement mon silence, Véronique dit avec un sourire plein de grâce, que j'avais raison de me taire après la déclaration d'amour que je lui avais faite et qu'elle avait si mal accueillie. Fort étonné, je lui dis que je ne me souvenais pas de l'avoir aimée et moins encore de le lui avoir dit; mais je fus forcé de rire quand elle me dit d'un air plein de finesse que ce jour-là elle s'appelait Lindane. Cela, lui répliquai-je, ne pouvait m'arriver qu'en jouant la comédie, car l'homme qui se déclare amoureux par des paroles est un sot : c'est par des actions que l'homme d'esprit fait connaître son amour.

— C'est bien vrai, cependant madame en fut alarmée.

— Point du tout, Véronique; elle vous aimait.

— Je le sais, malgré cela je l'ai vue jalouse.

— Si elle le fut, elle eut bien tort.

Ce dialogue, très-peu amusant pour moi, le fut beaucoup pour le marquis qui me dit, en me quittant, que le lendemain il irait rendre ses devoirs à Rosalie, et que le soir, si je voulais lui donner à souper, il m'en apporterait des nouvelles. Je lui répondis, comme de raison, qu'il serait le bienvenu.

Véronique, après m'avoir conduit dans ma chambre, me pria de me faire servir par mes domestiques, car madame n'y étant plus, on pourrait porter sur elle des jugemens défavorables. Vous avez raison, mademoiselle; ayez la bonté de m'envoyer le Duc.

Le lendemain, je reçus une lettre de Genève. Elle était de mon voluptueux ami le syndic, qui m'annonçait qu'il avait présenté de ma part à M. de Voltaire la traduction de l'Écossaise et la lettre fort honnête dans laquelle je lui demandais pardon d'avoir pris la liberté de travestir en italien sa belle prose française. Il me disait clair et net qu'il avait trouvé ma traduction mauvaise.

Mon amour-propre fut tellement irrité de cette nouvelle et de l'impolitesse qu'il commettait en ne répondant pas à ma lettre, à laquelle il ne pouvait pas trouver le défaut qu'il accusait à ma traduc-

tion, que je devins l'ennemi mortel de ce grand homme. Je l'ai critiqué par la suite dans tous les ouvrages que j'ai publiés, croyant me venger en lui faisant du tort, tant la passion m'aveuglait. Je sens aujourd'hui que ces faibles piqûres ne peuvent nuire qu'à moi seul, si jamais mes écrits arrivent à leur adresse. La postérité me mettra au nombre des Zoïles que l'impuissance déchaîna contre ce grand génie qui a fait faire à la civilisation et au bonheur des hommes des pas de géant, et auquel les amis de la liberté et de la raison devraient élever des autels. Les seuls torts qu'on puisse reprocher à ce grand homme sont ses diatribes contre la religion. S'il avait été sage philosophe, il n'aurait jamais parlé sur ces matières; car en supposant même que tout ce qu'il a dit soit vrai, il ne devait pas ignorer que la religion est nécessaire à la morale des peuples, et que le bonheur des nations dépend de la morale des peuples.

CHAPITRE VI.

Je suis amoureux de Véronique. — Sa sœur. — Ruse contre ruse. — Ma victoire. — Désappointement réciproque.

Je n'ai jamais aimé à manger seul, ce qui m'a toujours empêché de penser à me faire ermite, quoique j'aie eu l'idée assez fugitive de me faire moine, métier comme un autre, et peut-être le meilleur de tous, quand, sans renoncer à certains plaisirs de la vie, on peut vivre dans une sainte oisiveté. Cette répugnance donc me fit ordonner deux couverts, car, d'ailleurs, Véronique, après avoir soupé avec moi et le marquis, avait droit à

cette distinction, que lui méritaient en outre son esprit et sa beauté.

Ne voyant que Costa derrière ma chaise, je lui demandai où était le Duc. Il me dit qu'il était malade. Dans ce cas, passez derrière la chaise de mademoiselle, lui dis-je. Il obéit, mais en souriant. Où ne se niche pas l'orgueil! et quoique le plus risible soit celui des valets, il va souvent chez eux jusqu'à la morgue.

Ce jour-là Véronique me parut plus jolie. Son maintien libre ou réservé à propos me convainquit qu'elle n'était pas novice, et qu'elle aurait su jouer facilement le rôle d'une princesse dans une société choisie. Cependant telle est la bizarrerie du cœur humain, je m'affligeais sincèrement de voir qu'elle me plaisait, et je ne m'en consolais qu'en pensant que sa mère devait venir la reprendre dans la journée. J'adorais Rosalie, et mon cœur saignait encore; notre séparation était trop récente.

La mère vint que nous étions encore à table. Elle fut ébahie de l'honneur que je faisais à sa fille et m'en fit les plus vifs remercîmens. Vous ne devez point me remercier, madame, car c'est votre fille qui m'honore, puisqu'elle est belle, spirituelle et sage. Remercie monsieur, ma fille, des beaux présens qu'il te fait, puisque tu es laide, sotte et folle, dit la mère; puis elle ajouta : Mais comment as-tu eu l'audace de t'asseoir à la table de monsieur avec une chemise sale?

— Vous me feriez rougir, ma mère, si je ne savais que vous vous trompez, car il n'y a pas deux heures que je l'ai mise toute blanche.

— Madame, dis-je à la mère, il est difficile qu'une chemise paraisse blanche sur la peau de votre fille.

Ce compliment fit rire la mère et flatta beaucoup la fille. Aussi lorsque la mère lui eut dit qu'elle était venue pour la reconduire chez elle, Véronique, avec un sourire plein de finesse, lui dit-elle : Maman, vous n'êtes pas sûre de faire un grand plaisir à monsieur en me remmenant vingt-quatre heures avant son départ. Au contraire, ajoutai-je machinalement; cela me ferait beaucoup de peine. Dans ce cas, monsieur, répliqua la mère, elle peut rester; mais la décence veut que je vous envoie sa jeune sœur qui couchera avec elle. Vous m'obligerez, madame. Et là-dessus je les laissai seules.

Cette Véronique m'embarrassait, car je ne pouvais me dissimuler que j'en étais épris; et du caractère dont je me connaissais, je devais redouter une résistance calculée.

La mère étant entrée dans ma chambre, où je m'étais mis à écrire, me souhaita un bon voyage et me réitéra qu'elle enverrait sa fille Annette. Elle vint effectivement vers le soir accompagnée d'une servante, et après avoir baissé son *mezzaro* et m'avoir baisé la main avec beaucoup de mo-

destie, elle courut toute joyeuse embrasser sa sœur.

Curieux de voir la figure de cette jeune fille, je demandai des flambeaux, et je fus frappé par l'aspect d'une blonde comme je n'en avais jamais vu. Ses cheveux, ses sourcils et les longs cils de ses paupières étaient couleur d'or pâle et presque plus blancs que sa peau qui était d'une finesse extrême. Elle avait la vue extrêmement basse, mais ses yeux grands et bien fendus étaient d'un azur pâle et brillaient d'une merveilleuse beauté. Elle avait la bouche la plus mignonne qu'il soit possible d'imaginer; mais ses dents, quoique fort régulières, étaient d'un émail moins blanc que sa peau : sans ce défaut, Annette aurait pu passer pour une beauté achevée.

La délicatesse de ses yeux lui rendait pénible une lumière trop brillante, mais debout devant moi, elle avait l'air de trouver du plaisir à se voir l'objet de mon examen. Mes regards s'arrêtaient avec une avide complaisance sur la moitié de deux petits globes encore en espérance, et d'une blancheur qui me faisait deviner tout ce que le reste du corps avait de ravissant. Véronique était moins généreuse, sous ce rapport. On voyait bien que sa gorge devait être magnifique, mais un voile jaloux la cachait soigneusement à tous les regards. Elle fit asseoir sa sœur auprès d'elle pour la faire travailler, mais voyant ses jolies petites mains obligées de tenir la toile à quatre pouces de ses

yeux, je lui dis que la nuit au moins, elle devait épargner sa vue, et elle quitta l'ouvrage comme par obéissance.

Le marquis vint à son ordinaire, et Annette qu'il n'avait jamais vue, lui parut, comme à moi, une miniature étonnante. Autorisé par son âge et par la supériorité de son rang, le voluptueux vieillard osa passer sa main sur la jolie gorge de la jeune fille, qui, trop respectueuse pour se permettre de contrarier monseigneur, le laissa faire, sans en montrer la moindre humeur. Il y avait dans son fait autant d'innocence que de coquetterie.

La femme qui, par le peu qu'elle montre, parvient à inspirer de la curiosité à un homme, a fait les trois quarts du chemin nécessaire pour le rendre amoureux; car l'amour est-il autre chose qu'une curiosité? je ne le crois pas, et ce qui le prouve, c'est que l'amour s'éteint dès que la curiosité est satisfaite; mais il est certain que la curiosité de l'amour est la plus forte qu'il y ait, et Annette m'avait déjà rendu curieux.

M. Grimaldi dit à Véronique que Rosalie la priait de rester avec moi jusqu'à mon départ, et elle fut aussi étonnée que moi d'entendre cette prière. Veuillez lui dire, je vous prie, dis-je au marquis, que mademoiselle a prévenu ses désirs, et que pour cela elle a fait venir sa sœur Annette. Deux, mon cher ami, me répondit le fin Génois, valent toujours mieux qu'une.

Après ces propos, nous laissâmes les deux sœurs ensemble et nous passâmes dans ma chambre, où il me dit : Votre Rosalie est contente, et vous devez vous féliciter d'avoir fait son bonheur, car je suis sûr qu'elle deviendra heureuse. Je suis fâché seulement que toutes les raisons de convenance s'opposent à ce que vous alliez la voir.

— Vous en êtes amoureux, monsieur le marquis.

— Je l'avoue, mais je suis vieux et j'en suis fâché.

— Cela ne fait rien; elle vous aimera tendrement, et si Petri devient son mari, je suis certain qu'elle ne pourra jamais avoir pour lui qu'une amitié passive. Vous m'écrirez à Florence comment elle l'aura reçu.

— Restez encore trois jours ici, et vous le saurez : en attendant, ces deux beautés vous feront trouver les heures plus courtes.

— C'est précisément parce que je prévois qu'elles pourraient facilement atteindre ce but que je veux partir demain. Véronique m'épouvante.

— Je ne vous croyais pas homme à vous laisser épouvanter par une jolie femme.

— J'ai peur qu'elle n'ait jeté sur moi un dévolu fatal, car je la crois encline à faire parade de maximes. Je ne puis aimer que Rosalie.

— A propos! voici une lettre d'elle.

Je me retirai dans l'angle d'une fenêtre pour

lire une lettre dont les caractères me faisaient battre le cœur avec violence ; voici ce qu'elle contenait :

« Mon cher ami, je m'aperçois que tu m'as confiée aux mains d'un père tendre qui ne me laissera manquer de rien jusqu'au moment où je n'aurai plus le moindre doute sur mon état. C'est un nouveau bienfait que je dois à ton excellent cœur. J'aurai soin de t'écrire à l'adresse que tu m'enverras. Si Véronique te plaît, mon cher ami, je sens que j'aurais tort d'en être jalouse dans ce moment. Je pense que, si tu la recherches, elle ne pourra pas te résister, et je serai heureuse d'apprendre qu'elle contribue à dissiper ta tristesse qui m'afflige profondément. Écris-moi quelques lignes, je t'en prie, avant ton départ. »

M'étant rapproché du marquis, je lui présentai la lettre en le priant d'en prendre connaissance. Il en fut vivement ému.

Oui, me dit-il, cette adorable fille me trouvera père tendre et ami dévoué, et si elle croit devoir épouser mon filleul et qu'il ne la traite pas aussi bien qu'elle le mérite, il ne la possédera pas longtemps. Elle sera même l'objet de ma sollicitude après ma mort, si je puis parler ainsi, car avant de mourir elle aura part à ma fortune. Mais entendez-vous ce qu'elle vous dit au sujet de Véronique? Je ne la crois pas une vestale, quoi-

que je ne sache pas la moindre anecdote sur son compte.

J'avais ordonné quatre couverts; ainsi Annette vint se mettre à table avec nous sans se faire prier. Le Duc s'étant présenté, je lui dis que s'il était malade, il pouvait aller se coucher. Je me porte fort bien, me dit-il. J'en suis bien aise, mais sortez; vous me servirez à table quand je serai à Livourne.

Je m'aperçus que Véronique était charmée de cette exclusion, et je pris à l'instant la résolution de former le siége d'une place qui m'intéressait de plus en plus. Ainsi pendant tout le souper je m'occupai beaucoup d'elle, lui tenant des propos très-significatifs, tandis que le marquis plaisantait avec Annette. M'adressant à cet aimable seigneur, je lui demandai s'il croyait que je pusse trouver pour le lendemain une felouque pour me rendre à Lerci.

— Oui, pour telle heure que vous voudrez et avec autant de rameurs que vous désirerez; mais j'espère que vous différerez votre départ de trois ou quatre jours.

— Non, dis-je en lorgnant Véronique, car ce délai pourrait me coûter cher. Mais la fine matoise répondit à mon coup d'œil par un sourire qui me fit comprendre que ma pensée était arrivée à son adresse.

Quand nous eûmes quitté la table, je pris Annette et m'amusai à la catéchiser, pendant que le

marquis s'entretenait avec Véronique. Au bout d'un quart d'heure, il s'approcha et me dit : On m'a excité à vous demander de rester quelques jours, ou au moins de souper encore ici demain.

— A la bonne heure. Nous parlerons donc de quelques jours pendant le souper de demain.

— Victoire ! s'écria le marquis, et Véronique se montra très-sensible à ma complaisance. Quand notre convive fut parti, je demandai à ma nouvelle gouvernante si je pouvais envoyer Costa se coucher.

— Puisque j'ai ma sœur avec moi, on ne pourra concevoir aucun soupçon outrageux.

— Vous consentez, ma chère, et cela me fait beaucoup de plaisir. Je vais donc vous livrer ma tête.

Elle se mit à me coiffer de nuit, mais elle ne répondit pas un mot à tous les propos galans que je lui tins. Lorsque je fus sur le point de me coucher, elle me souhaita la bonne nuit, et moi je voulus l'embrasser pour lui rendre son compliment. Elle me repoussa et s'éloigna, ce qui me surprit fort. Elle allait me quitter quand je lui dis d'un air sérieux et poli : Restez, je vous prie, j'ai besoin de vous parler, asseyez-vous près de moi. Pourquoi m'avez-vous refusé un plaisir qui, à la fin, n'est qu'une simple marque d'amitié ?

— Parce qu'il est impossible que, tels que nous sommes, nous en demeurions aux simples

termes d'amis, et que nous ne pouvons pas être amans.

— Amans! et pourquoi ne pouvons-nous pas l'être, puisque nous sommes libres ?

— Parce que je ne suis pas libre de certains préjugés que vous n'avez pas.

— J'ai jugé votre esprit supérieur aux préjugés.

— Il y en a qu'une femme doit respecter. La supériorité dont vous entendez parler est une supériorité pitoyable qui est toujours dupe d'elle-même. Que deviendrais-je, monsieur, si je m'abandonnais aux sentimens que vous m'inspirez ?

— Je m'attendais à cela, ma chère Véronique. Les sentimens que je vous inspire ne sont pas ceux de l'amour. Non, s'ils l'étaient, ils seraient égaux aux miens, et l'amour vous indiquerait à briser les liens des préjugés qui l'entravent.

— J'avoue que vous ne m'avez pas encore fait tourner la tête, mais je sais que, malheureusement, votre départ ne me laissera pas tranquille.

— Si cela est vrai, Véronique, il n'y aura pas de ma faute. Mais dites-moi ce que je pourrais faire pour votre bonheur pendant mon court séjour ici?

— Rien, parce que nous ne pouvons être sûrs de l'un à l'égard de l'autre.

— J'entends ce que vous voulez dire, mais je dois vous dire que je suis résolu de ne ja-

mais me marier avant d'être devenu l'ami de ma femme.

— C'est-à-dire que lorsque vous aurez cessé d'être son amant?

— Précisément.

— Vous voulez finir par où je veux commencer.

— Puissiez-vous être heureuse, mais vous jouez gros jeu.

— Eh bien! c'est tout perdre ou tout gagner.

— C'est selon. Mais sans filer plus loin le sentiment, il me semble, belle Véronique, que nous pourrions badiner avec l'amour sans conséquence, et passer ensemble des momens heureux que les préjugés n'auraient pas le temps de venir troubler.

— C'est possible; mais on se brûle à ce jeu, et j'en crains jusqu'à la pensée, car elle pourrait me séduire. Oh! non, non, je vous en prie, laissez-moi : tenez, voilà ma sœur qui s'alarme de me voir dans vos bras.

— Eh bien! je vois que j'ai tort. Rosalie s'est trompée.

— Quoi! qu'a-t-elle pu penser?

— Elle a pensé que vous seriez bonne; elle me l'a écrit.

— Elle est bien heureuse, si elle n'a pas eu à se repentir de l'avoir été trop.

— Adieu, Véronique.

J'étais fâché d'avoir fait la moindre entreprise, car dans ces sortes d'affaires le dépit accompagne

toujours le manque de succès. Je me promis de la laisser dans ses maximes vraies ou feintes, mais à mon réveil, l'ayant vue s'approcher de mon lit d'un air doux et amical, je changeai subitement de dessein; j'avais dormi sur mon dépit et j'étais amoureux. Je crus qu'elle s'était repentie, et j'espérai de la trouver plus complaisante à la seconde attaque. Prenant un maintien à l'unisson, je déjeûnai en plaisantant avec elle et sa sœur. Je me comportai de même à dîner et le ton de gaîté dans lequel M. Grimaldi nous trouva le soir lui fit penser, sans doute, que nous étions sur le pied de l'intimité, et il nous en fit compliment. Voyant que Véronique se comportait comme si le marquis avait deviné, je me crus certain de la posséder après souper, et dans l'ivresse que m'inspirait cette certitude, je leur promis à souper de rester encore quatre jours. Bravo! bravo! Véronique, s'écria le marquis, faites toujours ainsi usage de vos droits. Vous êtes faite pour exercer un empire absolu sur tous ceux qui vous aiment.

Il me semblait qu'elle devait dire quelque chose pour diminuer un peu la certitude qu'exprimait le marquis, mais nullement; elle semblait jouir de son triomphe, ce qui la rendait plus belle; elle se pavanait, et moi, subjugué par mon bonheur en perspective, je la regardais avec l'air modeste d'un vaincu qui s'énorgueillit de sa chaîne. J'avais la bonhomie de prendre ce manége pour un présage de ma victoire imminente. Cela fit que

j'évitai d'entretenir à part M. de Grimaldi, pour ne pas me voir obligé de le désabuser, s'il m'avait fait des questions. Il nous dit en partant qu'étant obligé de s'absenter le lendemain, il ne pourrait avoir le plaisir de nous voir que le jour après.

— Voyez-vous, me dit-elle dès que nous fûmes seuls, combien je suis facile à laisser croire ce qu'on veut? J'aime mieux que l'on croie que je suis bonne comme vous l'entendez, que de me laisser supposer ridicule; car c'est là la gracieuse épithète dont on décore une honnête fille qui a des principes. N'est-ce pas?

— Non, ma ravissante Véronique, non. Ne craignez pas surtout cette épithète de ma part; mais je dirais que vous me haïssez, si vous alliez me faire passer une nuit infernale en vous refusant comme hier à ma vive tendresse. Sachez que, pendant le souper, vous m'avez embrasé.

— Ah! je vous en prie, monsieur, modérez-vous, je vous le demande en grâce. Demain, je ne vous embraserai pas. Oh! pour le coup.........

Je l'avais mise en colère en portant une main téméraire aussi haut que je le voulais, et en m'étant rendu maître du sanctuaire. Elle me repoussa et s'enfuit. Trois ou quatre minutes après, sa sœur vint pour me déshabiller. Je lui dis avec douceur d'aller se coucher, ayant besoin de passer quelques heures à écrire; mais ne voulant pas que cette innocente partît humiliée, j'ouvris ma cassette, et je lui fis présent d'une montre. Elle la

prit modestement en me disant : C'est pour ma sœur , n'est-ce pas ? monsieur.

— Non, charmante Annette , c'est à vous que j'en fais présent. Elle fit un saut de joie , et je ne pus empêcher qu'elle me baisât la main.

Je me mis à écrire à Rosalie une lettre de quatre pages , j'étais dans un trouble extrême et fort mécontent de moi et des autres. Je déchirai ma lettre sans la relire , et faisant effort pour me calmer, j'en écrivis une seconde plus raisonnable, où sans dire un mot de Véronique, j'annonçais à ma belle recluse que je partais le lendemain.

Je ne me couchai que fort tard et accablé par ma mauvaise humeur. Il me semblait que j'avais manqué à Véronique, soit qu'elle m'aimât ou non, puisque j'en étais amoureux et que j'étais homme d'honneur. J'avais mal dormi ; quand je m'éveillai , il était midi et je sonnai , mais je ne vis paraître que Costa et Annette. L'absence de Véronique me fit vivement sentir l'offense que je lui avais faite. Dès que Costa fut sorti , je demandai à Annette comment se portait sa sœur , elle me répondit qu'elle travaillait. Je lui écrivis un billet dans lequel je lui demandais pardon , l'assurant que je ne lui occasionerais plus le moindre déplaisir. Je finis en la priant de tout oublier et de paraître comme à l'ordinaire. Je prenais mon café quand je la vis entrer d'un air mortifié qui me fit la plus grande peine. Oubliez tout, mademoiselle, je vous en supplie , et tout sera fini. Relevez mes

boucles seulement, car je veux m'aller promener à pied hors de la ville et je ne rentrerai que pour souper. J'aurai bon appétit sans doute, et comme vous n'aurez rien à craindre, vous n'aurez pas non plus besoin de m'envoyer Annette.

M'étant habillé seul à la hâte, je sortis de la ville par le premier chemin qui s'offrit à moi, et je marchai à grands pas pendant deux heures dans le seul but de me fatiguer et de rétablir par là l'équilibre entre le moral et le physique. J'ai toujours éprouvé que lorsque l'âme est fortement affectée, ce qui la rétablit le mieux dans son assiette ordinaire, c'est une forte commotion physique et le grand air.

J'avais fait plus de trois lieues quand la faim et la fatigue me forcèrent à m'arrêter dans un mauvais cabaret de village où je me fis faire une omelette que je mangeai avec avidité avec du pain bis et du vin que je trouvai délicieux, quoiqu'il fût passablement aigrelet.

Me sentant trop fatigué pour retourner à Gênes à pied, je demandai un voiture ; mais impossible d'en trouver. Le cabaretier me donna un mauvais cheval avec un homme à pied pour le lui ramener. La nuit commençait à tomber et nous avions plus de six milles à faire. Par dessus le marché, une pluie fine m'accompagna depuis le départ jusqu'à mon arrivée, de sorte qu'à huit heures, je rentrai tout mouillé, transi de froid, accablé de lassitude et tout écorché par une rude

selle que mes culottes de satin n'avaient pu amollir. Costa m'aida à changer de pied en cap, et comme il me quitta pour aller servir, je vis paraître Annette.

— Où est votre sœur ?

— Elle est au lit avec un fort mal de tête. Voici une lettre qu'elle m'a chargée de vous remettre.

« Je me suis vue forcée de me coucher à trois heures à cause d'un grand mal de tête auquel je suis sujette. Je me trouve déjà beaucoup mieux et je suis sûre de pouvoir vous servir demain. Je vous rends compte de cela, parce que je ne voudrais pas que vous crussiez que j'ai de l'humeur ou de la feinte. Je vous crois sincèrement repenti de m'avoir humiliée, et je vous prie à mon tour de me pardonner ou de me plaindre si ma façon de penser m'empêche de me conformer à la vôtre. »

— Ma chère Annette, allez demander à votre sœur si elle veut que nous allions souper auprès de son lit. Elle revint bientôt en me disant que Véronique me faisait remercier et qu'elle me priait de la laisser dormir.

Je soupai avec Annette et j'observai avec plaisir qu'elle ne buvait que de l'eau, mais qu'elle mangeait plus que moi. La passion que j'avais pour sa sœur m'empêchait de penser à elle, mais je sentais qu'Annette m'aurait plu, si je l'avais sue diffé-

rente de son aînée. Quand nous fûmes au dessert, l'idée me vint de griser cette jeune fille, pour la faire jaser sur le compte de sa sœur, et je lui servis un verre de muscat de Lunel.

— Je ne bois que de l'eau, monsieur.

— Haïssez-vous le vin ?

— Non, mais comme je n'y suis pas accoutumée, je craindrais qu'il ne me montât à la tête.

— Vous irez vous coucher, ma chère, et vous en dormirez mieux.

Elle but le premier verre qu'elle trouva excellent, puis le second et enfin le troisième. Sa petite tête était déjà embarrassée. Je la fis causer sur sa sœur, et de la meilleure foi du monde, elle m'en dit tout le bien imaginable. Tu aimes donc bien Véronique ? lui dis-je,

— Oh ! oui, je l'aime de tout mon cœur, mais elle ne peut pas me souffrir, car elle se refuse à mes moindres caresses.

— C'est sans doute parce qu'elle craint que tu ne cesses de l'aimer. Mais te semble-t-il qu'elle ait raison de me faire souffrir ?

— Non ; mais si vous l'aimez, vous devez lui pardonner.

Annette raisonnait juste et trop bien encore. Je lui fis boire un quatrième verre de muscat, mais un instant après, elle me dit qu'elle ne voyait plus rien, et nous quittâmes la table. Annette commençait à me plaire un peu trop ; mais je me promis de ne rien entreprendre sur elle, parce que je

craignais de la trouver trop facile. Un peu de résistance aiguise l'appétit, et les faveurs trop faciles perdent beaucoup de leur charme. Annette n'avait que quatorze ans ; douce et sans expérience, elle n'avait aucune idée de ses droits, et en s'opposant à mes caresses, elle aurait craint de manquer de politesse. Cela ne peut plaire qu'à un riche et voluptueux musulman.

Je la priai de m'arranger les cheveux, ayant l'intention de l'envoyer se coucher de suite après, mais quand elle eut achevé, je la priai de me donner un pot de pommade sans odeur.

— Que voulez-vous en faire ?

— J'en ai besoin pour les écorchures que je me suis faites sur cette maudite selle sur laquelle j'ai fait six milles.

— Est-ce que cela fait du bien ?

— Oui, beaucoup. La pommade douce amortit la cuisson, et demain je serai guéri ; mais il faut que vous me fassiez venir Costa, car je ne saurais l'appliquer moi-même.

— Est-ce que je ne saurais pas le faire ?

— C'est facile, mais je craindrais d'abuser de votre complaisance.

— Je devine pourquoi ; mais comme j'ai la vue basse, comment verrai-je les écorchures ?

— Si vous voulez me rendre ce service, je me placerai de manière à vous faciliter la besogne. Tenez, mettez les flambeaux sur cette table.

— Les voilà ; mais demain ne vous faites pas

frotter par Costa, car il devinerait que c'est moi ou ma sœur qui vous avons fait cela ce soir.

— Vous aurez donc demain la même complaisance ?

— Moi, ou ma sœur, car elle se lèvera de bonne heure.

— Votre sœur ? non, ma chère, car elle aurait peur de me faire trop de plaisir en me touchant là si près.

— Et moi, je ne crains rien tant que de vous faire du mal. Est-ce que je fais bien comme cela ? Mon Dieu ! en quel état est votre pauvre peau !

— Ma chère Annette, ce n'est pas fini.

— J'ai la vue si basse. Tournez-vous.

— Volontiers ; me voilà.

La petite folle ne put s'empêcher de rire de ce que le hasard lui fit voir, et qu'elle voyait bien sans doute pour la première fois, à cause de la faiblesse de sa vue. Obligée d'y toucher pour continuer le service qu'elle me rendait, je ne tardai pas à m'apercevoir qu'elle y trouvait du plaisir, puisqu'elle touchait, comme par hasard, où elle n'avait que faire ; et moi n'en pouvant plus, je m'emparai de sa main en l'obligeant à suspendre son ouvrage pour lui en donner un plus doux.

Quand elle eut achevé la besogne, je partis d'un éclat de rire en l'entendant me faire cette question, de l'air le plus sérieux et tenant encore de la main gauche le pot de pommade : Ai-je su bien faire ?

— Oh ! à merveille, charmante Annette. Tu es un ange, et je suis sûr que tu sais de quelle espèce est le plaisir que tu m'as fait. Peux-tu venir passer une heure avec moi ?

— Attendez.

Elle sort, ferme la porte au loquet, et j'attends, persuadé qu'elle va revenir ; mais impatient d'attendre, je vais entr'ouvrir la porte et je la vois se déshabiller et se coucher à côté de sa sœur. Je rentre et me recouche sans perdre tout espoir. Je ne me trompais pas, car cinq minutes après je la vois s'approcher en chemise et marchant sur la pointe du pied.

— Viens dans mes bras, mon amour, car il fait bien froid.

— Me voici. Ma sœur dort et ne soupçonne rien, et quand bien même elle s'éveillerait, le lit est large ; elle ne s'apercevra pas que j'en suis sortie.

— Tu es divine, et je t'aime de tout mon cœur.

— Tant mieux. Je me donne à vous ; faites de moi tout ce que vous voudrez, mais à condition que vous ne penserez plus à ma sœur.

— Je n'ai aucune peine à souscrire à cette condition, mon cœur, et je te le promets.

Je trouvai Annette toute neuve, et quoique le matin je n'aie pas trouvé l'autel ensanglanté, je me suis bien donné de garde d'en douter. Pareille chose m'est souvent arrivée, et je sais par expé-

rience qu'il ne faut rien conclure ni de l'effusion ni de son contraire. En général, une fille ne peut être convaincue d'avoir eu un amant qu'autant qu'elle a été fécondée.

Je passai deux heures délicieuses avec cette charmante poupée, car elle était si mignonne, si douce et si jolie sur tout son corps, que je ne trouve point de meilleure expression pour la peindre. Sa délicatesse et sa docilité n'ôtaient rien au piquant du plaisir, car elle était voluptueuse.

A mon réveil elle vint avec Véronique, et je vis avec plaisir que tandis que la cadette avait l'air radieux que donne le bonheur, l'aînée avait une figure bienveillante sur laquelle se peignait le désir de paraître agréable. Je lui demandai comment elle se trouvait, et elle me dit que la diète et le sommeil l'avaient parfaitement guérie. J'ai souvent éprouvé que se sont les meilleurs remèdes contre la migraine. Annette m'avait aussi parfaitement guéri de la curiosité qu'elle m'avait inspirée, je le sentais et je m'en félicitais.

A souper, ma gaîté fit penser à M. de Grimaldi que j'avais tout obtenu de Véronique, et je ne crus pas devoir le tirer d'erreur. Je lui promis d'aller dîner le lendemain avec lui, et je tins parole. Je lui remis après le dîner une longue lettre pour Rosalie que je n'espérais plus revoir qu'en qualité de madame Petri, quoique je me donnasse bien de garde de le lui dire.

Le soir je soupai avec les deux sœurs et je fis

l'aimable avec elles sans affectation et sans préférence. Pendant que Véronique mettait mes boucles en papillottes, étant seule avec moi, elle me dit que depuis qu'elle me voyait devenu sage, elle m'aimait beaucoup plus qu'auparavant.

— Ma prétendue sagesse, lui repliquai-je, n'est que l'abandon de l'espoir de faire votre conquête. J'ai pris mon parti là-dessus.

— Votre amour était donc bien peu de chose?

— Il était encore en herbe, mais il n'aurait tenu qu'à vous, belle Véronique, d'en faire un géant.

Elle se tut en pinçant des lèvres, me souhaita une bonne nuit et se retira. Je me couchai, m'attendant à la visite d'Annette, mais vainement. Le matin quand j'eus sonné, je vis cette charmante fille un peu triste, et lui en ayant demandé la cause : C'est, me dit-elle, que ma sœur est malade et qu'elle a passé toute la nuit à écrire. C'était me dire pourquoi je l'avais attendue en vain.

— Et savez-vous ce que Véronique a écrit, ma chère Annette?

— Oh non! elle ne me dit pas ces choses-là; mais voici une lettre pour vous.

Je lus la lettre qui était fort longue, bien écrite, mais qui portant le cachet de la finesse, m'avait donné de la gaîté. Après plusieurs détours frivoles, elle me disait qu'elle s'était refusée à mes désirs, parce qu'elle m'aimait de tout son cœur, et qu'elle avait craint de me perdre en satisfai-

sant mon caprice. Je suis tout à vous, ajoutait-elle, si vous voulez que j'occupe la place de Rosalie. Je partirai d'ici avec vous, mais vous me ferez un écrit que M. de Grimaldi signera, et par lequel vous vous engagerez à m'épouser dans un an, en m'assurant une dot de cinquante mille francs; si alors vous ne voulez plus de moi, la somme m'appartiendra et je serai libre de faire ce que je voudrai. Elle me disait encore que si pendant l'année d'épreuve elle devenait mère et que nous nous séparassions, l'enfant lui resterait. A ces conditions, elle consentait à devenir ma maîtresse, me promettant d'avoir pour moi toutes les complaisances et toutes les prévenances que je pourrais désirer.

Ce projet fort habilement conçu, mais sottement mis au jour, me montra que Véronique manquait de ce genre d'esprit qu'on doit avoir nécessairement quand on veut faire des dupes. J'ai vu facilement que M. de Grimaldi n'avait point trempé dans le complot et qu'il en rirait dès que je lui en ferais part.

Annette revint bientôt pour m'apporter mon chocolat, et me dit que sa sœur espérait que je lui répondrais. Oui, ma chère, je lui répondrai dès que je serais levé. Je pris mon chocolat, et ayant passé ma robe de chambre, je me rendis auprès d'elle. Je la trouvai au lit, sur son séant, dans une parure négligée qui aurait pu me séduire, si la lettre n'avait achevé de la perdre dans mon

esprit. Je m'assis sur son lit, et en lui rendant sa lettre, je lui dis : Pourquoi nous écrire quand nous pouvons nous parler?

— C'est que souvent on est plus à son aise quand on écrit que quand on parle.

— En politique et en affaires de commerce, cela est vrai; mais en amour, belle Véronique, c'est différent. Ce petit dieu donne carte blanche. Point d'écritures, point de garans que le sentiment. Donnez-vous à moi par le cœur, comme l'a fait Rosalie, et commencez cette nuit, sans que je prenne aucun engagement. En vous confiant à l'amour, vous l'enchaînerez. Voilà un projet qui honorera nos plaisirs, qui nous honorera nous-mêmes; et si cela peut vous faire plaisir, je le mettrai sous la garantie de M. de Grimaldi. Quant à votre projet, s'il ne nuit pas à votre honneur, il fait au moins grand tort à votre esprit, puisqu'il n'est fait que pour être agréé par un fou. Il n'est pas possible que vous aimiez un homme auquel vous osez faire une semblable proposition, et je suis sûr que M. de Grimaldi, loin de vouloir s'en mêler, en serait indigné.

Cette allocution ne décontenança point Véronique, car elle me dit qu'elle ne m'aimait pas assez pour se donner à moi sans condition; mais je lui répondis que je n'étais pas assez épris de ses charmes pour vouloir m'en rendre maître au prix qu'elle y mettait, et je la quittai.

Ayant appelé Costa, je lui ordonnai d'aller pré-

venir le maître de la felouque que je voulais partir le lendemain, et dans cette résolution, je sortis pour aller prendre congé du marquis, qui m'annonça qu'il venait de présenter Petri à Rosalie et qu'il en avait été assez bien reçu. Je lui en témoignai ma satisfaction, en lui recommandant le soin de son bonheur; mais ces recommandations étaient inutiles.

C'est une des particularités de ma vie qui m'a le plus frappé, que dans la même année les deux femmes que j'ai le plus sincèrement aimées et dont il n'a pas tenu à moi que je ne devinsse l'époux, m'ont été enlevées par deux vieillards dont j'avais, sinon provoqué l'amour, au moins protégé le penchant, sans le vouloir. Heureusement que ces messieurs firent la fortune de mes deux maîtresses; mais par contre-coup ce fut à moi qu'ils rendirent le plus de service, car ils me débarrassèrent d'un fardeau que nécessairement j'aurais fini par trouver très-incommode. Tous deux s'étaient aperçus sans doute que ma fortune, malgré son éclat apparent, ne reposait pas sur une base fort solide, et par la suite mon lecteur en sera malheureusement trop convaincu. Heureux si mes erreurs ou plutôt mes folies servent de guide à ceux qui me liront.

Je passai la journée à contempler le soin que Véronique et Annette se donnaient pour bien faire mes malles, car je n'avais pas voulu que mes deux domestiques s'en mêlassent. La première n'était

ni gaie ni triste; elle avait l'air d'avoir pris son parti, et me parlait comme si jamais il n'eût existé aucun différend entre nous. J'en étais bien aise, car n'ayant plus de goût pour elle, j'aurais été gêné, si elle ne se fût pas montrée indifférente.

Nous soupâmes à l'ordinaire, sans allusions dans nos propos, ne parlant que des choses ordinaires de la vie, mais au moment où je me couchai, Annette me serra la main de manière à me faire comprendre que je pouvais me préparer à sa visite. J'admirai la sagacité naturelle des jeunes filles dont l'éducation amoureuse est si facile et si précoce. Cette Annette, à peine sortie de l'enfance, en savait plus par sentiment et par instinct qu'un jeune homme de vingt ans. Je décidai de lui faire présent de cinquante sequins, mais sans que Véronique pût s'en apercevoir, car je n'avais pas l'intention de la traiter aussi généreusement. Je pris un rouleau de ducats et je lui remis dès qu'elle parut.

Elle se mit à mon côté et après avoir donné un instant rapide à l'amour, elle me dit que Véronique dormait; puis elle ajouta : J'ai enteudu toute votre conversation avec ma sœur, et j'ai bien compris que vous l'aimez.

— Si je l'aimais, ma chère Annette, je ne lui aurais pas fait la proposition aussi crûment.

— Je veux le croire, mais qu'auriez-vous fait si elle l'avait acceptée ; vous seriez-vous unis dans son lit?

— J'étais plus que certain, ma chère, que sa fierté devait l'empêcher de me recevoir.

Nous en étions là de notre colloque quand nous fûmes surpris par l'apparition subite de Véronique, qui, un flambeau à la main, n'ayant que sa chemise, encourage sa sœur par un éclat de rire. Je ris aussi, mais en retenant la petite, de crainte qu'elle ne m'échappât. Véronique était ravissante dans son négligé, et puisqu'elle riait, je ne pouvais pas lui en vouloir; cependant je lui adressai ces paroles : Vous êtes venue interrompre nos jouissances, et causer de la peine à votre sœur que vous mépriserez peut-être à l'avenir.

— Bien le contraire, je l'aimerai toujours.

— Vaincue par le sentiment, elle s'est donnée à moi sans capituler.

— Elle a eu plus d'esprit que moi.

— Tout de bon?

— Oui, tout de bon.

— Vous me ravissez d'aise et d'étonnement; embrassez-la donc.

A cette invitation, Véronique pose le flambeau et couvre de baisers le beau corps d'Annette. Cette scène me pénétrait de bonheur. Allons, belle Véronique, vous êtes transie de froid; venez, couchez-vous. Je lui fais place, et nous voilà tous trois sous le même voile. J'étais transporté de la sublimité de ce tableau digne du pinceau de l'Albane, ou plutôt de l'Arétin. Mes aimables amies, leur dis-je, vous me jouez là le tour le plus

délicieux, mais était-il prémédité? et vous, Véronique, étiez-vous fausse ce matin ou l'êtes-vous maintenant?

— Rien n'a été prémédité, j'étais vraie ce matin, et je le suis dans l'état où vous me voyez. Je reconnais que ce matin j'ai été ridicule comme le projet que j'avais enfanté et que je vous supplie de me pardonner, parce que j'en suis repentante et punie; et je trouve que ce soir je suis sage et raisonnable, parce que je cède au sentiment que vous m'avez inspiré depuis l'instant où je vous ai vu et que j'ai trop combattu.

— Vous parlez là un langage qui me ravit.

— Eh bien! pardonnez-moi et finissez ma punition en me prouvant que vous ne m'en voulez pas.

— Comment?

— En me disant que vous n'êtes plus fâché et en continuant de donner à ma sœur des preuves de votre amour.

— Je vous jure que, loin d'être fâché, je vous chéris; mais en votre présence?

— Oui, si vous ne me trouvez pas de trop.

C'était là une scène du plus attrayant comique, et me sentant exalté par tout ce que la volupté a d'irritant, mon rôle ne devait pas être passif. Que dis-tu, mon cœur? dis-je à ma belle blonde; ta sœur, héroïne supérieure à tout éloge, restera-t-elle simple spectatrice de nos doux combats? Ne te sens-tu pas assez généreuse pour permettre que je la rende actrice dans ce beau drame?

— Non, mon cher ami, je l'avoue, je ne me sens pas cette générosité pour cette nuit; mais pour la nuit suivante, si tu as la générosité de rejouer la même pièce, nous changerons de rôle; Véronique prendra ma place et moi la sienne.

— Ce serait à merveille, dit Véronique d'un air un peu piqué, si monsieur n'était pas décidé à partir demain matin.

— Je resterai, charmante Véronique, quand ce ne serait que pour vous prouver que je vous trouve adorable.

— Et vous assurer que je vous aime.

Je ne pouvais pas exiger qu'elle s'expliquât davantage, et j'aurais bien voulu lui donner sur-le-champ la conviction de ma reconnaissance; mais c'eût été aux dépens d'Annette, et j'aurais très-mal à propos altéré la pureté de la pièce dont elle était l'auteur et dont il était juste qu'elle eût tout le bénéfice. Toutes les fois que je me suis rappelé cet agréable événement de ma vie, j'ai senti mon cœur palpiter de volupté, et maintenant encore que la main cruelle du temps a imposé sur moi les stigmates de la vieillesse, je n'y pense point sans volupté.

Véronique, résignée au rôle passif que lui imposait sa jeune sœur, se tourna de côté, appuyant sa belle tête sur sa main droite et laissant à découvert une gorge parfaite capable d'irriter les sens de l'homme le plus froid, et m'excita à commencer mes exploits avec Annette. Je n'eus pas de peine à

lui obéir, car je brûlais, et j'étais certain de la satisfaire aussi long-temps qu'elle tiendrait ses yeux attachés sur les miens. Annette ayant la vue très-basse ne pouvait pas, pendant le feu de l'action, distinguer la direction de mes regards, et lui dérobant adroitement les mouvemens de ma main droite, je procurai à Véronique un plaisir moins vif, mais aussi réel qu'à elle-même. Toutes les fois que des élancemens un peu violens dérangeaient la couverture, Véronique se donnait la peine de la relever, et m'offrait, comme par hasard, un nouveau tableau. Aussitôt son œil s'animait du plaisir qu'elle me procurait par l'impression de ses charmes. Enfin, excédée de volupté sans être satisfaite, au moment où Annette expirait pour la quatrième fois, elle m'étala tous les trésors dont la nature prodigue l'avait ornée. Elle pouvait croire que la pièce que je représentais n'était au fond que la répétition de celle que je devais exécuter avec elle, et son imagination ne pouvait qu'en augmenter les charmes. Je pensais comme elle, mais le sort en décida autrement.

J'étais au milieu du septième acte, toujours plus lent que les premiers et plus doux pour l'actrice, lorsque Costa vint rudement frapper à ma porte en m'annonçant que la felouque était prête. Fâché de ce contre-temps, je me levai en colère, et lui ayant ordonné de payer la journée au maître et de lui dire de se tenir prêt pour le lendemain, je me recouchai, hors d'état cependant de reprendre

la besogne. Mes deux belles étaient enchantées de ma probité, mais nous avions besoin de repos, quoique la pièce ne dût point finir par une interruption. Voulant tirer parti de l'entr'acte, je proposai une ablution qui fit rire Annette et que Véronique trouva indispensable. C'était un hors-d'œuvre délicieux. Les deux sœurs se rendaient des services réciproques dans les différentes postures qui prêtent le plus à la volupté, et je trouvai mon rôle de spectateur digne d'envie.

Quand les abstersions furent achevées au milieu de ces doux rires que provoquent les chatouillemens, nous retournâmes au lieu de la scène où devait se jouer le dernier acte. Il me tardait d'être en action et j'étais sûr d'en sortir avec honneur, si j'étais bien secondé par ma partner, car seul, le dialogue n'était pas soutenable à la huitième répétition; mais Annette, trop jeune et fatiguée par les travaux de toute une nuit, oublia son rôle et céda à la puissance de Morphée comme elle avait cédé au pouvoir de l'Amour. Véronique se mit à rire quand elle la vit endormie, et je dus en faire autant, quand je m'aperçus qu'elle était comme morte.

Il s'agissait de la ressusciter, mais l'Amour n'a que le pouvoir de réveiller, et ce dénoûment eut l'air d'une catastrophe. Quel dommage! me disaient les yeux de Véronique; mais elle ne me le disait que des yeux, tandis que j'attendais que sa bouche prononçât ces mots. Nous eûmes tort tous deux,

elle de ne pas parler, et moi d'attendre qu'elle parlât. Le moment d'une réparation par intermède était des plus favorables; nous le manquâmes et l'Amour nous en punit. Voulant au reste me réserver pour la nuit suivante, je m'abstins. Véronique alla chercher du calme dans son lit et moi je restai jusqu'à midi avec ma belle dormeuse, lui souhaitant un heureux réveil par un nouvel assaut qui ne fut, je crois, complet ni de mon côté, ni du sien.

La journée se passa en joyeux propos sur notre propre histoire, et déterminés à ne faire qu'un repas, nous ne nous mîmes à table qu'à l'entrée de la nuit. Nous y restâmes deux heures à savourer des mets délicats et à défier Bacchus de nous faire sentir sa puissance. Nous nous levâmes quand nous vîmes Annette succombant au sommeil, mais nous ne considérâmes point comme un malheur de ne l'avoir pas pour spectatrice des plaisirs que nous nous promettions. Je pensais que les charmes éblouissans de la nymphe que j'avais à exploiter m'occuperaient assez pour n'avoir pas besoin de contempler ceux d'Annette. Nous nous couchâmes, les bras entrelacés, nos corps en contact et nos lèvres collées sur nos bouches; mais sans autre mouvement. S'apercevant de la raison qui me forçait à l'inaction, Véronique ne me disait rien; la politesse et la modestie l'empêchaient de se plaindre. Elle dissimulait, sans discontinuer ses caresses; et j'enrageais, j'étais confus et ne concevais rien à

mon impuissance. Jamais pareil accident ne m'était arrivé qu'à la suite d'un épuisement complet, ou d'une forte émotion capable d'anéantir mes facultés naturelles, comme je l'avais éprouvé à l'égard de Javotte en sortant du cercle maxime, quand je crus avoir été frappé de la foudre. Que mes lecteurs se peignent ma situation : à la fleur de l'âge, avec une constitution vigoureuse, tenant entre mes bras une femme belle de tout point, que j'avais ardemment désirée, que je voyais complaisante, caressante et tendre, et que je me voyais contraint de négliger, affront le plus sensible que l'on puisse faire à une femme en pareil cas, et ils concevront facilement mon désespoir.

Réduits à la fin à nous démasquer et à parler raison, je fus le premier à me plaindre de mon malheur.

— Vous vous êtes trop fatigué hier, me dit-elle, et vous n'avez pas été assez sobre à souper. Ne vous tourmentez pas, mon cher ami; car je suis certaine que vous m'aimez. Cessez de vous efforcer à contraindre la nature, car vous ne parviendriez qu'à vous affaiblir davantage. Il me semble qu'un doux sommeil est le meilleur spécifique à tenter pour vous rendre vos facultés d'homme. Quant à moi, je n'en ai pas besoin, mais ne vous gênez pas. Dormez; nous ferons l'amour ensuite.

Après ce raisonnement aussi sage que discret, Véronique me tourna le dos, et je suivis son exemple; mais j'appelai vainement un sommeil répara-

teur ; la nature qui me refusait la faculté de faire le bonheur de ce qu'elle a créé de plus ravissant et de plus beau, m'enviait jusqu'à la faculté de dormir. L'ardeur amoureuse et le dépit qui me consumaient me rendirent le repos impossible, et mes sens, brûlans de désir, semblaient conjurés contre tout ce qui pouvait rétablir l'harmonie si nécessaire à leur satisfaction. La nature me punissait d'avoir douté de sa puissance en lui donnans des stimulans qui ne conviennent qu'à la faiblesse : à jeun, j'aurais fait des merveilles ; rassasié de substances spiritueuses, la nature eut besoin de toute sa puissance pour résister à leur action, et j'avais détruit le plaisir par le désir des jouissances. C'est ainsi que la nature, sage comme son auteur, punit l'ignorance et la vanité présomptueuse des mortels.

Il est dans la nature de l'homme de chercher la satisfaction personnelle, n'importe comment : tantôt c'est en donnant droit aux sens contre la raison, tantôt en donnant à celle-ci gain de cause contre ceux-là. On s'accorde des louanges ou on se fait des reproches, selon que l'amour-propre s'accommode du pour ou du contre. Dans mon insomnie désespérante, mon esprit battait la campagne ; et dans le conflit de reproche que se faisaient mes sens et ma raison, je trouvais une certaine satisfaction à me convaincre que j'avais tort contre moi-même. C'est encore la seule jouissance que je goûte aujourd'hui, quand je converse avec

moi-même, et que je m'accorde qu'en telle circonstance j'ai eu tort ou raison. Je reconnais que, dans tout le cours de ma vie, il ne m'est rien arrivé de malheureux que par ma faute, tandis que j'attribue aux heureuses combinaisons naturelles tous les bonheurs dont ma longue carrière aventureuse a été semée. Ceci, peut-être, peut sembler humiliant; mais, si c'est là l'homme, pourquoi s'en humilier, pourquoi s'en énorgueillir! Je crois que je deviendrais fou, si dans mes soliloques je me trouvais malheureux sans qu'il y eût de ma faute; car je ne saurais à qui l'attribuer, et cela me ravalerait au rang des êtres purement instinctifs. Je sais que je ne suis pas une bête. Celui qui l'est est mon sot voisin, qui se plaît à soutenir que les brutes raisonnent mieux que nous. Je vous accorde, lui ai-je dit, que les brutes raisonnent mieux que vous, pour peu que cela vous soit agréable; mais à cela se borne ma condescendance, et sans doute celle de tout homme raisonnable. Cette réponse m'en a fait un ennemi, quoiqu'il approuve la moitié de la thèse.

Véronique, plus heureuse que moi, dormit pendant trois heures; mais elle fut désagréablement surprise quand je lui dis qu'il m'avait été impossible de fermer l'œil, et qu'elle me trouva nul comme elle m'avait laissé. Le dépit s'en mêla lorsque je voulus un peu trop la convaincre que mon malheur ne venait pas de mauvaise volonté; et comme par un retour sur elle-même, elle vint à

s'attribuer mon impuissance ; mortifiée par l'idée que cela fût possible, elle se mit en devoir de détruire l'enchantement par tous les moyens que la passion inspire et que je croyais immanquables ; mais ses efforts et les miens furent en pure perte. Mon désespoir devint égal au sien, quand, découragée, avilie et les pleurs dans les yeux, je la vis quitter la partie de honte et de lassitude. Elle me quitta sans me rien dire, et me laissa seul pendant les deux ou trois heures qui devaient s'écouler avant le retour de l'aurore.

Costa vint au point du jour, et m'annonça que la mer étant très-houleuse et le vent contraire, la felouque courrait risque de périr. Nous partirons quand le temps le permettra, lui dis-je ; allume-moi du feu. Je me levai et me mis à écrire la triste histoire de la nuit. Cette occupation ayant rafraîchi mes sens, je sentis les approches du sommeil, et m'étant recouché, je dormis huit heures de suite. A mon réveil je me trouvai calme et fort, mais sans gaîté. Les deux sœurs se réjouirent de me voir en bonne santé, mais je crus apercevoir dans les traits de Véronique un certain air de mépris peu agréable, mais dont je ne pouvais pas me plaindre, et que je n'entrepris point de changer en estime, bien qu'avec des manières caressantes, elle m'eût trouvé alors en état de réparer mes torts involontaires de la nuit. Avant de nous mettre à table, je lui fis présent de cent sequins, ce qui la dérida un peu. Je fis un présent pareil

à ma chère Annette, qui ne s'y attendait pas, croyant avoir été suffisamment recompensée par le premier don, et plus encore par le plaisir que je lui avais procuré.

A minuit, le patron de la felouque vint m'avertir que le temps était favorable et je pris congé. Véronique versa des larmes, mais je savais à quoi les attribuer. Annette m'embrassa avec tendresse, toutes les deux étaient dans leur rôle. Je m'embarquai pour Lerici, où j'arrivai le lendemain, et je me rendis en poste à Livourne. Avant de parler de cette ville, dans la persuasion d'être agréable à mes lecteurs, je crois devoir rapporter ici un petit événement instructif, digne de la gravité de mon histoire.

CHAPITRE VII.

Filouterie adroite. — Passano à Livourne. — Pise et Corilla. — Mon opinion sur les yeux louches. — Florence. — Je retrouve Thérèse. — Mon fils. — La Corticelli.

Debout à quelques pas de ma voiture tandis qu'on attelait quatre chevaux, un individu m'accoste et me demande si je voulais payer avant la course ou au relai. Sans m'aviser de le considérer, je paierai d'avance, lui dis-je, et lui remettant une portugaise, je lui dis de me rapporter le reste.

— Dans l'instant, me répondit-il, et il entra dans l'auberge.

Quelques minutes après, et précisément quand

j'allais réclamer mon reste, le maître de poste vint me demander le prix de la course.

— J'ai déjà payé, et j'attends le reste d'une portugaise. N'est-ce pas à vous que je l'ai donnée?

— A moi? Non, monsieur, je vous demande bien pardon.

— Mais à qui l'ai-je donc donnée?

— Je ne saurais vous le dire, mais c'est à vous à le savoir.

— Parbleu! ce ne peut être qu'à vous ou à quelqu'un de vos gens.

Je parle haut; on me fait cercle. Voici tout mon monde, me dit le maître; et il demanda si quelqu'un avait reçu de moi une portugaise. Chacun répondit négativement et d'un air de sincérité qui ne laissait aucun doute. Je jure, je peste; mais on me laisse jurer et pester. Comprenant enfin que j'avais tort, je paie une seconde fois, riant de l'habile fripon qui m'avait si adroitement trompé. Voilà comme on apprend à vivre. On fait toujours de nouvelles expériences et jamais on n'en sait assez. Depuis ce jour, je n'ai plus payé la poste qu'à bonnes enseignes.

Il n'y a point de pays où les fripons soient plus fins qu'en Italie, si j'en excepte toutefois la Grèce tant ancienne que moderne.

Arrivé à Livourne, à la meilleure auberge, on me dit qu'il y avait comédie, et par malheur, il me prit envie d'y aller. J'y fus reconnu par un acteur qui m'aborda, se félicitant du plaisir de me

voir, et me présenta un de ses camarades, soi-disant bon poète et grand ennemi de l'abbé Chiari que je n'aimais pas, parce qu'il avait fait contre moi une satire mordante, dont je n'avais pas trouvé l'occasion de me venger. Je les invitai à venir souper avec moi, et ces messieurs ne sont pas gens à refuser une bonne aubaine. Le prétendu bon poète était Génois et s'appelait Giacomo Passano. Il me dit qu'il avait fait contre Chiari trois cents sonnets, et que s'il pouvait les faire imprimer, il ferait crever l'abbé de rage. Ne pouvant retenir un sourire en voyant la bonne opinion que le personnage avait de lui-même, il m'offrit de me régaler de la lecture de quelques-uns. Il avait le manuscrit sur lui, et force me fut d'accepter ce supplice. Il en lut une douzaine que je trouvai médiocres sans exception, et un sonnet médiocre est nécessairement mauvais, car ce genre de poésie n'admet que le sublime; ce qui fait que dans les milliers de sonnets qui pullulent en Italie, il y en a peut-être quelques-uns de bons.

Si je m'étais donné le temps d'examiner la physionomie de cet homme qui pouvait avoir une cinquantaine d'années, je l'aurais sans doute jugé coquin; mais la passion aveugle et ses sonnets contre Chiari m'avaient fasciné la vue.

Ayant jeté les yeux sur le titre de son manuscrit, je lus : *La Chiareide di Ascanio Pogomas*. C'est me dit-il, l'anagramme de mon nom de baptême et de mon nom de famille, et il ajouta : Admirez, je

vous prie, combien cette combinaison est heureuse. Cette bêtise me fit encore rire. Chacun de ses sonnets était une plate diatribe qui se terminait par *l'abbate Chiari è un coglione*. Il ne prouvait pas qu'il le fût, mais il le répétait par le privilége qu'ont les poètes d'exagérer et de mentir. Son but était de faire de la peine à cet abbé bressan qui n'était pas du tout ce que disait Passano, car il était au contraire homme d'esprit et de cœur, bon poète, et s'il avait connu le théâtre, il aurait mieux fait que Goldoni, puisqu'il possédait mieux la langue.

Je dis à Passano, par manière d'acquit, qu'il devait faire imprimer sa Chiareide.

— Je le voudrais, me dit-il, si je pouvais trouver un libraire ; car je ne suis pas assez riche pour en faire les frais, et les libraires sont tous des gueux ou des ignorans. Et puis la presse n'est pas libre, la censure ne me laisserait point passer l'épithète dont je décore mon héros. Si je pouvais aller en Suisse, je suis sûre que j'y trouverais mon affaire ; mais je n'ai pas six sequins qu'il me faudrait pour y aller à pied.

— Et une fois en Suisse, où il n'y a pas de théâtre, comment feriez-vous pour vivre ?

— Je peindrais la miniature. Voyez.

Il me remit une quantité de petits morceaux d'ivoire représentant des sujets obscènes aussi mal peints que mal dessinés. Je vous recommanderai à Berne, lui dis-je ; et après souper, je lui donnai une lettre et six sequins. Il voulut à toute force

me faire accepter quelques-unes de ses productions que je refusai. Je fis la sottise de le recommander au père de la gentille Sara, et je lui dis de m'écrire à Rome, à l'adresse du banquier Belloni.

Je partis de Livourne le lendemain pour aller dîner à Pise, où je restai deux jours. J'y fis la connaissance d'un Anglais, duquel j'achetai une belle voiture de voyage et qui me conduisit chez Corilla célèbre poétesse, que j'avais grande envie de connaître. Elle me reçut fort bien et me fit la grâce d'improviser sur divers sujets qu'elle me permit de lui proposer. Elle m'enchanta, moins par sa grâce et sa beauté que par les jolies choses qu'elle débita dans un langage parfait. Combien une langue paraît belle quand, prononcée avec un accent clair et pur, elle est parlée avec ce choix d'expressions aussi éloignées de la négligence que de la prétention. Une langue mal parlée n'est pas même supportable dans un belle bouche, et j'ai toujours admiré le bon esprit des Grecs qui exigeaient des nourrices qui soignaient leurs enfans au berceau la pureté d'organe, de prononciation et de langage. Nous sommes fort éloignés de suivre un si bel exemple, mais aussi que d'écorcheurs d'oreilles, même dans ce qu'on appelle, souvent à tort, la bonne compagnie.

Corilla était *straba* comme les anciens peignirent Vénus, par une raison que je n'ai jamais pu concevoir; car une femme qui louche a beau être

belle du reste, elle n'en est pas moins à mes yeux une femme contrefaite ; et je suis persuadé que si Vénus avait été une déesse, elle n'aurait pas manqué de faire éprouver son ressentiment au Grec bizarre qui le premier osa la figurer le regard de travers. On m'a assuré que lorsque Corilla chantait, il lui suffisait de fixer ses regards louches sur quelqu'un pour en faire la conquête : Dieu merci qu'elle ne se soucia probablement pas de moi, car elle ne me regarda pas fixement.

Je me logeai à Florence à l'hôtel de Carrajo, tenu par le docteur Vannini qui se plaisait à confesser qu'il était indignement académicien de la *Crusca*. Je pris un appartement dont les fenêtres donnaient sur le quai de l'Arno, contigu à une superbe terrasse. Je pris aussi une voiture de remise et un laquais de place que je fis habiller de suite, ainsi que le cocher, en livrée bleue et rouge. C'était celle de M. de Bragadin, et je croyais pouvoir me parer de ses couleurs, non dans l'intention d'en imposer, mais pour briller. Le lendemain, je sortis seul en redingote pour voir Florence sans être remarqué de personne. Le soir, j'allai au théâtre pour entendre le fameux arlequin Roffi, mais je trouvai avec raison que sa réputation valait plus que son mérite. Je portai le même jugement sur la manière de réciter tant vantée des Florentins : elle n'eut pas mon suffrage. Je vis Pertici avec plaisir ; étant vieux et ne pouvant plus chanter, il jouait la comédie et en bon

acteur, ce qui est rare ; car les chanteurs, hommes et femmes, se fiant sur la durée de leur voix, négligent l'art de la scène, et d'ordinaire un simple rhume en fait de très-médiocres sujets.

Je me présentai le lendemain au banquier Sasso-Sassi, pour lequel j'avais une ample lettre de crédit, et après avoir fait un dîner délicieux, je fis grande toilette, et j'allai à l'Opéra, *in via della Pergola,* prenant une loge près de l'orchestre, bien plus pour lorgner les actrices que pour écouter la musique dont je n'ai jamais été enthousiaste.

Que le lecteur juge de ma surprise et de ma joie, quand dans la première chanteuse je reconnus Thérèse, le faux Bellino, que j'avais laissée à Remini au commencement de l'année 1744 ; cette charmante Thérèse que j'aurais certainement épousée, si M. de Gages ne m'eût fait mettre aux arrêts, et qui aurait nécessairement donné une tout autre tournure à ma destinée. Il y avait dix-sept ans que je ne l'avais vue, mais elle me parut sur la scène aussi belle, aussi ravissante que lorsque je l'avais laissée. Je ne pouvais en croire mes yeux, tant je trouvais la chose impossible, et je commençais à croire au singulier hasard d'une ressemblance prestigieuse, quand, à la fin d'un air qu'elle venait de chanter à ravir, elle jeta les yeux sur moi et ne les en détacha plus. Je ne pus plus douter que ce ne fût bien elle, puisque je voyais qu'elle m'avait reconnu. A la fin de la

scène, sortant par le côté opposé à ma loge, elle s'arrête dans la coulisse, et de l'éventail, elle me fit signe d'aller lui parler.

Je sors avec une palpitation de cœur extrême, et je n'en concevais pas la raison; car conservant le plus doux souvenir de Thérèse, je ne me sentais coupable envers elle que de n'avoir pas répondu à la dernière lettre qu'elle m'avait écrite de Naples il y avait treize ans. Je m'acheminai vers le théâtre, plus curieux de voir les suites de cette entrevue que de savoir tout ce qui lui était arrivé depuis dix-sept ans qui alors me paraissaient un siècle.

J'arrive à une petite porte par où l'on montait sur la scène, et j'aperçois ma Thérèse au haut de l'escalier qui disait à l'homme qui gardait la porte de me laisser monter. Je l'approche et nous voilà face à face et muets de surprise. Je lui prends la main et la lui pressant sur mon cœur : Sens, lui dis-je, tout ce qu'il éprouve.

— Je ne puis pas t'imiter ici, me dit-elle, mais en t'apercevant j'ai cru m'évanouir. Malheureusement je dois souper en ville. Je ne fermerai pas les yeux de la nuit. Je t'attends demain matin à huit heures. Où loges-tu?

— Chez le docteur Vannini.

— Quel nom portes-tu?

— Le mien.

— Depuis quand es-tu ici?

— Depuis hier.

— Resteras-tu long-temps à Florence?

— Autant que tu voudras.

— Es-tu marié?

— Non.

— Maudit souper! Quel jour! Va-t'en, mon ami, il faut que je paraisse. Adieu jusqu'à demain à sept heures.

Elle m'avait dit d'abord à huit heures, mais une heure plus tôt ne gâtait rien. Je vais au parterre, et là je me rappelle que je ne lui ai demandé ni son nom ni sa demeure; mais il m'était facile d'apprendre tout cela. Elle jouait le rôle de Mandane, et la voyant de plus loin que de ma loge, elle me ravit par la vérité de son jeu, par sa convenance autant que par la pureté de son chant. Un jeune homme très-bien mis se trouvait à côté de moi, je lui demandai le nom de cette excellente actrice.

— Vous n'êtes donc à Florence que d'aujourd'hui, monsieur?

— J'y suis depuis hier.

— C'est excusable. Eh bien, monsieur, elle s'appelle comme moi, car elle est ma femme, et mon nom est Cirillo Palesi, à vous rendre mes devoirs.

Je lui fis une révérence et restai muet de surprise. Je n'osai pas lui demander sa demeure, car il aurait pu trouver ma curiosité impertinente. Thérèse mariée à ce beau jeune homme! et c'est précisément dans son mari que je vais donner du nez pour m'informer d'elle! Il y avait là-dedans

complication de hasards et matière à une bonne scène de comédie.

Je n'en pouvais plus ; il me tardait d'être seul pour réfléchir à mon aise à la bizarrerie de cette aventure, à la visite que je devais faire à Thérèse mariée, à sept et non à huit heures le lendemain matin ; car je devais me tenir à son dernier mot. J'éprouvais la plus vive curiosité de voir la figure que ferait le jeune mari dès qu'il me reconnaîtrait, et il ne se pouvait pas qu'il ne me reconnût, car il m'avait considéré avec assez d'attention pendant qu'il m'apprenait qu'il était l'époux de Thérèse. Je sentais aussi que mes premiers feux pour cette belle personne s'étaient réveillés dans mon cœur, et je ne savais pas bien si je devais être fâché ou me féliciter de la savoir mariée.

Je sortis de l'Opéra, ordonnant au laquais d'appelér ma voiture.

— Monsieur, vous ne pourrez l'avoir qu'à neuf heures, car par le froid qu'il fait, le cocher a ramené les chevaux à l'écurie.

— Partons à pied.

— Vous allez vous enrhumer.

— Comment se nomme la prima-donna?

— Elle se nommait Lanti en arrivant ici ; mais depuis une couple de mois, elle se nomme madame Palesi. Elle a épousé un beau jeune homme qui ne sait rien faire et qui n'a rien ; mais elle est riche et sage, et je puis vous annoncer qu'il n'y a rien à faire.

— Où demeure-t-elle ?

— Au bout de cette rue. Voilà sa maison, monsieur, elle loge au premier.

Content de savoir tout ce que je désirais, je n'ouvris plus la bouche, ne m'occupant qu'à considérer mon chemin, pour pouvoir me retrouver seul le lendemain. Je pris un léger souper à la hâte, et j'ordonnai à le Duc de m'éveiller à six heures.

— Mais, monsieur, il ne fait jour qu'à sept.

— Je le sais.

— Cela suffit.

Me voilà donc au point du jour à la porte de la première femme que j'aie aimée avec passion. Je monte au premier, je sonne, et une veille femme qui vient m'ouvrir me demande si je suis M. Casanova. Sur ma réponse affirmative, elle me dit que madame lui avait dit que je viendrais à huit heures.

— Madame m'a dit à sept.

— Eh bien ! n'importe. Ayez la bonté d'entrer dans cette chambre ; je vais la réveiller.

Cinq minutes après, voilà le jeune mari en robe de chambre et bonnet de nuit qui, me saluant très-poliment, m'annonce que sa femme ne tardera pas à paraître. Puis, avec l'air d'un homme qui tombe des nues, il me regarda fixement et me dit : Mais, monsieur, n'est-ce pas vous qui m'avez demandé hier soir comment s'appelait ma femme ?

— Vous ne vous trompez pas, monsieur, c'est bien moi. Il y a longues années que je ne l'avais vue, et il me semblait la reconnaître. Mon bonheur a voulu que je m'adressasse à son époux, et l'amitié qui m'attache à elle m'attachera désormais à vous.

Comme j'achevais ce beau compliment, voilà Thérèse belle comme Vénus, les bras ouverts : je la reçois sur mon sein avec transport, et nous restons collés l'un à l'autre pendant deux minutes dans les étreintes de deux amis, de deux amans qui sont heureux de se retrouver après une longue et douloureuse absence. Après nous être embrassés à plusieurs reprises, elle dit à son mari de s'asseoir, et m'attirant sur un canapé, elle laissa un libre cours à ses larmes. Je pleurai aussi et je trouvais du charme dans ces pleurs. Nous finîmes pourtant par essuyer nos yeux, et par un mouvement simultané nous portons nos regards sur le mari que nous avions oublié. Qu'on se figure le ridicule étonnement que ses traits devaient exprimer, puisque nous ne pûmes nous empêcher, moi de pouffer, elle d'éclater de rire. Il y avait dans son ébahissement quelque chose de si comique qu'il faudrait pour le rendre toutes les ressources de la poésie et toute la souplesse de la caricature. Thérèse qui connaissait parfaitement les moyens de remuer cette pâte de sa composition, s'écria d'un ton pathétique et tendre : Mon cher Palesi, tu vois mon père, et plus que mon père,

car tu vois un ami généreux auquel je dois tout. Moment fortuné après lequel mon cœur soupire depuis dix ans !

Au nom de père, le pauvre mari fixa ses regards sur moi, mais je ne ris pas, malgré l'envie que j'en avais. Thérèse, quoique parfaitement conservée, n'avait que deux ans de moins que moi; mais l'amitié donne au doux nom de père l'acception qui lui convient.

— Oui, monsieur, lui dis-je, votre Thérèse est ma fille, ma sœur, mon amie que je chéris, c'est un ange, et ce trésor est votre femme.

Sans lui donner le temps de se reconnaître, et m'adressant à Thérèse : Je n'ai point répondu à ta dernière lettre, ma chère amie, lui dis-je....

— Je sais tout. Tu étais amoureux d'une religieuse. Tu fus enfermé sous les Plombs, et j'ai appris à Vienne ta fuite presque merveilleuse. J'avais un faux pressentiment que je devais te voir dans cette ville. J'ai su depuis ta fortune à Paris et en Hollande, et ce n'est que depuis ton départ de Paris que je n'ai plus trouvé personne qui ait pu me parler de toi. Quand je te conterai en détail tout ce qui m'est arrivé pendant ces dix années, tu apprendras de jolies choses. En attendant je suis heureuse. Voilà mon cher Palesi, Romain, que j'ai épousé il y a une couple de mois. Nous nous aimons, et j'espère que tu seras son ami comme tu es le mien.

Je me levai à ces mots, et j'allai embrasser ce

mari qui faisait une si singulière figure. Il vint à ma rencontre les bras ouverts, mais avec quelque embarras, car il ignorait sans doute encore ce qu'il devait penser d'un homme qui était à la fois, le père, le frère, l'ami et peut-être l'amant de sa femme. Cet embarras sauta aux yeux de Thérèse qui vint l'embrasser après moi avec toutes les marques d'une vive tendresse, qui m'embarrassa à mon tour, car pendant la demi-heure qui venait de s'écouler, j'avais repris tout l'amour qui jadis m'avait enflammé pour elle quand, à Ancône, don Sancio Pico me l'avait fait connaître.

M. Palesi, rassuré par mes embrassemens et par les caresses de sa femme, me demanda si je leur ferais le plaisir de prendre avec eux une tasse d'excellent chocolat qu'il aurait le plaisir de faire lui-même. Je lui répondis que le chocolat était mon déjeûner favori et que je le trouverais d'autant meilleur qu'il serait préparé par un ami. Il partit pour se mettre en besogne. Ce fut l'instant du bonheur.

Dès que nous fûmes seuls, ma chère Thérèse se jeta dans mes bras avec une expression d'amour que rien ne peut décrire. Oh! mon ami, toi qui as fait battre mon cœur pour la première fois et que j'aimerai toute ma vie, laisse-moi jouir du bonheur de te presser contre mon sein. Embrassons-nous cent fois dans ce jour de bonheur, puis, mon cœur, nous en resterons-là, puisque le destin m'a faite la femme d'un autre. Demain nous

nous reverrons comme frère et sœur ; aujourd'hui soyons amans.

Elle n'avait pas fini cette allocution, que j'étais au comble du bonheur. Nos transports étaient réciproques, et nous les renouvelâmes sans presque aucune interruption pendant la demi-heure que nous avions de sûre devant nous. Son négligé du matin et ma redingote étaient des mieux appropriés à la circonstance.

Après avoir assouvi en partie l'ardeur de cet élan amoureux, nous retrouvant tels que nous étions quand nous nous séparâmes à Rimini, nous respirâmes et nous nous remîmes en place.

Après s'être un peu recueillie : Tu dois savoir, me dit-elle, que je suis encore amoureuse de mon mari et déterminée à ne jamais le tromper. Ce que je viens de faire était une dette que j'avais contractée en souvenir de mon premier amour. Je devais l'acquitter pour te prouver combien tu m'es cher ; mais ne nous en souvenons pas. Oublions-le, mon ami. Qu'il te suffise de savoir que je te chéris, ce dont tu ne saurais douter ; et laisse-moi la douce persuation que je suis aimée ; mais à l'avenir, évitons les occasions de nous trouver tête-à-tête, car je succomberais et j'en serais fâchée. Cela t'attriste ?

— Je te trouve liée, et je suis libre. Nous ne nous serions plus séparés. Tu viens de rallumer mes premiers feux. Je suis ce que j'étais quand je te connus à Ancône ; je viens de t'en convain-

cre, et juge de mon malheur de ne pouvoir plus te posséder. Je te retrouve non-seulement mariée, mais encore amoureuse. Hélas ! je suis venu trop tard ; mais si je ne m'étais pas arrêté à Gênes, je n'en serais pas moins malheureux ! Tu sauras tout en temps et lieu. En attendant je ne suivrai que les lois que tu me dicteras. Ton mari, je crois, ne sait rien de ce qui nous touche ; et je dois être réservé sur tout, n'est-ce pas ?

— Oui, sur tout, mon cher ami, car il ne sait rien sur mes affaires, et je suis bien aise qu'il ne s'en montre pas curieux. Il sait comme tout le monde que j'ai fait ma fortune à Naples, où j'ai dit que je suis allée à l'âge de dix ans. C'est là un mensonge innocent qui ne fait de tort à personne, et que, dans l'état que j'ai dû embrasser, j'ai dû préférer à plusieurs vérités qui me feraient du tort. Je me donne pour n'avoir que vingt-quatre ans : que t'en semble-t-il ?

— Il me semble que tu dis vrai, quoique je sache que tu en as trente-deux.

— Tu veux dire trente-un, car quand je t'ai connu je ne pouvais en avoir que quatorze.

— Je croyais que tu en avais au moins quinze.

— Cela se peut entre nous ; mais dis-moi, je t'en prie, si je montre plus de vingt-quatre ans.

— Je te jure que tu ne montres pas même cet âge ; mais à Naples.....

— A Naples, un chroniqueur pourrait savoir la vérité, mais personne ne fait attention à ces gens-

là. Mais, je t'attends, mon cher Casanova, à l'un des momens qui doit être des plus intéressans de ta vie.

— Des plus intéressans de ma vie, dis-tu? Quand sera-ce?

— Souffre que je me taise, car je veux jouir de ta surprise. Parlons d'une chose essentielle. Comment es-tu dans tes affaires? Si tu as besoin d'argent, je suis en état de te rendre celui que tu m'as donné, et cela avec toute l'usure que tu peux exiger. Mon mari n'est maître de rien, tout ce que je possède est à moi. J'ai à Naples cinquante mille ducats de regno, et je possède une égale somme en diamans. Dis-moi ce que tu as besoin, vite, car le chocolat va venir.

Telle était Thérèse. Profondément attendri, j'allais me jeter à son cou avant de lui répondre, quand le chocolat vint. Son mari entra, suivi d'une fille qui était une beauté achevée; elle portait sur une coupe de vermeil trois tasses de chocolat. Palesi nous amusa pendant que nous le prenions, en nous contant avec esprit l'espèce de sa surprise en voyant que celui qui l'obligeait de quitter son lit de si bonne heure était le même homme qui, la veille, lui avait demandé comment s'appelait sa femme. Nous rîmes, Thérèse et moi, à nous tenir les flancs, car son récit était un mélange d'esprit et de bonhomie. Ce Romain me déplut moins que sa qualité d'époux n'aurait pu le faire, parce qu'il ne me parut jaloux que pour la forme.

Mon cher ami, me dit Thérèse, à dix heures j'ai ici répétition générale de tous les airs du nouvel opéra. Tu es le maître d'y rester, si tu veux. Je te prie de permettre que ton couvert soit mis chez moi tous les jours, et tu me feras grand plaisir si tu regardes ma maison comme la tienne. Pour aujourd'hui, lui répliquai-je, je ne te quitterai qu'après ton souper, pour te laisser en liberté avec ton heureux mari. A ces mots, M. Palesi vint m'embrasser avec effusion de cœur, comme pour me remercier de ce que je ne paraissais pas prétendre lui opposer des difficultés à ses droits d'époux.

Ce jeune homme n'avait guère que vingt à vingt-deux ans; il était blond, bien fait, et trop joli pour un homme. Thérèse était excusable d'en être devenue amoureuse, et je ne lui en voulais pas, car je ne connaissais que trop le pouvoir d'un beau visage; mais je trouvais qu'elle avait eu tort d'en faire son mari, car un mari, quel qu'il soit, acquiert toujours certains droits de maître qui parfois peuvent être gênans.

La jolie femme de chambre de Thérèse vint me prévenir que ma voiture était à la porte.

— Permettez-vous, dis-je à mon amie, que mon domestique de place entre? Qui vous a ordonné, dis-je à ce maraud, de venir ici avec ma voiture?

— Personne, monsieur, mais je connais mon devoir.

— Qui vous a dit que j'étais ici?

— Je l'ai deviné.

— Allez appeler mon valet de chambre et revenez avec lui.

Quand il fut de retour, j'ordonnai à le Duc de payer trois journées à cet intrus, de lui retirer la livrée, et de demander au docteur Vannini un serviteur de la même taille, qui n'eût pas le don de deviner, mais qui sût exécuter ponctuellement les ordres de son maître. Le drôle, fort fâché de sa mésaventure, se recommanda à Thérèse; mais en femme avisée, elle lui dit que son maître était seul capable d'apprécier ses services.

A dix heures, voilà tous les acteurs, les actrices, et une foule d'amateurs qui encombrèrent la salle. Thérèse reçut avec grâce et noblesse les baise-mains de tout le monde, et je pus juger qu'elle était en grande réputation. La répétition dura trois heures et m'ennuya beaucoup. Pour faire trêve à l'ennui, je m'entretins avec Palesi, qui me plut, parce qu'il ne s'avisa pas le moins du monde de me demander où, comment, ni quand j'avais connu sa femme. Je vis qu'il avait tout le sentiment des convenances de sa situation.

Une jeune Parmésane, nommée Redegonde, qui jouait en homme, et qui chantait très-bien, resta pour dîner. Thérèse avait invité aussi une jeune Bolonaise, nommée Corticelli. Les charmes naissans de cette jolie figurante me frappèrent; cependant, dans ce moment, comme j'étais tout

plein de Thérèse, je n'y fis pas grande attention. Un instant après, je vis entrer un abbé bien replet, marchant à pas mesurés, vrai tartufe, qui ne cherchait que Thérèse, et qui, l'ayant aperçue, se dirigea vers elle, mit un genou à terre, à la mode portugaise, et lui baisa la main avec tendresse et respect. Thérèse, gracieuse et riante, le fit asseoir à sa droite; j'étais à sa gauche. Sa voix, son air, tout en lui me révélait une connaissance, et en effet, je reconnus bientôt l'abbé Gama, que j'avais laissé à Rome chez le cardinal Acquaviva, il y avait dix-sept ans; mais je ne fis semblant de le remettre, ce qui m'était facile, car il avait beaucoup vieilli. Le galant n'avait des yeux que pour Thérèse, et tout occupé à lui débiter mille fleurettes, il n'avait encore honoré de ses regards personne de la compagnie. Espérant qu'à son tour il ne me reconnaîtrait pas, ou qu'à mon imitation il ne ferait pas semblant de me reconnaître, je continuais à parler de bagatelles à la Corticelli, quand Thérèse me dit que M. l'abbé désirait savoir si je ne le remettais pas. Je le regarde fixement, et imitant un homme qui cherche à rappeler sa mémoire, je me lève en lui demandant si ce n'était pas M. l'abbé Gama que j'avais le bonheur de revoir.

— Lui-même, me dit-il en se levant et me prenant au cou pour m'embrasser à plusieurs reprises. Cela convenait à son caractère de fin politique, et le lecteur n'aura pas oublié le portrait

que je lui en ai fait dans le premier volume de ces Mémoires.

Après ce début, on peut deviner que nous entamâmes des propos sans fin. Il me parla de Barbaruccia, de la belle marquise G., du cardinal S. C., et me conta comment il était passé du service d'Espagne à celui de Portugal où il était encore. J'aimais à l'entendre me rappeler une foule de circonstances qui m'avaient si vivement intéressé dans ma première jeunesse, quand une apparition inattendue et tout-à-fait imprévue vint absorber toutes les facultés de mon âme. Un jeune homme de quinze à seize ans, aussi formé qu'un Italien peut l'être à cet âge, entre d'un air aisé, salue la compagnie avec grâce et va embrasser Thérèse. J'étais le seul qui ne le connût pas, mais je n'étais pas le seul dont les traits peignissent la surprise. Thérèse, intrépide, me le présente de l'air le plus naturel en me disant : C'est mon frère.

Je le reçus de mon mieux, mais un peu dérouté, n'ayant pas eu le temps de me remettre. Ce prétendu frère de Thérèse était mon portrait vivant, si ce n'est qu'il avait le teint plus clair que moi. Je vis d'abord que c'était mon fils : la nature n'avait jamais été plus indiscrète. C'était la surprise que Thérèse m'avait annoncée ; elle avait voulu se ménager le plaisir de me voir pétrifié et ravi tout à la fois, car elle savait bien que mon cœur serait vivement touché de l'idée de lui avoir, en la quittant, laissé un pareil souvenir de notre mutuel

amour. J'étais dans une ignorance complète, car dans ses lettres, elle ne m'avait jamais parlé de sa grossesse. En y réfléchissant, il me semblait que Thérèse aurait dû éviter cette rencontre en présence de tiers, car chacun avait des yeux, et il ne fallait que cela pour juger de prime abord que ce jeune homme ne pouvait être que mon fils ou mon frère. Je lui lançai un coup d'œil, mais elle l'esquiva, tandis que le prétendu frère me considérait avec tant d'attention qu'il ne pouvait entendre ce qu'elle lui disait. Quant aux spectateurs, leurs yeux ne faisaient que se promener de ma figure à la sienne; et s'ils jugeaient qu'il fût mon fils, ils devaient nécessairement supposer que j'avais été l'amant de la mère de Thérèse, s'il était vrai qu'elle fût sa sœur; car à l'âge qu'elle montrait et qu'elle se donnait, il était impossible d'imaginer qu'elle pût être sa mère. Il était également impossible de se figurer que je fusse le père de Thérèse, car je n'avais guère l'air plus âgé qu'elle.

Mon fils parlait le dialecte napolitain parfaitement, et cet idiome n'est pas sans charme; mais il parlait aussi très-bien l'italien, et dans ce qu'il disait, il montrait du goût, du sens et de l'esprit, ce qui me plaisait beaucoup. Il avait de l'instruction, quoique élevé à Naples, et des manières très-distinguées. Sa mère me plaça à table entre elle et lui. Sa passion favorite, me dit-elle, est la musique. Vous l'entendrez sur le clavecin,

mon cher ami, et quoique j'aie huit ans plus que lui, vous jugerez peut-être qu'il en sait plus que moi.

C'était se tirer d'affaire avec ce naturel et cette fine délicatesse qui n'appartiennent qu'aux femmes et dont nous n'approchons jamais que de loin.

Soit nature, soit prévention, soit amour-propre ou tout ce qu'on voudra, je me levai de table si enchanté de mon fils que je l'embrassai avec des transports si tendres que toute la compagnie applaudit. J'invitai toute la société à dîner le lendemain chez moi, et mon invitation fut acceptée avec joie; mais la Corticelli me dit avec un ton tout ingénu : Et moi aussi?

— Certainement, et vous aussi.

L'abbé Gama me dit, après le dîner, de choisir pour le lendemain d'aller déjeûner chez lui ou de lui donner à déjeûner chez moi, parce qu'il mourait d'envie de passer deux heures à causer tête-à-tête. Je vous recevrai chez moi, monsieur l'abbé, lui dis-je, et ce sera avec grand plaisir.

Quand tous les convives furent partis, don Cesarino, c'est ainsi que s'appelait le soi-disant frère de ma Thérèse, me demanda si je voulais le conduire à la promenade. Je lui répondis en l'embrassant que ma voiture était à ses ordres, qu'il pouvait y aller avec son beau-frère, parce que pour ce jour-là je ne voulais pas me séparer de sa sœur. Palesi fut très-satisfait de cet arrangement; ils partirent.

Dès que nous fûmes seuls, j'embrassai Thérèse avec ardeur en lui faisant compliment d'avoir un si joli frère.

— Mon ami, c'est le doux fruit de nos amours, c'est ton fils; il fait mon bonheur et il est heureux, car il a tout pour l'être.

— Heureux moi-même, divine Thérèse! Mais tu as bien vu que j'ai deviné ma paternité en le voyant.

— Mais, mon cœur, as-tu intention de lui donner un frère? comme tu es ardent!

— Songe, femme adorée et digne de l'être, que tu m'as dit que demain nous ne serions plus qu'amis.

J'étais déjà époux ou amant heureux; mais l'idée que c'était pour la dernière fois, mêla quelque amertume à l'ardente et suave volupté que j'éprouvai dans cette union où présidèrent de part et d'autre l'amour, la tendresse et le sentiment.

Quand nous eûmes repris un peu de calme, Thérèse me dit : Celui qui a fait élever notre enfant est le même duc qui m'emmena de Rimini, car je lui confiai mon secret aussitôt que je me sentis enceinte. J'accouchai à l'insu de tout le monde, et mon enfant fut envoyé en nourrice à Sorente et le duc le fit baptiser sous le nom de César Philippe Lanti. Il est resté à Sorente jusqu'à l'âge de neuf ans, ensuite il fut mis en pension chez un honnête homme qui lui a fait faire de bonnes études et qui lui a appris la musique. Il m'a

toujours connue comme sœur dès sa plus tendre enfance, et tu ne saurais imaginer combien j'étais heureuse en le voyant te ressembler à mesure qu'il grandissait. Je l'ai toujours considéré comme un gage certain de notre union; car je me figurais toujours qu'elle aurait lieu dès que nous nous retrouverions, persuadée qu'il ferait sur ton âme le même effet que sur la mienne. J'étais sûre que tu ne pourrais pas refuser à cette intéressante production de notre amour le nom de ton fils légitime en épousant sa mère.

— Et tu as rendu impossible ce qui aurait fait mon bonheur!

— Le sort en a décidé, mon ami; n'en parlons plus. A la mort du duc, j'ai quitté Naples, en laissant Cesarino dans la même pension sous la protection du prince de la Riccia, qui l'a toujours regardé comme son frère. Ton fils possède un capital de vingt mille ducats de regno dont on me paie les intérêts, et dont il n'est pas informé; mais tu penses bien que rien ne lui manque. Le seul regret que j'éprouve, c'est de ne pouvoir pas lui dire que je suis sa mère, car il me semble qu'il m'aimerait davantage s'il savait qu'il me doit le jour. Tu ne saurais te figurer le plaisir que j'ai eu aujourd'hui en voyant ta surprise et en observant avec quelle rapidité tu en es devenu amoureux.

— Et cette ressemblance si parfaite?

— Elle me fait plaisir. Peut-elle faire croire autre chose, sinon que tu as été amoureux de ma

mère ? Eh bien ! soit. Mon mari croit que c'est là l'origine de l'amitié qui nous lie et qui aurait pu lui donner de l'ombrage ce matin quand il a vu nos transports. Il m'a dit hier que Cesarino pouvait être mon frère de mère, mais non pas de père, car il avait vu son père au parterre, mais qu'il ne pouvait certainement pas être le mien. Si j'ai des enfans de Palesi, tout mon bien leur appartiendra à ma mort ; si je n'en ai pas, Cesarino sera mon héritier. Mon bien est en mains sûres, lors même que le prince de Riccia viendrait à mourir. Viens, me dit-elle en m'entraînant vers sa chambre à coucher. Elle ouvrit une grande cassette qui renfermait ses diamans et autres bijoux de prix et pour plus de cinquante mille ducats en bons contrats. Elle avait en outre beaucoup de très-belle vaisselle plate, et son talent supérieur qui lui assurait les premières places dans tous les théâtres d'Italie.

— Sais-tu, lui dis-je, si notre cher Cesarino a déjà aimé ?

— Je ne le crois pas, mais je crois que ma jolie femme de chambre en est amoureuse. J'y aurai l'œil.

— Ne sois pas trop rigoureuse.

— Non, mais il ne faut pas qu'un jeune homme se livre de trop bonne heure au plaisir qui fait tout négliger.

— Donne-le-moi ; je lui apprendrai à connaître le monde.

— Demande-moi tout, mais laisse-moi mon fils. Sache que je ne l'embrasse jamais dans la crainte d'en devenir folle. Si tu savais comme il est honnête et pur et combien il m'aime ? mais aussi je ne lui refuse rien. Que dira-t-on à Venise dans quatre mois lorsqu'on y reverra Casanova qui s'est évadé des Plombs et qui est rajeuni de vingt ans ?

— Tu vas donc à Venise pour *l'ascensa ?*

— Oui, et tu vas à Rome ?

— Et à Naples pour y voir le duc de Matalone mon ami.

— Je le connais beaucoup. Il a déjà un fils de la fille du duc de Bovino qu'il a épousée. C'est une femme charmante qui a eu le pouvoir de le rendre homme, car tout Naples savait qu'il était impuissant.

— Il est probable qu'elle n'a eu que le secret de le rendre père.

— C'est possible.

Nous passâmes la journée dans une conversation variée et très-intéressante jusqu'au retour de Cesarino et de son mari. Ce cher enfant acheva de me captiver pendant le souper, car il était folâtre, badin, aimable, et il avait toute la vivacité napolitaine. Il se mit au clavecin, et après avoir joué quelques morceaux avec un brillant de virtuoso, il se mit à chanter des chansons napolitaines qui nous firent rire aux éclats. Ma Thérèse n'avait des yeux que pour lui et pour

moi ; mais de temps en temps elle embrassait son mari en s'écriant qu'on n'est heureux que quand on aime.

Cette journée est au nombre des plus heureuses de ma vie, et j'en compte beaucoup.

CHAPITRE VIII.

La Corticelli. — L'entrepreneur juif rossé. — Le faux Charles Iwanaff, et mauvais tour qu'il me joue. — Ordre arbitraire de sortir de la Toscane. — J'arrive à Rome. — Mon frère Jean.

Le lendemain à neuf heures on m'annonça l'abbé Gama, qui commença par pleurer de joie, me dit-il, de me revoir si bien portant et en si bon état après tant d'années de séparation. Le lecteur devinera que le rusé abbé fit ici mon éloge, et il saura peut-être qu'on a beau avoir de l'esprit, de l'expérience du monde, de la méfiance même pour les gratteurs d'oreilles, et que cependant l'amour-propre aux aguets les écoute et les fait trouver

agréables : mais l'amour-propre n'en convient pas, parce qu'il se blesserait. Cet abbé, doux, spirituel, aimable, très-fin, parce qu'il avait toujours vécu parmi les grands dignitaires du serviteur des serviteurs de Dieu, école raffinée de la ruse, n'était point du tout méchant, mais il était curieux par caractère autant que par habitude de métier, et tel enfin que je l'ai dépeint dans le premier volume de ces Mémoires. Voulant connaître mes aventures, il n'attendit pas que je lui demandasse le récit des siennes. Il me conta prolixement sa vie depuis dix-sept ans que nous ne nous étions vus. Il était passé du service d'Espagne à celui de sa majesté très-fidèle ; il était secrétaire d'ambassade du commandeur Almada, et il avait dû quitter Rome parce que le pape Rezzonico ne voulait pas permettre au roi de Portugal de punir les jésuites, bonnes gens assassins qui, à la vérité, ne lui avaient cassé qu'un bras, mais qui n'en avaient pas eu moins l'intention de le faire périr. Gama errait en Italie, correspondant avec Almada et le fameux Carvalho, et attendant que cette guerre fût finie pour pouvoir retourner à Rome. Au fait c'est là tout ce qu'il y avait de substantiel dans son récit, mais l'abbé sut si bien l'amplifier par des circonstances épisodiques, qu'il le fit durer plus d'une heure, voulant par là, sans doute, m'exciter à la reconnaissance, afin que je ne lui tusse rien de ce qui me regardait ; mais nous fîmes tous deux preuve d'un beau talent diplomatique, lui en allongeant

son récit, moi en abrégeant le mien, non sans éprouver un secret plaisir de punir la curiosité en soutane.

— Qu'allez-vous faire à Rome? me dit-il par manière d'acquit.

— Je vais, lui dis-je, me présenter au pape pour le supplier de demander ma grâce aux inquisiteurs d'état de Venise. Cela n'était pas vrai, mais c'était une réponse comme une autre quand on ne veut pas dire la vérité ; et d'ailleurs si je lui avais dit que je n'y allais que pour rire, il ne m'aurait pas cru. Celui qui dit la vérité à un incrédule la prostitue, et selon moi, c'est un meurtre. Il me pria ensuite de lui faire le plaisir d'entretenir avec lui un commerce épistolaire, et comme cela ne m'engageait à rien, je le lui promis.

— Je puis, me dit-il, vous donner une preuve d'amitié en vous présentant au marquis de Botta-Adamo, gouverneur de la Toscane, et qui passe pour être l'ami du régent (depuis empereur sous le nom de François I[er]). Ayant agréé son offre avec reconnaissance, il fit tomber la conversation sur Thérèse ; mais il me trouva fermé comme le coffre-fort d'un avare. Je lui dis qu'elle était enfant lorsque j'avais fait à Bologne la connaissance de sa famille, et que la ressemblance entre son frère et moi n'était qu'un de ces jeux de la nature et du hasard qui n'offrait de particulier que notre rencontre. Voyant sur ma table un papier très-bien écrit, il me demanda si cette superbe écriture

était de mon secrétaire. Costa qui était présent lui répondit en espagnol qu'elle était de lui. Gama de s'évertuer en complimens, finissant par me prier de le lui envoyer pour lui faire copier quelques lettres. Devinant qu'il ne voulait que le faire causer sur mon compte, je lui dis que j'avais un besoin indispensable de ce jeune homme pour toute la journée. Eh bien ! ce sera donc une autre fois, dit l'abbé. Je ne répondis point. Tels sont les curieux.

Les moralistes ne veulent pas mettre la curiosité au nombre des passions, mais ils ont tort. C'est une des belles qualités de l'esprit quand elle est dirigée par la saine raison, et elle a pour objet toute la nature : *nihil dulcius quam omnia scire* (1). Elle est dépendante des sens, car elle ne peut naître et se satisfaire que par les perceptions et les sensations. Mais cette passion est, comme toutes ses sœurs, un monstre quand elle n'a plus le frein de la sagesse. Elle est un vice affreux quand elle n'a pour objet que de pénétrer dans les affaires d'autrui, soit directement soit indirectement, soit que le curieux n'aspire à surprendre un secret que pour être utile, soit qu'il ne sonde son prochain que pour faire tourner à son profit l'effusion de cœur qu'il a l'art de faire naître. Vice et vertu, selon sa direction, la curiosité est toujours une maladie, car elle a cela de particulier qu'elle

(1) Rien n'est si doux que de tout savoir.

rend inquiet le cœur ou l'esprit de celui dont elle s'empare. Un secret qu'on surprend est toujours un larcin.

Je ne parle pas de cette curiosité noble qui, dépendant des sciences abstraites, a pour but de connaître l'avenir, ou plutôt l'impossible ; fille de l'ignorance ou de la superstition, il n'y a que des fous ou des ignorans qui s'y arrêtent. Mais l'abbé Gama n'était ni fou, ni ignorant, ni sot : il était curieux par caractère et par métier, car il était payé pour tout découvrir. Il était diplomate ; dans une sphère moins élevée, on l'aurait traité d'espion.

Il me quitta pour aller faire des visites, me promettant de revenir à l'heure du dîner.

Le docteur Vannini vint me présenter un autre domestique parmesan, de la taille du premier, me promettant que celui-là ne saurait qu'obéir, sans jamais chercher à deviner. Je remerciai l'aubergiste académicien et je lui ordonnai un somptueux dîner.

La Corticelli vint la première, avec son frère, jeune homme-femme et violon médiocre, et leur mère qui me dit qu'elle ne permettrait jamais à sa fille d'aller dîner chez des étrangers sans son frère et elle. Vous pouvez donc, lui dis-je, la remmener à l'instant, ou accepter ce ducat pour aller dîner avec votre fils où bon vous semblera, car je ne veux ni de lui ni de vous. Elle prit le ducat en me disant qu'elle était sûre de laisser sa fille entre

bonnes mains. Vous pouvez y compter, lui dis-je, et partez.

Sa fille fit des commentaires si plaisans sur mon petit dialogue avec sa mère, que ne pouvant m'empêcher de rire, je commençai à l'aimer. La Corticelli n'avait que treize ans, et elle était si mignonne qu'elle n'en montrait que dix. Du reste elle était très-bien faite, gaie, vive, sémillante, spirituelle et d'une blancheur rare en Italie; malgré cela, je suis encore à concevoir comment je pus en devenir amoureux.

Cette jeune folle me pria de lui accorder ma protection contre l'entrepreneur de l'Opéra qui était juif. Il s'était engagé par le contrat qu'il avait fait avec elle de lui faire danser un pas de deux au second opéra, et il l'avait trompée. Elle me supplia de forcer le juif à remplir ses engagemens, et je le lui promis.

La seconde convive fut la Parmesane Redegonde, grande et belle personne, que Costa me dit être sœur de mon domestique de place et qu'en deux ou trois minutes d'entretien je trouvai très-digne d'attention.

L'abbé Gama vint ensuite et me félicita en me voyant assis entre deux jolies filles. Je l'obligeai à prendre ma place, et il commença à leur en conter en vrai coutumier du fait, et les nymphes se moquant de lui ne le déconcertèrent pas le moins du monde. Il croyait leur plaire; je le voyais, et je comprenais fort bien comment l'amour-propre

pouvait empêcher qu'il ne s'aperçût qu'il se rendait ridicule, mais je ne devinais pas qu'arrivé à son âge, je pourrais tomber dans le même péché.

Malheureux le vieillard qui ne sait pas se rendre justice! malheureux s'il néglige de se familiariser avec cette idée, que ce même sexe qu'il a séduit tant de fois lorsqu'il était jeune, le méprisera quand il sera vieux, s'il ose encore aspirer à lui plaire!

Ma belle Thérèse arriva la dernière avec son mari et mon fils que j'embrassai tendrement après m'être acquitté de ce doux devoir envers sa mère. Je me mis à table entre les deux, disant tout bas à Thérèse qu'il ne fallait pas séparer une si chère et si mystérieuse trinité, ce qui me valut le plus aimable sourire. L'abbé se plaça entre Redegonde et la Corticelli, et par des propos charmans, il sut nous tenir en gaîté pendant tout le repas.

Je riais en moi-même de voir la gravité respectueuse avec laquelle mon grand laquais changeait d'assiette à sa sœur Redegonde, qui paraissait vaine d'avoir droit à des honneurs auxquels son frère ne pouvait pas prétendre. Elle n'était pas généreuse, car elle saisit le moment de me dire, sans qu'il pût l'entendre : C'est un bon garçon qui, malheureusement, n'a aucun talent.

J'avais mis à dessein dans ma poche une superbe tabatière d'or, richement émaillée et enrichie de mon portrait en émail de la plus parfaite ressemblance. Je l'avais fait faire à Paris avec

l'intention d'en faire présent à madame d'Urfé, et je ne le lui avais pas donné, parce que le peintre m'avait fait trop jeune. J'avais rempli cette tabatière d'excellent tabac de la Havane dont M. de Chavigny m'avait fait présent et que Thérèse aimait beaucoup; j'attendais pour la tirer de ma poche qu'elle m'en demandât.

L'abbé Gama qui en avait de fort bon dans une boîte d'Origonela, en envoya une prise à Thérèse qui lui envoya du sien dans une tabatière d'écaille incrustée d'or en arabesques. On ne pouvait rien voir de plus beau. Gama critique le tabac de Thérèse, moi j'affecte de le trouver délicieux, mais j'osai dire que le mien était meilleur. Je tire ma tabatière et la lui présentant ouverte, je lui offre une prise. Elle n'avait pas pu voir le portrait. Elle convint que mon tabac était délicieux et bien supérieur au sien.

— Eh bien! madame, voulez-vous que nous troquions?

— Volontiers. Donnez-moi du papier.

— Ce n'est pas nécessaire. On troque le tabac et les tabatières où il se trouve.

En disant cela, je mets la tabatière de Thérèse dans ma poche, et je lui présente la mienne fermée. Quand elle aperçut le portrait, elle jeta un cri qui intrigua toute la compagnie, et son premier mouvement fut d'imprimer un baiser sur le médaillon. Tiens, dit-elle à Cesarino, c'est ton portrait.

Cesarino le regarde tout étonné et la boîte circule de main en main. Chacun trouve que c'était mon portrait dix ans auparavant et qu'il pouvait passer pour celui de Cesarino. Thérèse en était folle, et jurant que cette boîte ne sortirait plus de ses mains, elle se leva et alla embrasser son fils à plusieurs reprises. Pendant cela je ne perdais pas de vue l'abbé Gama, et je voyais que dans sa tête il bâtissait des commentaires sur cet incident qui avait tout l'intérêt d'une scène de reconnaissance imprévue.

Le bon abbé partit vers le soir, en me disant qu'il m'attendait à déjeûner le lendemain.

Je passai le reste de la journée à conter fleurette à Redegonde, et Thérèse qui vit que cette fille me plaisait, me conseilla de m'expliquer et me promit de l'inviter toutes les fois que je voudrais. Mais Thérèse ne la connaissait pas.

Le lendemain Gama me dit qu'il avait prévenu le maréchal Botta de ma visite et qu'il irait me prendre chez moi à quatre heures pour me présenter à ce seigneur. Puis le bon abbé, toujours esclave de sa curiosité, me reprocha d'un ton d'intérêt tout amical de ne lui avoir pas dit un mot de l'état de ma fortune.

— Je n'ai pas cru que cela valut la peine d'être mentionné, monsieur l'abbé, mais puisque cela vous intéresse, je vous dirai que ma fortune n'est pas considérable, mais que j'ai des amis dont les bourses me sont ouvertes.

— Si vous avez de vrais amis, vous êtes riche, mais les vrais amis sont rares.

En sortant de chez lui, le cœur occupé de Redegonde que j'aurais volontiers préférée à la jeune Corticelli, j'allai lui faire une visite ; mais quelle triste réception ! Elle me reçut dans une chambre où se trouvaient sa mère, son oncle et trois ou quatre marmots malpropres et mal vêtus. C'étaient ses frères.

— N'avez-vous point de chambre convenable pour y recevoir vos amis ? lui dis-je.

— Je n'ai pas besoin d'une autre chambre, car je n'ai pas d'amis à recevoir.

— Ayez la chambre, ma chère, et les amis ne vous manqueront pas. Celle-ci est excellente pour recevoir des parens, mais non pour les personnes qui viennent, comme moi, pour rendre hommage à vos charmes et à vos talens.

— Monsieur, me dit la mère, ma fille n'a qu'un faible talent et ne se fait point illusion sur ses charmes, qu'elle sait être très-modestes.

— C'est une grande modestie, madame, qui vous fait parler ainsi et je sais l'apprécier ; mais tout le monde ne voit pas votre fille des mêmes yeux, et elle me plaît beaucoup.

— C'est un honneur pour elle, et nous y sommes sensibles comme nous le devons ; mais nous n'en sommes point énorgueillis. Ma fille vous recevra toutes les fois que vous voudrez lui faire l'honneur de venir la voir, mais ici et jamais ailleurs.

— Ici, madame, je craindrais de vous incommoder.

— La présence d'un honnête homme n'incommode jamais.

J'étais honteux, car rien ne confond un libertin comme le langage de la pudeur dans la bouche de la misère; et ne sachant que répondre de raisonnable à cette mère, je la saluai et sortis.

Je rendis compte à Thérèse de ma mésaventure, et nous en rîmes; c'était ce que nous avions de mieux à faire. Je te verrai volontiers à l'Opéra, me dit-elle, et tu entreras dans mon camerino en donnant une petite pièce à l'homme qui garde la petite porte qui donne entrée sur la scène.

L'abbé Gama vint me prendre, comme il me l'avait promis, pour me présenter au maréchal Botta, homme plein de mérite et que l'affaire de Gênes avait rendu fameux. Il commandait l'armée autrichienne lorsque le peuple, irrité de voir ces étrangers qui ne visaient qu'à subjuguer le pays, se souleva et les força à sortir de la ville. Cette émeute patriotique sauva la république. Je le trouvai au milieu d'une nombreuse société de dames et des messieurs, qu'il quitta pour m'accueillir. Il me parla de Venise en homme qui connaissait parfaitement ma patrie, et m'ayant beaucoup fait parler de la France, j'eus lieu de croire qu'il était satisfait de ma narration. A son tour, il me parla de la cour de Russie où il se trouvait lorsque Élisabeth Petrowna, qui régnait encore à

l'époque dont je parle, monta avec tant de facilité sur le trône de son père Pierre-le-Grand. Ce n'est qu'en Russie, me dit-il, que la politique sait faire usage des poisons.

A l'heure de l'Opéra, M. le maréchal s'étant retiré, tout le monde partit. Après avoir ramené l'abbé qui, comme de raison, m'assura que j'avais plu au gouverneur, je me rendis au théâtre où, moyennant un testone, je montai au camerino de Thérèse que je trouvai entre les mains de sa jolie femme de chambre. Je te conseille, me dit-elle, d'aller voir Redegonde dans son camerino; comme elle doit s'habiller en homme, elle te laissera peut-être assister à sa toilette.

Je suis son avis, mais la mère ne voulait pas me permettre d'entrer, parce que sa fille était sur le point de s'habiller. Je l'assurai que je tournerais le dos pendant le temps qu'elle mettrait à sa toilette, et à cette condition, elle me permit d'entrer et me fit asseoir devant la table sur laquelle se trouvait un grand miroir qui me servit merveilleusement bien pour voir gratis tout ce que Redegonde avait de plus secret, surtout au moment où, pour passer une culotte, elle leva les jambes le plus maladroitement du monde, ou le plus adroitement possible, selon les intentions qu'elle pouvait avoir. Au reste elle ne perdit rien à ce manége, car ce que je vis me plut à tel point que, pour m'en rendre possesseur, j'aurais souscrit à toutes les conditions qu'elle aurait voulu m'imposer.

Il est impossible, me disais-je, que Redegonde ne sache pas que placé devant une glace délatrice, je dois tout voir, et cette idée m'enflammait. Je ne me retournai que lorsque la mère m'en donna la permission, et alors j'admirai cette beauté sous le costume d'un beau jeune homme de cinq pieds un pouce, et dont les proportions ne laissaient rien à désirer.

Redegonde sortit et, l'ayant suivie, je pus lui parler dans les coulisses. Ma chère, lui dis-je, je vous parlerai sans préambule. Sachez que vous m'avez enflammé et que je mourrai, si vous refusez de me rendre heureux.

— Vous ne me dites pas si vous mourriez dans le cas où vous me rendriez malheureuse.

— Je ne puis pas le dire, puisque je ne saurais en concevoir l'idée. Point de feinte, aimable Redegonde; vous ne pouvez pas ignorer que votre miroir m'a mis à même de tout voir, et je ne puis pas vous supposer l'idée d'avoir voulu m'enflammer pour me mettre ensuite au désespoir.

— Que pouvez-vous avoir vu? Je n'en sais rien.

— Cela peut être, mais je vous ai vue tout entière. Répondez-moi, c'est l'essentiel. Comment dois-je m'y prendre pour vous posséder?

— Pour me posséder? Je ne vous comprends pas, monsieur, car je suis honnête fille.

— Je le crois, mais vous devez croire aussi que vous ne le serez pas moins quand vous m'aurez

rendu heureux. Ne me faites pas languir, ma chère Redegonde, car je dois savoir ma destinée à l'instant.

— Je ne saurais que vous dire, sinon que vous êtes le maître de venir me voir quand bon vous semblera.

— A quelle heure serez-vous seule ?

— Seule ? Il est difficile que je le sois jamais.

— Eh bien ! n'importe ; que votre mère soit présente, cela m'est égal. Si elle est sage, elle fera semblant de ne rien voir, et je vous donnerai cent ducats chaque fois.

— En vérité, ou vous êtes fou, ou vous ne nous connaissez pas.

En achevant ces mots, elle entre en scène et moi j'allai conter mon dialogue à Thérèse. Commence, me dit-elle, par offrir directement les cent ducats à la mère, et si elle les refuse, moque-toi d'elles deux et va chercher fortune ailleurs.

Je retourne au camerino où la mère était seule, et sans autre préambule : Bon soir, madame, lui dis-je ; je suis étranger, je ne passerai ici que huit jours, je suis amoureux de votre fille, et je vous propose de venir souper chez moi avec elle, à condition que vous serez bonne. Je vous donnerai cent sequins, et il ne tiendra qu'à vous de me ruiner.

— Monsieur, à qui croyez-vous parler ? Votre effronterie a droit de me surprendre. Informez-vous qui je suis, informez-vous de la conduite de

ma fille, et vous vous épargnerez à l'avenir de pareilles propositions.

— Adieu, madame.

— Adieu, monsieur.

Je trouve Redegonde en sortant et je lui conte mot pour mot le dialogue que je venais d'avoir avec sa mère. Elle part d'un éclat de rire.

— Ai-je bien ou mal fait? lui dis-je.

— Plutôt bien que mal; mais si vous m'aimez, venez me voir.

— Vous aller voir après les propos de votre mère?

— Eh! pourquoi pas? qui sait?

— Qui sait! Redegonde, vous ne me connaissez pas. L'espérance m'empoisonne, et je crois vous l'avoir prouvé en vous parlant sincèrement.

Dépité et déterminé à ne plus penser à cette bizarre personne, j'allai souper avec Thérèse et je passai chez elle trois heures délicieuses. Ayant beaucoup à écrire le lendemain, je ne sortis pas de toute la journée, et vers le soir j'eus la visite de la jeune Corticelli avec sa mère et son frère. Elle venait me prier de tenir la promesse que je lui avais faite touchant le juif entrepreneur du théâtre qui ne voulait pas lui faire danser le pas de deux stipulé dans son contrat. Venez me voir demain matin, lui dis-je, vous déjeûnerez avec moi, et je parlerai à votre hébreu en votre pré-

sence, au moins s'il vient, car je vous promets de l'envoyer chercher.

— Je vous aimerai bien, me dit la petite folle ; mais est-ce que je ne puis pas rester un peu?

— Au contraire, tant que vous voudrez, mais comme je dois achever quelques lettres, je vous prierai de rester seule.

— Oh ! comme vous voudrez.

Je dis à Costa de leur faire servir à souper.

Après que mes lettres furent écrites, ayant envie de rire, je fis asseoir la petite auprès de moi et je commençai à badiner, mais de manière à ce que la mère Laure ne pût y trouver à redire. Tout-à-coup son frère vint s'en mêler, ce qui me causa quelque étonnement. Allez-vous-en, lui dis-je ; vous n'êtes pas une fille. A cette apostrophe, le petit scélérat me montre son sexe, mais d'une façon si indécente, que sa sœur, qui était assise sur mes genoux, partit d'un éclat de rire et courut se réfugier auprès de sa mère qui, par reconnaissance du bon souper que je lui avais fait faire, se tenait au fond de la chambre. Je me levai et après avoir donné un soufflet à cet impudent pédéraste, je demandai à la mère dans quelle intention elle m'avait amené ce drôle. Pour toute réponse : N'est-il pas joli garçon? me dit cette infâme mère. Donnant un ducat pour le récompenser du soufflet, je dis à la mère de s'en aller parce qu'elle me dégoûtait. Le giton prit mon ducat en me baisant la main et tous trois sortirent.

Je me couchai riant de l'aventure, et réfléchissant sur la perversité d'une mère qui ne craint pas de se dégrader au point de prostituer son propre fils pour le plus bas de tous les vices.

Le lendemain matin je fis prier le juif de passer chez moi. La Corticelli vint avec sa mère, et le directeur arriva peu d'instans après, au moment où nous déjeûnions.

Après lui avoir exposé les griefs de la jeune danseuse, je lui lus le contrat qu'il avait passé avec elle, et je lui dis avec douceur que je trouverais facilement le moyen de lui faire tenir ses engagemens. Le juif allégua plusieurs excuses dont la Corticelli lui démontra l'incohérence. Enfin, vaincu dans son fort, ce fils de Judas finit par promettre de parler le jour même au maître des ballets pour qu'il lui fît danser le pas qu'elle réclamait avec le danseur qu'elle avait indiqué, espérant, dit-il, que par là il aurait le bonheur de plaire à son excellence, titre dont il me gratifia avec une profonde révérence, circonstance qui, chez les juifs surtout, est rarement une marque de sincérité.

Quand ces gens-là eurent pris congé, je me rendis chez l'abbé Gama pour aller dîner chez le maréchal Botta qui nous avait fait inviter. Je fis à ce dîner la connaissance du chevalier Man, résident d'Angleterre, qui était l'idole de Florence, homme fort riche, aimable quoique Anglais, plein d'esprit et de goût et grand amateur des arts. Sur son

invitation, je lui fis le lendemain une visite dans une maison où il avait un joli jardin. Dans cette demeure créée par lui-même, meubles, tableaux, livres choisis, tout décélait l'homme de génie. M. Man vint me rendre ma visite, me pria à dîner et eut l'aimable intention d'inviter Thérèse, son mari et Cesarino. Celui-ci se mit au clavecin en sortant de table et fit l'admiration et les délices de la société. A propos de ressemblance, M. le chevalier nous fit voir des portraits en miniature d'une beauté surprenante.

Avant de s'en aller, Thérèse me dit qu'elle avait sérieusement pensé à moi.

— Comment? lui dis-je.

— J'ai dit à Redegonde que j'irais la prendre, que je la garderais à souper et que je la ferais reconduire chez elle. Tu te chargeras de cette dernière partie. Viens souper aussi et fais que ta voiture attende à la porte. Le reste ira de soi-même. Tu ne seras avec elle que quelques minutes, mais ce sera toujours quelque chose, et une fois le premier pas fait, tu mèneras le reste à ta guise.

— A merveille, je souperai chez toi, et ma voiture sera au poste. Demain tu sauras tout.

Je me rendis chez elle à neuf heures. Je fus reçu comme une bonne fortune à laquelle on ne s'attendait pas. Je dis à Redegonde que je me félicitais de la trouver là, et elle me répondit qu'elle n'avait pas espéré le plaisir de me voir. A souper,

personne n'eut appétit que Redegonde qui mangea très-bien et rit beaucoup de toutes les anecdotes que je lui contai.

Après souper, Thérèse demanda à la belle Parmesane si elle voulait qu'elle envoyât chercher une chaise à porteurs, où si elle préférait que je la reconduisisse dans ma voiture. Si monsieur veut avoir cette complaisance, dit-elle, la chaise n'est pas nécessaire. Cette réponse me parut si favorable, que je ne doutai plus de mon bonheur. On se souhaite la bonne nuit, on s'embrasse, elle prend mon bras qu'elle presse de sa main, nous descendons l'escalier et elle monte en voiture. Je monte après elle, et quand je veux m'asseoir, je trouve la place occupée. Qui est-là? m'écriai-je. Redegonde part d'un éclat de rire en me disant : C'est ma mère.

J'étais joué ; je n'eus pas l'esprit de plaisanter. La surprise rend l'homme bête, elle absorbe pour un instant toutes les facultés de l'esprit ; l'amour-propre blessé ne laisse place qu'à la colère.

M'étant assis sur le devant, je demandai d'un ton froid à la mère pourquoi elle n'était pas montée pour souper avec nous. Quand la voiture fut devant leur porte, la mère m'invita à monter, mais je lui dis que je n'en avais point envie. Je sentais que pour peu que cette mère m'eût impatienté, je lui aurais donné des soufflets, et l'homme qu'elle avait chez elle m'avait l'air d'un coupe-jarret.

Furieux et irrité au physique comme au moral, je n'avais jamais été chez la Corticelli ; mais persuadé de la trouver complaisante, je me fis mener chez elle. Tout le monde était couché. Je frappe, on répond, je me nomme, on vient m'ouvrir et j'entre dans l'obscurité. La signora Laura me dit qu'elle va allumer la chandelle et que si je l'avais prévenue, elle m'aurait attendu malgré le froid. Il me semblait que j'étais dans une glacière. J'entends rire la petite, et m'étant approché du lit à tâtons, je cherche et je trouve les signes évidens de la masculinité. C'était son frère. Pendant ce temps la mère ayant fait de la lumière, je vis la fille enveloppée dans la couverture jusqu'au menton; car de même que le frère, elle était nue comme la main. Quoique fort libéral sur la matière, cette infamie me révolta. Pourquoi, dis-je à la mère, permettez-vous cette affreuse union ?

— Quel mal y a-t-il à craindre ? ils sont frère et sœur.

— C'est ce qui rend leur fréquentation criminelle.

— Leur fréquentation est fort innocente.

— C'est possible, mais cela ne va pas bien.

Le giton s'échappe et va se fourrer dans le lit de sa mère, pendant que la petite folle me dit que cela n'allait ni bien ni mal, puisqu'elle n'aimait son frère que comme un frère et qu'il ne m'aime que comme une sœur, finissant par me dire que si je voulais qu'elle couchât seule, je n'avais qu'à

lui acheter un lit. Tout cela débité avec naïveté et dans son jargon bolonais me fit rire de bon cœur, car en parlant et gesticulant elle avait découvert la moitié de ses beautés et je ne voyais rien qui en valût la peine. Malgré cela il était écrit sans doute que je devais devenir amoureux de sa peau, car c'était tout ce qu'elle avait.

Si elle avait été seule, je l'aurais exploitée dans l'instant, mais j'eus horreur de la présence de sa mère et de son drôle de frère, craignant des scènes qui m'auraient fait faire du mauvais sang. Lui donnant dix ducats pour s'acheter un lit, je lui souhaitai la bonne nuit et je partis. Je revins à mon auberge, maudissant les mères précieuses et scrupuleuses des nymphes de l'Opéra.

Le lendemain, je passai toute la matinée avec M. le chevalier Man dans sa galerie qui contenait des merveilles en peinture, en sculpture, en mosaïques et en pierres gravées. En sortant de chez lui, je passai chez ma Thérèse pour lui conter ma mésaventure de la veille. Elle en rit beaucoup et j'en ris avec elle, malgré un certain dépit dont mon amour-propre ne pouvait se défendre. Il faut bien t'en consoler, mon ami, me dit-elle, et tu trouveras facilement à la remplacer.

— Pourquoi es-tu mariée !

— J'y pensais, mais c'est fait et sans remède. Écoute, comme tu ne saurais te passer de femme, crois-moi, prends la Corticelli qui enfin en vaut bien une autre : elle ne te fera pas languir.

Rentré chez moi, où je trouvai l'abbé Gama que j'avais invité à dîner, il me demanda si je voudrais me charger d'une commission de la cour de Portugal auprès du congrès que toute l'Europe s'attendait à voir tenir à Augsbourg. Il me dit qu'en m'acquittant avec prudence de la commission qu'il voulait me procurer, j'obtiendrais à Lisbonne tout ce que je pourrais désirer. Je suis prêt, lui répondis-je, à faire tout ce dont je puis être capable, vous n'aurez qu'à m'écrire, et pour cela j'aurai soin de vous instruire des lieux où vos lettres pourront me parvenir en toute sûreté. Cette ouverture me fit naître la plus forte envie de devenir ministre.

Le soir à l'Opéra, je parlai au maître des ballets, au danseur qui devait faire sa part dans le pas de deux, et au juif qui me réitéra la promesse que ma protégée serait contente dans trois ou quatre jours, et qu'elle continuerait à danser son pas favori pendant tout le reste du carnaval. Je vis la Corticelli qui me dit qu'elle avait déjà un lit et qu'elle m'invitait à souper. J'acceptai, et je me rendis chez elle après le théâtre.

Sa mère, persuadée que je paierais, avait commandé chez un traiteur un excellent souper pour quatre personnes, et plusieurs flacons du meilleur Florence. Elle me donna en outre d'un vin appelé *Oleatico* que je trouvai excellent, et dont je bus copieusement. Quant à mes trois commensaux, peu habitués à la bonne chère et au vin, ils

se grisèrent en mangeant comme quatre. La mère et le fils allèrent se coucher sans façon, et la petite folle m'invita à les imiter. J'en avais bonne envie, mais je ne l'osai pas. Il faisait grand froid et il n'y avait pas de feu dans la chambre; or, comme elle n'avait qu'une seule couverture, j'aurais craint de gagner un gros rhume, et j'aimais trop ma santé pour m'exposer à ce danger. Je me contentai de la prendre sur mes genoux et après quelques préludes, elle s'abandonna à mes transports, tâchant de me persuader que j'avais ses prémices, ce que je fis semblant de croire, attachant peu de prix à la réalité.

Je la quittai après avoir renouvelé la dose trois ou quatre fois, et lui ayant donné cinquante sequins, je lui dis d'acheter une bonne couverture piquée et ouatée, de faire allumer un grand brasier, parce que je coucherais avec elle la nuit suivante.

Je reçus le lendemain de Grenoble une lettre qui m'intéressa infiniment. M. de Valenglard m'écrivait que la belle Roman, convaincue que mon horoscope ne pourrait jamais se vérifier si elle ne faisait pas le voyage de Paris, s'était rendue à la capitale avec sa tante.

Singulière combinaison du sort de cette charmante personne avec le goût que sa beauté m'avait inspiré, et mon éloignement pour le mariage! car il n'aurait dépendu que de moi d'épouser la plus belle femme de France, et il n'est pas proba-

ble qu'alors elle fût devenue la maîtresse de Louis XV. Et puis quelle autre combinaison que celle du caprice qui me vint de mettre dans mon horoscope la nécessité d'aller à Paris! car quand bien même l'astrologie aurait été une science, je ne la possédais pas. Sa destinée tenait à une grande absurdité. Que d'événemens extraordinaires au reste ne nous offre pas l'histoire, et qui ne seraient jamais arrivés s'ils n'avaient pas été prédits! Nous sommes, presque toujours à notre insu, les auteurs de notre propre destin, et toutes les nécessités précédentes des stoïciens ne sont que de pures chimères : le raisonnement qui prouve la force du destin ne semble fort que parce qu'il sophistique, et tombe devant l'analyse et la raison libre de préjugés. Cicéron se moquait à bon droit dès stoïciens et des fatalistes; mais Cicéron était un sage, et peu d'hommes le sont, même Socrate quand il recommandait le sacrifice d'un faisan au dieu de la gourmandise. Un individu que Cicéron avait invité à dîner, ayant eu quelque empêchement, écrivit à ce grand Romain : *Si je ne suis pas venu, c'est une preuve que le destin ne l'a pas voulu.* Cicéron lui répondit : *Si vous aviez voulu venir, vous seriez venu, et alors ç'aurait été une preuve que le destin l'aurait voulu.* Ce ne sont pas les mots latins, lecteur; mais je crois que si ces Romains avaient été Français, ils se seraient exprimés ainsi.

Si les fatalistes sont forcés, pour l'honneur de

leur système, de juger nécessaire l'enchaînement de tous les événemens, ce qui reste à la liberté morale de l'homme n'est absolument rien : le libre arbitre serait une absurdité, et dans ce cas l'homme ne pourrait plus ni mériter ni démériter. Je rejette pour ma part le dogme de la fatalité, et ne fût-ce que par amour-propre ; car je ne consens pas à ne voir en moi qu'une machine.

Le soir j'allai au théâtre où je trouvai ma Corticelli revêtue d'une belle pelisse, et les autres danseuses me regardèrent avec un air de mépris, car elles voyaient avec dépit que la place était occupée, tandis que ma nouvelle favorite, fière de ses succès, me caressait d'un air triomphant qui lui allait à ravir.

Le soir je trouvai chez elle un bon souper et un grand brasier avec une chaude couverture. La mère me montra tout ce que sa fille s'était acheté et se plaignit qu'elle n'eût pas habillé son frère. Je la rendis joyeuse en lui donnant quelques louis.

Quand je fus couché, je ne trouvai ma belle ni amoureuse, ni transportée, mais folâtre et plaisante. Elle me fit rire, et comme elle était complaisante en tout, c'en était assez pour me captiver. En la quittant, je lui donnai une montre, et je lui promis de venir souper le lendemain. Elle devait danser le pas de deux, et j'allai au spectacle en conséquence ; mais à ma grande surprise, je ne la vis que figurer.

A souper, je la trouvai désolée. Elle me dit en pleurant que je devais la venger de cette insulte, que le juif rejetait la faute sur le tailleur, mais qu'il mentait. Je lui promis tout pour la calmer, et après avoir passé quelques heures avec elle, je rentrai chez moi déterminé à faire passer au juif un mauvais quart d'heure. En conséquence, dès que je fus éveillé, j'envoyai Costa chez lui pour le prier de passer chez moi; mais pour toute réponse, le butor me fit dire qu'il savait ce que je lui voulais, qu'il ne viendrait pas, et que si la Corticelli ne dansait pas dans ce ballet, elle danserait dans un autre.

J'étais indigné, mais je sentis que je devais dissimuler et je me mis à rire. J'avais cependant prononcé sa sentence, car un Italien ne renonce pas à la vengeance; il sait trop bien que c'est un des plaisirs des dieux.

Costa étant sorti, j'appelai le Duc, et lui ayant conté l'affaire, je lui dis que j'étais déshonoré si je ne me vengeais pas, et qu'il n'y avait que lui qui pût me procurer la satisfaction de bâtonner ce coquin pour le punir de la marque de mépris qu'il m'avait donnée. Mais tu sens, mon cher le Duc, ajoutai-je, toute l'importance du secret.

— Je ne vous demande que vingt-quatre heures, monsieur, pour vous donner une réponse positive.

Je savais ce que cela voulait dire, et je fus content.

Le lendemain le Duc vint me dire que le jour précédent il ne s'était occupé qu'à connaître la personne du juif et sa demeure, sans prendre la moindre information de personne. Aujourd'hui je ne le perdrai pas de vue, je saurai à quelle heure il rentre, et demain vous saurez le reste.

— Sois prudent, lui dis-je, et ne te confie à personne.

— Soyez tranquille.

Le jour suivant il me dit que si le juif rentrait à la même heure et qu'il prît le même chemin, il aurait les coups de bâton avant de se coucher.

— Qui as-tu choisi pour l'expédition ?

— Moi. Ces sortes de choses doivent être secrètes et le secret, pour être bien gardé, ne doit pas être connu de trois personnes. Je suis sûr de mon fait, mais quand vous serez sûr que la peau de l'âne a été basanée, il y aura quelque chose au bout?

— Vingt-cinq sequins.

— A merveille. Quand j'aurai fait l'expédition, j'irai reprendre ma redingote à l'endroit où je l'aurai laissée, et je rentrerai par la porte de derrière sans que personne me voie. Costa lui-même, s'il était nécessaire, pourra jurer en conscience que je ne suis point sorti et qu'il est impossible que je sois le bâtonneur. Cependant, en cas d'accident, j'aurai mes pistolets de poche sur moi, et si on voulait m'arrêter, je saurais me défendre.

Le lendemain il entra d'un air très-tranquille

pendant que Costa me passait ma robe de chambre ; mais lorsque nous fûmes seuls : L'affaire est faite, me dit-il. Le juif, au lieu de courir dès qu'il eut reçu le premier coup, se jeta par terre en criant. Là je lui basanai la peau, mais ayant entendu du monde qui accourait, je me sauvai. Je ne sais pas si je l'ai assommé, mais je lui ai appliqué deux vigoureux coups sur la tête. J'en serais fâché, car il ne pourrait pas se souvenir de la danse.

Ce lazzi ne me fit pas rire, parce que l'affaire était sérieuse.

J'étais invité à dîner chez Thérèse avec l'abbé Gama et M. Sassi, homme aimable, si l'on peut prostituer le nom d'homme à l'être que la barbarie a séparé de l'humanité ; c'était le premier castrato du théâtre. Comme de raison, on s'y entretint de la mésaventure du juif. Je suis fâché de son malheur, dis-je, quoiqu'il soit un malhonnête.

Moi, je n'en suis pas du tout fâché, dit Sassi, car c'est un coquin. Je parie que tout le monde dira que c'est moi qui l'ai baptisé ainsi. Non, dit l'abbé, on dit que c'est M. Casanova qui l'a, avec raison, fait traiter de la sorte. Il sera difficile qu'on devine, repris-je, car le fripon a poussé à bout tant d'honnêtes gens que des uns ou des autres la fustigation ne pouvait lui manquer. On finit par parler d'autre chose, et nous dînâmes fort gaîment.

Quelques jours après, le juif sortit du lit avec un large emplâtre sur le nez; et quoiqu'en général on m'attribuât le fait, comme on ne pouvait le baser que sur de vagues soupçons, on finit par ne plus en parler. La seule Corticelli, ivre de joie et fort étourdie, parlait comme si elle avait été certaine que c'était moi qui l'avais vengée, et elle enrageait de ce que je ne voulais pas en convenir; mais on sent bien que j'étais trop prudent pour le faire, car par inconséquence elle aurait pu me faire pendre.

M'amusant ainsi à Florence, je ne pensais pas à partir de sitôt, quand Vannini me remit une lettre que quelqu'un lui avait laissée pour moi. Je l'ouvre en sa présence, et j'y trouve une lettre de change de deux cents écus de Florence sur Sasso-Sassi. Vannini l'observe et me dit qu'elle était bonne. Je me retire dans ma chambre pour lire la lettre et je la vis avec surprise signée Charles Iwanoff. Il m'écrivait de l'auberge de la poste à Pistoye et me disait qu'étant toujours malheureux et sans argent, il s'était ouvert à un Anglais qui partait de Florence pour aller à Lucques et qui lui avait généreusement fait présent de deux cents écus en une lettre de change qu'il avait écrite en sa présence. Elle était payable au porteur. Je n'ose pas, me disait-il, aller toucher cette somme à Florence, où je craindrais d'être arrêté à cause de ma malheureuse affaire de Gênes. Je vous prie donc d'avoir pitié de moi, de faire prendre cette

somme et de me la faire tenir ici, pour que je puisse partir après avoir payé mon hôte.

Le service que ce malheureux me demandait était fort simple en apparence, mais je pouvais me compromettre; car non-seulement le billet pouvait être faux, mais dans le cas contraire même c'était me déclarer sinon ami, au moins en correspondance avec un homme dont le nom et le signalement avaient été mis dans les gazettes. Dans cette perplexité, je pris le parti de lui remettre la lettre de change en personne. En conséquence, je vais seul à la poste, je prends deux chevaux et me voilà à l'auberge de Pistoye. Ce fut l'hôte lui-même qui me mena à la chambre du fripon, où il me laissa tête-à-tête avec lui. Je n'y restai pas au-delà de trois minutes pour lui dire qu'étant connu du banquier Sassi, je ne voulais pas que l'on pût croire que j'avais avec lui la moindre liaison. Je vous conseille, lui dis-je, de donner cet effet à votre hôte qui ira le présenter à M. Sassi et vous en rapportera le montant. Je suivrai votre conseil, me répondit-il, et je retournai à Florence.

Je ne pensais déjà plus à cette affaire, quand le surlendemain je vois M. Sasso-Sassi suivi de l'hôte de Pistoye. Le banquier me présentant la lettre de change, me dit que celui qui me l'avait donnée m'avait trompé, que d'abord elle n'était pas de l'écriture de l'Anglais dont elle portait le nom, mais que quand bien même, le lord n'ayant pas de fonds chez lui, il n'aurait pu tirer une let-

tre de change sur sa maison. Cet homme, ajouta-t-il, a escompté le billet, le Russe est parti, et dès que je lui ai déclaré qu'il était faux, il m'a dit que sachant que Charles Iwanoff le tenait de vous, et que vous connaissant, il n'avait fait aucune difficulté de lui en donner le montant; mais maintenant il prétend que vous lui remboursiez les deux cents écus.

— C'est une prétention folle!

Je conte alors l'affaire en détail à Sassi, je lui montre la lettre du filou, je fais monter le docteur Vannini qui me l'avait remise, et qui déclara être prêt à jurer en justice qu'il avait vu la lettre de change, qu'il l'avait examinée et qu'il l'avait jugée bonne.

Alors le banquier dit à l'hôte de Pistoye qu'il avait tort d'exiger que je le remboursasse, mais il persista et se permit de me dire que j'étais de connivence avec le Russe pour le tromper.

Indigné, je cours saisir ma canne, mais le banquier me retenant, l'insolent put s'enfuir sans être rossé. Vous êtes dans votre droit, me dit M. Sassi, mais vous ne devez faire aucun cas de ce que ce pauvre diable vous a dit dans sa colère. Il me toucha la main et sortit.

Le lendemain le chef de la police, qu'on appelle l'auditeur, m'envoya un billet dans lequel il me priait de passer chez lui. Je ne pouvais pas hésiter, car en ma qualité d'étranger je devais me rendre à son invitation, et la considérer comme

une intimation. Il me reçut très-poliment, mais il me déclara que je devais rembourser les deux cents écus à l'hôte, alléguant qu'il n'aurait jamais escompté cette fausse traite s'il ne m'avait vu la lui porter. Je lui répondis qu'en sa qualité de juge, il ne pouvait me condamner à payer qu'en me supposant complice de la friponnerie. Au lieu de répondre à ma juste observation, il me répéta que je devais payer. Monsieur l'auditeur, lui répliquai-je, je ne paierai pas.

Il sonne, en me faisant une révérence, et je sors, me dirigeant vers la maison du banquier auquel je contai le dialogue que je venais d'avoir avec l'auditeur. Il en fut fort étonné, et sur ma prière, il se rendit auprès de lui pour tâcher de lui faire entendre raison. En nous séparant je lui dis que j'allais dîner chez Gama.

En arrivant chez l'abbé, je lui contai ce qui venait de m'arriver : il en jeta les hauts cris. Je prévois, me dit-il, que l'auditeur n'en démordra pas, et si M. Sassi ne réussit pas, je vous conseille d'informer de tout M. le maréchal Botta.

— Je ne crois pas que ce soit nécessaire, puisqu'enfin l'auditeur ne peut pas me forcer à payer.

— Il peut faire pis encore.

— Eh! quoi donc?

— Vous faire partir.

— S'il a ce pouvoir, je serai étonné sans doute qu'il ose en faire usage en pareille circonstance;

mais plutôt que de payer, je partirai. Allons trouver le maréchal.

Nous y allâmes à quatre heures, et nous y trouvâmes le banquier qui l'avait déjà informé de tout. Je suis mortifié de vous apprendre, me dit M. Sassi, que l'auditeur ne veut pas entendre raison, et que si vous voulez rester à Florence, il faudra que vous payiez.

— Je partirai dès que j'en recevrai l'ordre, lui dis-je, et dès que je serai dans un autre état, je ferai imprimer l'histoire de cette criante injustice.

— Cette sentence est horrible et vraiment incroyable, s'écria le maréchal, et je suis véritablement fâché de ne pouvoir me mêler de cette affaire. Puis il ajouta : Vous ferez fort bien, monsieur, de partir plutôt que de payer.

Le lendemain de bonne heure, un exempt de police m'apporta une lettre de l'auditeur dans laquelle ce magistrat partial me disait que mon affaire n'étant pas de nature à lui permettre de me forcer à payer, il se voyait forcé de me signifier de quitter Florence en trois jours, et la Toscane en cinq. C'était, ajoutait-il, en vertu du devoir qui l'obligeait de surveiller la police de l'état qu'il m'intimait cet ordre, mais que je pourrais revenir dès que S. A. I. le grand-duc, auquel j'étais le maître d'appeler de son jugement, aurait cassé sa sentence.

Je pris un bout de papier sur lequel j'écrivis :

« Votre décision est inique, mais elle sera suivie à la lettre. »

A l'instant même je donnai des ordres pour faire mes malles et tout disposer pour le départ. Je passai les trois jours de répit à m'amuser chez Thérèse, ayant toujours dans ma poche la sotte lettre de l'auditeur. Je vis aussi l'aimable chevalier Man et je donnai parole à la Corticelli d'aller la prendre en carême et de passer quelque temps avec elle à Bologne. L'abbé Gama ne me quitta pas pendant ces trois jours, et se montra véritablement mon ami. Ce fut une espèce de triomphe pour moi, car je ne voyais partout qu'expression de regrets pour moi et de malédiction pour l'auditeur. M. le marquis Botta sembla vouloir exprimer toute son improbation en me donnant l'avant-veille de mon départ un dîner magnifique de trente couverts où je me trouvai avec tout ce qu'il y avait de plus distingué à Florence. Ce fut une attention délicate à laquelle je fus fort sensible. Je consacrai le dernier jour à ma chère Thérèse, mais je ne pus trouver un seul instant pour lui demander une dernière consolation qu'elle ne m'aurait point refusée dans la circonstance, et dont le souvenir me serait encore cher aujourd'hui. Nous nous engageâmes à nous écrire très-souvent et nous nous embrassâmes de façon à donner des maux de cœur à son mari. Je partis le lendemain et j'arrivai à Rome en trente-six heures.

Il était minuit juste quand je traversai la porte

du Peuple, car on peut entrer à toute heure dans la ville éternelle. On me conduisit de suite à la douane, qui est toujours ouverte, et on y visita mes malles. On n'est rigoureux que pour les livres, comme si l'on y craignaït l'influence des lumières. J'avais une trentaine de volumes, tous plus ou moins contraires à la religion et au papisme, ou aux vertus qu'elle prescrit. Je le savais et je m'étais déjà disposé au sacrifice sans contestation, car j'avais besoin d'aller me coucher; mais le commis visiteur me dit très-poliment de les compter et de les lui laisser, me promettant de me les rapporter tous le matin même à l'auberge où j'allais descendre; ce que je fis, et il me tint parole. Il fut fort content quand il vit deux sequins que je lui présentai pour récompense.

J'allai descendre à la Ville de Paris, place d'Espagne. C'était la meilleure auberge. Je trouvai tout le monde plongé dans le sommeil; mais quand on m'eut ouvert, on me pria d'entrer au rez-de-chaussée en attendant qu'on allumât du feu dans l'appartement qu'on me destinait. Tous les siéges étant occupés par des robes, des jupons, des chemises, j'entends une petite voix féminine qui me dit de m'asseoir sur son lit. Je m'approche et j'aperçois une bouche riante et deux yeux noirs qui brillaient comme deux escarboucles. Quels beaux yeux! lui dis-je, permettez-moi de les baiser. Pour toute réponse, elle cache sa tête sous la couverte; aussitôt ma main indiscrète se glisse

sous les draps et va se placer au centre ; mais l'ayant trouvée toute nue, je la retirai en lui demandant pardon de ma hardiesse. Elle se découvre la tête, et je crois lire dans ses regards la reconnaissance et la joie de ce que je m'étais modéré.

— Qui êtes-vous, mon bel ange ?

— Je suis Thérèse, fille du maître de l'hôtel, et celle-ci est ma sœur.

Il y avait une autre jeune fille à côté d'elle, mais je ne l'avais pas aperçue, parce qu'elle avait la tête enfoncée au bord du traversin.

— Quel âge avez-vous ?

— J'aurai bientôt dix-sept ans.

— Il me tarde bien de vous voir demain matin dans ma chambre.

— Avez-vous des dames ?

— Non.

— Tant pis, car nous ne montons jamais chez les messieurs.

— Baissez donc un peu plus la couverture, car elle vous empêche de parler.

— Il fait trop froid.

— Charmante Thérèse, vos beaux yeux m'enflamment.

S'étant recouvert la tête comme j'achevais ces mots, je deviens téméraire et je m'assure que c'est un ange à croquer. Après quelques caresses un peu vives, je retirai ma main, toujours en demandant pardon de ma témérité, et lorsqu'elle

se fut découverte, je lus sur ses joues et dans ses yeux plus de bonheur que de colère, et je conçus l'espoir d'autres complaisances. J'allais recommencer, car je brûlais, lorsqu'une fort belle servante vint me dire que ma chambre était prête et mon feu allumé. Adieu jusqu'à demain, dis-je à Thérèse qui ne me répondit qu'en se retournant pour reprendre son sommeil.

Je me couchai après avoir ordonné mon dîner pour une heure, et je dormis jusqu'à midi en rêvant à Thérèse. A mon réveil, Costa m'annonça qu'il avait découvert la maison de mon frère et qu'il y avait laissé un billet. C'était Jean Casanova, qui devait avoir trente ans à cette époque, et qui était élève du célèbre Raphaël Mengs. Ce peintre était alors privé de sa pension à cause de la guerre qui obligeait le roi de Pologne de vivre à Varsovie, parce que les Prussiens occupaient tout l'électorat de Saxe. Il y avait dix ans que je n'avais vu mon frère, je me faisais une fête de le voir. J'étais à table quand il vint et nous nous embrassâmes avec transport. Après avoir passé une heure à nous conter, lui ses petites et moi mes grandes aventures, il me dit que je ne devais pas rester à l'hôtel où la vie était fort chère, et que je devais aller loger chez le chevalier Mengs, qui avait un appartement vide où je ne dépenserais rien. Quant à la table, il y a dans la maison un traiteur où l'on mange fort bien. Mon ami, lui dis-je, tes conseils sont excellens, mais je n'ai pas le courage

de les suivre, car je suis amoureux de la fille de l'hôte; et là-dessus je lui contai l'histoire de la veille. Ce n'est-là qu'une amourette, me dit-il en riant, et tu pourras la cultiver sans loger ici. Je me laisse persuader et je lui promets d'aller me loger chez lui dès le jour suivant; ensuite nous sortîmes pour prendre un air de Rome.

J'avais emporté bien des souvenirs lorsque je quittai cette ville, et je désirais ardemment renouveler connaissance avec la plupart des personnes qui m'avaient intéressé dans cet âge heureux où les impressions sont si durables parce qu'elles affectent le cœur beaucoup plus que l'esprit; mais je devais m'attendre à bien des mécomptes par le long espace qui s'était écoulé entre mon départ et mon retour.

Je courus à la Minerve pour donna Cécile; elle n'était plus de ce monde. M'étant informé de la demeure de sa fille Angelica, je vais la trouver, mais elle me reçoit mal et me dit qu'elle se souvenait à peine de m'avoir connu. En vous voyant, lui dis-je, il me serait facile de vous imiter, car vous n'êtes plus l'Angelica d'autrefois. Adieu, madame. Les années avaient exercé sur son visage un empire qui ne lui était pas avantageux.

Ayant appris où demeurait le fils de l'imprimeur qui avait épousé Barbaruccia, je me réservai le plaisir de la voir un autre jour, ainsi que le révérend père Georgi qui jouissait d'une grande ré-

putation à Rome. Gaspard Vivaldi était retiré à la campagne.

Mon frère me conduisit chez madame Cherubini. Je trouvai une maison du grand ton où la dame me reçut dans le goût romain. Elle me parut engageante et ses filles encore plus; mais je jugeai trop nombreux les adorateurs de toute espèce. Partout un luxe de clinquant qui m'impatientait; les demoiselles, dont l'une était belle comme l'Amour, me semblaient trop polies envers tout le monde. On me fit une question intéressante à laquelle je répondis de façon à m'en faire faire une seconde : je fus trompé, mais j'y fus peu sensible. Je m'apercevais que la qualité de la personne qui m'avait présenté nuisait à mon importance, et ayant entendu un abbé qui disait : C'est le frère de Casanova, je me tournai vers lui en disant : L'expression n'est pas juste ; il fallait dire que Casanova était mon frère.

— Cela revient au même.

— Nullement, monsieur l'abbé.

Le ton dont j'avais prononcé ces paroles ayant attiré l'attention, un autre abbé dit : Monsieur a parfaitement raison ; la chose ne revient pas au même.

L'autre abbé ne riposta point. Celui qui avait pris mon parti et avec lequel je liai amitié dès cet instant, était l'illustre Winckelmann, qui douze ans plus tard fut malheureusement assassiné à Trieste.

Pendant que je m'entretenais avec lui, le cardinal Alexandre Albani arriva. Winckelmann me présenta à cette éminence qui était presque aveugle et qui me parla beaucoup sans rien me dire qui en valut la peine. Dès qu'il sut que j'étais le Casanova échappé des Plombs, il fit la sottise de me dire d'un ton peu poli qu'il s'étonnait que j'eusse la hardiesse d'aller à Rome, où, à la moindre réquisition des inquisiteurs d'état de Venise, *un ordine santissimo* m'obligerait à partir. Aigri par ce propos inconvenant, je lui répondis d'un ton de dignité : Ce n'est pas de mon apparition à Rome que votre éminence doit juger de ma hardiesse, puisqu'ici je n'ai rien à craindre ; mais un homme de bon sens pourrait s'étonner beaucoup de la hardiesse des inquisiteurs, s'ils venaient à s'oublier au point de requérir *un ordine santissimo* contre moi, car ils seraient fort embarrassés de dire pour quel crime ils eurent l'infamie de me priver de ma liberté.

Cette réponse verte fit taire l'éminence. Il était honteux de m'avoir pris pour un sot, et de voir que je le déclarais pour tel. Peu d'instans après je sortis, et je n'ai plus remis les pieds dans cette maison.

L'abbé Winckelmann sortit avec mon frère et moi, et m'ayant accompagné à l'hôtel, il me fit l'honneur de rester à souper. Winckelmann était le second volume du célèbre abbé de Voisenon. Le lendemain il vint me prendre et nous allâmes

à Villa Albani pour voir le chevalier Mengs qui y demeurait alors, étant occupé à peindre un plafond.

Mon hôte Roland qui connaissait mon frère, vint me faire une visite pendant que nous soupions. Roland était Avignonnais et bon vivant. Je lui dis que j'étais fâché de quitter sa maison pour aller demeurer chez mon frère, parce que j'étais devenu amoureux de sa fille Thérèse, quoique je ne lui eusse parlé que pendant quelques minutes et que je n'eusse vu que sa tête.

— Vous l'aurez vue au lit, je parie.

— Précisément, et j'ai grande envie de la voir debout. Voulez-vous, en tout honneur, la faire monter un instant?

— Bien volontiers.

Elle monta, bien contente d'être appelée par son père. Je lui trouvai une taille svelte et élégante, toujours des yeux d'escarboucle du plus bel effet, de la beauté dans les traits, une bouche des plus gracieuses; mais au total, elle amortit l'effet qu'elle avait produit sur moi dans le clair-obscur où le hasard l'avait offerte à mes yeux la première fois. En revanche, mon pauvre frère jeta sur elle un dévolu qui le rendit son esclave. Il l'épousa l'année suivante, et deux ans plus tard il la conduisit à Dresde. Je l'y ai vue cinq ans après avec un joli poupon, mais après dix années de mariage, elle mourut étique.

Je trouvai Mengs à la Villa Albani; c'était un

homme infatigable dans son art et grand original dans son métier. Il me fit accueil et me dit qu'il était heureux de pouvoir me loger à Rome où il espérait revenir en quelques jours avec toute sa famille. La Villa Albani m'étonna. Le cardinal Alexandre avait fait bâtir cette maison où, pour satisfaire à son goût pour les antiquités, il n'avait voulu employer que des pièces antiques; car, non-seulement les statues et les vases, mais encore les colonnes, les piédestaux, tout en un mot était grec. Il était lui-même un fin Grec et un connaisseur parfait; de sorte qu'il avait trouvé le moyen de dépenser très-peu d'argent comparativement au chef-d'œuvre qu'il avait l'art de produire. Il achetait au reste très-souvent à crédit, comme Damasippe, et de la sorte on ne pouvait pas dire qu'il se ruinait. Si un souverain avait fait bâtir cette villa, elle lui aurait coûté cinquante millions, mais le cardinal sut en venir à bout à bien meilleur compte.

Comme il ne pouvait se procurer des plafonds antiques, il fallut bien qu'il les fît peindre, et Mengs était sans contredit le plus grand peintre et l'homme le plus laborieux de son siècle. Il est grand dommage que la mort l'ait enlevé au milieu de sa carrière, car il aurait doté son art d'une foule de bonnes productions. Mon frère n'a jamais rien fait pour justifier le titre d'élève de ce grand artiste. Quand je serai en Espagne, en 1767, je reviendrai sur le compte de Mengs.

Aussitôt que je fus établi avec mon frère, je pris une voiture, un cocher et un domestique que je fis habiller avec une livrée de fantaisie, et j'allai me présenter à monsignor Cornaro, auditeur de rote, dans l'intention de me faufiler dans la haute société; mais craignant, en sa qualité de Vénitien, de se compromettre, il me présenta au cardinal Passionei qui parla de moi au souverain pontife. Avant tout, je conterai à mes lecteurs ce qui m'arriva lors de ma seconde visite à ce bizarre cardinal, grand ennemi des jésuites, homme d'esprit et très-versé dans la littérature.

. . . .

. . . .

CHAPITRE IX.

Le cardinal Passionei. — Le pape. — Mariuccia. — J'arrive à Naples.

Le cardinal Passionei me reçut dans une grande chambre où il était occupé à écrire une minute. Il me pria d'attendre qu'il eût achevé, mais il lui fut impossible de m'inviter à prendre un siége, car il occupait le seul qui se trouvât dans son vaste appartement.

Quand il eut posé la plume, il se leva, vint à moi, et après m'avoir dit qu'il préviendrait le saint-père, il ajouta : Mon confrère Cornaro aurait pu

faire un meilleur choix, car il sait que le pape ne m'aime pas.

— Il a préféré l'homme qu'on estime à l'homme qu'on aime.

— Je ne sais pas si le pape m'estime, mais je sais qu'il sait que je ne l'estime pas. Je l'ai aimé et estimé quand il était cardinal et j'ai concouru à le faire pape; mais depuis qu'il possède la tiare, c'est bien différent, car il s'est montré trop *coglione*.

— Le conclave aurait dû faire choix de votre éminence.

— Point du tout, car intolérant comme je le suis de tout ce qui me paraît abus, j'aurais frappé sans égard pour le coupable; et Dieu sait ce qui en serait résulté. Le seul cardinal digne d'être pape, était Tamburini; mais c'est fait. J'entends du monde : adieu, revenez demain.

Quel plaisir d'avoir entendu un cardinal traiter le pape de *coglione* (sot), et de lui avoir vu préconiser Tamburini! Je ne perdis pas un instant pour consigner cela dans mes capitulaires. C'était un morceau trop précieux pour le négliger. Mais qui était donc ce Tamburini? Je n'en avais jamais entendu parler. Je le demandai à Winckelmann qui vint dîner avec moi. C'est, me dit ce philosophe, un homme respectable par ses vertus, son caractère, sa fermeté, et par son esprit clairvoyant. Il n'a jamais déguisé ses sentimens sur les jésuites, qu'il appelle les pères de la fraude, de l'intrigue et du mensonge : c'est ce qui fait que Passionei le préco-

nise. Je crois comme lui que Tamburini serait un grand et digne pape.

A ce sujet j'anticiperai ici pour rapporter ce que neuf ans plus tard j'ai entendu dire à Rome, chez le prince Santa-Croce, de la bouche d'une âme damnée des jésuites. Le cardinal Tamburini était à l'agonie; comme la conversation était tombée sur son compte, quelqu'un dit: Ce cardinal bénédictin est un impie; il est au lit de mort, et il a demandé le viatique, sans vouloir se purifier auparavant par la confession. Je ne dis mot, mais jaloux de savoir ce qui en était, dès le lendemain je m'informai du fait à quelqu'un qui devait savoir la vérité et qui ne pouvait avoir aucune raison de la taire. Il me dit que le cardinal avait célébré la messe il n'y avait que trois jours, et que s'il n'avait pas demandé un confesseur, c'est que sans aucun doute il n'aurait su que lui dire.

Malheur à ceux qui aiment la vérité et qui ne savent pas l'aller chercher à sa source! Que mon lecteur me pardonne une digression qui n'est pas sans quelque intérêt.

Le lendemain, j'allai donc chez le cardinal Passionei qui me reçut en me disant que j'avais bien fait de venir de bonne heure pour lui conter l'histoire de ma fuite des Plombs, dont, ajouta-t-il, il avait entendu parler avec admiration.

— Monseigneur, je suis prêt à contenter votre éminence; mais l'histoire est longue.

— Tant mieux, car on m'a dit que vous contez bien.

— Mais, monseigneur, m'assiérai-je sur le parquet?

— Oh non! vous avez un trop bel habit.

Il sonne, et ayant dit à un gentilhomme de faire monter un siége, un domestique apporte un tabouret. Un siége sans dossier et sans bras! son aspect me donne de l'humeur, je conte vite, mal, et dans un quart d'heure tout est fini.

— J'écris mieux que vous ne parlez, me dit-il.

— Monseigneur, je ne parle bien que quand je suis à mon aise.

— Mais vous n'êtes pas gêné avec moi?

— Non, monseigneur, un homme et surtout un sage ne me gêne jamais; mais votre tabouret....

— Vous aimez vos aises.

— Par dessus tout.

— Tenez, c'est l'oraison funèbre du prince Eugène, je vous en fais présent. J'espère que vous ne trouverez pas ma latinité mauvaise. Vous pourrez aller baiser la mule du saint-père demain à dix heures.

Rentré chez moi, réfléchissant au caractère de ce cardinal bizarre, homme d'esprit, haut, vain et bavard, je me déterminai à lui faire un beau présent. C'était le *Pandectarum liber unicus* que M. de F. m'avait donné à Berne et dont je ne savais que faire. C'était un in-folio en beau papier, bien imprimé, supérieurement relié et

d'une conservation parfaite. En sa qualité de grand bibliothécaire, ce présent devait lui être précieux, et d'autant plus qu'il avait une riche bibliothèque particulière dont mon ami l'abbé Winckelmann avait l'inspection. En conséquence, je me mets à écrire une courte lettre en latin que je mets dans une autre adressée à Winckelmann que je chargeais de présenter mon offrande à l'éminence. Il me semblait que cet ouvrage rare valait bien son oraison funèbre et j'espérais qu'une autre fois il ne se bornerait pas à m'accorder les honneurs du tabouret.

Le lendemain, à l'heure indiquée, je me rendis à Monte-Cavallo, qu'il faudrait nommer *Monte-Cavalli*, puisque ce nom lui vient des deux beaux chevaux qui décorent le piédestal qui orne la place sur laquelle s'ouvre le portail du palais du saint-père. Pour me présenter au pape, je n'aurais eu besoin de me faire annoncer par personne, puisque tout chrétien peut se présenter dès qu'il voit la porte ouverte. J'avais d'ailleurs connu sa sainteté à Padoue lorsqu'elle occupait le siége épiscopal de cette ville; mais j'avais tenu à l'honneur d'être annoncé par un cardinal.

Après avoir salué ce chef de croyans et lui avoir baisé la sainte croix brodée sur sa sainte pantoufle, le pape me dit, en mettant sa main droite sur mon épaule gauche, qu'il se rappelait qu'à Padoue, je sortais toujours de ses assemblées dès qu'il entonnait le rosaire.

— Mon très-saint père, j'ai des péchés beaucoup plus grands à me reprocher ; aussi suis-je venu me prosterner à vos saints pieds pour en recevoir l'absolution.

Il me donna alors la bénédiction, monnaie courante à Rome, et me demanda très-gracieusement quelle grâce il pourrait m'accorder.

— Votre sainte intercession pour pouvoir retourner à Venise en toute sûreté.

— Nous parlerons à l'ambassadeur, ensuite nous vous répondrons. Allez-vous souvent chez le cardinal Passionei ?

— J'y ai été trois fois. Il m'a fait présent de son oraison funèbre du prince Eugène, et pour lui en témoigner ma reconnaissance, je lui ai envoyé le volume des Pandectes.

— L'a-t-il reçu ?

— Je crois que oui, très-saint père.

— S'il l'a reçu, il vous enverra Winckelmann pour vous le payer.

— Ce serait me traiter en bouquiniste ; je ne recevrai pas de paiement.

— Dans ce cas, il vous renverra le code ; nous en sommes sûrs, car c'est sa coutume.

— Si son éminence me renvoie le code, je lui renverrai son oraison.

A cette repartie, le pape se prit à rire à se tenir les flancs.

— Il nous sera agréable de savoir la fin de cette

histoire, sans que le monde soit informé de notre innocente curiosité.

En achevant ces mots, une bénédiction copieuse et pleine d'onction m'annonça que mon audience était finie.

Comme je sortais du palais de sa sainteté, je fus abordé par un vieil abbé qui, me saluant avec beaucoup de respect, me demanda si je n'étais pas M. de Casanova, le même qui s'était si bien échappé des Plombs.

— Oui, dis-je, c'est bien moi.

— Eh! très-cher monsieur, que le ciel soit béni de vous revoir en si bon état.

— Mais à qui ai-je l'honneur de parler?

— Et vous ne me reconnaissez pas! Je suis Momolo, autrefois barcarol à Venise.

— Vous vous êtes donc fait prêtre?

— Oh! point du tout; mais ici, la soutane est l'uniforme de tout le monde. Je suis premier *scopatore* (balayeur) de notre saint-père le pape.

— Je vous en fais mon compliment, mais ne vous offensez pas de me voir rire.

— Oh! riez, riez. Ma femme et mes filles rient aussi toutes les fois qu'elles me voient en soutane et petit collet, j'en ris moi-même, mais ici cet habit donne de la considération. Venez nous voir.

— Où demeurez-vous?

— Derrière la Trinité de Monti; voici mon adresse.

— J'aurai ce plaisir ce soir.

Je rentrai chez moi charmé de la rencontre et me faisant une fête de passer la soirée avec une famille de barcarol vénitien. J'engageai mon frère à m'y accompagner, et je lui rendis compte de la réception que m'avait faite le pape.

L'abbé Winckelmann étant venu me voir l'après-midi, me dit que j'avais le bonheur d'être entièrement dans les bonnes grâces de son cardinal, que le code que je lui avais envoyé était un livre très-précieux, car il était très-rare et en bien meilleur état que celui que l'on conserve au Vatican. Je suis chargé de vous le payer.

— J'ai écrit à son éminence que je lui en faisais présent.

— Il ne reçoit pas de livres en présent, car il veut votre code pour sa bibliothèque particulière, et comme il est bibliothécaire de celle du Vatican, il craint la calomnie.

— C'est fort bien; mais je ne suis pas bouquiniste, et ce livre ne m'a coûté que la peine de l'accepter; je ne saurais le vendre qu'au même prix. Dites, je vous prie, au cardinal qu'il me fera honneur en l'acceptant.

— Il vous le renverra.

— Il en est le maître, mais moi je lui renverrai son oraison funèbre, car je ne veux pas de présent de quelqu'un qui en refuse de moi.

La chose se passa ainsi, le lendemain le bizarre cardinal me renvoya mon code, et moi à l'instant

je lui renvoyai son oraison funèbre, lui écrivant que je l'avais trouvée un chef-d'œuvre, quoique je l'eusse à peine parcourue. Mon frère me blâma, mais je le laissai dire, n'ayant aucune envie de me régler d'après ses erremens.

Le soir donc je me rendis avec mon frère chez le *scopatore santissimo* qui m'attendait et qui m'avait annoncé à sa famille comme un homme merveilleux. Après lui avoir présenté mon frère, je me mis à examiner tous les individus. Je vis une femme âgée, quatre filles dont l'aînée avait vingt-quatre ans, deux garçons en bas âge, et partout la laideur. Ce n'était pas engageant pour un voluptueux, mais j'y étais, il fallait être honnête, et comme on dit, faire bonne mine à mauvais jeu; je restai et je ris. Outre la laideur de ses membres, cette bonne famille présentait l'image de la misère, car le *scopatore santissimo* était obligé de vivre avec sa nombreuse famille de deux cents écus romains par an; et comme les balayures apostoliques ne valent pas les reliques alvines du grand-lama, il était forcé de fournir à tous les besoins au moyen de cette mince somme. Malgré cela le brave homme était tout cœur, il me dit dès qu'il me vit assis qu'il voulait me donner à souper, mais qu'il n'avait qu'une polenta et des côtelettes de porc frais.

— C'est délicieux, lui dis-je, mais permettez-vous que j'envoie prendre chez moi six flacons de vin d'Orvietto?

— Vous ètes le maître ici.

J'écrivis un billet à Costa en lui ordonnant de m'apporter de suite les six flacons avec un jambon glacé. Il vint une demi-heure après avec le valet de louage qui portait le panier, et à son aspect les quatre filles s'écrièrent : Voilà un joli garçon! Voyant Costa ravi de l'accueil, je dis à Momolo : Si vous le voulez, comme vos filles, je lui permettrai de rester. Costa, ravi de tant d'honneur, remercie et va dans la cuisine aider la mère à faire la polenta.

On couvre une grande table avec une nappe très-propre, et bientôt après on la couvre de deux énormes plats de polenta et d'une immense casserole pleine de côtelettes. On allait commencer à faire main-basse sur tout cela, lorsqu'on frappa à la porte de la rue.

C'est la signora Maria et sa mère, dit le garçon. A cette annonce, je vois les quatre filles de Momolo faire la grimace. Qui les appelle? dit l'une; que veulent-elles? dit l'autre; les importunes! dit la troisième ; elles pouvaient bien rester chez elles! dit la quatrième. Mes enfans, dit l'honnête homme de père, elles ont faim, et elles partageront ce que la Providence nous donne.

Je fus vivement touché de l'allocution généreuse de ce brave homme ; je vis que la véritable charité chrétienne se réfugie plus souvent dans le cœur du pauvre que dans celui que la fortune comble de ses dons et qu'elle rend insensible aux

souffrances d'autrui, à force de lui fournir tout ce qui peut contenter ses désirs.

Pendant que je faisais ces réflexions, qui font un bien infini à l'âme, je vis entrer les deux affamées. C'étaient une très-jolie jeune personne à l'air modeste et gracieux, et sa mère, modeste aussi et qui paraissait honteuse de sa misère. La fille salua avec cette grâce naturelle qui est un don de la nature, et s'excusa en disant, avec timidité et embarras, qu'elle n'aurait pas pris la liberté de venir, si elle avait pu prévoir qu'il y eût des étrangers. Le bon Momolo répondit seul à son compliment, en lui disant d'un ton affectueux qu'elle avait très-bien fait de venir; en disant cela il lui plaça une chaise entre mon frère et moi. Je l'examine, et je trouve en elle une beauté accomplie.

On commence à manger, on ne parle plus. La polenta excellente, les côtelettes délicieuses, le jambon parfait, en moins d'une heure la table fut mise à nu comme si rien n'y avait passé; mais l'Orvietto continuait à tenir la compagnie en gaîté. On vint à parler de la loterie qu'on devait tirer le surlendemain, et toutes les filles annoncent les numéros sur lesquels elles avaient hasardé quelques bajochi. Si je pouvais être sûr d'un seul nombre, leur dis-je, je serais content. La jeune Mariuccia me dit que si un numéro pouvait me suffire, elle pouvait me le donner. Je ris de son offre, mais elle, de l'air le plus sérieux, me

nomme le 27. Peut-on encore jouer? dis-je à l'abbé Momolo.

— On ne ferme qu'à minuit, me répondit-il, et si vous voulez, j'irai prendre le numéro pour vous.

— Voilà quarante écus, lui dis-je, mettez vingt écus par extrait sur le 27, et j'en fais présent à ces cinq demoiselles; mettez les autres vingt écus sur le même numéro, également par extrait, mais déterminé sur le cinquième, et celui-là je le garde pour moi. Il part à l'instant et revient avec les deux billets.

Ma jolie voisine me dit en me remerciant qu'elle était bien sûre de gagner, mais qu'elle doutait de mon billet, car il n'était pas probable que le 27 sortît le cinquième.

— Moi, j'en suis sûr, lui repliquai-je, car vous êtes la cinquième demoiselle que j'aie vue dans cette maison. Cela fit éclater de rire toute la compagnie. La mère Momolo me dit que j'aurais bien mieux fait de donner cet argent aux pauvres, mais son mari lui dit de se taire, puisqu'elle ne connaissait pas ma tête. Mon frère rit, mais il me dit que j'avais fait une folie. J'en fais volontiers quelquefois, lui répondis-je, mais nous verrons, au reste; j'ai joué, et quand on joue on perd ou on gagne.

Ayant adroitement serré la main à ma belle voisine, elle me serra la mienne de toute sa force. Je compris dès lors ce qui devait arriver entre

Mariuccia et moi. Je quittai la compagnie vers minuit, priant le bon Momolo de renouveler la partie le surlendemain pour nous réjouir du gain que nous aurions fait. En chemin, mon frère me dit que si je n'étais pas devenu riche comme un Crésus, il fallait que je fusse fou. Je lui dis que je n'étais ni l'un ni l'autre, mais que Mariuccia était belle comme un ange, et il en convint.

Le lendemain, Mengs étant revenu à Rome, je soupai chez lui en famille. Il avait une sœur fort laide, mais bonne et pleine de talent, elle avait été éperdument éprise de mon frère, et on pouvait juger que sa flamme n'était pas éteinte; mais lorsqu'elle lui parlait, ce qui arrivait le plus souvent qu'elle en trouvait l'occasion, Jean ne la regardait pas.

Elle peignait parfaitement la miniature et saisissait à merveille la ressemblance. Je crois qu'elle vit encore à Rome avec son mari nommé Maroni. Elle me parlait souvent de mon frère dont elle connaissait l'aversion, et elle me dit un jour qu'il ne la mépriserait pas, s'il n'était le plus ingrat de tous les hommes. Je ne fus pas curieux de savoir quels étaient les droits qu'elle avait à sa reconnaissance.

L'épouse de Mengs était jolie, honnête, très-attachée à ses devoirs, bonne mère, très-soumise à son mari, quoiqu'il fût difficile qu'elle l'aimât, car il n'était rien moins qu'aimable. Entêté et cruel,

quand il dînait chez lui, il ne sortait jamais de table sans être ivre : dehors, il était sobre au point de ne boire que de l'eau. Sa femme avait la résignation de lui servir de modèle dans toutes les nudités. Comme je lui parlais un jour de la peine qu'elle devait avoir de se prêter à cette dure besogne, elle me dit que son confesseur lui en avait imposé l'obligation ; car, lui avait-il dit, si votre époux prend une autre femme pour modèle, avant de la peindre, il en jouira, et vous aurez ce péché à vous reprocher.

Winckelmann, après souper, étant gris comme tous les convives mâles, fit des culbutes avec les enfans de Mengs. Ce savant philosophe n'avait rien de pédant ; il aimait l'enfance et la jeunesse, et son esprit jovial lui faisait trouver du charme dans les plaisirs.

Le lendemain, étant allé faire ma cour au pape, je vis Momolo dans la première antichambre et je ne manquai pas de lui recommander la polenta pour le soir.

Le saint-père en me voyant me dit : L'ambassadeur de Venise nous a dit qu'ayant envie de retourner dans votre patrie, vous devez vous aller présenter au secrétaire du tribunal.

— Très-saint père, je suis tout prêt à faire cette démarche, si votre sainteté veut me donner une lettre de recommandation de sa propre main. Sans cette égide protectrice, je n'irai jamais m'exposer au péril d'être renfermé dans un

lieu d'où la main visible de Dieu m'a tiré par un prodige.

— Vous avez un habit fort galant que certainement vous n'avez pas mis pour aller prier Dieu.

— C'est vrai, très-saint père, mais ce n'est pas non plus pour aller au bal.

— Nous savons toute l'histoire du renvoi des présens. Avouez que vous avez flatté votre orgueil.

— Oui, mais en abaissant un orgueil plus grand.

Voyant le pape rire de ma réponse, je mis un genou à terre pour le supplier de me permettre de faire présent de mes Pandectes à la bibliothèque du Vatican. Pour toute réponse, je reçus une bénédiction qui, en langage papal, signifie : Levez-vous, la grâce est accordée.

— Nous vous enverrons, me dit-il, les marques de notre *affection singulière*, sans que vous soyez obligé de payer à la chambre les frais d'enregistrement. Une seconde bénédiction me dit de partir. J'ai souvent souhaité que ce langage pût convenir à tout le monde, pour renvoyer les importuns dont on est obsédé, et auxquels on n'ose pas dire : Partez !

J'étais fort curieux de savoir de quelle nature seraient les marques de *l'affection singulière* dont le pape m'avait parlé : je craignais que, selon la coutume ordinaire, elles ne se

bornassent à un chapelet béni dont je n'aurais su que faire.

Rentré chez moi, j'envoyai le code au Vatican par Costa, puis je m'en allai dîner avec Mengs. Pendant que nous mangions la soupe, on apporta les numéros de la loterie. Mon frère les ayant parcourus, me regarda avec étonnement. Je n'avais pas en ce moment l'idée à cela et son regard me surprit. Le 27, s'écria-t-il, est sorti le cinquième.

— Tant mieux, dis-je, nous rirons.

Mengs ayant su l'histoire, dit : C'est une heureuse folie, mais c'est toujours une folie. Il avait raison, et j'en convins; mais j'ajoutai que pour faire un digne usage des quinze cents écus romains que ce hasard me procurait, j'irais passer quinze jours à Naples. Je serai de la partie, me dit l'abbé Alfani, et je passerai pour votre secrétaire. Volontiers, répliquai-je, et je vous somme de tenir parole.

J'invitai Winckelmann à venir manger la polenta chez l'abbé *scopatore santissimo*, chargeant mon frère de l'y conduire, puis j'allai faire ma visite au marquis Belloni, mon banquier, pour régler mes comptes et prendre une lettre de crédit sur son correspondant de Naples. Je possédais encore deux cent mille francs; j'avais des bijoux pour trente mille et cinquante mille florins à Amsterdam.

J'arrivai chez Momolo sur la brune et j'y trou-

vai Winckelmann et mon frère ; mais au lieu de voir la gaîté dans la famille, je trouvai toutes les figures tristes. Qu'ont donc vos filles ? dis-je à Momolo.

— Elles sont fâchées que vous n'ayez pas joué l'extrait déterminé pour elles comme pour vous.

— On n'est jamais content. Si j'avais joué pour elles comme pour moi, et que le numéro, au lieu de sortir le cinquième, fût sorti le premier, elles n'auraient rien gagné, et elles seraient fâchées. Elles n'avaient pas le sou il y a deux jours, et maintenant elles ont vingt-sept écus chacune, elles devraient être fort contentes.

— C'est aussi ce que je leur dis ; mais les femmes sont comme cela.

— Et les hommes aussi, mon pauvre compatriote, lorsqu'ils ne sont pas sages. Ce n'est pas l'argent qui rend heureux, et la gaîté n'est la compagne que des cœurs exempts de soucis. N'en parlons plus, et amusons-nous.

Costa plaça sur la table une corbeille avec dix cartouches de sucreries. Je les distribuerai, dis-je, quand toute la compagnie sera à table. Alors la seconde fille de Momolo me dit que Mariuccia et sa mère ne viendraient pas, mais qu'elle lui ferait remettre les deux cartouches.

— Pourquoi ne viendront-elles pas ?

— Elles ont eu hier une dispute, dit le père, et Mariuccia, qui dans le fond a raison, est partie en disant qu'elle ne viendrait plus.

— Ingrates! dis-je avec douceur en m'adressant aux filles de mon hôte, réfléchissez que c'est elle qui vous a porté bonheur, car c'est elle qui m'a donné le numéro 27, auquel je n'aurais jamais pensé. Bref, pensez au moyen de la faire venir, ou je pars en emportant les dix cartouches.

— Vous ferez fort bien, dit Momolo.

Les filles, mortifiées, s'étant entreregardées, prièrent leur père d'aller la chercher. Non, leur dit-il, ce n'est pas convenable, et puisque vous êtes cause qu'elle ne veut plus revenir, c'est vous qui devez faire les frais de la réconciliation. Elles se consultèrent un instant, puis elles prièrent Costa de les accompagner et elles y allèrent.

Une demi-heure après elles revinrent en triomphe, et Costa était tout glorieux de ce que sa médiation avait été efficace dans la réconciliation de ces jeunes filles. Je distribuai les cartouches, ayant soin de donner les deux meilleures à la belle Marie.

La noble polenta parut sur la table flanquée de deux grands plats de côtelettes de porc frais. Mais Momolo qui connaissait mes goûts et que j'avais rendu riche dans la personne de ses filles, ajouta à cela des plats fins et plusieurs flacons d'excellent vin. Mariuccia était simplement mise, mais avec l'élégance de la beauté, et son maintien était des plus convenables; elle me séduisit.

Ne pouvant lui exprimer mes feux qu'en lui serrant la main, elle ne put me répondre qu'en

me parlant le même langage, mais il était si expressif que je ne pus douter de son amour. En sortant, j'eus soin de descendre l'escalier avec elle, et lui ayant demandé si je ne pourrais pas lui parler quelque part, elle me donna rendez-vous pour le jour suivant à huit heures à la Trinité de Monti.

Mariuccia était grande, d'une tournure élégante et gracieuse, faite à peindre, blanche comme une feuille de rose pâle, et sa blancheur, relevée par le ton foncé de ses veines, donnait à sa peau ce charme qui inspire la volupté. Ses cheveux d'un très-beau blond cendré étaient d'une beauté rare, et ses yeux d'un bleu foncé approchant du noir étaient surmontés de deux arcs d'une régularité achevée. Jamais bouche mieux proportionnée n'a été décorée de deux lèvres plus vermeilles, ni d'un ratelier plus beau. Le front un peu relevé et d'une rondeur délicieuse lui donnait quelque chose de majestueux qui ajoutait à la perfection de l'ensemble. Le sourire de la douceur et de l'enjouement se mariait admirablement bien aux étincelles de ses grands yeux; sa main blanche et potelée, ses doigs arrondis, ses ongles d'un rose incarnat, sa gorge moulée par les grâces et qu'un corset importun semblait contenir avec peine, un pied extrêmement mignon et des hanches proéminentes, tout en un mot faisait de Marie une beauté digne du ciseau de Praxitèle. Cette jeune fille atteignait sa dix-huitième année et, quoiqu'à Rome,

elle avait jusqu'alors échappé aux regards d'un connaisseur. Le plus heureux hasard me l'offrit dans une rue des moins fréquentées où elle vivait dans l'obscurité et la misère, et je fus assez heureux pour assurer son bonheur.

Je ne manquai pas, on peut m'en croire, de me trouver au rendez-vous, et dès qu'elle fut sûre que je l'avais vue, elle sortit de l'église. Je la suivis de loin. L'ayant vue entrer dans un grand bâtiment en ruine, j'y entrai après elle, et quand elle fut arrivée au haut d'un escalier qui semblait ne tenir qu'en l'air, elle s'arrêta. Ici, me dit-elle, personne ne s'avisera de venir m'y chercher : vous pouvez donc me parler en liberté.

Je m'assis auprès d'elle sur la pierre, ensuite je lui fis la déclaration d'amour la plus vive. Dites-moi, ajoutai-je, ce que je puis faire pour votre bonheur ; car j'aspire à vous posséder, et avant je veux le mériter.

— Rendez-moi heureuse et je me rendrai sans peine à vos désirs, car je vous aime aussi.

— Dites-moi ce que je dois faire.

— Me tirer de la misère qui m'accable, car je dois vivre avec ma mère, bonne femme, mais dévote jusqu'à la superstition, et qui me fera damner à force de vouloir faire mon salut. Elle trouve à redire à ma propreté, parce que pour me laver, il faut que ma main touche mon corps et parce que cela peut m'exposer à plaire aux hommes. Si vous m'aviez donné comme une simple aumône

l'argent que vous m'avez fait gagner à la loterie, elle m'aurait forcé à le refuser, parce que vous auriez pu avoir de mauvaises intentions. Elle me permet d'aller seule à la messe, parce que notre confesseur lui a dit qu'elle le pouvait; mais je n'oserais pas rester dehors une minute de plus, excepté les jours de fête où, faisant mes dévotions, il m'est permis de prier pendant deux et trois heures. D'après cela, nous ne saurions nous voir qu'ici; mais si vous avez la bonté de faire quelque chose pour adoucir mon sort, voici comment.

Un jeune homme, très-joli garçon, d'une excellente conduite et perruquier de son état, m'a vue chez Momolo il y a une quinzaine de jours, et le lendemain il me donna une lettre à la porte de l'église. Il me déclara son amour, et me dit que si je pouvais lui apporter une simple dot de quatre cents écus, il m'épouserait en ouvrant une boutique et fournissant notre ménage des meubles nécessaires. Je suis pauvre, lui répondis-je, je n'ai que cent écus, consistant en billets de grâces, et que mon confesseur me garde. Maintenant j'en ai deux cents, car en cas que je puisse me marier, ma mère me donnera volontiers sa part du gain que nous vous devons. Vous pourriez donc faire mon bonheur en me procurant des grâces pour deux cents écus. Vous porteriez ces billets à mon confesseur qui est un saint homme, qui m'aime et qui ne dirait rien à ma mère.

— Je n'ai pas besoin, mon ange, d'aller cher-

cher des billets de charité. Je porterai dès aujourd'hui deux cents piastres à votre confesseur, et vous penserez au reste. Dites-moi son nom, et demain matin je vous rendrai compte de ma démarche, mais non pas ici, car le froid et le vent me tuent. Laissez-moi le soin de trouver un appartement où nous serons à notre aise et sans crainte que personne puisse soupçonner que nous ayons passé une heure ensemble. Je vous trouverai à l'église à la même heure demain, et dès que vous m'aurez aperçu, vous me suivrez.

Mariuccia me donna le nom de son confesseur et me permit toutes les caresses que je pouvais lui faire dans le triste endroit où nous étions. Les baisers qu'elle me donna en retour des miens ne me laissèrent point douter qu'elle ne partageât l'amour qu'elle m'avait inspiré. Au moment où neuf heures sonnèrent, je la quittai transi de froid, brûlant de désirs, et ne pensant qu'à me procurer un appartement convenable pour me mettre dès le jour suivant en possession de ce trésor.

En sortant de ce palais-masure, au lieu de me diriger vers la place d'Espagne, je pris à gauche et j'enfilai une rue étroite, sale, et qui n'était habitée que par des gens du très-menu peuple. Comme je m'avançais à pas lents, une femme sortit de sa maison et vint me demander poliment si je cherchais quelqu'un.

— Je cherche une chambre à louer.

— Il n'y en a pas ici, monsieur, mais vous en trouverez cent sur la place.

— Je le sais, mais je la voudrais ici, non pas pour épargner, mais pour être sûr de pouvoir venir y passer une heure le matin avec quelqu'un qui m'intéresse. Je la paierais tout ce qu'on en voudrait.

— Je vous entends, et je vous servirais moi-même, si j'en avais deux; mais ma voisine en a une au rez-de-chaussée, et je puis lui aller parler, si vous voulez attendre un moment.

— Vous me ferez grand plaisir.

— Ayez la bonté d'entrer.

J'entre dans un pauvre taudis où tout représentait la misère, et j'y vois deux enfans occupés à écrire leur leçon. Peu d'instans après, la bonne femme rentre en me priant de la suivre. Je tire de ma poche plusieurs pièces de monnaie que je dépose sur la seule petite table qu'il y eût dans ce triste réduit. Je dus lui paraître bien généreux, car cette pauvre mère vint me baiser la main avec l'expression du bonheur et de la reconnaissance. Il est si doux de faire quelque bien, qu'aujourd'hui que je n'ai plus rien, le souvenir des heureux que j'ai faits, souvent à peu de frais, est à peu près la seule volupté que je goûte.

Je vais dans une maison voisine où une femme me reçoit dans une chambre vide en me disant qu'elle me la louera à bon marché si je veux lui payer trois mois d'avance et me charger moi-

même d'y faire apporter les meubles que je voudrais.

— Et combien voulez-vous pour ces trois mois ?

— Trois écus romains.

— Chargez-vous de faire meubler la chambre aujourd'hui même pour trois heures, et je vous donnerai douze écus.

— Douze écus! monsieur, et quels meubles voulez-vous donc ?

— Un lit bien propre, une petite table couverte d'une serviette bien blanche, quatre bonnes chaises et un brasier bien allumé avec de la braise, car on meurt de froid dans cette chambre. Je ne viendrai que quelquefois le matin et j'en partirai toujours au plus tard à midi.

— Si c'est ainsi, venez à trois heures et vous trouverez tout arrangé comme vous le désirez.

— Voilà les trois écus pour le loyer et je reviendrai à trois heures. Si tout est en ordre, vous serez satisfaite du reste.

Je pars et en même trait je me rends chez le confesseur. C'était un moine français d'une soixantaine d'années, d'un abord noble et bienveillant qui inspirait la confiance et le respect.

Mon révérend père, lui dis-je, j'ai vu chez l'abbé Momolo, *scopatore santissimo*, une jeune fille nommée Maria et dont vous êtes le confesseur. J'en suis devenu amoureux et j'ai trouvé l'occasion de lui offrir de l'argent pour la séduire. Elle m'a ré-

pondu qu'au lieu de lui conseiller des péchés, je ferais bien de m'employer à lui obtenir des grâces pour la mettre en état de se marier à un honnête jeune homme qui se présentait et qui ferait son bonheur. Cette correction m'a touché, mais ne m'a pas guéri de ma passion. Je lui ai donc parlé une seconde fois et je lui ai dit que je voulais lui faire présent de deux cents écus romains pour rien, et que j'irais les porter à sa mère. Cela, m'a-t-elle dit, suffirait pour faire mon malheur, car ma mère croirait que cet argent serait la récompense d'un crime : elle ne l'accepterait pas. Si vous avez cette généreuse intention, ayez la bonté de porter l'argent à mon confesseur et de me recommander à lui pour mon mariage. Voici donc, mon révérend père, la somme que je destine à cette honnête fille ; daignez vous en charger, je ne veux plus me mêler de rien. Je partirai pour Naples après-demain, et j'espère à mon retour la trouver mariée.

L'honnête confesseur prit cent sequins que je lui remis, et m'en ayant donné quittance, il me dit qu'en m'intéressant pour Mariuccia, je faisais le bonheur d'une colombe innocente et pure, qu'elle se confessait à lui depuis cinq ans, que souvent il lui ordonnait d'aller à la communion sans l'avoir entendue, parce qu'il la connaissait assez pour savoir qu'elle était incapable de commettre un péché capital. Sa mère, ajouta-t-il, est une sainte, et je n'aurai pas de peine à faire réussir le mariage dès que je me serai informé des mœurs du jeune aspi-

rant. Au reste, jamais personne ne saura d'où lui vient cette générosité.

Après avoir mis cette affaire en ordre, j'allai dîner chez le chevalier Mengs, et je m'engageai très-volontiers à me rendre ce même soir au théâtre Aliberti avec toute la famille. Cela ne me fit pas oublier d'aller voir la petite chambre. J'y trouvai tout ce que j'avais ordonné, je donnai douze écus à la maîtresse et je pris la clé après avoir ordonné que chaque jour le brasier fût bien allumé dès sept heures du matin.

L'impatience d'être au lendemain me fit trouver l'opéra détestable et m'empêcha de dormir de la nuit.

Le lendemain matin j'étais à l'église avant l'heure, et dès que Maria fut venue, certain qu'elle m'avait vu, je sortis. Elle me suivit de loin, et lorsque je fus sur le seuil de la porte de mon nouveau temple, je m'y arrêtai un moment pour qu'elle pût se reconnaître, et j'entrai dans la chambre que je trouvai bien échauffée. Mariuccia entra bientôt après, timide, confuse et découragée comme une personne qui doute. Je la serrai dans mes bras, je la rassurai par mes caresses, et je vis renaître son courage quand, lui montrant la quittance de son confesseur, je lui dis que ce brave homme m'avait promis de s'occuper de faire réussir son mariage. Elle me baisa la main avec transport en m'assurant que sa reconnaissance serait éternelle. La pressant alors de me rendre heureux : Nous

avons, me dit-elle, trois heures devant nous, car j'ai dit à ma mère que je ferais mes dévotions pour remercier Dieu de m'avoir fait gagner à la loterie.

Rassuré par la déclaration de cette ruse de l'amour, je prends tout mon temps, je la délace doucement, découvrant un à un tous ses charmes et ravi de ne trouver aucune résistance. Mais elle tenait sans cesse ses yeux attachés sur les miens, comme si elle avait voulu ménager sa pudeur expirante, et cependant à la dérobée et pendant que ma main s'égarait dans tous les sens, mes regards doublaient ma jouissance. Quel corps! que de beautés! pas la plus légère imperfection. C'était Vénus sortant pour la première fois de l'écume de la mer. Je la porte doucement sur le lit, et pendant que ses jolies mains tâchaient de me dérober et ses deux globes d'albâtre et la toison qui dessinait à ravir l'entrée du sanctuaire, je me hâtai de me débarrasser de mes habits importuns, et je consommai le plus doux des sacrifices, sans pouvoir douter un instant de la pureté de ma victime Dans ce premier sacrifice, sans doute la douleur fit gémir la jeune et délicieuse prêtresse, mais elle poussa la délicatesse jusqu'à m'assurer qu'elle n'en avait éprouvé aucune, et au second assaut, elle se montra possédée d'une flamme égale à la mienne. J'allais immoler ma victime pour la troisième fois, quand l'horloge fit entendre l'impérieux son de dix heures. L'inquiétude la saisit, et nous nous habil-

lâmes en hâte. M'étant engagé à partir pour Naples le lendemain, j'assurai ma chère Maria que le seul espoir de la presser de nouveau entre mes bras avant son mariage, me ferait hâter mon retour à Rome. Je lui promis de porter le jour même cent autres écus à son confesseur, lui disant d'employer à son petit trousseau l'argent qu'elle avait gagné à la loterie. J'irai ce soir chez Momolo, mon cœur, fais en sorte de t'y trouver; mais pendant que nos cœurs seront pleins de joie, montrons-nous indifférens, afin que la malignité de ses filles ne puisse rien deviner de notre intelligence.

— C'est d'autant plus nécessaire, me dit-elle, que je me suis aperçue qu'elles soupçonnent que nous nous aimons.

Avant de nous quitter, elle me remercia de ce que je faisais pour son établissement, et me pria de croire que malgré sa pauvreté, elle sentait dans son cœur que c'était à l'amour seul qu'elle s'était rendue.

Je quittai la chambre le dernier et je dis à la maîtresse que je serais dix ou douze jours sans revenir. Sans retard je me rendis auprès du confesseur, pour lui remettre les cent écus que je venais de promettre à cette intéressante beauté. Quand ce bon vieux Français sut que je faisais ce nouveau sacrifice pour que Mariuccia pût employer ce qu'elle avait gagné à la loterie à se procurer du linge et des habits, il me dit que dès le jour même il irait chez la mère pour la disposer au mariage

de sa fille et s'informer de Mariuccia de la demeure du jeune homme qu'elle voulait épouser. J'appris, à mon retour de Naples, qu'il s'était fidèlement acquitté de tout.

J'étais à table chez Mengs quand un *cameriere de notre seigneur le très-saint père* se fit annoncer. Dès qu'il fut entré, il demanda à M. Mengs si je demeurais chez lui, et celui-ci m'ayant nommé, il me remit de la part de *son très-saint maître* la croix de l'ordre de l'Éperon d'or avec le diplôme et une patente au grand sceau pontifical qui, en ma qualité de docteur en droit, me déclarait *protonotaire apostolique extrà urbem.*

Reconnaissant de cette faveur insigne, je dis au porteur que dès le lendemain j'irais remercier mon nouveau souverain et lui demander sa bénédiction. Le chevalier Mengs vint de suite m'embrasser en qualité de confrère; mais j'avais sur lui l'avantage de n'avoir eu rien à débourser, tandis que ce grand artiste avait dû payer vingt-cinq écus romains pour l'expédition de son diplôme. On dit à Rome que *sine effusione sanguinis non fit remissio.* (Rien sans argent.) En effet, avec de l'or on a tout dans la sainte cité.

Très-flatté de la faveur du saint-père, je passai la croix en sautoir avec un large ruban ponceau, couleur de l'ordre des soldats dorés de St-Jean-de-Latran, *compagnons de palais*, en latin *comites palatini*, ce qui traduit de nouveau donne *comtes palatins.* Dans le même temps, le pauvre

Cahusac, auteur de l'opéra de Zoroastre, ayant reçu des mains du nonce apostolique la dignité de comte palatin de la même façon, en perdit la tête de joie. Je n'éprouvai pas le même sort, mais j'avoue à ma honte que cette décoration me fit tant de plaisir, que je fis la sottise de demander à Winckelmann si je pouvais orner ma croix de diamans et de rubis. Il me dit que cela ne dépendait que de ma fantaisie, et que si je désirais m'en procurer une, il pourrait me faire faire un marché avantageux. Ravi de l'occasion, je l'achetai dès le lendemain pour en faire parade à Naples, mais je n'eus pas la hardiesse de la porter à Rome. Quand je me présentai au pape pour le remercier, je mis la croix à la boutonnière par forme de modestie. Cinq ans après, me trouvant à Varsovie, le prince palatin de Russie Czartoryski me la fit quitter en me disant : Que faites-vous de cette misère ? *c'est une drogue que n'osent plus porter que les charlatans.*

Les papes le savent bien, mais ils continuent à donner cette croix aux ambassadeurs, quoiqu'ils ne puissent ignorer qu'ils en décorent leurs valets de chambre. On fait semblant à Rome d'ignorer bien des choses et on va toujours son train.

Le soir, Momolo voulut célébrer ma nouvelle dignité, et me donna à souper. Je l'en dédommageai en faisant une banque de pharaon dans laquelle j'eus l'adresse de perdre quarante écus que je fis gagner à tous les membres de la famille,

sans avoir l'air de la moindre partialité pour Mariuccia qui gagna comme les autres. Elle trouva l'occasion de me dire que le confesseur avait été chez elle, qu'elle l'avait mis sur la voie par rapport à son épouseur, et que ce brave moine avait su faire consentir sa mère à dépenser les cent écus pour son trousseau.

M'étant aperçu que la seconde fille de Momolo aimait Costa, je lui dis que je partais pour Naples, mais que je lui laissais mon valet, et que si à mon retour je trouvais un arrangement de mariage, je me chargerais avec joie des frais de la noce.

Costa aimait également cette fille, mais il ne l'épousa pas alors, crainte que je ne voulusse en avoir l'usufruit. C'était un sot d'une rare espèce, quoique les sots de toutes les espèces soient fort communs. Il l'épousa l'année suivante, après m'avoir volé; mais je parlerai de cela plus tard.

Le lendemain, après avoir bien déjeûné et bien embrassé mon frère, je partis dans ma belle voiture avec l'abbé Alfani, précédé par le Duc à cheval, et j'arrivai à Naples dans un moment où tout le pays était en rumeur, parce que le Vésuve menaçait d'une éruption. A cette occasion, à la dernière station, le maître de poste me fit lire le testament de son père qui était mort pendant l'éruption de 1754; il disait que celle que Dieu réservait pour punir la criminelle ville de Naples arriverait pendant l'hiver de 1761, et le brave homme me conseillait en conséquence de repren-

dre le chemin de Rome. Alfani trouvait la chose évidente et me disait sérieusement que nous devions suivre un avertissement que Dieu nous envoyait d'une façon si miraculeuse. L'événement était prédit, donc il devait arriver. C'est ainsi que bien des gens raisonnent; je raisonnai autrement et je continuai ma route.

CHAPITRE X.

Mon court, mais heureux séjour à Naples. — Le duc de Matalone, ma fille, dona Lucrezia, mon départ.

Je ne tenterai pas l'impossible, mon cher lecteur, quelque envie que je me sente de vous exprimer la joie, le bonheur, je dirai même l'ivresse que j'éprouvai en me revoyant dans cette Parthénope qui m'avait laissé de si doux souvenirs, et où dix-huit ans auparavant j'avais fait ma première fortune en revenant de Mataro. Comme je n'y étais allé pour la seconde fois que pour tenir la promesse que j'avais faite au duc de Matalone pendant mon séjour à Paris d'aller lui faire une

visite à Naples, j'aurais dû me rendre d'abord chez ce seigneur; mais prévoyant qu'une fois que je l'aurais vu, il me laisserait peu de liberté, je commençai par m'informer de toutes mes connaissances.

Je sortis à pied de bonne heure, et j'allai me faire connaître au banquier correspondant de Belloni. Après avoir accepté ma lettre de crédit, il me donna autant de billets de banque que je voulus et me promit sur sa parole d'honneur que personne ne connaîtrait nos affaires. De chez lui je me dirigeai vers la demeure d'Antonio Casanova, mais on me dit qu'il vivait auprès de Salerne sur une terre qu'il avait achetée et qui lui donnait le titre de marquis. Cela me contraria, mais je ne devais pas m'attendre à trouver à Naples le *statu quo* qui ne se trouve nulle part. Polo était mort, et son fils demeurait à Sainte-Lucie avec sa femme et ses enfans; je l'avais laissé enfant lors de mon départ, et quoique je désirasse beaucoup le voir, je n'en eus pas le temps.

On peut bien penser que je n'oubliai pas l'avocat Castelli, le mari de ma chère Lucrezia que j'avais tant aimée à Rome et avec laquelle j'avais passé de si doux instans à Tivoli. Il me tardait de la revoir, et je sentais un doux frémissement en pensant au plaisir que nous éprouverions à nous rappeler un temps trop tôt passé et que je n'oublierai jamais. Mais Castelli était mort depuis long-temps, et sa veuve demeurait à vingt milles

de Naples. Je me promis bien de ne pas repartir sans l'embrasser. Quant à Lelio Caraffa, je savais qu'il vivait encore et qu'il demeurait au palais de Matalone.

Je rentrai fatigué de mes courses, puis ayant bien dîné, je fis toilette et monté dans ma voiture de remise, je me rendis au palais Matalone, où l'on me dit que le duc était à table. N'importe, je me fais annoncer et le duc venant à ma rencontre, me fit l'honneur de me tutoyer en m'embrassant, puis il me présenta à son épouse, fille du duc de Bovino, et à la nombreuse compagnie qu'il avait à dîner. Je lui dis que je n'étais allé à Naples que pour lui faire la visite que je lui avais promise à Paris. Dans ce cas, mon ami, il est de toute justice que je te loge ; et sans attendre ma réponse : Vite, dit-il, qu'on aille à l'hôtel où M. Casanova est descendu et qu'on apporte ici tout son bagage. S'il a sa propre voiture qu'on la mette dans mes remises. J'acquiescai.

Un bel homme qui était au nombre des convives, en entendant prononcer mon nom, me dit d'un air gai : Si tu portes mon nom, tu ne peux être qu'un bâtard de mon père.

— Non pas de ton père, repris-je à l'instant, mais de ta mère.

La compagnie partit d'un éclat de rire en applaudissant à ma répartie, et l'interlocuteur, loin de s'offenser, se leva et vint m'embrasser. On m'expliqua l'équivoque. Au lieu de Casanova, ce

seigneur avait entendu Casalnovo : il était duc et seigneur du fief de ce nom.

— Sais-tu, me dit le duc de Matalone, que j'ai un fils ?

— On me l'a dit, et je n'ai pas voulu le croire ; mais je fais amende honorable de mon incrédulité, car je vois un ange qui a dû opérer ce miracle. La duchesse rougit, sans daigner payer mon compliment d'un seul regard ; mais la compagnie me vengea en claquant des mains : il était notoire qu'avant son mariage, le duc passait pour impuissant. Le duc fit venir son fils : je l'admire en lui disant qu'il lui ressemblait parfaitement. Plus véridique, un moine de bonne humeur qui était assis à la droite de la duchesse dit qu'il ne lui ressemblait pas. Il avait à peine prononcé ces mots, que du plus grand sang-froid, la duchesse lui applique un soufflet que le moine reçut de la meilleure grâce du monde.

Mille propos joyeux me rendirent, en moins d'une demi-heure, cher à toute la société, à l'exception de la duchesse qui, d'un ton très-soutenu, me coupait l'herbe sous les pieds. Elle était belle, mais haute comme le temps, sachant être sourde et muette à propos et hors de propos, et toujours maîtresse de ses yeux. J'ai perdu mon latin pendant deux jours à vouloir la faire dialoguer ; il me fut impossible de réussir. N'ayant point jeté un dévolu sur elle, et bien m'en prit peut-être, je l'abandonnai à son orgueil.

En me conduisant à l'appartement qu'il m'avait destiné, le duc voyant mon Espagnol, me demanda où était mon secrétaire, et quand il vit que c'était l'abbé Alfani et qu'il avait pris ce titre pour rester inconnu à Naples, il me dit : L'abbé a très-bien fait, car avec ses prétendues antiques, il a trompé tant de monde, que quelqu'un aurait bien pu lui jouer un mauvais tour.

Il me mena voir ses écuries où il avait de superbes chevaux des plus belles races, arabes, andalous, anglais; puis sa galerie qui était fort riche, et sa bibliothèque nombreuse et choisie; enfin son petit appartement, où il avait une riche collection de livres défendus.

Quand j'eus parcouru plusieurs titres et feuilleté quelques volumes : Promets-moi, me dit-il, le secret le plus absolu sur ce que je vais te montrer. Je le lui promis sans difficulté, mais je m'attendais à quelque merveille. Il me montra alors une satire à laquelle je ne compris rien, mais qui était censée tourner en ridicule toute la cour. Jamais il ne m'a été plus facile de garder un secret.

— Tu viendras, me dit-il, au théâtre de St.-Charles où je te présenterai aux plus belles dames de Naples, ensuite tu pourras y aller quand tu voudras, ma loge étant ouverte à tous mes amis. J'irai aussi te présenter à ma maîtresse dans sa loge, et elle te recevra avec plaisir quand tu voudras l'y aller voir.

— Comment, mon cher duc! tu as donc une maîtresse?

— Oui, mon ami, mais pour la forme, car j'aime ma femme. Malgré cela, on croit que j'en suis amoureux et même jaloux, parce que je ne lui présente jamais personne et que je ne lui permets de recevoir aucune visite.

— Et la duchesse, jeune et belle, ne trouve-t-elle pas mauvais que tu aies une maîtresse?

— Ma femme ne saurait en être jalouse, puisqu'elle sait que je suis impuissant auprès de toutes les femmes... excepté auprès d'elle.

— Je t'entends; mais c'est à la fois plaisant et incroyable, car peut-on entretenir une maîtresse que l'on n'aime pas?

— Je ne t'ai point dit que je ne l'aime pas : je l'aime au contraire beaucoup, car elle a de l'esprit comme un ange; elle m'amuse, mais elle n'intéresse que mon esprit.

— J'entends, mais aussi sans doute qu'elle est laide.

— Laide! Tu la verras ce soir, et tu m'en donneras des nouvelles. Elle est belle, n'a que dix-sept ans et son esprit est des plus cultivés.

— Parle-t-elle français?

— Comme une Française.

— Tu me donnes la plus grande envie de la voir.

A Saint-Charles, il me présenta à plusieurs dames, mais pas une seule passable. Le roi, fort

jeune, était dans sa loge du milieu, entouré d'une cour fort riche, mais vêtue sans goût. Le parterre était plein, ainsi que les loges qui sont toutes ornées de glaces, et qui ce jour-là, à cause de je ne sais quel anniversaire, étaient toutes illuminées. C'était un coup d'œil magique, mais tout ce brillant écrase la scène.

Après avoir admiré quelques instans ce spectacle qu'on ne trouve guère qu'à Naples, il me mena à sa loge particulière et me présenta à tous ses amis; c'étaient des beaux-esprits de la capitale.

J'ai souvent ri d'entendre des savans qui prétendaient que l'esprit d'une nation dépend beaucoup moins de l'action du climat que de l'éducation. Il faut envoyer ces savans à Naples et puis à Pétersbourg, et leur dire de réfléchir, ou simplement de voir. Si le grand Boerhaave avait été à Naples, il aurait mieux connu la nature du soufre par ses effets sur les végétaux et plus encore sur les animaux. Ce n'est que dans ce pays-là que l'eau est l'unique remède ou le remède unique pour guérir d'une quantité de maladies, qui partout ailleurs tuent le malade soumis à l'action de la pharmacie et des médecins.

Le duc, qui m'avait laissé un moment en si bonne compagnie, revint et me mena dans la loge de sa maîtresse que je trouvai en société d'une vieille dame à la mine respectable. Il lui dit en entrant : — *Leonilda mia, ti presento il cavalier*

don Giacomo Casanova, Veneziano, amico mio (1). Elle me reçut d'un air affable et modeste, et cessa de faire attention à la musique pour me tenir conversation.

Quand une femme est jolie, il ne faut qu'un instant pour la trouver telle; si pour obtenir un jugement favorable elle a besoin d'être examinée de près, les charmes de sa figure deviennent problématiques. Donna Leonilda était frappante. Je souris en donnant un coup d'œil au duc qui m'avait dit qu'il l'aimait comme un père aime sa fille et qu'il ne l'avait que par luxe. Il me comprit et me dit : Tu peux me croire.

— C'est croyable, répliquai-je.

Leonilda, qui sans doute avait deviné notre langage énigmatique, se mêlant à nos propos, me dit avec un sourire plein de finesse : Tout ce qui est possible est croyable.

— J'en conviens, dis-je; mais on peut croire et ne pas croire selon que la chose paraît plus ou moins difficile.

— Rien de plus juste; mais croire me semble plus tôt fait. Vous êtes arrivé à Naples hier; c'est incroyable et c'est pourtant vrai.

— Comment cela serait-il incroyable?

— Peut-on croire qu'un étranger vienne à Naples dans un moment où ceux qui s'y trouvent tremblent?

(1) Ma Léonide, je te présente le chevalier don Jacques Casanova, Vénitien, mon ami.

— Effectivement, j'ai eu peur jusqu'à ce moment, mais maintenant je me sens fort à mon aise, car puisque vous y êtes, saint Janvier doit la protéger.

— Pourquoi?

— Parce que je suis sûr qu'il vous aime; mais vous riez?

— Oui, et d'une idée assez plaisante, car je pense que si j'avais un amant qui ressemblât à saint Janvier, il serait bien malheureux.

— Ce saint est donc bien laid?

— Si son portrait lui ressemble. Vous pourrez vous en convaincre quand vous verrez sa statue.

Le ton de gaîté s'allie facilement à la franchise, et la franchise à l'amitié. Les grâces de l'esprit prennent le dessus sur le prestige de la beauté.

L'humeur agréable de Leonilda m'inspirant de la confiance, je fis tomber la conversation sur l'amour, et elle en raisonna en maîtresse. Si l'amour, me dit-elle, n'est pas suivi de la possession de ce qu'on aime, il ne peut être qu'un tourment; si la passion est défendue, il faut faire en sorte de ne pas aimer.

— J'en conviens, d'autant plus que la jouissance d'un bel objet n'est pas le plaisir véritable, si l'amour ne l'a pas précédée.

— Et s'il l'a précédée, il l'accompagne sans doute; mais on peut douter qu'il la suive.

— C'est vrai, puisque souvent elle le fait mourir.

— C'est une fille égoïste qui tue son père ; et si après la jouissance, l'amour survit dans l'un des deux agens, c'est pis qu'un meurtre, car celui qui aime encore est malheureux.

— Rien n'est plus vrai, madame, et d'après ce raisonnement, qui est dans les règles de la plus rigoureuse dialectique, je dois croire que vous condamnez les sens à une diète perpétuelle. C'est cruel.

— Que Dieu me garde de ce platonisme sans amour ; mais je vous abandonne la conséquence.

— Aimer et jouir, jouir et aimer tour à tour.

— C'est cela.

A cette conclusion, Leonilda ne put s'empêcher de rire et le duc lui baisa la main. La suivante, qui ne comprenait pas le français, s'occupait de l'opéra, mais moi, c'était autre chose, j'avais pris feu.

Leonilda n'avait que dix-sept ans et était plus que belle, elle était jolie comme un cœur.

Je lui récitai, sur la jouissance, une épigramme égrillarde de Lafontaine qu'on ne trouve que dans la première édition ; voici le commencement :

La jouissance et les désirs
Sont ce que l'homme a de plus rare ;
Mais ce ne sont pas vrais plaisirs,
Dès le moment qu'on les sépare.

J'ai traduit cette épigramme en italien et en latin : dans cette dernière langue, j'ai pu rendre Lafontaine vers par vers, ou à peu près; mais il m'a fallu vingt vers italiens pour rendre les dix premiers du poète français, ce qui ne prouve rien à l'avantage d'une langue plutôt que d'une autre.

Le bon ton à Naples, et surtout dans la bonne société, veut que pour première marque d'amitié on tutoie un nouveau venu que l'on veut particulièrement distinguer. Cela met à son aise de part et d'autre; mais ce style de familiarité n'exclut aucunement les égards que l'on se doit réciproquement.

Déjà Leonilda m'avait fait passer de l'admiration à un sentiment plus doux à la fois et plus vif; aussi l'opéra, qui dura cinq heures, me parut-il n'avoir duré qu'un moment.

Après le départ des deux dames, le duc me dit : Maintenant, il faut nous séparer, à moins que tu n'aimes le jeu de hasard.

— Je ne le hais pas quand je me trouve en face de beaux joueurs.

— Dans ce cas, suis-moi; tu trouveras dix ou douze de mes pareils à une banque de pharaon, puis un bon souper ambigu; mais je te préviens que c'est un secret, car le jeu est défendu. Je réponds de toi.

— Tu le peux.

Il me mena chez le duc de Monte-Leone, au

troisième, où, après avoir traversé une douzaine de chambres, nous entrâmes dans celle des joueurs. Un banquier à mine douce, ayant environ quatre cents sequins devant lui, maniait les cartes. Le duc m'annonça comme son ami et me fit asseoir près de lui. Je tirai ma bourse, mais on me fit observer qu'on ne jouait que sur parole et qu'on payait dans les vingt-quatre heures. Le banquier me donna un livret avec une petite corbeille de mille marques. J'annonçai que chaque marque vaudrait un ducat de Naples. En mois de deux heures, ma corbeille fut à sec. Je cessai de jouer et je soupai gaîment. Le souper était à la napolitaine, un énorme plat de macaroni et dix ou douze plats de différens coquillages dont les mers abondent sur ces parages. En nous retirant, j'eus soin de ne pas laisser au duc le temps de me faire le compliment obligé de condoléance sur ma perte, l'entretenant agréablement de sa délicieuse Leonilda.

Le lendemain de bonne heure, il me fit dire par son page que si je voulais aller baiser la main au roi avec lui, je devais m'habiller en gala. Je mis un habit de velours rose brodé en paillettes d'or, et j'eus l'insigne honneur de baiser une petite main de neuf ans toute couverte d'engelures. Le prince de St.-Nicandre a élevé ce jeune roi comme il l'a su, mais la nature en a fait un monarque affable, tolérant, juste et généreux : il aurait été parfait, s'il avait eu plus de dignité ; mais c'est

un roi sans façon et je tiens que c'est un défaut dans un homme destiné à commander à tous.

J'eus l'honneur de dîner à la droite de la duchesse qui daigna me dire qu'elle n'avait point vu de costume plus galant. C'est ainsi, madame, lui répondis-je, que je tâche de dérober ma personne à un trop rigoureux examen. Elle sourit, mais ce fut à cela, à peu près, que se bornèrent ses gentillesses à mon égard.

Quand nous fûmes sortis de table, le duc me mena dans l'appartement de don Lelio, son oncle, qui me reconnut tout de suite. Je baisai la main à ce vénérable vieillard en lui demandant pardon des fredaines de ma jeunesse. Il y a dix-huit ans, dit-il au duc, que j'avais élu M. Casanova pour ton compagnon d'études. Je lui fis grand plaisir en lui contant en abrégé l'histoire de mes aventures à Rome, chez le cardinal Aquaviva. En sortant, il me pria d'aller le voir souvent.

Vers le soir, le duc me dit : Si tu veux aller à l'Opéra-Buffa, tu feras plaisir à Leonilda. Il me donna le numéro de sa loge, et il ajouta : J'irai te prendre vers la fin et nous irons souper ensemble comme hier.

Je n'eus pas besoin qu'on attelât, ayant toujours dans la cour un coupé à mes ordres magnifiquement attelé.

Quand j'arrivai aux Florentins, l'opéra était commencé. J'allai me présenter à Leonilda qui me reçut avec ces paroles sucrées :

Caro don Giacomo, je vous revois avec beaucoup de plaisir.

Elle jugea à propos, sans doute, de ne pas me tutoyer, mais le ton engageant de sa voix et l'expression de ses yeux valaient bien mieux que le *tu* que l'on prodigue à Naples trop souvent sans conséquence.

La physionomie séduisante de cette charmante personne ne m'était pas inconnue; mais je ne pouvais pas me rappeler la femme qui m'en avait laissé l'impression. Leonilda était une beauté, et comme je l'ai dit, quelque chose de mieux, si le mieux est possible en ce genre. Elle avait de magnifiques cheveux du plus beau châtain clair, et ses yeux noirs, bien fendus à fleur de tête et d'un brillant que tempérait la longueur de ses cils, écoutaient, interrogeaient et parlaient tout à la fois. Mais ce qui en elle me ravissait le plus, c'était l'expression qu'elle donnait à ses récits en les accompagnant des gestes les plus gracieux et les mieux adaptés au sujet. Il semblait que sa langue ne suffisait pas au développement des pensées qui se pressaient dans son esprit naturel développé par l'éducation la plus brillante.

Le discours étant tombé sur l'épigramme de Lafontaine dont je n'avois récité que les dix premiers vers, parce que le reste est trop licencieux, elle me dit: Mais c'est un simple caprice de poète, sans doute, et alors on ne peut qu'en rire.

— C'est possible, mais je n'ai pas voulu blesser vos oreilles.

— Tu es bien bon, dit-elle en reprenant l'agréable *tu*, et je t'en remercie. Cependant je ne suis pas si facile à recevoir une impression, car j'ai un cabinet que le duc a fait tapisser en tentures chinoises dont les personnages représentent une foule d'attitudes amoureuses. Nous y allons quelquefois, et je t'assure qu'elles ne me causent pas la moindre sensation.

— C'est peut-être par défaut de tempérament, car moi, quand je vois des images voluptueuses, si elles sont bien faites, je me sens tout feu. Je m'étonne qu'en les parcourant avec le duc, l'envie ne vous vienne pas d'en réaliser quelques-unes.

— Nous n'avons l'un pour l'autre que des sentimens d'amitié.

— Le croira qui voudra.

— Je pourrais jurer qu'il est homme, mais il m'est impossible d'affirmer s'il est capable de donner à une femme des témoignages d'une tendresse substantielle.

— Cependant il a un fils.

— Oui, il a un enfant qui l'appelle son père; mais il avoue lui-même qu'il ne peut être homme qu'avec sa femme.

— C'est un conte, car vous êtes faite pour inspirer des désirs, et un homme qui vivrait avec vous sans pouvoir vous posséder, devrait cesser de vivre.

— Est-ce bien votre sentiment?

— Chère Leonilda, si j'étais à sa place, je vous prouverai ce que peut un homme qui vous aime.

— *Caro don Giacomo*, je suis ravie d'apprendre que tu m'aimes, mais comme tu ne dois pas rester à Naples, tu m'auras bientôt oubliée.

— Maudit soit le jeu, car sans lui, nous passerions ensemble des soirées délicieuses.

— Le duc m'a dit que tu as perdu mille ducats hier soir le plus noblement du monde. Tu es donc malheureux.

— Non pas toujours; mais quand je joue le jour même où je suis devenu amoureux, je suis sûr de perdre.

— Tu regagneras ce soir.

— C'est le jour de la déclaration, je perdrai encore.

— Ne joue donc pas.

— On dirait que j'ai peur de perdre, ou que je n'ai point d'argent.

— J'espère au moins que tu te referas une autre fois, et que tu viendras m'en donner la nouvelle chez moi. Viens y demain matin avec le duc.

Le duc entra dans cet instant et me demanda si l'opéra m'avait plu. Leonilda prenant la parole, lui dit : Nous ne savons pas ce qu'on a joué, car nous avons parlé d'amour pendant tout le temps.

— Vous avez bien fait.

— Je vous prie d'amener M. Casanova demain, car j'espère qu'il me donnera la nouvelle qu'il aura gagné ce soir.

— Ce soir, ma chère, c'est à moi à tailler ; mais je t'amènerai mon ami soit qu'il perde ou qu'il gagne. Tu nous donneras à déjeûner.

— Oh ! avec grand plaisir.

Nous baisâmes la main à cette délicieuse fille et puis nous sortîmes pour aller au même endroit que la veille. La compagnie assemblée attendait le duc. Ils étaient douze sociétaires et chacun à son tour faisait la banque ; ils prétendaient que cela égalisait le jeu, mais je riais de leur prétention, car rien de plus difficile à établir que l'égalité entre les joueurs.

Le duc de Matalone se met à sa place, tire sa bourse et son porte-feuille, et met à la banque deux mille ducats, demandant pardon à la société s'il doublait la somme en faveur de l'étranger ; car la banque n'était jamais que de mille ducats.

Je risque donc, dis-je, deux mille ducats aussi, et pas davantage, car on dit à Venise qu'un joueur prudent ne doit pas risquer de perdre plus qu'il ne peut gagner. Ainsi chacune de mes marques vaudra deux ducats. En disant cela, je tirai de ma poche dix billets de cent ducats et les remis au banquier qui m'avait gagné la veille.

Le jeu commence, et jouant sur une seule carte et avec beaucoup de prudence, en moins de trois heures ma corbeille fut vide. Je cessai de jouer

quoique j'eusse encore vingt-cinq mille ducats; mais j'avais dit que je ne jouerais pas davantage; j'eus honte de me dédire.

J'ai toujours été très-sensible à la perte, mais toujours maître de moi-même, personne n'a jamais pu s'apercevoir de mon chagrin, précisément parce que ma gaîté naturelle, excitée par l'art, semblait se doubler pour masquer tout autre sentiment. Cela m'a toujours valu les suffrages de toutes les sociétés où je me suis trouvé et m'a rendu les ressources plus faciles.

Je soupai de bon appétit, et mon esprit dans une sorte d'effervescence me fournit tant d'heureux propos, que toute l'assemblée fut dans une complète hilarité. Je parvins même à dissiper la tristesse du duc de Matalone qui était au désespoir d'avoir gagné une si grosse somme à un étranger qu'il logeait et qu'il appelait son ami. Il craignait d'abord de m'avoir dérangé dans ma fortune, et puis qu'on ne pût croire qu'il ne m'avait accueilli que pour me gagner mon argent; car il était riche, noble, magnifique, généreux et honnête homme.

En retournant au palais, notre conversation fut affectueuse de son côté et joviale du mien, mais je m'apercevais qu'il éprouvait de la gêne, et j'en devinais la cause; il n'osait pas me dire, dans la crainte de blesser ma délicatesse, qu'il me laisserait pour le payer tout le temps que je voudrais; mais dès qu'il fut rentré, il ne put s'empêcher de

m'écrire un billet amical où il me disait que si j'avais besoin de crédit, je n'avais qu'à passer chez son banquier qui me donnerait tout l'argent qui me serait nécessaire. Je lui répondis à l'instant que je sentais tout le mérite de son noble procédé, et que s'il m'arrivait d'avoir besoin d'argent, je me prévaudrais de son offre généreuse.

Le lendemain j'allai de bonne heure dans sa chambre où, après l'avoir embrassé avec effusion de cœur, je lui dis de ne pas oublier que nous devions aller déjeûner chez sa belle maîtresse. Il s'habilla en lévite, comme moi, et nous nous rendîmes à pied à la fontaine Medina à une jolie maison où demeurait Leonilda.

Nous la trouvâmes encore au lit, sur son séant, dans un déshabillé décent, avec un corset de basin, attaché par devant avec des rubans roses : elle était belle à ravir, et sa pose gracieuse ajoutait encore à ses charmes. Elle lisait le Sopha de l'élégant fils de Crébillon. Le duc s'assit sur le lit à ses pieds, et moi, stupide, je restai debout dans une sorte d'admiration tout occupé à la contempler, étudiant et m'évertuant à rappeler à ma mémoire l'original de cette physionomie enchanteresse qu'il me semblait d'avoir aimé. C'était la première fois que je la voyais sans le prestige trompeur des lumières. Riant de me voir si distrait, elle me dit de l'accent le plus doux de m'asseoir sur un fauteuil qui était au chevet de son lit.

Le duc lui dit que j'étais très-content d'avoir perdu deux mille ducats sur sa banque, car cette perte me rendait sûr qu'elle m'aimait.

— *Caro mio don Giacomo,* que je suis fâchée de cela! Tu aurais bien mieux fait de ne pas jouer, car je t'aimerais de même et tu aurais deux mille ducats de plus.

— Et moi de moins, dit le duc en riant.

— Console-toi, charmante Leonilda, je gagnerai ce soir, si tu m'accordes aujourd'hui quelque faveur. Sans cela je perdrai l'âme et dans peu de jours tu assisteras à mes funérailles.

— Pense donc, ma chère Leonilda, à accorder quelque douceur à mon ami.

— C'est chose impossible.

Le duc lui dit de s'habiller pour que nous allassions déjeûner dans le cabinet chinois. Elle se mit à l'œuvre tout de suite, et elle ne fut ni trop généreuse dans ce qu'elle voulut nous laisser voir ni trop avare dans ce qu'elle crut devoir nous cacher; c'était le juste milieu le plus propre à embraser celui que la figure, l'esprit et les manières avaient déjà séduit. Je pus cependant jeter un regard indiscret sur sa belle gorge, et ce fut du bitume répandu sur des charbons. J'avoue que je ne me procurai cette satisfaction que par une espèce de vol, mais je n'y serais jamais parvenu s'il n'y avait pas eu un peu d'intention de sa part. Je fis semblant de n'avoir rien vu.

Dans la distraction qu'une femme se permet

en s'habillant, elle nous soutint avec beaucoup d'esprit qu'une jeune personne sage doit être plus avare de faveurs avec un homme qu'elle aime qu'avec un autre qu'elle n'aime pas, par la raison toute simple qu'elle doit craindre de perdre le premier, tandis qu'elle ne se souciait pas du second.

— A mon égard, lui dis-je, charmante Leonilda, il t'arriverait le contraire avec moi.

— Je suis sûre que tu te trompes.

Les peintures chinoises qui tapissaient le cabinet où nous déjeûnâmes étaient admirables, plus par le coloris et la beauté du dessin que par l'action amoureuse qu'elles représentaient. Cela, dit le duc, ne me cause aucune sensation, et il nous le montra. Leonilda détourna ses regards et moi je fus choqué du cynisme, mais je sus dissimuler. Je suis, lui dis-je, dans le même état que vous, mais je ne me soucie pas de vous en convaincre.

— Ce n'est pas possible, dit-il, et portant rapidement la main sur moi, il s'assura du fait. C'est étonnant! s'écria-t-il; il faut que tu sois impuissant comme moi.

— S'il s'agissait de détruire cette assertion, je n'aurais besoin que de regarder les yeux de Leonilda.

— Oh! Leonilda, mon cœur, regarde, je t'en prie, mon ami, pour que je m'assure du fait.

Leonilda me regarde d'un œil tendre, et son regard produisit de suite l'effet que j'en attendais.

Allongez la main, dis-je au pauvre duc; il le fit. J'ai tort, s'écria-t-il; mais se mettant à même de découvrir l'objet qui causait sa surprise, je m'y oppose; il résiste, et je pense à lui jouer un tour. Je prends la main de Leonilda, j'y colle mes lèvres, et au moment où le duc croit triompher, j'inonde sa main de liquide radical et je pars d'un éclat de rire. Il rit aussi, se lève et va chercher une serviette.

Tout cela s'était passé sans que cette délicieuse fille pût rien voir, car un guéridon nous séparait, et pendant que mes lèvres brûlantes reposaient sur sa belle main, mes yeux étaient fixés sur les siens et nos haleines étaient près de se confondre. C'était à ce contact que j'avais dû le feu nécessaire à l'aspersion que j'avais faite au duc; mais le rire la gagnant à son tour, nous fîmes un trio digne du pinceau de l'Albane et de la plume d'Arétin.

Ce fut une partie ravissante, quoique nous dépassassions certaines bornes que la décence aurait dû nous prescrire; mais Leonilda y demeura aussi innocente que la position le permettait. Nous terminâmes cette scène par des embrassemens réciproques et je ne me détachai des lèvres voluptueuses de Leonilda que consumé d'une ardeur que je ne pouvais plus contenir.

Quand nous fûmes sortis, je dis au duc que je ne verrais plus sa maîtresse, à moins qu'il ne me la cédât, déclarant que j'étais prêt à l'épou-

ser en lui assurant un douaire de cinq mille ducats.

— Parle-lui ; si elle t'agrée, je ne m'y opposerai pas. Tu sauras d'elle-même ce qu'elle possède.

J'allai m'habiller pour dîner. Je trouvai la duchesse en nombreuse compagnie, et elle me dit avec un air plein de bonté qu'elle était fâchée de mon malheur.

— Rien de plus journalier que la fortune, madame, cependant je ne me plains pas de ma perte, car la part que vous daignez y prendre me la rend bien douce, et je crois même qu'elle me fera gagner ce soir.

— Je le désire, mais j'en doute ; car tu auras à lutter ce soir contre Monte-Leone qui est un joueur très-heureux.

Dans l'après-dîner, en songeant à mes affaires, je pris la résolution de jouer au comptant ; d'abord afin de ne pas m'exposer, en jouant sur parole, à me déshonorer si, emporté par la fureur du jeu, je venais à perdre plus que je ne possédais ; ensuite pour que le banquier n'eût pas de craintes après les deux leçons que j'avais reçues, et finalement aussi, il faut bien que je l'avoue, par ce préjugé de joueur qui persuade ou fait espérer au moins qu'en changeant de manière on fera tourner la chance.

Je passai quatre heures à Saint-Charles dans la loge de ma belle Leonilda que je trouvai joyeuse, plus parée et plus brillante que les jours précé-

dens. Ma chère Leonilda, lui dis-je, l'amour que tu m'as inspiré est de nature à ne souffrir ni délai ni rivaux d'aucune espèce, pas même la moindre apparence d'inconstance dans l'avenir. J'ai dit au duc que je suis prêt à t'épouser en t'assurant un douaire de cinq mille ducats.

— Que t'a-t-il répondu?

— Que je devais t'en faire la proposition et qu'il n'y mettrait aucun obstacle.

— Et nous partirons ensemble.

— De suite, mon cœur, et il n'y aura plus que la mort qui puisse nous séparer.

— Nous en parlerons demain matin, *caro don Giacomo;* tu feras mon bonheur, si je puis faire le tien.

Comme elle achevait ces mots qui me remplirent de joie, le duc entra.

— Mon ami, dit Leonilda, il n'est plus question entre don Giacomo et moi que d'un bon mariage.

— Le mariage, *mia carissima,* est la chose du monde à laquelle il faut penser le plus long-temps possible avant de le contracter.

— Oui, le plus long-temps quand on a le temps; mais mon cher Giacomo ne peut pas attendre, puisqu'il veut partir, et nous y penserons après.

—Mon ami, me dit le duc, puisqu'il s'agit d'un mariage, tu pourrais différer ton départ, ou revenir après avoir fiancé ta Leonilda.

— Ni différer, mon cher duc, ni revenir. Nous sommes déterminés, et si nous nous trompons, nous aurons tout le temps de nous repentir.

Il se mit à rire et dit que nous en parlerions le lendemain. J'embrassai ma future épouse qui me rendit mon baiser avec l'expression du bonheur, et nous nous rendîmes à notre coterie où nous trouvâmes le duc de Monte-Leone occupé à tailler. Monsieur le duc, dis-je, j'ai du guignon à jouer sur parole, ainsi j'espère que vous me permettrez de jouer argent comptant.

— Comme vous voudrez; c'est égal, mais ne vous gênez pas. Je vous ai fait une banque de quatre mille ducats pour que vous puissiez vous refaire.

— Eh bien! je vous promets de l'enlever ou d'en perdre autant.

Je mets six mille ducats sur la table, j'en donne deux mille au duc de Matalone et je ponte à cent ducats. Le duc s'en alla après avoir joué quelques mises, et moi, après un long combat, je fis sauter la banque. Je rentrai seul au palais, et le lendemain quand j'annonçai ma victoire au duc, il m'embrassa, les yeux humides de larmes de joie, et me conseilla de ne plus jouer qu'au comptant.

La princesse de la Vale donnant un grand souper, il n'y eut pas de banque le soir de ce jour. C'était du répit. Nous allâmes donner le bonjour à Leonilda, et différant de parler de notre projet de mariage jusqu'au lendemain, nous passâmes la

journée à voir les merveilles de la nature des environs de Naples, et le soir, présenté au souper de la princesse par mon ami, j'y vis la première noblesse de la ville.

Le lendemain matin, le duc vint me dire qu'ayant quelques affaires à régler, je pouvais aller seul chez Leonilda et qu'il irait m'y retrouver. Je m'y rendis, mais le duc n'y étant point venu, nous ne pûmes rien conclure sur l'article de notre futur hymen. Je passai plusieurs heures avec elle; mais forcé de me conformer à ses goûts, je ne pus me montrer amoureux qu'en paroles. Avant de la quitter, je lui réitérai l'assurance qu'il ne dépendait que d'elle de lier sa destinée à la mienne par des liens indissolubles et de partir dans un très-bref délai.

Quand je revis le duc, il m'accueillit par ces mots : Hé bien! don Giacomo, après avoir passé toute la matinée en tête-à-tête avec ma maîtresse, te sens-tu encore l'envie de l'épouser?

— Plus que jamais; mais que pensez-vous donc?

— Rien, mon ami, et puisque la chose est ainsi, car c'est à dessein que je t'ai mis à cette épreuve, nous en parlerons demain, et j'espère que tu rendras heureuse cette charmante personne qui a tout ce qu'il faut pour faire le bonheur d'un galant homme.

— Je le pense comme vous.

Le soir chez Monte-Leone, je trouvai un ban-

quier avec beaucoup d'or devant lui. C'est, me dit mon ami, don Marco Ottoboni. C'était un cavalier de bonne mine, mais il tenait les cartes de la main gauche et si serrées que je ne les voyais pas. Cela ne m'inspira pas de la confiance, et je ne pontai qu'un ducat à la fois. J'eus un malheur décidé, mais je ne perdis qu'une vingtaine de ducats. Le banquier, après cinq ou six tailles, me demanda d'un air noble et poli pourquoi je jouais si petit jeu contre lui. C'est, lui répondis-je, que lorsque je ne vois pas au moins la moitié du jeu de cartes, j'ai peur de perdre. Cela fit rire quelques-un des joueurs.

La nuit suivante, je débanquai le prince de Cassaro, seigneur riche et aimable qui me demanda sa revanche, m'invitant à souper dans sa jolie maison de Posilipo, où il vivait avec une virtuosa dont il était devenu amoureux à Palerme. Il invita aussi le duc de Matalone et trois ou quatre autres seigneurs. Je n'ai taillé à Naples que cette seule fois, et je fis la banque de six mille ducats, après l'avoir averti qu'étant à la veille de mon départ, je ne jouais qu'argent comptant.

Il perdit dix mille ducats et ne quitta la partie que parce qu'il n'avait plus d'argent. Tout le monde défila, et j'aurais fait comme les autres, si la maîtresse du prince, qui jouait sur parole après avoir perdu une quarantaine d'onces, ne s'était trouvée m'en devoir une centaine. Je continuai à tailler dans l'espoir qu'elle se referait, mais voyant

qu'elle continuait à perdre, je posai les cartes en lui disant qu'elle me paierait à Rome. Cette femme était belle et agréable, cependant elle ne m'inspirait aucun désir, sans doute parce que j'étais fortement occupé d'une autre; sans cela j'aurais tiré une traite à vue et je me serais payé sans lui faire desserrer la bourse. Il était deux heures du matin lorsque je me retirai.

Ne voulant point quitter Naples sans avoir vu Caserta, et donna Leonilda ayant la même envie, le duc nous y envoya dans une voiture fort commode attelée de six belles mules dont le trot soutenu et rapide surpassait en vitesse le galop ordinaire des chevaux. La gouvernante de Leonilda était en tiers.

Le lendemain de ce voyage, dans un entretien de deux heures, nous arrêtâmes notre future union.

Leonilda que tu vois, me dit le duc, a sa mère, qui vit, dans une terre peu éloignée d'ici, de six cents ducats par an que je lui ai assurés pour toute sa vie, en échange d'une campagne qu'elle a héritée de son mari; mais Leonilda ne dépend point d'elle. Elle me l'a cédée il y a sept ans, et je lui ai assuré une rente viagère de cinq cents ducats qu'elle te portera en dot avec tous ses diamans et un riche trousseau. Sa mère l'a entièrement abandonnée à ma tendresse et à la parole d'honneur que je lui ai donnée de lui procurer un mariage avantageux. J'ai pris un soin tout

particulier de son instruction, et à mesure que j'ai vu son esprit se développer, j'ai tâché de la mettre en garde contre tous les préjugés, à l'exception de celui qui impose à une femme le devoir de se conserver exclusivement pour l'homme que le ciel lui destine pour époux. Tu peux être persuadé que tu seras le premier homme que Leonilda, que je chéris comme ma fille, aura serré contre son cœur.

Je priai le duc de préparer le contrat et d'ajouter à la dot de ma future cinq mille ducats de regno, que je lui compterais en le signant. Je les hypothèquerai, me dit-il, sur une maison qui vaut le double. Se tournant alors vers Leonilda qui pleurait de bonheur, il lui dit : J'enverrai chercher ta mère qui sera ravie de signer le contrat et de faire la connaissance d'un homme qui doit faire ton bonheur.

Cette mère vit à une journée de Naples en famille avec le marquis Galiani. Je lui enverrai demain une voiture, et après-demain nous souperons ensemble. Le surlendemain nous finirons tout avec le notaire, après quoi nous irons à la petite église de Portici où un prêtre vous mariera. Je me charge des dispenses. Nous ramènerons ensuite ta mère à Sainte-Agathe, nous dînerons avec elle et puis vous continuerez votre voyage accompagnés de sa bénédiction.

Cette conclusion me causa un frisson involontaire et Leonilda tomba évanouie dans les bras du

duc, qui, la nommant sa chère fille, lui prodigua des soins et la fit revenir. A la fin de la scène, nous eûmes tous besoin d'essuyer nos larmes, car nous étions tous également émus.

Me considérant comme marié et dans l'obligation de changer de vie (car je suis persuadé que j'aurais tout sacrifié pour rendre heureuse une femme qui l'aurait mérité), je cessai de jouer. J'avais gagné plus de quinze mille ducats; cette somme ajoutée à ce que j'avais auparavant et à la dot de Leonilda, devait suffire à une honnête existence, et m'aurait rendu la sagesse facile

Le lendemain, soupant avec le duc et Leonilda, ma fiancée me dit : Que dira ma mère demain soir quand elle te verra?

— Elle dira que tu fais une sottise d'épouser un étranger que tu ne connais que depuis huit jours. Lui as-tu écrit mon nom, ma patrie, mon état, mon âge?

— Voici les deux lignes que je lui ai écrites :

« Venez de suite, ma chère maman, signer mon contrat de mariage avec un homme que je reçois des mains de M. le duc, et avec lequel je partirai lundi pour Rome. »

— Et moi, dit le duc, voici ce que je lui ai mandé :

« Viens sans tarder, ma chère amie, viens signer le contrat de mariage de ta fille et lui donner ta bénédiction; elle a sagement choisi un époux qui pourrait être son père et qui est mon ami. »

— Ce n'est pas vrai, s'écria Leonilda en se jetant dans mes bras; elle va te croire vieux et j'en suis fâchée.

— Est-ce que ta mère est vieille?

— Sa mère, dit le duc, est une femme charmante, remplie d'esprit et qui n'a pas encore trente-huit ans.

— Que fait-elle chez Galiani?

— Elle est amie intime de la marquise; elle y vit en famille, mais en payant sa pension.

Le lendemain, ayant mes affaires à régler chez le banquier, je dis au duc de ne m'attendre que vers l'heure du souper chez Leonilda. Je m'y rendis vers les huit heures, et je les trouvai réunis devant le feu.

— Oh! le voilà! s'écria le duc.

La mère à mon aspect pousse un cri et tombe sur un fauteuil presque évanouie. Je la considère un instant: Donna Lucrezia! m'écriai-je; que je suis heureux!

— Reprenons un moment haleine, mon cher ami, et asseyez-vous près de moi. Vous allez donc épouser ma fille.

Je prends un siége et je devine. Mes cheveux se dressent sur ma tête et je tombe dans un morne silence.

Il serait impossible de peindre la stupéfaction de Leonilda et du duc. Ils comprenaient bien que nous nous connaissions, mais ils ne pouvaient pas aller au-delà. Quant à moi, enfoncé dans mes

pénibles réflexions et comparant l'âge de Leonilda et l'époque où j'avais connu Lucrezia Castelli, je reconnus facilement qu'elle pouvait être ma fille; mais je me disais qu'il était impossible que la mère en fût certaine, puisqu'elle vivait avec son mari qui, alors, avait à peine cinquante ans et qui l'aimait. Ne pouvant supporter mon incertitude, je me lève, je prends un flambeau, et demandant pardon au duc et à Leonilda, je priai Lucrezia de passer avec moi dans une chambre voisine.

Dès que Lucrezia fut assise, elle m'attira auprès d'elle et me dit : Oh! mon ami, toi que j'ai tant aimé, faut-il que je t'afflige! Leonilda est ta fille, j'en suis certaine. Je ne l'ai jamais regardée que comme telle et mon mari le savait; mais loin d'en être fâché, il l'adorait. Je te ferai voir son extrait de naissance et tu compteras. Mon mari à Rome ne m'a pas vue une seule fois, et ma fille n'est pas venue avant terme. Tu te souviendras d'une lettre que ma mère doit t'avoir communiquée et dans laquelle je lui annonçais que j'étais enceinte. C'était au mois de janvier de 1744, et dans six mois ma fille aura dix-sept ans. Feu mon époux lui donna aux fonts baptismaux les noms de Leonilda Giacomina, et quand il badinait, c'était toujours de ce dernier nom qu'il l'appelait. Ce mariage, mon cher ami, me fait horreur, mais tu sens que je ne m'y opposerai pas, car je ne saurais me résoudre à en dire la raison. Que penses-

tu? Te sens-tu maintenant le courage de l'épouser? Tu hésites... Auriez-vous déjà pris des à-comptes sur l'avenir?

— Non, ma chère Lucrezia, non; ta fille est pure comme une perle.

— Je respire!

— Oui, mais tu me déchires l'âme.

— J'en suis désespérée.

— Elle n'a pas le moindre de mes traits.

— C'est vrai, mais cela ne prouve rien; c'est à moi qu'elle ressemble. Tu pleures, cher ami; tu me perces le cœur.

— Qui ne pleurerait à ma place! Je vais t'envoyer le duc; je sens qu'il faut le mettre au fait de tout.

Je quitte Lucrezia et je vais prier mon ami d'aller lui parler. La tendre Leonilda tout effrayée vient s'asseoir sur moi, et me prie de lui dire quel était ce mystère qui déjà la rendait si malheureuse. Je ne pus lui répondre, tant j'avais le cœur serré; elle m'embrassa et nous nous mîmes à pleurer. Nous restâmes ainsi tristes et taciturnes jusqu'à la rentrée du duc et de donna Lucrezia qui seule entre nous avait pris un maintien de raison.

— Ma chère Leonilda, il faut que tu sois à part de ce désagréable mystère, et c'est de ta mère que tu dois tout apprendre. Te souviens-tu, ma chère fille, du nom que te donnait souvent feu mon époux lorsqu'il te caressait?

— Il m'appelait charmante Giacomina.

— C'est le nom de M. Casanova, c'est celui de ton père. Va l'embrasser, ma fille ; c'est son sang qui coule dans tes veines ; et s'il a été ton amant, repens-toi de ton crime qui, heureusement, a été involontaire.

Cette scène fut des plus pathétiques et nous émut profondément. Leonilda courut embrasser les genoux de sa mère, et d'une voix étouffée par les sanglots, elle lui dit : Ma mère, je n'ai éprouvé pour mon père que les sentimens d'une tendresse filiale.

Ici la scène devint muette, car le silence n'était troublé que par les sanglots de ces deux intéressantes créatures qui se tenaient étroitement embrassées, tandis que le duc et moi restions immobiles comme deux termes, la tête penchée en avant et les mains croisées, sans même échanger un regard.

On servit le souper et nous restâmes à table pendant trois heures, dialoguant tristement, ne mangeant point, échangeant nos réflexions sur cette reconnaissance théâtrale moins heureuse que malheureuse, et nous nous séparâmes à minuit l'amertume dans le cœur et soupirant après le retour du lendemain, dans l'espérance que nous serions plus calmes et en état de prendre le seul parti qui nous restât.

En nous retirant, le duc fit à haute voix une foule de réflexions sur tout ce qu'en philosophie

morale on peut appeler préjugés. Que l'union d'un père avec sa fille soit quelque chose d'horrible en nature, il n'y aura pas de philosophe qui ose, je ne dis pas le soutenir, mais même l'avancer, car c'est là un préjugé entièrement social ; mais il est tellement répandu, l'éducation l'a tellement gravé dans nos cœurs, qu'il n'y a qu'un esprit entièrement dépravé qui puisse le fouler aux pieds. Il est le fruit d'un respect aux lois, il tient à l'ordre social, aux mœurs civiles, aux habitudes politiques, à une bonne éducation et à la morale des nations : ainsi défini, il cesse d'être préjugé, et devient principe, devoir absolu.

Ce devoir peut être considéré comme naturel en ce que la nature nous porte à accorder à ceux que nous aimons tous les biens que nous nous désirons à nous-mêmes. Il semble que ce qui convient le plus à la réciprocité de l'amour soit une parfaite égalité en tout, sous les rapports de l'âge, de la condition, du caractère ; et au premier aspect, cette égalité ne s'aperçoit pas entre un père et une fille. Le respect qu'il faut inspirer aux enfans pour ceux dont ils tiennent la vie est déjà un obstacle à l'espèce de tendresse que doivent éprouver deux amans ; et si en vertu du pouvoir que la nature et la force lui donnent, un père ose s'emparer de sa fille, il commet un acte de tyrannie détestable et que la nature et l'ordre social doivent également condamner. L'amour naturel du bon ordre fait aussi que la raison trouve monstrueuse

une pareille union. On ne saurait trouver dans les fruits d'un hymen aussi mal assorti que confusion et insubordination. Enfin, quoique passablement libre de préjugés, je trouve cette union abominable sous tous les rapports, mais elle cesse de l'être dès qu'un père et une fille s'ignorent et qu'ils s'aiment. Les incestes, sujets éternels des tragédies grecques, au lieu de me faire pleurer, me font rire; mais Phèdre me fait verser des pleurs et c'est Racine qui en est cause.

Je me couchai, mais selon ma nature lorsque j'étais violemment ému, je ne pus fermer l'œil. Le passage rapide et inattendu que j'étais contraint de faire de l'amour charnel à l'amour paternel mettait mes facultés physiques et morales dans une irritation telle que j'avais de la peine à résister au vigoureux combat qu'elles se livraient en moi.

Vers le matin, au moment où je venais d'arrêter mon départ pour le lendemain, je m'endormis un instant, et puis je m'éveillai abattu comme deux amans que l'amour et la volupté se sont partagés durant une longue nuit d'hiver.

Quand je fus debout, j'allai communiquer mon projet au duc, qui me fit observer que tout le monde sachant que j'étais à la veille de mon départ, cette précipitation fournirait matière aux gloseurs. Prenons un bouillon ensemble, ajouta-t-il, et regardons le projet de ton mariage avorté comme une des mille plaisanteries que tu as faites.

Nous passerons gaîment ces trois ou quatre jours, et nous chargerons notre esprit d'ôter à cette méprise tout ce qu'elle a de lugubre; et peut-être finirons-nous par ne plus la trouver que comique. Si tu veux me croire, la mère ne vaut pas moins que la fille; le souvenir vaut souvent mieux que l'espérance; console-toi avec Lucrezia. Tu dois l'avoir trouvée peu différente de ce qu'elle était il y a dix-huit ans, car il me semble impossible qu'elle ait été mieux qu'à présent.

Cette petite remontrance me mit à la raison. Je sentis que l'oubli d'une chimère qui m'avait bercé quatre ou cinq jours était le meilleur remède, et il devait m'être facile, puisque mon amour-propre n'était pas blessé; mais j'étais amoureux, et l'objet de mon amour ne pouvait assouvir la passion qu'il avait fait naître.

L'amour n'est pas comme une marchandise qu'on désire, et à laquelle on en substitue une autre plus ou moins semblable lorsqu'on ne peut avoir celle que l'on convoite. L'amour est un sentiment ou un caprice de sympathie; il n'y a que l'objet qui l'inspire qui puisse l'éteindre ou l'attiser.

Nous allâmes voir ma fille, le duc dans son assiette ordinaire, mais moi, pâle, abattu, défait et comme un écolier qui va recevoir la férule. Je fus fort surpris en entrant de trouver la mère et la fille sur le ton de la gaîté, mais cela contribua à ma prompte guérison. Leonilda vint me sauter

au cou en me nommant son cher papa, et m'embrassant avec tout l'abandon d'une fille. Donna Lucrezia me tend la main en m'appelant son cher ami. Je fixe mes yeux sur elle et je ne puis me refuser à reconnaître que les dix-huit années qui s'étaient écoulées entre Tivoli et Naples n'avaient fait aucun tort à ses charmes. C'était cette vivacité de regard, cette fraîcheur de teint, cette perfection des formes, cette beauté de lèvres, enfin tout ce qui m'avait charmé dans ma jeunesse.

Nous faisons scène muette en nous prodiguant les caresses. Leonilda me donnait et recevait les plus tendres baisers sans paraître s'apercevoir des désirs qu'elle pouvait faire naître : elle savait sans doute que ma nouvelle qualité de père me donnerait la force de résister, et elle avait raison. On s'accoutume à tout, et la honte dissipa ma tristesse.

Je contai à donna Lucrezia le singulier accueil que sa sœur m'avait fait à Rome, ce qui la fit rire aux éclats. Nous nous rappelâmes la nuit de Tivoli et ces souvenirs nous attendrirent. De l'attendrissement à l'amour, le chemin n'est pas difficile; mais nous n'étions pas en lieu propice, et nous fîmes semblant de ne pas y penser.

Après quelques instans d'un silence nécessaire au calme des sens, je lui dis que si elle voulait venir à Rome avec moi pour faire une visite à sa sœur Angélique, je m'engageais à la reconduire

à Naples au commencement du carême. Elle me promit une réponse pour le jour suivant.

Placé entre elle et Leonilda pendant le dîner, obligé de ne plus penser à ma fille, il était naturel que mon ancienne ardeur pour Lucrezia se rallumât, et soit sa gaîté, son amabilité et ses charmes, soit le besoin que j'avais d'aimer et l'excellence des vins, au dessert je me trouvai amoureux et je lui proposai de prendre la place que devait occuper sa fille. Je t'épouse, lui dis-je, et lundi nous partirons tous trois pour Rome; car puisque Leonilda est ma fille, je ne veux pas la laisser à Naples.

A cette proposition, les trois convives s'entre-regardèrent et nul ne dit mot. Je ne réitérai pas et parlai d'autre chose.

Après le dîner, me sentant pris de sommeil, je fus obligé d'aller me jeter sur un lit, et je ne me réveillai qu'à huit heures, surpris de ne voir que Lucrezia qui était occupée à écrire. M'entendant remuer, elle vint à moi d'un air affectueux et me dit : Mon cher ami, tu as dormi cinq heures et pour ne pas te laisser seul, j'ai refusé d'accompagner à l'Opéra le duc et notre chère enfant.

Le souvenir d'une ancienne tendresse se réveille quand on se trouve auprès de l'objet qui la fit naître, et les désirs deviennent irrésistibles si l'illusion n'est pas détruite par l'absence des attraits. Si des deux côtés le souvenir est le même, l'un va au devant de l'autre. Il semble alors que

l'on se remet en possession d'un bien qui nous appartient, et dont on a été long-temps privé par de cruelles combinaisons. C'était le cas où nous nous trouvions, et sans préambules, sans vains discours, et surtout sans fausses attaques où l'une des parties ment nécessairement à ses désirs, nous nous abandonnâmes au vrai, au seul auteur de la nature, à l'amour.

Dans le premier entr'acte, je fus le premier à rompre le silence, et si l'homme a l'esprit plaisant, peut-il l'avoir différent dans le délicieux repos qui suit une victoire amoureuse? Me voilà donc de nouveau, lui dis-je, dans ce charmant pays qui, au bruit des tambours et des coups de fusil, m'a abîmé la première fois que je l'ai parcouru dans les ténèbres?

Cette saillie la fit rire et ranima sa mémoire. Nous nous rappelâmes avec délices tout ce qui nous était arrivé à Testaccio, à Frascati, à Tivoli. Nous ne faisions cette revue que pour rire; mais dans un tête-à-tête, que sont entre deux amans les sujets pour rire, sinon un prétexte pour renouveler le sacrifice charmant du dieu de Cythère?

A la fin du second acte, dans l'enthousiasme qu'inspire un amour heureux : Soyons l'un à l'autre pour la vie, lui dis-je; nous avons même âge, nous nous aimons, notre fortune est suffisante, nous pouvons espérer de vivre heureux, et même de mourir ensemble.

— C'est le vœu le plus cher de mon cœur, me répondit Lucrezia ; mais restons à Naples, et laissons Leonilda au duc. Nous vivrons en société, nous lui trouverons un époux digne d'elle, et notre bonheur sera parfait.

— Je ne puis pas m'établir à Naples, ma chère amie, et tu sais que ta fille était prête à partir avec moi.

— Ma fille? dis donc notre fille. Je vois que tu voudrais n'être pas son père ; tu l'aimes.

— Hélas ! oui, je suis bien sûr que ma passion se taira tant que je pourrai vivre avec toi ; mais je ne répondrais de rien, si tu n'y étais pas. J'aurais recours à la fuite ; mais la fuite n'est pas le bonheur. Leonilda est charmante, et son esprit me séduit plus encore que sa beauté. Certain qu'elle m'aimait, je ne me suis interdit la séduction que par la crainte de lui paraître suspect, car en l'alarmant j'aurais pu affaiblir sa tendresse, et comme j'aspirais à la rendre heureuse, je voulais mériter son estime et ménager sa candeur. Je voulais la posséder, mais légitimement, de façon que nos droits fussent égaux. Nous avons créé un ange, ma chère Lucrezia, et je ne puis concevoir comment le duc......

— Le duc, mon ami, est complètement nul. Conçois-tu maintenant comment j'ai pu lui confier ma fille ?

— Comment! nul? Je l'ai cru comme tout le monde ; mais il a un fils.

— Sa femme pourrait t'en donner des nouvelles ; mais crois bien que le pauvre duc mourra vierge par force, et il en est persuadé plus que personne.

— N'en parlons plus, et permets-moi de te traiter comme à Tivoli.

— Non pas à présent, car j'entends une voiture.

Au même instant la porte s'ouvre et Leonilda éclate de rire en voyant sa mère dans mes bras, et vient se jeter sur nous en nous couvrant de baisers. Le duc vint un instant après et nous soupâmes très-gaîment. Il me trouva le plus heureux des mortels quand je lui dis que je passerais en tout honneur la nuit avec ma femme et ma fille : il avait raison, car je l'étais dans ce moment.

Après le départ de ce brave homme, nous nous couchâmes ; mais ici je dois jeter un voile sur la nuit la plus voluptueuse que j'aie passée de ma vie. Si je disais tout, je blesserais les oreilles habituées à se croire chastes ; et d'ailleurs la palette n'a pas assez de couleurs, la poésie assez de figures pour rendre dignement tout ce que pendant cette nuit de délire, de volupté, de licence et de retenue, éclaira la faible lueur de deux bougies qui brûlaient sur un guéridon, comme un bout de cierge qu'allume une main pieuse, brûle devant l'image d'un saint.

Nous ne quittâmes la scène, que je venais d'arroser de mon sang, que long-temps après que le

soleil l'eut éclairée. Nous étions à peine habillés que le duc arriva.

Leonilda lui peignit nos travaux nocturnes, mais dans son affligeante nullité, il dut s'estimer heureux de n'y avoir pas assisté.

Déterminé à partir le lendemain, pour me trouver à Rome pendant les huit derniers jours du carnaval, je priai le duc de me permettre de faire à Leonilda un don de ces cinq mille ducats que je lui aurais assurés comme douaire si elle était devenue ma femme.

— A plus forte raison, dit le duc, puisqu'elle est ta fille, elle peut et doit accepter ce présent de son père, ne fût-ce qu'à titre de dot.

— Me fais-tu le plaisir d'accepter, ma chère Leonilda?

— Oui, cher papa, me dit-elle en m'embrassant avec tendresse, mais à condition que tu reviendras me voir à Naples dès que tu apprendras que je serai mariée.

Je le lui promis et je lui ai tenu parole.

Puisque tu veux partir demain, mon ami, me dit le duc, je veux te donner à souper ce soir avec toute la noblesse de Naples. Je te laisse avec ta fille et nous nous reverrons au souper. Il sortit et je dînai avec ma femme et ma fille dans une parfaite gaîté de cœur. Je passai presque toute l'après-dîner avec Leonilda me tenant dans les bornes de la décence paternelle, moins peut-être par respect pour les bonnes mœurs que par l'effet de

mes travaux de la nuit. Nous ne nous embrassâmes qu'au moment de nous séparer, et la mère et la fille me prouvèrent combien mon départ leur était pénible.

Après avoir fait une toilette des plus soignées, je me rendis au souper où je trouvai une centaine de personnes des deux sexes de la première volée. La duchesse fut très-aimable et lorsque je lui baisai la main pour prendre congé, elle eut la bonté de me dire : J'espère, don Giacomo, que votre court séjour à Naples ne vous aura pas laissé des souvenirs désagréables et que vous y penserez quelquefois avec plaisir.

Je lui répondis que je ne pourrais y penser qu'avec délices, surtout après les bontés qu'elle avait daigné me témoigner pendant cette soirée.

Au fait, personne ne pouvait douter que Naples ne me laissât d'heureux souvenirs.

Après avoir fait le généreux avec la cour du duc, ce seigneur, favorisé par la fortune et disgracié par la nature qui l'avait déshérité des plus douces jouissances, m'accompagna jusqu'à la portière de ma voiture et je partis.

CHAPITRE XI.

Ma voiture cassée. — Mariage de Mariuccia. — Fuite de lord Limore. — Mon retour à Florence, et mon départ avec la Corticelli.

Précédé de mon Espagnol à cheval, dormant profondément à côté de don Ciccio Alfani dans une excellente voiture attelée de quatre chevaux, une violente secousse me réveilla en sursaut. On m'avait versé au milieu du grand chemin, à minuit, au-delà de Francolise, à quatre milles de Sainte-Agathe.

Alfani, qui était sous moi, poussait des cris aigus, car il croyait avoir le bras gauche cassé; il

n'était heureusement que démis. Le Duc retournant sur ses pas, me dit que les postillons avaient pris la fuite, et qu'il était possible qu'ils fussent allés avertir des voleurs de grand chemin, chose si commune dans les états du pape et du roi de Naples.

Je sortis facilement de la voiture, mais le pauvre Alfani, gros, vieux, blessé et mourant de peur, ne pouvait pas en sortir sans secours. Il nous fallut un quart d'heure pour en venir à bout. Ce malheureux me forçait à rire par ses cris et par les blasphèmes dont il entremêlait les prières qu'il adressait à saint François d'Assise son protecteur.

Pour moi, accoutumé à ces sortes d'accidens, je ne m'étais fait aucun mal, car cela dépend beaucoup de la façon de se tenir en voiture. D. Ciccio s'était probablement foulé le bras en l'allongeant en dehors au moment de la chute.

Je retirai de ma voiture mon épée, ma carabine et mes pistolets d'arçon, et je les disposai avec mes pistolets de poche de manière à opposer une vigoureuse défense aux brigands, s'il en venait; puis je dis à le Duc de remonter à cheval et d'aller dans les environs, l'argent à la main, chercher des paysans armés pour nous aider à sortir d'embarras.

Pendant que don Ciccio gémissait sur cet accident, moi, résolu à vendre chèrement ma fortune et ma vie, ma voiture étant près d'un fossé,

je dételai les quatre chevaux et les ayant fortement attachés aux roues de droite, au timon, et derrière, je me plaçai avec mes armes de manière à m'en faire un rempart.

Ainsi préparé à tout événement, j'étais fort tranquille ; mais mon malheureux compagnon de voyage continuait à gémir, à prier et à blasphémer, car tout cela marche ensemble à Naples comme à Rome. Ne pouvant lui procurer aucun soulagement, je le plaignais et je riais malgré moi, ce qui faisait endêver mon pauvre abbé qui ne ressemblait pas mal à un dauphin expirant sur la plage, car il était immobile appuyé contre le fossé. Mais qu'on juge de son état quand la jument qui était tournée à rebours de son côté, pressée par la nature, se mit à vider sur son pauvre cadavre tout le liquide dont sa vessie était surchargée ! Il n'y avait pas de remède, et le fait était si comique que je ne pus m'empêcher d'en rire aux éclats.

Cependant un fort vent du nord rendait notre situation extrêmement pénible. Au moindre bruit, je criais *qui vive !* menaçant de faire feu sur quiconque oserait s'approcher. Je passai deux longues heures dans cette position tragi-comique, quand enfin le Duc arriva au galop, m'annonçant de loin une troupe de paysans armés et munis chacun d'une lanterne.

En moins d'une heure, la voiture, les chevaux et Alfani furent remis en bon état. Je retins deux

paysans pour me servir de postillons et je renvoyai les autres bien contens d'avoir été troublés dans leur sommeil. J'arrivai à Ste-Agathe à la pointe du jour, et je commençai par faire un tapage d'enfer à la porte du maître de poste, demandant un notaire pour verbaliser et menaçant de faire pendre les postillons qui m'avaient versé tout exprès au milieu d'une grande et belle route.

Un charron ayant été appelé, inspecta ma voiture, en trouva l'essieu brisé et me condamna à rester au moins un jour dans cet endroit.

Don Ciccio qui avait besoin d'un chirurgien, alla, sans me rien dire, trouver le marquis Galiani qu'il connaissait, et qui s'empressa de venir me prier d'aller m'établir chez lui jusqu'à ce que je pusse continuer mon voyage. J'acceptai avec grand plaisir, et cette invitation contribua beaucoup à faire évaporer ma mauvaise humeur qui n'était au fond qu'une sorte de besoin de faire un tapage de grand seigneur.

Le marquis ayant ordonné d'abord que l'on menât ma voiture dans sa remise, me prit sous le bras et me mena chez lui. C'était un seigneur aussi savant que poli et tout-à-fait Napolitain, c'est-à-dire sans façon. Il n'avait pas l'esprit brillant de son frère que j'avais connu à Paris secrétaire d'ambassade sous le comte Cantillana Montdragon, mais il avait un jugement sain formé par l'étude et la méditation des classiques anciens et des modernes. Il était surtout grand mathémati-

cien, et dans ce temps-là il commentait Vitruve qu'il a fait paraître plus tard.

Le marquis me présenta à sa femme que je savais être l'amie intime de ma chère Lucrezia. Cette femme avait quelque chose d'angélique, et entourée de trois ou quatre enfans en bas âge, elle avait l'air de la sainte famille.

On mit d'abord don Ciccio au lit, et on fit appeler un chirurgien qui, l'ayant visité, le consola en lui assurant que ce n'était qu'une simple luxation, et qu'il serait rétabli en peu de jours.

A midi voilà une voiture qui s'arrête à la porte, et Lucrezia qui en descend. Après avoir embrassé la marquise, elle se tourna vers moi de la manière la plus naturelle, et me tendant la main : Par quel heureux hasard êtes-vous ici, mon cher don Giacomo ? Elle dit à son amie que j'étais l'ami de feu son époux et qu'elle m'avait revu avec le plus grand plaisir chez le duc de Matalone.

Après dîner, me trouvant seul avec cette femme charmante, faite pour l'amour, je lui demandai s'il ne serait pas possible de nous procurer une nuit de bonheur ; elle m'en démontra l'impossibilité, et je dus me rendre à l'évidence. Je lui renouvelai l'offre de l'épouser.

—Achète, me dit-elle, un bien dans le royaume, et j'irai passer ma vie avec toi, sans avoir besoin du ministère d'un prêtre, à moins que nous ne venions à avoir des enfans.

Je ne pus me dissimuler que Lucrezia était fort raisonnable ; j'aurais pu facilement acheter une terre à Naples, y être riche et y vivre heureux; mais l'idée de me fixer irrévocablement quelque part m'était si antipathique, le besoin d'adopter un système de sagesse était si contraire à ma nature, que j'eus le bon sens de préférer ma folie vagabonde à tous les avantages que m'aurait procurés notre union, et Lucrezia ne le trouva point mauvais.

Après souper je pris congé de tout le monde, et je partis à la pointe du jour pour être le lendemain à Rome. Je n'avais que quinze postes à faire sur un très-beau chemin.

En arrivant à Carillano, je vois une de ces voitures italiennes à deux roues connues dans le pays sous le nom de *mantice;* on y attelait deux chevaux et il m'en fallait quatre. Je descends, et m'entendant appeler, je me retourne. Je ne fus pas peu surpris de voir dans cette *mantice* une jeune et jolie personne et la signora Diana, la virtuose du prince de Cassaro qui me devait trois cents onces. Elle me dit qu'elle allait à Rome, et qu'elle était bien aise de voir que nous ferions le voyage ensemble. Nous passerons la nuit à Piperne, n'est-ce pas, monsieur?

— Non, madame, car j'ai l'intention de ne m'arrêter qu'à Rome.

— Mais nous y arriverons également demain.

— Je le sais; mais je dors mieux dans ma voi-

ture que dans les mauvais lits que l'on trouve dans les auberges.

— Je n'ose point voyager la nuit.

— Hé bien! madame, nous nous verrons à Rome.

— C'est cruel. Vous voyez que je n'ai qu'un valet imbécille et ma femme de chambre qui n'a pas plus de courage que moi, d'ailleurs il fait si froid et ma voiture est ouverte. Je vous tiendrai compagnie dans la vôtre.

— Il m'est impossible de vous y recevoir, car le fond est occupé par mon vieux secrétaire qui s'est cassé le bras avant-hier.

— Voulez-vous que nous dînions ensemble à Terracine? nous causerons.

— Volontiers.

Nous fîmes bonne chère dans cette espèce de ville qui est à l'extrême fontière des états du pape. Nous ne devions arriver à Piperne que fort avant dans la nuit, et la virtuosa renouvela ses instances pour m'engager à y attendre le jour; mais quoique jeune et belle, elle ne me revenait pas; elle était très-blonde et trop grasse. En revanche, la femme de chambre, belle brune, élancée, aux formes rondes et à l'œil vif, excitait vivement ma convoitise. Un espoir vague de la posséder me rendit moins récalcitrant, et je finis par promettre à la signora de souper avec elle et de ne continuer ma route qu'après l'avoir recommandée à l'hôte.

Quand nous fûmes à Piperne, je trouvai le moment de dire à la jeune brunette que si elle voulait me permettre de l'aller trouver sans bruit, je n'irais pas plus loin. Elle me promit de m'attendre et me laissa prendre les avances qui assurent d'ordinaire une parfaite complaisance quand on ne veut rien de plus.

Nous soupâmes, ensuite, ayant souhaité une bonne nuit à ces dames, je les conduis dans leur chambre, j'observe le lit de la belle; je ne puis pas me tromper. Je les quitte et un quart d'heure après je retourne. Trouvant la porte ouverte, je me crois sûr de mon fait; je m'avance, mais au lieu de mon appétissante soubrette, je sens la signora. Il était évident que la jeune friponne avait conté l'histoire à sa maîtresse et que celle-ci avait trouvé bon de prendre sa place. Il n'était pas possible que je me trompasse, car à défaut des yeux, mes mains suffisaient à me convaincre.

A l'instant deux pensées contraires se heurtèrent dans mon esprit : la première fut de me coucher et de passer de l'une à l'autre; la seconde de partir pour Rome à l'instant même. Celle-ci prévalut. Ayant été réveiller le Duc, je lui donnai mes ordres et me voilà parti, jouissant de la confusion de mes deux trompeuses, qui durent singulièrement s'en vouloir de n'avoir pu me faire leur dupe. A Rome, j'ai vu de loin la signora Diana trois ou quatre fois; nous nous sommes salués, mais sans nous parler; si j'avais pu croire qu'elle me

payât les quatre cents louis qu'elle me devait, j'aurais pris la peine de lui faire une visite ; mais je sais que les reines de coulisses sont les plus mauvaises débitrices du monde.

Je retrouvai mon frère gai et bien portant, ainsi que le chevalier Mengs et l'abbé Winckelmann. Costa fut ravi de me voir. Je l'expédiai de suite au *scopatore maggiore* de sa sainteté pour le prévenir que j'irais manger la polenta chez lui, sans qu'il eût besoin de s'embarrasser de rien, si ce n'était de commander un bon souper pour douze personnes. J'étais sûr d'y trouver Mariuccia, car je savais que Momolo s'était aperçu que je la voyais avec plaisir.

Le carnaval commençant le lendemain, je louai un superbe landau pour tous les huit jours. Les landaus à Rome sont des voitures à quatre places dont les calottes se baissent à volonté, et dans lesquelles on se pavane, masqué ou sans masque, d'un bout à l'autre du cours, depuis vingt-une jusqu'à vingt-quatre heures, pendant les huit jours que dure le carnaval.

Depuis des siècles et durant les huit jours de ce temps de folies, le cours à Rome est la chose du monde la plus singulière, la plus bizarre et la plus divertissante du monde. Les chevaux *barberi* partent au grand galop de la place du Peuple et longent le cours jusqu'auprès de la colonne Trajanne, au milieu de deux files de voitures serrées contre les trottoirs, malheureusement beaucoup

trop étroits et chargés de masques et de curieux de toutes les classes. Toutes les croisées sont garnies. Aussitôt que les *barberi* sont passés, les voitures circulent au pas; les masques à pied et à cheval fourmillent au milieu. On se jette des dragées bonnes ou fausses, des pamphlets, des pasquinades; on se lance mille lazzi. La plus grande liberté règne au milieu de cette cohue composée de tout ce qu'il y a de plus exquis et de plus abject à Rome, et dès qu'à vingt-quatre heures le troisième coup de canon du fort Saint-Ange a annoncé la retraite, en moins de cinq minutes on chercherait en vain sur le cours une voiture ou un masque. Toute cette foule s'est écoulée dans les rues adjacentes et va remplir les théâtres, l'Opéra *seria* et *buffa*, la comédie, les danseurs de corde et même les marionnettes. Les restaurans et les cabarets ne sont pas oubliés; tout est plein, car les Romains pendant ces huit jours ne font que boire, manger et jouir de toutes les manières.

J'allai d'abord porter mon argent chez M. Belloni et prendre une lettre de crédit sur Turin, où je devais trouver l'abbé Gama et recevoir la commission de la cour de Portugal pour le congrès d'Augsbourg, sur lequel l'Europe entière comptait; ensuite j'allai voir ma petite chambre derrière la Trinité des Monts, où j'espérais voir la belle Mariuccia le lendemain. Je trouvai tout en bon ordre.

Le soir Momolo me reçut avec des cris de joie

ainsi que toute sa famille. La fille aînée me dit en riant qu'elle était bien sûre de me faire plaisir en envoyant chercher Mariuccia. Vous ne vous trompez pas, lui dis-je, je vois la belle Marie avec plaisir. Quelques minutes après elle entra avec sa béate mère qui, me saluant dévotement, me dit que je ne devais pas m'étonner de voir sa fille mieux vêtue qu'elle ne l'avait été jusqu'alors, car elle allait se marier dans trois ou quatre jours. Je lui en fis mon compliment, et aussitôt les filles de Momolo de demander avec qui. Marie prenant la parole en rougissant et s'adressant à l'une d'elles, dit d'un air modeste : C'est quelqu'un que vous connaissez, un tel, qui m'a vue ici et qui va ouvrir une boutique de perruquier.

— C'est le digne père St.-Barnabé, ajouta la mère, qui fait ce mariage et qui est dépositaire de quatre cents écus romains que ma fille porte en dot à son futur époux.

— C'est un honnête garçon, dit Momolo, je l'estime beaucoup et il aurait épousé une de mes filles si j'avais pu lui donner une dot pareille.

A ces mots, celle de ses filles dont il était question baissa les yeux en rougissant.

— Consolez-vous, ma chère, lui dis-je, votre tour viendra aussi.

Prenant ces paroles pour argent comptant, la joie éclata aussitôt sur tous ses traits. Elle pensait que j'avais deviné qu'elle était amoureuse de Costa, et elle se confirma dans cette idée lorsque

je dis à mon domestique de prendre mon landau le lendemain, et de conduire au cours toutes les filles de Momolo bien masquées, personne ne devant les reconnaître dans une voiture dont je voulais me servir moi-même. Je lui ordonnai de louer chez un juif de beaux costumes que je paierais. Cela mit toute la famille de bonne humeur.

— Et la signora Maria ? me dit la jalouse.

— La signora Maria, lui répondis-je, va se marier, elle ne doit assister à aucune fête sans son époux. La mère m'applaudit, et la rusée Mariuccia feignit d'être mortifiée. Me tournant alors vers le père Momolo, je le priai de me faire le plaisir d'inviter à souper l'époux futur de Maria; ce qui plut beaucoup à la mère

Étant très-fatigué et n'ayant plus rien à faire là, puisque Mariuccia m'avait vu, je priai la compagnie de m'excuser et après leur avoir souhaité bon appétit, je me retirai.

Le lendemain, je fus sûr pied de bonne heure, et je n'eus pas besoin d'entrer à l'église, où je me rendais vers les sept heures, car Maria m'ayant aperçu de loin, me suivit, et bientôt nous fûmes tête-à-tête dans notre petite chambre dont l'amour et la volupté faisaient un palais somptueux. Nous aurions bien voulu nous livrer à une douce causerie, mais n'ayant qu'une heure à consacrer au plaisir, nous nous mîmes à l'œuvre, sans même nous débarrasser de nos vêtemens. Après le dernier baiser qui couronna le troisième assaut, elle

me dit qu'elle serait mariée la veille du mardi-gras, que son confesseur avait tout arrangé, et elle me remercia d'avoir prié Momolo d'inviter son futur.

— Quand nous reverrons-nous? mon ange.

— Dimanche, c'est la veille de mes noces; nous passerons quatre heures ensemble.

— C'est délicieux! je te promets de te mettre en état de recevoir sans gêne les caresses de ton époux. Elle partit en souriant, et je me jetai sur le lit où je reposai une bonne heure.

En me retirant je rencontrai un équipage à quatre chevaux, allant grand train, et un jeune seigneur dans la voiture que précédait un coureur. Un cordon bleu attire mes regards, je le fixe, il me nomme et fait arrêter. Je fus très-surpris en reconnaissant lord Talon que j'avais connu à Paris chez la comtesse de Limore, sa mère, qui, séparée de son mari, vivait entretenue par M. de St.-Albin, archevêque de Cambrai, successeur bien peu digne du vertueux Fénélon; mais il avait l'avantage d'être bâtard du duc d'Orléans, régent de France.

Le lord Talon était joli garçon, plein d'esprit et de talent, mais de passions effrenées et ayant tous les vices. Je savais que s'il était lord de nom, il ne l'était pas de fortune, et j'étais surpris de le voir dans un si brillant équipage, et plus encore de lui voir un cordon bleu. Il me dit en deux mots qu'il allait dîner chez le prétendant,

mais qu'il souperait chez lui. Il m'invita et j'acceptai.

Après dîner, ayant fait un tour, j'allai m'égayer à la comédie de *Jordinana* où les filles de Momolo se pavanaient avec Costa, ensuite je me rendis chez mylord Talon où je fus très-agréablement surpris de trouver le poète Poinsinet. C'était un tout petit jeune homme, laid, plein de feu, plaisant et qui avait du talent pour la scène. Cinq ou six ans après l'époque dont je parle, ce malheureux tomba dans le Guadalquivir et s'y noya. Il allait à Madrid dans l'espoir d'y faire fortune. Comme je l'avais connu à Paris, je lui adressai la parole comme à une vieille connaissance.

— Eh! qu'êtes-vous venu faire à Rome, mon ami? où est lord Talon?

— Il est dans la chambre voisine; mais ce n'est plus lord Talon, car son père étant mort, il est comte de Limore. Vous savez qu'il était attaché au prétendant. Je suis parti de Paris avec lui bien aise de pouvoir faire le voyage de Rome sans qu'il m'en coûtât rien.

— Le comte est donc devenu riche?

— Pas encore, mais il le sera; car il hérite de son père qui a laissé d'immenses richesses. Il est vrai que tout est confisqué, mais cela ne fait rien, puisque ses prétentions sont irrécusables.

— Il est donc riche de prétentions, riche en perspective; mais comment est-il devenu chevalier des ordres du roi de France?

— Vous badinez; c'est le cordon bleu de St.-Michel, dont feu l'électeur de Cologne était grand-maître. Mylord, qui, comme vous savez, joue supérieurement du violon, se trouvant à Bonn, lui joua un concerto de Tartini, et ce prince ne sachant comment reconnaître le plaisir que son jeu lui causa, lui fit présent du cordon que vous lui avez vu.

— Beau présent, sans doute.

— Vous ne sauriez croire le plaisir qu'il fait à mylord, car lorsque nous retournerons à Paris, tous ceux qui le verront le croiront décoré de l'ordre du St.-Esprit.

Nous entrâmes dans la salle où se trouvait le lord avec la compagnie à laquelle il donnait à souper. Dès qu'il me vit, il vint m'embrasser en m'appelant son cher ami et me fit passer en revue tous les convives qui composaient sa société. C'étaient sept à huit filles, toutes belles, trois ou quatre castrati destinés à jouer les rôles de femme sur les théâtres de Rome, cinq ou six abbés maris de toutes les femmes et femmes de tous les maris, qui se vantaient de l'être et qui défiaient l'impudence des filles de briller plus qu'eux. Ces filles, à la vérité, n'étaient pas des libertines publiques, mais des dilettantes achevées de musique, de peinture, et de philosophie lubrique. On jugera de la nature de la société en disant qu'au milieu d'elle je me trouvais novice.

— Où allez-vous, prince? dit le lord à un

homme de figure honnête qui prenait le chemin de la porte.

— Je ne me porte pas bien, mylord, j'ai besoin de sortir.

— Quel est ce prince? lui dis-je.

— C'est le prince de Chimai, sous-diacre, qui, pour conserver sa famille qui s'éteint, sollicite la permission de se marier.

J'admirai sa prudence ou sa délicatesse, mais je n'eus pas la force de l'imiter.

Nous étions vingt-quatre à table, et ce n'est pas exagérer de dire que l'on y vida cent flacons des meilleurs vins. Tous les convives étaient ivres, moi excepté, et le poète Poinsinet qui n'avait bu que de l'eau. On sortit de table, et alors commença une orgie immonde dont je n'avais point d'idée, et dont aucune plume ne pourrait tracer fidèlement les excès; un grand libertin seul peut s'en faire une idée en chargeant la palette des plus impudiques couleurs.

Un castrato et une fille de taille à peu près égale proposèrent d'aller se mettre nus dans la chambre voisine, couchés sur le dos côte à côte sur le même lit, la tête couverte jusqu'au cou, et défièrent tous les assistans d'aller les voir et de deviner le sexe de l'un d'eux.

Nous y entrâmes tous et personne n'osant prononcer, car on ne pouvait faire usage que des yeux, je proposai au lord la gageure de cinquante écus, m'engageant à indiquer la femelle. Il accepta, je

devinai; mais il ne fut point question de payer.

Ce premier acte de l'orgie finit dans la prostitution des deux individus qui défièrent tout le monde au grand acte que chacun essaya, excepté Poinsinet et moi; mais tous l'essayèrent en vain.

Au second acte, on nous donna le spectacle de quatre ou cinq accouplemens, à médaille tournée, et ce furent les abbés qui, tantôt actifs et tantôt passifs, brillèrent le plus dans ces impudiques assauts. Je fus le seul respecté.

Le lord, qui pendant toute l'orgie n'avait pas donné signe de vie, attaqua tout-à-coup le pauvre Poinsinet, qui se défendit en vain; il dut se laisser déshabiller et se mettre de pair avec lui qui était nu comme les autres. Nous faisons cercle. Tout-à-coup, le lord prenant sa montre, la promet au premier qui parviendra à leur faire donner une marque certaine de sensibilité. L'envie de gagner le prix mit toute cette sale cohue en émoi, et castrati, filles et abbés, tous s'évertuaient à l'envi; chacun voulait être le premier. Il fallut tirer au sort. Ce fut l'endroit de la pièce le plus intéressant pour moi qui, dans toute cette incroyable partie de débauche, ne me suis pas surpris la plus légère sensation, quoiqu'en toute autre circonstance, chacune des filles eût été sûre d'obtenir un hommage; mais je riais, et principalement en voyant le pauvre poète forcé d'avoir peur d'éprouver l'aiguillon de la chair; car l'impudique lord lui avait juré de le livrer à la brutalité de tous les

abbés, si par malheur il lui faisait perdre la gageure. Il en fut quitte pour la peur, et la peur fut probablement son préservatif.

Cette scène d'impudicité se termina quand il n'y eut plus personne qui pût se flatter de gagner la montre. Le secret des Lesbiennes ne fut employé cependant que par les abbés et les castrats. Les filles, voulant se réserver le droit de mépriser ceux qui l'avaient employé, n'en firent pas usage. L'orgueil les servit sans doute mieux que la honte; car je soupçonne qu'elles craignirent de l'employer sans succès.

Ce que je gagnai dans cette vile débauche, ce fut du dégoût et une plus ample connaissance de moi-même. Je ne pus me dissimuler que ma vie avait été en péril, car je n'avais que mon épée, mais je m'en serais certainement servi, si le lord, dans sa fureur bachique, se fût avisé de me forcer à faire comme les autres, et comme il l'avait fait avec le pauvre Poinsinet. Je n'ai jamais pu comprendre comment il se sentit forcé de me respecter, car il était ivre et furieux.

En sortant, je lui promis de l'aller voir toutes les fois qu'il me ferait prévenir; mais je me promis fermement à moi-même de ne plus y remettre les pieds.

Le lendemain dans l'après-midi, il vint me voir à pied, et n'ayant pas envie d'aller voir la course des barbes, il m'engagea à faire une promenade à la Villa Medici.

Je lui fis compliment sur les immenses richesses dont il devait avoir hérité pour vivre aussi splendidement ; mais se mettant à rire, il me répondit qu'il ne possédait qu'une cinquantaine de piastres ; que son père n'avait laissé que des dettes et qu'il devait déjà trois ou quatre mille écus.

— Je m'étonne qu'on vous fasse crédit.

— On me fait crédit, parce que tout le monde sait que j'ai tiré une lettre de change de deux cent mille francs sur Paris. Mais dans quatre ou cinq jours la lettre reviendra protestée, et je n'attendrai pas jusqu'alors pour me sauver.

— Si vous êtes sûr qu'elle sera protestée, je vous conseille de partir aujourd'hui ; car comme il s'agit d'une aussi forte somme, il serait possible qu'on anticipât l'avis.

— Non, car j'ai encore un petit espoir. J'ai écrit à ma mère que je suis perdu si elle ne trouve pas le moyen de fournir les fonds au banquier sur lequel j'ai tiré, et dans ce cas ma lettre serait acceptée. Vous savez que ma mère m'aime.

— Oui, mais je sais aussi qu'elle n'est pas riche.

— C'est vrai, mais M. de St.-Albin l'est, et, entre nous soit dit, je le crois mon père. En attendant, mes créanciers sont presque aussi tranquilles que moi. Toutes ces filles que vous avez vues me donneraient, si je voulais, tout ce qu'elles possèdent, car toutes s'attendent à un gros présent dans le courant de la semaine ; je ne veux pas abuser de leur confiance. Celui que je tromperai,

puisque je suis forcé, est un juif qui veut me vendre cette bague pour trois mille sequins, tandis que je sais qu'elle n'en vaut que mille.

— Il vous suivra à la piste.

— Je l'en défie.

Cette bague était un solitaire couleur de paille de neuf à dix carats. Il me quitta en me priant de lui garder le secret. Cet extravagant étourdi n'excita en moi aucun sentiment de pitié, car je ne voyais en lui qu'un malheureux volontaire qui devait finir ses jours dans une prison, à moins qu'il n'eût le courage de se brûler la cervelle.

Je m'en allai chez Momolo où je trouvai le futur de ma belle Mariuccia, mais elle n'y était pas, elle avait fait dire au *scopatore santissimo* que son père étant venu de Palestrine pour assister à son mariage, elle ne pouvait pas avoir le plaisir de venir souper. J'admirai sa finesse; une jeune fille n'a pas besoin d'étude pour être bonne politique quand son cœur l'exige; la nature lui trace la route et elle la suit avec la certitude de ne pas se tromper. Durant le souper, je ne m'occupai que de ce jeune homme : je le trouvai sous tous les rapports tel qu'il convenait à Maria; joli, modeste, d'un esprit sage; toutes ses paroles étaient empreintes de candeur et de raison.

Il me dit en présence de Tecla, fille de Momolo, que ç'aurait été elle qui aurait fait son bonheur, si elle avait eu de quoi l'aider à ouvrir boutique, et qu'il devait remercier Dieu d'avoir connu Maria,

qui avait trouvé dans son confesseur un vrai père en Dieu. Je lui demandai où il ferait la noce ; il me dit que ce serait chez son père, jardinier, qui demeurait de l'autre côté du Tibre, et que, comme il était pauvre, il lui donnerait dix écus pour en faire les frais.

L'envie me vint de suite de lui donner les dix écus, mais comment faire ? Je me serais trahi. Le jardin de votre père est-il joli ?

— On ne peut dire joli, mais très-bien tenu. Comme il est maître de l'emplacement, il en a fait un qu'il voudrait vendre et qui rapporte vingt écus par an ; je me croirais plus heureux qu'un cardinal si je pouvais l'acheter.

— Combien coûte-t-il ?

— Oh ! beaucoup, monsieur, deux cents écus.

— C'est bon marché. Écoutez-moi, j'ai connu ici votre future, et à tous égards je l'ai trouvée digne d'être heureuse. Elle mérite un honnête jeune homme comme vous. Dites-moi, que feriez-vous si, dans ce moment, je vous faisais présent de deux cents écus pour acheter le jardin de votre père ?

— Je le mettrais comme douaire dans la dot de ma femme.

— Voici deux cents écus que je confie à l'abbé Momolo, parce que je ne vous connais pas assez bien, quoique vous m'inspiriez beaucoup de confiance. Le jardin est à vous en qualité de dot de votre future épouse.

Momolo prit la somme et s'engagea à faire l'achat du jardin dès le lendemain, et le jeune homme versant des larmes de joie et de reconnaissance, me prend la main et me la baise à genoux. Toutes les filles pleuraient et moi aussi, car il y a de la sympathie dans les larmes du cœur. Cependant toutes ces larmes ne provenaient pas d'une même source; elles étaient le produit d'un mélange de vice et de vertu, et celles du jeune homme étaient les seules pures. Je le relevai en l'embrassant et lui souhaitant un heureux hymen. Il osa m'inviter à la noce, mais je refusai en le remerciant affectueusement. Je lui dis que s'il voulait me faire plaisir, il viendrait souper chez Momolo le dimanche veille de son mariage, et je priai l'honnête *scopatore* d'engager Mariuccia à s'y trouver avec son père et sa mère. J'étais sûr de la voir le dimanche matin pour la dernière fois.

Le dimanche dès sept heures, nous étions dans les bras l'un de l'autre, et nous avions quatre heures à nous. Après le premier élan de notre mutuelle ardeur, elle me dit que tout avait été conclu la veille dans sa maison, par la main du notaire et en présence de son confesseur et de Momolo; que sur la remise de la quittance, le notaire avait mis le jardin dans le contrat, et que le bon père St-Barnabé lui avait fait présent de vingt piastres pour les frais du notaire et de la noce. Tout est pour le mieux, et je suis certaine d'être heureuse. Mon futur t'adore, mais tu as bien fait

de ne pas accepter son invitation, car tu te serais trouvé dans un trop pauvre endroit, et puis les caquets se seraient exercés sur mon compte, ce qui m'aurait peut-être privée du bonheur que je puis me promettre.

— Tu penses très-bien, ma charmante amie; mais dis-moi, comment te tireras-tu d'affaires si ton époux s'avise de trouver que la porte a été ouverte avant ton mariage? car il est possible qu'il s'attende à te trouver toute neuve.

— Je ne crois pas qu'il soit plus expert sur la matière que je ne l'étais lorsque tu m'as connue la première fois; mais d'ailleurs mes caresses, ma douceur et ma conscience pure, car tu ne l'as point souillée, ne me permettent pas seulement de penser à cela; et je suis sûre qu'il n'y pensera pas non plus.

— Mais s'il le faisait?

— Ce ne serait pas une marque de délicatesse; mais quelle difficulté aurais-je à lui répondre avec l'air vrai et sincère de l'innocence que je ne sais pas de quoi il me parle et que je ne me connais pas en cela.

— Tu as raison; c'est le meilleur moyen. Mais t'es-tu confessée de nos plaisirs?

— Non, mon ami, car ne m'étant point livrée à toi dans un but criminel, je ne crois pas avoir offensé Dieu.

— Tu es un ange, ma chère, et j'admire la lucidité de ton esprit. Écoute, maintenant; il est

possible que tu sois déjà enceinte ou que tu le sois avant de nous quitter : promets-moi de donner mon nom à mon enfant.

— Je te le promets.

Quatre heures se passèrent bien vite. Après le sixième assaut, nous étions rendus, sans être rassasiés. Nous nous quittâmes en versant des larmes et en nous jurant de conserver l'un pour l'autre les tendres sentimens d'un frère et d'une sœur.

Rentré chez moi, je pris un bain, et après une heure de repos, je me levai, je fis ma toilette et je dînai gaîment en famille. Le soir, après avoir promené la famille Mengs dans mon landau, nous allâmes au théâtre Aliberti où le castrato chargé du rôle de la prima donna faisait courir toute la ville. C'était le favori complaisant, le mignon du cardinal Borghèse, qui soupait chaque soir tête-à-tête avec son éminence.

La voix de ce castrat était belle, mais son mérite principal était sa beauté. Je l'avais vu en homme à la promenade, mais quoique fort joli, sa figure ne m'avait fait aucune impression, car on voyait tout de suite que c'était un homme mutilé ; mais sur la scène l'illusion était complète : il embrasait.

Serré dans un corset bien fait, il avait une taille de nymphe, et chose presque incroyable, sa gorge ne le cédait en forme ni en beauté à aucune gorge de femme ; c'était surtout par là que ce monstre faisait ravage. Bien qu'on sût la nature négative

de ce malheureux, si la curiosité vous faisait porter les yeux sur sa poitrine, un charme inexprimable agissait sur vous, et on devenait amoureux fou avant de s'apercevoir qu'on fût sensible. Pour résister ou ne rien sentir, il aurait fallu être froid et positif comme un Allemand. Quand il se promenait sur la scène en attendant la ritournelle de l'air qu'il chantait, sa marche avait tout à la fois quelque chose de majestueux et de voluptueux, et lorsqu'il distribuait aux loges la faveur de ses regards, le tournoiement tendre et modeste de ses yeux noirs portait le ravissement au cœur. Il était évident qu'il voulait nourrir l'amour de ceux qui l'aimaient homme et qui, probablement, ne l'auraient pas aimé s'il eût été femme.

Rome la sainte qui, de cette manière, oblige tous les hommes à devenir pédérastes, ne veut pas en convenir, ni croire aux effets d'une illusion qu'elle fait tout son possible de faire naître.

Comme je faisais ces réflexions tout haut, un monsignor de la manchette, voulant me donner le change, me dit : Vous avez bien raison. Pourquoi permettre à ce castrato d'étaler une gorge dont pourrait être fière la plus belle des Romaines, tandis qu'on veut que chacun sache que c'est un homme et non pas une femme ? Si la scène est interdite au beau sexe, crainte que ses appas n'excitent des désirs incestueux, pourquoi recherche-t-on des hommes qui par leur monstrueuse conformation produisent une illusion complète et qui

excitent des désirs bien plus criminels. On s'obstine à prôner qu'on a tort de croire la pédérastie si facile, si commune, et qu'il faut rire du petit nombre de ceux que l'illusion séduit, puisqu'ils sont bien attrapés quand ils viennent aux éclaircissemens; mais beaucoup de gens d'esprit courent après l'attrape et finissent par la trouver si douce, que loin d'y renoncer pour la réalité, ils préfèrent ces monstres aux plus belles femmes.

— Le pape s'assurerait le ciel en détruisant ce coupable abus.

— Je ne le pense pas. On ne pourrait pas sans scandale donner à souper à une belle chanteuse tête-à-tête, mais on le peut à un castrat. On sait bien qu'après souper, le même oreiller reçoit leurs têtes : mais ce que tout le monde sait, chacun l'ignore. On peut coucher d'amitié avec un homme; il n'en est pas de même avec une femme.

— C'est vrai, monsignor, on sauve les apparences, et péché caché est à moitié pardonné, comme on dit à Paris.

— A Rome on dit qu'il l'est tout-à-fait. *Peccato nascosto non offende* (1).

Cette conversation jésuitique m'avait intéressé, car je connaissais le personnage pour être un partisan déclaré du fruit défendu.

Ayant aperçu dans une loge la marquise de

(1) Péché caché n'offense point.

Passarini, que j'avais connue à Dresde, et le prince don Antonio Borghèse, j'allai leur présenter mes hommages. Le prince, que j'avais vu à Paris une dixaine d'années auparavant, me reconnut et m'invita à dîner pour le lendemain. J'y allai, mais monsieur n'était pas chez lui. Un page me dit que mon couvert était mis et que je pouvais y dîner de même; je lui tournai le dos et partis. Le jour des Cendres, il m'envoya son valet de chambre pour m'inviter à souper chez la marquise qu'il entretenait, je lui fis dire que j'aurais l'honneur de ne pas y manquer; mais il m'attendit en vain. L'orgueil, enfant de la sottise, ne dégénère jamais de la nature de sa mère.

Après l'opéra d'Aliberti, je me rendis chez Momolo où je trouvai Mariuccia, son père, sa mère et son futur. On m'attendait avec impatience. Il n'est pas difficile de faire des heureux quand on choisit dans la classe peu fortunée des individus qui méritent de l'être. J'étais dans une compagnie de gens pauvres, mais honnêtes, et je puis dire que j'y soupai délicieusement. Il se peut aussi que ma satisfaction vint en partie de ma vanité, car je me savais l'auteur de la joie et du bonheur que je voyais peints sur tous les visages; je veux dire des deux futurs époux et du père et de la mère de la belle Maria; mais la vanité est une vertu quand elle est le moteur de quelque bien. Cependant je me dois à moi-même de dire à mes lecteurs que le plaisir que je goûtais était

trop pur pour avoir pu être entaché de quelque vice.

Après souper je me mis en train de faire une petite banque de pharaon, obligeant tout le monde à jouer avec des marques, car personne n'avait le sou ; et je jouai si malheureusement que j'eus la satisfaction de faire gagner quelques ducats à chacun des convives.

Après la partie, nous dansâmes, malgré la défense du pape que personne à Rome ne croit infaillible, car il défend la danse et permet les jeux de hasard. Son successeur Ganganelli fit tout le contraire et ne fut pas mieux obéi. Pour ne pas me rendre suspect, je ne fis point de cadeau aux époux, mais je leur abandonnai mon landau, pour qu'ils pussent jouir du carnaval sur le cours, et j'ordonnai à Costa de leur louer une loge au théâtre de Capranica. Momolo nous invita tous à souper pour le mardi-gras.

Voulant partir de Rome le second jour de carême, je me rendis chez le saint-père à vingt-deux heures, précisément au moment même où toute la ville était sur le cours. Sa sainteté me fit l'accueil le plus gracieux, et me dit qu'elle était surprise que je ne fusse point allé au grand spectacle avec tout le monde. Je lui dis à mon tour que, grand ami du plaisir, j'avais tout abandonné pour me procurer le plus grand de tous pour un chrétien, celui de présenter l'hommage de mon profond respect au véritable représentant

de J.-C. sur la terre. Il inclina la tête avec un air d'humilité majestueuse qui laissait percer la satisfaction que lui causait le compliment. Il me retint plus d'une heure, me parlant de Venise, de Padoue et même de Paris, que le bon homme n'aurait pas été fâché de connaître. Enfin, m'étant de nouveau recommandé à son apostolique protection pour obtenir la grâce de retourner dans ma patrie, il me dit : Notre cher fils, adressez-vous à Dieu, dont la grâce sera plus efficace que nos prières ; puis me donnant sa bénédiction, il me souhaita un bon voyage. Je vis que ce chef de l'église ne comptait pas infiniment sur sa puissance.

Le jour du mardi-gras, monté sur un très-beau cheval et costumé richement en Polichinelle, j'allai me montrer au cours chargé d'une énorme corbeille de sucreries et de deux sacoches de dragées que je faisais pleuvoir sur toutes les belles femmes que j'apercevais. Enfin étant passé auprès de mon landau, je vidai ma corbeille sur les filles du bon et honnête *scopatore* du pape, que Costa promenait avec la dignité d'un pacha.

Quand la nuit fut venue, j'allai me démasquer, puis je me rendis chez Momolo où je devais voir l'aimable et belle Mariuccia pour la dernière fois. Notre fête fut à peu près pareille à celle du dimanche passé ; mais ce qu'il y avait de nouveau et de très-intéressant pour moi, c'est que je voyais épouse celle qui m'avait tant intéressé comme amante, et son mari qui me semblait ce jour-là

beaucoup plus réservé à mon égard que la première fois qu'il m'avait vu. Comme cela m'intriguait beaucoup, je trouvai un moment pour m'asseoir à côté de Mariuccia avec toute la liberté de causer. Elle me raconta en détail comment s'était passée la première nuit, et elle ne tarissait pas sur les belles qualités de son époux. Il était doux, amoureux, d'une humeur égale et très-délicat. Il avait sans doute remarqué que la maille avait été rompue, mais il n'en avait rien témoigné. Comme il l'avait mise à même de lui parler de moi, elle n'avait pu résister au plaisir de lui dire que j'étais son seul bienfaiteur, et que loin d'en paraître offensé, cette confidence lui avait captivé toute sa confiance.

— Mais, lui dis-je, n'a-t-il fait aucune question détournée au sujet de notre liaison?

— Pas la moindre. Je lui ai dit que pour faire mon bonheur, tu t'étais directement adressé à mon confesseur, ne m'ayant parlé qu'une seule fois dans l'église, où je t'avais informé de la bonne occasion que j'avais de me marier avec lui.

— Et tu penses qu'il t'a crue?

— J'en suis sûre; mais quand bien même il en serait autrement, il suffit qu'il en fasse semblant, car je le forcerai à m'estimer.

— C'est parfaitement pensé; je l'en estimerai même davantage, car il vaut bien mieux que tu sois l'épouse d'un homme d'esprit que d'un sot.

Cet entretien me fit plaisir, il fut cause que lors-

que je pris congé de la compagnie, devant partir le surlendemain, j'embrassai le perruquier en le priant d'accepter en souvenir une très-belle montre d'or que je tirai de mon gousset, et qu'il reçut avec des marques d'une sincère reconnaissance. Ayant tiré de mon doigt une bague d'au moins six cents francs, je la mis au doigt de sa femme en leur souhaitant une heureuse postérité et beaucoup de bonheur, puis j'allai me coucher, prévenant le Duc et Costa que dès le matin nous commencerions à plier bagage.

Je venais de me lever quand on me remit un billet de lord Limore qui me priait d'aller lui parler seul à midi à la villa Borghèse.

Prévoyant ce qu'il pouvait avoir à me dire, je m'y rendis. J'étais en état de lui donner un bon conseil, et l'amitié que j'avais pour sa mère m'en faisait un devoir.

Comme il m'attendait où je devais nécessairement passer, il vint à moi et me donna à lire une lettre qu'il avait reçue la veille de sa mère. Elle lui marquait que Paris de Monmartel venait de l'informer qu'il avait reçu de Rome une traite de deux cent mille francs faite par lui, et qu'il y ferait honneur si elle voulait fournir les fonds. Elle lui avait répondu qu'elle lui ferait savoir dans trois ou quatre jours si elle pouvait fournir cette somme, mais elle prévenait son fils qu'elle n'avait demandé ce délai que pour gagner le temps nécessaire à se mettre en sûreté, car il devait être certain que sa

lettre serait renvoyée avec protêt, puisqu'elle était dans l'impossibilité la plus absolue de fournir l'argent nécessaire.

— Il faut vous hâter de disparaître, lui dis-je en lui rendant sa lettre.

— Fournissez-m'en les moyens en achetant cette bague. Vous ignoreriez qu'elle ne m'appartient pas, si je ne vous en avais point fait la confidence.

Je lui donnai rendez-vous, et j'allai faire estimer la pierre démontée par un des premiers joailliers de Rome. Je connais cette pierre, me dit-il ; elle vaut deux mille écus romains.

A quatre heures je portai au lord cinq cents écus en or et quinze cents en cédules qu'il devait porter à un banquier qui lui donnerait une lettre de change sur la banque d'Amsterdam. Je partirai dès qu'il fera nuit, me dit-il, seul et à franc-étrier pour me rendre à Livourne, n'emportant dans mon porte-manteau que les effets qui me sont absolument nécessaires et mon cher cordon bleu.

— Bon voyage, lui dis-je, et je le quittai. Dix jours après je fis monter la pierre à Bologne.

Le même jour je pris une lettre de recommandation du cardinal Albani pour le nonce Onorati de Florence, et une seconde de M. Mengs pour le chevalier Man qu'il priait de m'accueillir chez lui. J'allais à Florence pour la Corticelli et pour ma chère Thérèse, et je comptais que l'audi-

teur ferait semblant d'ignorer mon retour en Toscane, malgré l'ordre injuste qu'il m'avait donné, et à plus forte raison, si le chevalier Man me logeait.

Le second jour de carême, la disparition du lord Limore fut la nouvelle de toute la ville. Le tailleur anglais ruiné, le juif propriétaire de la bague désespéré, tous les domestiques de ce fou désolés et mis à la porte presque nus, car le tailleur s'était despotiquement emparé de tout ce qu'il avait jugé appartenir au lord qu'il traitait de filou.

Le pauvre Poinsinet se présenta chez moi dans un état à faire pitié, car il n'avait qu'une redingote sur la chemise, l'hôte s'étant emparé de tout ce qui lui appartenait, en le menaçant de le faire mettre en prison quand il lui avait dit n'être pas au service du fugitif. Je n'ai pas le sou, me dit le pauvre nourrisson des muses; je n'ai pas une seconde chemise et je ne connais personne ici, je suis tenté d'aller me jeter dans le Tibre.

Il n'était pas destiné à se noyer dans ce fleuve, mais bien dans le Guadalquivir. Je calmai son désespoir en lui offrant de le mener à Florence, mais je le prévins que je le laisserais là, parce qu'il y avait quelqu'un qui m'y attendait. Il s'établit chez moi tout de suite et ne s'occupa qu'à faire des vers jusqu'à l'instant du départ.

Mon frère Jean me fit présent d'un onyx d'une grande beauté. C'était un camée représentant une Vénus au bain, véritable antique, car avec une

loupe bien convexe on y lisait le nom du sculpteur Sostrate qui vivait il y a vingt-trois siècles. Deux ans après je la vendis à Londres, au docteur Masti, pour trois cents livres sterling; elle est peut-être encore au musée britannique.

Je partis avec Poinsinet qui m'amusa, dans sa tristesse, par les plus plaisantes idées. Le surlendemain je descendis à Florence chez le docteur Vannini qui dissimula sa surprise de me voir. Sans perdre de temps, je me rendis chez le chevalier Man que je trouvai seul à table. Il me reçut très-amicalement, mais je le vis consterné quand, sur sa demande, je lui appris que mon affaire avec l'auditeur n'était point arrangée. Il me dit avec sincérité que j'avais mal fait de retourner à Florence, et qu'il se compromettrait s'il me logeait chez lui. Je lui fis observer que je n'étais à Florence qu'en passant. A la bonne heure, me répondit-il, mais vous sentez que vous ne sauriez vous empêcher de vous présenter à l'auditeur. Je lui promets de le faire et je retourne à l'auberge. J'étais à peine dans ma chambre, qu'un agent de police vint me dire que l'auditeur, voulant me parler, m'attendrait le lendemain de bonne heure.

Impatienté de cet ordre qui m'outrageait, je me détermine à repartir à l'instant plutôt que d'obéir. Plein de cette idée, je vais chez Thérèse; elle était allée à Pise. Je vais chez la Corticelli qui, me sautant au cou, fait toutes les grimaces

bolonaises qui convenaient à la circonstance. C'est un fait que cette fille, bien que jolie, n'avait à mon égard d'autre mérite que celui de me faire rire.

Je donnai de l'argent à la mère pour qu'elle préparât un bon souper, et j'emmenai la fille sous prétexte d'aller nous promener. L'ayant menée à l'auberge, je la laissai avec Poinsinet, et passant dans l'autre chambre, je fis venir Costa et Vannini. Je dis à Costa, en présence du docteur, de partir le lendemain avec le Duc et mes équipages, et d'aller me trouver à Bologne à l'auberge du Pèlerin. L'hôte ayant reçu mes ordres s'en alla, ensuite je dis à Costa de partir de Florence avec la signora Laura et son fils, en leur annonçant que j'avais pris les devans avec la fille. Le Duc ayant reçu les mêmes instructions, j'appelai Poinsinet et en lui donnant dix sequins, je le priai d'aller se loger ailleurs dès le soir même. Ce brave et malheureux jeune homme en pleura de reconnaissance, et me dit qu'il partirait à pied le jour suivant pour aller à Parme, où M. du Tillot ne l'abandonnerait pas.

Rentré dans ma chambre, je dis à la Corticelli de venir avec moi. Elle me suit, croyant que nous allons retourner chez sa mère; mais sans la détromper, je la mène à la poste, et faisant atteler deux chevaux à une chaise, j'ordonne au postillon de me mener à l'Uccellatoio, première station sur la route de Bologne.

— Où allons-nous donc? me dit-elle.

— A Bologne.

— Et maman?

— Elle viendra demain.

— Le sait-elle?

— Non, mais elle le saura demain quand Costa le lui dira, et elle viendra nous trouver avec lui et ton frère.

Trouvant le tour plaisant, elle se mit à rire, monta dans la chaise, et nous voilà en route.

CHAPITRE XII.

J'arrive à Bologne. — Je suis chassé de Modène. — Je vais à Parme, à Turin. — La belle juive Lia. — La R...., marchande de modes.

La Corticelli avait un bon mantelet doublé de pelisse, mais le fou qui l'enlevait n'avait pas même un manteau, et cependant il faisait un froid perçant augmenté par un vent très-piquant qui nous soufflait en face et dont rien ne pouvait nous garantir dans une chaise à deux places ouverte sur le devant.

Malgré cela je ne voulus m'arrêter nulle part, car je craignais d'être poursuivi et forcé de re-

tourner sur mes pas, ce qui m'aurait vivement contrarié.

Quand je voyais que le postillon ralentissait sa course, une augmentation du pour-boire le faisait aller à toute bride. Je crus que le vent m'enlèverait sur les Apennins ; j'étais transi. Les postillons me voyant si légèrement vêtu et prodiguer mes écus pour hâter leur course, se figuraient que j'étais un prince et que j'enlevais une jeune héritière de quelque noble famille. Tapis dans notre chaise pendant que l'on changeait de chevaux, nous les entendîmes se communiquer ces idées. Ma Corticelli trouvait cette supposition si plaisante, que pendant tout le reste du chemin, elle en rit aux éclats. En cinq heures nous franchîmes une distance de quarante milles, car nous étions partis de Florence à huit heures et à une heure après minuit nous nous arrêtâmes à une poste qui appartenait au pape, et où je n'avais plus rien à craindre. On appelle cette poste l'*Ane déchargé*.

Le nom bizarre de cette auberge fut un nouveau motif d'hilarité pour ma belle, tout le monde dormait, mais quelque paoli que je distribuai aux garçons après avoir fait du tapage pour mettre tout en l'air, me valurent un bon feu dont j'avais besoin avant tout. Je mourais de faim, et on m'annonça qu'il n'y avait rien à manger. Mais persuadé du contraire, je dis à l'hôte en lui riant au nez de m'apporter son beurre, ses œufs, ses

maccaroni et un jambon avec du fromage de Parmesan ; car je sais que tout cela se trouve partout en Italie. Je fus bientôt servi, et je fis voir à l'aubergiste imbécille que nous avions de quoi faire un excellent repas. Nous mangeâmes comme quatre, ensuite m'étant fait dresser un lit immense au moyen des matelas qui en formaient quatre, nous nous couchâmes après que j'eus ordonné qu'on nous éveillât dès qu'une voiture anglaise à quatre chevaux serait arrivée.

Bourrés de maccaroni et de jambon, un peu échauffés par le Chianti et le Monte-Pulciano, fatigués de notre course, nous avions bien plus besoin de sommeil que d'amour ; aussi, sans songer à la volupté, nous nous livrâmes au repos jusqu'à notre réveil. Alors nous donnâmes un instant au plaisir, mais si peu qu'il ne vaut pas la peine d'en parler.

Vers les une heure, l'appétit se faisant vivement sentir, nous nous levâmes et l'hôte, d'après mes ordres, nous régala d'un excellent dîner. Je m'étonnais de ne pas voir arriver ma voiture, mais je patientais ; cependant rien n'ayant paru à la nuit tombante, je commençai à craindre ; mais la Corticelli qui ne savait que rire, ne voulait prêter l'oreille à rien de triste. Nous allâmes nous coucher, déterminés à faire partir pour Florence le fils du maître de poste, si mon équipage n'arrivait pas pendant la nuit. En effet, à mon réveil n'ayant rien trouvé et le fils du maître de poste n'ayant

pu me servir, je me fis procurer un exprès sûr et je l'expédiai avec des instructions pour Costa. Dans le cas de quelque violence, j'étais déterminé à retourner à Florence, où, dans tous les cas, j'en aurais été quitte pour la perte de deux cents écus.

L'exprès partit à midi, revint à deux heures et m'annonça que mes gens ne tarderaient pas à venir. Mon équipage venait avec des chevaux de voiturier, et derrière se trouvait une calèche à deux chevaux dans laquelle il y avait une vieille femme et un jeune homme.

C'est la maman ! s'écria la Corticelli, ah ! nous allons bien rire. Il faut leur faire préparer à manger et lui laisser longuement raconter cette histoire merveilleuse dont elle se souviendra jusqu'à la mort.

Costa me dit que l'auditeur, pour se venger de ce que j'avais méprisé ses ordres, avait fait défendre à la poste de fournir des chevaux pour ma voiture. Cela l'avait forcé à prendre un voiturier, ce qui avait causé le retard. Mais nous voici au discours de la signora Laura.

J'avais, nous dit-elle, préparé un bon souper, comme vous me l'aviez ordonné, et qui m'a coûté plus de dix paoli, comme vous le verrez et que vous aurez la bonté de me rembourser, parce que je suis une pauvre femme. Quand tout fut préparé, je me réjouissais de vous voir arriver, mais en vain : j'étais au désespoir. Enfin à minuit

j'envoyai mon fils à l'auberge pour savoir de vos nouvelles ; mais imaginez ma douleur quand, à son retour, il m'apprit qu'on ne savait pas ce que vous étiez devenus. Je passai la nuit blanche, ne faisant que pleurer, et le matin j'allai à la justice pour me plaindre que vous m'aviez enlevé ma fille, et supplier qu'on envoyât après vous pour vous forcer à me la rendre. Mais devinez ; on s'est moqué de moi. Pourquoi l'avez-vous laissée sortir sans vous? m'a-t-on dit en me riant au nez. Elle est en bonnes mains votre fille, et vous savez bien avec qui et pourquoi elle y est. Voyez la calomnie !

— Calomnie ? dit la Corticelli.

— Oui, certainement ; car c'était me dire que j'avais comme consenti à cet enlèvement, ce que les butors ne pouvaient pas supposer, car si j'y avais consenti, je ne serais pas allée leur demander justice. Je suis partie en colère pour aller chez le docteur Vannini, où j'ai trouvé votre valet de chambre qui m'a dit que vous étiez partis pour Bologne, où je vous trouverais si je voulais partir à la suite de votre équipage. J'y ai consenti, et j'espère que vous paierez ce dont je suis convenue avec le voiturier. Mais permettez-moi de vous dire que ce que vous avez fait passe les bornes de la plaisanterie.

Je consolai cette mère intéressée en lui promettant de tout payer et de lui rembourser ce qu'elle avait dépensé ou dû abandonner, et nous

partîmes le lendemain pour Bologne où nous arrivâmes de bonne heure. J'envoyai mes domestiques à l'auberge avec ma voiture, et j'allai loger chez la Corticelli.

Je passai huit jours chez cette fille, me faisant venir à manger de l'auberge, et jouissant d'une diversité de plaisirs dont je me rappellerai toute ma vie; car cette jeune folle avait une foule de jeunes amies toutes jolies et toutes assez faciles. Je vécus en sultan pendant ce court espace de temps que j'aime encore à rappeler à ma vieille mémoire, et je me répète en soupirant : *Tempi passati !*

Il y a en Italie plus d'une ville où l'on peut se procurer tous les plaisirs sensuels que l'on trouve à Bologne, mais on ne les obtient nulle part ni à si bon marché, ni si facilement, ni si librement. Outre cela, on y vit très-bien, on s'y promène à l'ombre sous de belles arcades et on y trouve de l'esprit et de la science. Il est grand dommage que par l'effet de l'air, ou de l'eau, ou du vin, car la chose n'est point sûre, on y contracte une légère gale, mais pour les Bolonais, loin que ce soit là un désagrément, c'est au contraire un avantage qu'ils paraissent affectionner : on s'y gratte. Les dames surtout, dans la saison du printemps, y remuent les doigts avec beaucoup de grâce.

Vers la mi-carême, je quittai la Corticelli, en lui souhaitant un bon voyage, car elle était à la

veille de partir pour Prague où elle était engagée pour un an en qualité de seconde danseuse. Je lui promis d'aller la prendre en personne pour la conduire à Paris avec sa mère ; mes lecteurs verront comment je lui tins parole.

J'arrivai à Modène le soir de mon départ de Bologne, et je m'y arrêtai par un de ces caprices subits auxquels j'ai toujours été sujet. Le lendemain je sortis pour aller voir des tableaux, et en rentrant pour dîner, voilà un manant qui m'intime l'ordre de la part du gouvernement de poursuivre mon voyage, au plus tard le lendemain. J'appelle l'hôte et je me fais répéter l'intimation en sa présence. C'est bon, dis-je, et l'individu partit. Qui est donc cet homme ? dis-je à l'hôte.

— C'est un sbire.

— Un sbire ? et le gouvernement ose m'envoyer un tel homme !

— Il n'y a que le borgello qui puisse l'avoir envoyé.

— Le borgello est donc le gouverneur de Modène ? l'infâme !

— Infâme ! taisez-vous. Toute la noblesse l'accoste.

— La noblesse est donc bien vile ici ?

— Pas plus qu'ailleurs. Il est entrepreneur de l'Opéra ; les plus grands seigneurs vont dîner chez lui, et par ce moyen, ils se procurent son amitié.

— C'est incroyable ; mais pourquoi ce seigneur borgello me chasse-t-il de Modène ?

— Je n'en sais rien, mais, croyez-moi, allez lui parler; vous trouverez un homme accompli.

Au lieu d'aller chez ce Jean F.... je me rendis chez l'abbé Testa-grossa. Je l'avais connu à Vienne en 1753. C'était un homme de basse extraction, mais d'un grand esprit; vieux alors et se reposant sur ses lauriers, il avait le bonheur d'avoir forcé la faveur à force de mérite, et son maître, le duc de Modène, l'avait jugé digne de le représenter long-temps auprès des souverains.

L'abbé Testa-grossa me reconnut et me fit l'accueil le plus gracieux, mais dès qu'il connut mon aventure, il se montra profondément mortifié.

— Que puis-je faire? lui dis-je.

— Vous en aller, car cet homme pourrait vous faire un affront beaucoup plus grand.

— Je m'en irai; mais pourriez-vous me faire le plaisir de me faire connaître la raison d'un procédé aussi choquant?

— Revenez ce soir. Je parviendrai probablement à vous satisfaire.

Je ne manquai pas à me rendre chez lui vers la brune, car j'étais plus curieux qu'inquiet d'apprendre ce qui avait pu me valoir l'inimitié du seigneur borgello dont je ne pensais pas être du tout connu. L'abbé me tira de peine. Le borgello, me dit-il, a vu votre nom sur la consigne qu'on lui remet chaque jour de tous les voyageurs qui arrivent ou qui partent. Il s'est rappelé que vous

avez eu la hardiesse de vous enfuir des Plombs, et comme il considère ces sortes de choses grandement condamnables, il a pris la résolution de ne point laisser aux Modenais un aussi grand exemple de violation des droits de la justice, quelque injuste qu'elle puisse être, et de sa suprême autorité, il vous a fait intimer l'ordre de quitter la ville.

— Cela me soulage, mais je m'étonne, monsieur l'abbé, qu'en me contant cela vous ne rougissiez pas d'être sujet du duc de Modène. Quelle indignité! quelle police contraire à la morale, au droit des gens et au bien de l'état!

— Vous avez raison de trouver cela, mon cher monsieur, mais les hommes sont loin encore de connaître les institutions qui conviennent à leur dignité.

— C'est sans doute parce qu'il y en a tant d'indignes.

— Je ne dirai pas non.

— Adieu, monsieur l'abbé.

— Adieu, monsieur Casanova.

Le lendemain, au moment où j'allais monter en voiture, un homme de vingt-cinq à trente ans, d'une taille élevée et robuste, aux épaules larges, à l'œil brillant et sombre, ayant les sourcils prodigieusement arqués et l'air d'un vrai coupe-jarret, m'accoste et me prie poliment de l'écouter un instant à l'écart. Si vous voulez vous arrêter trois jours à Parme et me donner ici votre parole de me

faire présent de cinquante sequins, lorsque j'irai vous les demander et que vous aurez acquis la certitude que le borgello est mort, je vous promets de le tuer d'un coup de carabine avant qu'il soit vingt-quatre heures.

— Je vous remercie. C'est un animal qu'il faut laisser mourir de sa mort naturelle. Voilà un écu pour boire à ma santé.

Je suis bien aise aujourd'hui d'en avoir agi de la sorte, mais j'avoue que si j'avais été certain que ce mauvais sujet ne me tendait pas un piége, je lui aurais donné la parole qu'il me demandait. La crainte de me commettre m'épargna un crime.

J'arrivai à Parme le lendemain et j'allai me loger à l'hôtel de la poste sous le nom de chevalier de Seingalt, nom que je porte encore; car dès qu'un honnête homme adopte un nom qui n'appartient à personne, nul n'a le droit de le lui contester, et il est de son devoir de ne plus le quitter. Je le portais déjà depuis deux ans, mais je l'unissais souvent à celui de ma famille.

Dès que je fus à Parme, je congédiai Costa, mais huit jours après j'eus le malheur de le reprendre, la veille de mon départ. Son père, pauvre joueur de violon comme je l'avais été, ayant une nombreuse famille à entretenir, me fit pitié.

Je m'informai de M. d'Antoine, il n'y était plus, et M. Dubois Chatelereux, directeur de la Monnaie, était à Venise avec la permission de l'infant duc de Parme pour y établir le balancier dont on ne s'est

point servi. La monnaie vénitienne n'est point cordonnée. Les républiques demeurent superstitieusement attachées aux vieilles habitudes; elles craignent que les améliorations n'amènent des changemens préjudiciables à la stabilité de l'état; et le gouvernement de l'aristocratique Venise conserve encore le caractère grec qu'il avait à la naissance de la république.

Mon Espagnol qui s'était réjoui lorsque j'avais congédié Costa, se fâcha quand je le repris. Il n'est pas libertin, me dit-il, il est sobre et n'aime pas la mauvaise compagnie; mais je le crois voleur et voleur dangereux, par cela même qu'il se fait scrupule de vous friponner dans les petites choses. Monsieur, souvenez-vous-en, vous en serez la dupe. Il attend, pour faire le grand coup, l'instant où il aura captivé votre confiance. J'en agis différemment; je suis un peu fripon; mais vous me connaissez.

Il vit mieux que moi, car cinq ou six mois après l'Italien me vola cinquante mille écus. Vingt-trois ans plus tard, en 1784, je l'ai retrouvé à Venise valet de chambre du comte de Hordegg, et le voyant pauvre, il me vint envie de le faire pendre. Je lui prouvai pièces en main que cela ne dépendait que de moi; mais il eut recours aux larmes, aux supplications et à la pitié qu'eut de lui un honnête homme nommé Bertrand qui demeurait chez le ministre du roi de Sardaigne. Cet homme que j'estimais, m'excita à l'acte héroïque de lui pardon-

ner. Ayant demandé à ce misérable ce qu'il avait fait de tout ce qu'il m'avait volé en or et en bijoux, il me dit qu'il avait tout perdu en faisant le fonds d'un jeu de biribi; qu'il avait été dépouillé par ses propres associés, et que depuis il avait vécu pauvre et malheureux.

Il avait épousé la même année la fille de Momolo qu'il abandonna après l'avoir rendue mère.

Continuons.

A Turin, je me logeai dans une maison particulière où logeait l'abbé Gama qui m'attendait. Malgré le sermon que me fit le bon abbé sur l'économie, je pris tout le premier : c'était un très-bel appartement.

Parlant de nos affaires diplomatiques, il m'assura qu'au mois de mai j'aurais mes lettres de créance, et que ce serait lui qui m'informerait du rôle que j'aurais à jouer. Cette commission me plaisant beaucoup, je lui dis que je me tiendrais prêt à me rendre à Augsbourg à l'époque où les ministres des puissances belligérantes s'y réuniraient.

Après avoir tout réglé avec l'hôtesse pour ce qui regardait ma table, je sortis et étant entré dans un café pour y lire les papiers publics, la première personne qui s'offrit à mes regards fut le marquis Desarmoises que j'avais connu en Savoie. La première chose qu'il me dit fut que les jeux de hasard étaient défendus et que les dames que j'a-

vais connues à Aix seraient sans doute enchantées de me revoir. Pour ce qui le regardait, il vivait du jeu de tric-trac, quoiqu'il n'eût pas le dé heureux; car le talent, à ce jeu-là, a plus d'influence que la fortune. Je comprenais fort bien qu'à bonheur égal, celui qui calcule le mieux doit gagner, mais je ne concevais pas le contraire.

Nous allâmes nous promener dans la belle allée qui donne vers la citadelle, où je remarquai une foule de très-jolies personnes. Turin est la ville d'Italie où le sexe a tous les charmes que l'amour peut lui désirer, mais où la police est la plus gênante. La ville étant petite et très-peuplée, les espions se trouvent partout. Cela fait qu'on ne peut y jouir de quelque liberté qu'avec des précautions extrêmes et au moyen d'entremetteuses fort adroites et qu'il faut bien payer, car elles risquent, si elles sont découvertes, d'être barbarement punies. On n'y souffre ni femmes publiques ni femmes entretenues, ce qui plaît beaucoup aux femmes mariées, et ce que l'ignorante police aurait dû prévoir. On sent combien la pédérastie doit avoir beau jeu dans une ville où les passions sont fort vives.

Parmi les beautés qui avaient attiré mes regards, une seule me captiva. Je demandai son nom à Desarmoises qui les connaissait toutes. C'est, me dit-il, la fameuse Lia, juive invincible, qui a résisté aux attaques des amateurs les plus fâmés de Turin. Son père est un maquignon renommé; il n'est

pas difficile d'aller chez elle; mais il n'y a rien à faire.

Plus l'entreprise était réputée difficile, plus je me sentais aiguillonné à en courir les risques. Menez-moi chez elle, dis-je à Désarmoises.

— Quand vous voudrez.

L'ayant invité à dîner avec moi, nous nous dirigions vers l'auberge quand nous rencontrâmes M. Zeroli et deux ou trois autres de la compagnie que j'avais connue à Aix. Je fis et reçus des complimens; mais ne me souciant d'aller chez personne, je me séparai poliment d'eux sous prétexte d'une affaire.

Dès que nous eûmes dîné, Désarmoises me conduisit à la porte du Pô chez le maquignon, père de Lia. Je lui demandai s'il avait un bon cheval de selle. Il appelle un garçon, lui donne ses ordres, et pendant qu'il parlait, voilà sa charmante fille qui se présente. Elle était éblouissante. Elle pouvait avoir au plus vingt-deux ans. Sa taille svelte élancée en nymphe, une chevelure superbe du plus beau noir, un teint de lis et de roses, les yeux les plus beaux, pleins d'esprit et de feu, de longues paupières, et des sourcils si bien arqués qu'ils semblaient déclarer la guerre à tous ceux qui prétendaient à la conquête de tant de charmes. Tout en elle annonçait l'éducation et l'usage du monde.

Absorbé dans la contemplation des charmes de cette belle personne, je ne voyais pas le cheval

qui était devant moi. Je l'examinai cependant, contrefaisant le connaisseur, et après lui avoir tâté les genoux, les jambes, remué les oreilles et examiné la bouche, je le fis monter pour examiner son allure au pas, au trot et au galop, puis je dis au juif que je viendrais le lendemain matin en bottes pour l'éprouver. Ce cheval était un beau gris pommelé et coûtait quarante pistoles de Piémont, environ cent sequins. Il est la douceur même, me dit Lia, et il va si bien l'amble qu'il égale à cette allure le trot de tout autre cheval.

— Vous l'avez donc monté, mademoiselle?

— Plusieurs fois, monsieur, et si j'étais riche, je ne le vendrais jamais.

— Vous feriez deux heureux, car depuis que vous l'avez monté, il doit vous aimer. Je ne l'achèterai que lorsque je vous l'aurai vu monter.

Elle rougit. Il faut faire ce plaisir à monsieur, lui dit son père. Elle y consentit et je leur promis de revenir le lendemain à neuf heures.

Je fus exact, comme on peut le croire, et je trouvai Lia costumée en courrier. Quel corps! Quelles formes de Vénus Callipyge! J'étais déjà vaincu par le prestige.

Deux chevaux étaient préparés, elle s'élance sur le sien avec l'aisance et la grâce du plus habile écuyer; je monte sur l'autre. Nous sortîmes et nous fîmes une assez longue promenade. Le cheval allait fort bien, mais que m'importait la monture! je n'avais des yeux, de pensée que pour elle.

En nous retirant, je lui dis : Belle Lia, je vais acheter le cheval, mais c'est pour vous en faire présent; si vous ne l'acceptez pas, je quitte Turin aujourd'hui même. Je ne mets d'autre condition à mon présent que la complaisance de le monter avec moi quand je vous en prierai. Voyant à son air qu'elle prêtait favorablement l'oreille à mes discours, je lui dis que je resterais six semaines à Turin, que j'étais devenu amoureux d'elle à la promenade et que l'achat d'un cheval n'avait été qu'un prétexte pour trouver l'occasion de lui faire connaître mes sentimens. Elle me répondit d'une manière très-modeste que l'amitié qu'elle m'avait inspirée la flattait infiniment, et que le généreux présent que je lui faisais n'était pas nécessaire pour m'assurer de la sienne. La condition que vous m'imposez m'est extrêmement agréable, et je suis sûre de faire plaisir à mon père en l'acceptant. Puis elle ajouta : La seule grâce que je vous demande est de me faire le cadeau en sa présence, en répétant que vous ne l'achèterez qu'à condition que je l'accepte.

Je me vis en bon chemin plus aisément que je ne l'aurais cru, et je fis la chose comme elle le désirait. Son père, qui s'appelait Moïse, trouva ce marché fort bon, fit compliment à sa fille, reçut les quarante pistoles dont il me donna quittance et me pria de lui faire l'honneur d'aller déjeûner avec eux le lendemain. C'était ce que je voulais.

Le lendemain Moïse me reçut avec la plus grande vénération. La belle Lia, vêtue en fille, me dit que si je voulais monter à cheval, elle s'habillerait en un instant. Nous monterons un autre jour, aimable Lia, lui dis-je; pour aujourd'hui, je suis heureux de vous entretenir chez vous. Mais le père, avide comme tous ses coreligionnaires, me dit que si j'aimais la promenade, il pourrait me vendre un fort joli phaéton avec deux chevaux excellens.

— Vous pouvez les faire voir à monsieur, dit Lia, d'accord, peut-être, avec son père.

Sans répondre, Moïse sortit pour les faire atteler. Je les verrai, dis-je à Lia, mais je ne les achèterai pas, car je ne saurais qu'en faire.

— Vous irez vous promener avec la dame que vous aimez.

— Ce sera donc avec vous; mais peut-être ne l'oseriez-vous pas?

— Eh pourquoi pas? à la campagne, aux environs de Turin.

— Eh bien! Lia, je les verrai.

Le père vint, nous descendîmes; la voiture et les chevaux me plurent, et je le dis à Lia.

— Eh bien! dit Moïse, tout cela ne coûte que quatre cents sequins; mais après Pâques, si quelqu'un le veut, ce ne sera pas à moins de cinq cents.

Lia monte, je m'assieds auprès d'elle et nous voilà à courir les champs pendant une heure, puis

nous rentrons. Je dis à Moïse que je lui rendrais réponse le lendemain, il part, et je monte avec la belle Lia. Tout cela, ma chère, lui dis-je quand nous fûmes dans la chambre, vaut bien quatre cents sequins, et demain je les paierai avec plaisir, mais aux mêmes conditions que le cheval, et une condition de plus; c'est que vous m'accorderez toutes les faveurs que l'on peut attendre d'un amour tendre et partagé.

— Vous parlez clairement, il faut que je vous réponde de même. Je suis honnête fille et je ne me vends pas.

— Sachez, belle Lia, que toutes les femmes, honnêtes ou non, se vendent. Quand un homme a le temps, il achète par des soins assidus la femme que son amour convoite; quand il est pressé comme moi, il met en usage les présens et même l'or.

— Cet homme est un maladroit, il ferait mieux de donner au sentiment le temps de plaider sa cause par des soins assidus.

— Ce serait pour moi le comble du bonheur, Lia; mais je suis pressé.

Son père étant entré comme j'achevais, je partis en lui disant que si je ne pouvais pas venir le lendemain, je viendrais le surlendemain, et qu'alors nous parlerions du phaéton.

Il était évident que Lia m'avait pris pour un prodigue digne de devenir sa dupe : elle aurait voulu le phaéton comme elle avait eu le cheval;

mais de mon côté, je savais que je n'étais pas novice. Je m'étais facilement résolu au sacrifice de cent sequins à tout hasard; mais là devaient se borner mes prodigalités en l'air.

Je pris le parti de suspendre mes visites et d'attendre pour voir comment l'affaire se terminerait entre elle et son père. Je comptais beaucoup sur l'avidité du juif, qui, aimant beaucoup l'argent, devait être fâché que sa fille ne trouvât pas le moyen de me faire acheter la voiture en se donnant ou en ne se donnant pas à moi; car cela devait lui être parfaitement égal. J'étais presque certain de les voir venir d'eux-mêmes.

Le samedi suivant, j'aperçus la belle juive à la promenade. Nous étions assez près pour que je pusse l'aborder sans avoir l'air de la rechercher, d'autant que ses regards semblaient me dire : Venez. On ne vous voit plus, monsieur, me dit-elle, mais venez demain matin déjeûner avec moi, ou je vous renvoie le cheval. Je lui promis d'être chez elle de bonne heure, et nul doute que je ne lui tinsse parole.

Nous déjeûnâmes presque tête-à-tête, car sa tante, quoiqu'en tiers, n'était là que pour la décence. Après le déjeûner, étant convenus de monter à cheval, elle s'habille en homme en ma présence, mais aussi en présence de la tante. Comme elle avait passé sa culotte de peau à l'avance, elle laissa tomber ses jupes, puis elle ôta son corset et se mit en veste. Alors je vis, sans

avoir l'air d'y faire attention, une gorge superbe; mais la rusée savait bien à quoi s'en tenir sur mon indifférence. Voulez-vous bien, me dit-elle, m'arranger mon jabot? C'était me mettre sur des tisons, et ma main fut librement indiscrète. Cependant dans tout ce manége je crus deviner un projet et je me mis en garde pour le déjouer.

Son père arriva au moment où nous montions à cheval. Si vous voulez, me dit-il, m'acheter le phaéton et les chevaux, je diminuerai de vingt sequins. Votre fille, lui répondis-je, est la maîtresse de me faire faire tout ce qu'elle voudra à notre retour de la promenade.

Nous partons au pas, et en conversant, Lia me dit qu'elle avait eu l'imprudence de dire à son père qu'elle était la maîtresse de me faire acheter la voiture, et que si je ne voulais pas la brouiller avec lui, il fallait que j'eusse la bonté de l'acheter. Concluez le marché, ajouta-t-elle, et réservez-vous de m'en faire présent jusqu'au moment où vous serez convaincu que je vous aime.

— Ma chère Lia, vous êtes la maîtresse de vous faire obéir, mais vous savez à quelle condition.

— Je vous promets que nous irons nous promener seuls quand vous voudrez, sans cependant descendre nulle part, mais je crois que vous ne vous en souciez plus. Votre inclination a été bien passagère; ce n'était qu'un simple caprice.

— Pour vous convaincre du contraire, j'achèterai le phaéton et je le ferai mettre dans une re-

mise. Quant aux chevaux, je les ferai soigner sans m'en servir. Mais si dans l'espace de huit jours, vous ne me rendez pas heureux, je revendrai le tout.

— Venez demain.

— Je viendrai, mais je veux ce matin un gage de tendresse.

— Ce matin? Il me serait impossible.

— Pardonnez-moi. Je monterai avec vous, et en vous déshabillant, vous pouvez m'accorder plus d'une faveur.

Nous rentrons et je fus ébahi en l'entendant dire à son père que le phaéton était à moi et qu'il n'avait qu'à le faire atteler. Le juif sourit, nous montons tous trois, et Lia d'un air sûr d'elle-même me dit : Comptez l'argent.

— Je ne l'ai pas sur moi; mais je vous donnerai un billet.

— Voilà du papier.

Je n'hésite pas d'écrire au banquier Zappata de payer à vue trois cent quatre-vingts sequins. Le juif part pour aller les recevoir et Lia reste seule avec moi. En vous fiant à moi, mon ami, me dit-elle, vous vous êtes rendu digne de mon cœur.

— Vite donc, déshabillez-vous.

— Non, ma tante est dans la maison, et comme je ne puis pas fermer la porte, elle pourrait entrer, mais je vous promets que demain, vous serez content de moi. Je vais cependant me déshabiller,

mais retirez-vous dans ce cabinet. Vous rentrerez quand j'aurai repris les habits de mon sexe.

J'y consens et elle m'y enferme. Je regarde la porte et j'aperçois une légère fente entre les deux battans. Je monte sur un tabouret, j'y colle mon œil et j'aperçois Lia assise en face sur un canapé et occupée à se déshabiller. Elle ôte sa chemise, et prenant une serviette à côté d'elle, elle essuie ses seins, puis ses pieds, et dès qu'elle eut ôté sa culotte, nue comme la main, une de ses bagues tomba comme par hasard et roula sous le canapé. Aussitôt elle se lève, regarde à droite, à gauche, puis elle se baissa pour chercher sous le sopha, et pour l'atteindre elle est obligée de se mettre à genoux, la tête baissée. S'étant remise sur le canapé, la serviette fut encore nécessaire et alors elle s'essuya partout, de sorte que pas une petite portion de son beau corps ne fut un secret pour mon œil avide de tant de charmes. J'étais certain qu'elle me savait spectateur de tout ce manége, et elle devinait probablement tout le ravage qu'elle faisait sur ma nature inflammable.

Enfin la toilette étant achevée, elle vint me délivrer et je l'enlace dans mes bras en lui disant : J'ai tout vu. Elle fait l'incrédule, je lui montre le parquet et me dispose à user de mes droits quand le maudit Moïse entre. Il était aveugle ou il put s'apercevoir de l'état où m'avait mis sa fille ; cependant il vint à moi en me remerciant, et me donnant quittance de la somme qu'il venait de

toucher, en disant : Vous êtes le maître de toute ma maison.

Je leur dis adieu et je partis fâché. Monté dans mon phaéton, je me rendis chez moi, et gardant le cocher, je le chargeai de trouver tout de suite une écurie et une remise.

Je pensais à ne plus voir Lia, et j'avais de l'aigreur contre elle. Elle ne m'avait que trop plu dans ses postures voluptueuses ; mais elle m'avait causé une irritation ennemie mortelle de l'amour. Elle l'avait forcé à être voleur, et l'enfant affamé y avait consenti ; mais quand après le fait il se crut en droit d'exiger une nourriture plus substantielle et qu'il se vit refusé, le mépris succéda à l'ardeur. Lia ne voulut pas s'avouer ce qu'elle était en effet ; et mon amour ne voulut pas se déclarer fripon.

Je fis connaissance avec un fort aimable chevalier, militaire, homme de lettres, grand amateur de chevaux, qui me fit faire plusieurs jolies connaissances, que pourtant je ne cultivai pas, parce qu'il aurait fallu auprès de toutes me mettre en frais de sentiment, et que je ne voulais que des plaisirs solides, même au prix de grosses sommes. Le chevalier de Brézé n'était pas l'homme qu'il me fallait ; il était trop vertueux pour un libertin tel que moi. Il m'acheta le phaéton et les chevaux que j'avais promis à Lia, et je n'y perdis que trente sequins.

Un M. Baretti, qui m'avait connu à Aix en

Savoie et qui servait de croupier au marquis de Prié, me mena chez la Mazzoli, ci-devant danseuse, et alors maîtresse du chevalier Raiberti, homme froid et très-honnête homme, qui était alors chargé du porte-feuille des affaires étrangères de S. M. allobroge. Cette femme, point jolie, était fort complaisante; elle me faisait venir chez elle des filles, mais pas une ne me parut digne de remplacer Lia, que je croyais ne plus aimer; mais je me trompais.

Le chevalier Cocona, qui dans ce moment avait le malheur d'être voué à sainte Véronique, me céda sa maîtresse, jeune soubrette fort jolie; mais malgré le témoignage de mes yeux, malgré les assurances qu'elle me donna, je n'eus pas le courage de la toucher; la peur me la fit laisser intacte. Le comte Trana, frère du chevalier, ancienne connaissance d'Aix, me présenta à madame de Sc., femme de la haute volée et très-bien de sa personne; mais elle voulut m'engager dans une démarche criminelle dont mon bon génie me garantit, et je cessai de la voir. Le comte Trana se justifia. Peu de temps après son oncle étant venu à mourir, il devint riche; mais il se maria, et fut malheureux.

Je m'ennuyais et Desarmoises, qui mangeait toujours avec moi, n'y trouvait pas son compte. Il me conseilla de faire la connaissance d'une Française, marchande de modes très-célèbre à Turin Elle se nommait madame R. Elle avait à son ser-

vice sept ou huit demoiselles qu'elle faisait travailler dans une salle contiguë à son magasin. Il croyait que, si je savais m'y prendre, je pourrais m'en approprier une à mon goût. La bourse bien fournie, je ne crus pas la chose fort difficile, et je suivis son conseil. J'entre chez cette dame et je fus agréablement surpris en y trouvant Lia occupée à marchander une foule de choses, mais dont elle trouvait le prix trop élevé. Elle me dit d'un ton de reproche obligeant qu'elle me croyait malade. J'ai été très-occupé, lui dis-je; et je sentis mon ardeur se réveiller. J'aurai, ajoutai-je, le plaisir de vous voir demain. Elle m'invita à une noce juive où, me dit-elle, je trouverais nombreuse compagnie et plusieurs jolies demoiselles. Je savais que ces sortes de cérémonies sont fort amusantes, et je lui promis d'y assister. Après avoir beaucoup marchandé, trouvant trop cher, elle s'en alla. Madame R. allait remettre à leur place tous ces colifichets quand je lui dis : Je prends tout cela pour mon compte. Elle fit un sourire, et tirant ma bourse, je lui comptai son argent. Où logez-vous, monsieur, me dit-elle, et à quelle heure dois-je vous envoyer ces emplettes?

— Vous pourriez, madame, me faire l'honneur de me les apporter demain vous-même à neuf heures et déjeûner avec moi.

— Je ne saurais m'absenter un moment d'ici, monsieur.

Madame R., malgré ses trente-cinq ans, était encore ce qu'on peut appeler un morceau ragoûtant et m'avait donné des velléités. Je voudrais, lui dis-je, des blondes noires.

— Veuillez me suivre, monsieur, je vous prie.

Je fus ravi en voyant dans la salle une foule de jeunes ouvrières toutes charmantes, très-attentives à leur besogne et qui à peine osaient me regarder. Madame R. ouvrit plusieurs armoires et me montra des blondes magnifiques. Distrait à contempler le troupeau de nymphes, je lui dis que j'en voulais pour deux *baïtes* à la vénitienne. Elle savait ce que c'est. A Venise c'était de mon temps un objet du plus grand luxe. Ces blondes me coutèrent au-delà de cent sequins. Nommant deux de ses demoiselles, madame R. leur dit qu'elles me les porteraient le lendemain chez moi avec les marchandises que Lia avait choisies, et qu'elle avait trouvées trop chères. Un oui, maman, fut leur réponse.

Elles se levèrent, vinrent baiser la main à leur maman, cérémonie que je trouvai plaisante, mais qui me fournit l'occasion de les examiner; je les trouvai charmantes. Nous rentrons dans le magasin, et m'asseyant auprès du comptoir, je fais l'éloge de la beauté de ces jeunes personnes, en ajoutant, ce qui n'était pas vrai, que je l'aurais préférée à ses élèves. Elle me remercia en me disant sans détour qu'elle avait un amant, et elle me l'annonça un instant après. C'était le comte de

St-Giles, homme caduc et très-peu propre à la galanterie. Je crus que madame R. plaisantait, mais je sus le lendemain qu'elle m'avait dit vrai. Chacun a son goût, et je suppose que cette femme, capable encore de faire un caprice, était plus amoureuse de la bourse que de la personne de son barbon. Je l'avais connu au café du change.

Le lendemain, les deux jolies soubrettes vinrent me porter les marchandises. Je leur offris du chocolat, mais impossible de le leur faire accepter. Le caprice me vint de les charger de porter à Lia tout ce qu'elle avait choisi, les priant de revenir pour me dire comment elle aurait accueilli mon présent. Elles s'en chargèrent et attendirent que j'eusse écrit un billet. Il me fut impossible de leur donner la moindre marque de tendresse, car je n'avais pas osé fermer la porte, et la maîtresse ainsi que les laides filles de la maison ne faisaient qu'aller et venir; mais à leur retour, les ayant attendues sur l'escalier, et après leur avoir donné un sequin à chacune, je leur dis qu'il ne dépendait que d'elles de s'emparer de mon cœur. Lia avait agréé mon beau présent et me faisait dire qu'elle m'attendait.

Dans l'après-midi, me promenant sans but, je vins à passer devant le magasin de modes, et madame R. m'ayant vu m'invita à entrer et me fit asseoir auprès d'elle. Monsieur, me dit-elle, je vous remercie beaucoup de votre générosité envers mes demoiselles. Elles sont revenues enchan-

tées. Dites-moi franchement si vous êtes bien épris de la belle juive.

— J'en suis tout-à-fait amoureux, mais comme je ne suis pas heureux, j'en ai pris mon parti.

— Vous avez parfaitement fait. Lia est une friponne qui ne pense qu'à faire des dupes de tous ceux qui se laissent séduire par ses charmes.

— Ne serait-ce peut-être pas aussi la maxime de vos charmantes élèves?

— Non, mais elles ne sont complaisantes que quand je leur permets.

— Je me recommande donc à vos bontés, car elles n'ont pas même voulu accepter une tasse de chocolat.

— C'est ainsi qu'elles doivent agir. Je vois que vous ne connaissez pas Turin. Vous trouvez-vous bien logé là où vous êtes?

— Très-bien.

— Y êtes-vous en parfaite liberté?

— Je le pense.

— Pouvez-vous donner à souper à qui vous voulez et faire tout ce que vous voulez dans votre intérieur? Je suis sûre que non.

— Je n'ai pas eu jusqu'à présent l'occasion d'en faire l'expérience; mais je crois....

— Ne vous flattez de rien, car c'est une maison d'espions de police.

— Vous croyez donc que je ne pourrais point vous y donner à souper avec deux ou trois de vos élèves?

— Ce que je sais fort bien, c'est que j'aurais garde d'y aller. Le lendemain matin toute la ville le saurait et surtout la police.

— Et si j'allais me loger ailleurs?

— Ce serait partout la même chose, car Turin est un repaire d'espions; mais je connais une maison où vous pourriez vivre à votre guise et où mes demoiselles mêmes, avec des ménagemens, pourraient vous porter tout ce que vous achèteriez chez moi.

— Où est cette maison? je suivrai en tout vos conseils.

— Ne vous confiez à aucun Piémontais, me dit-elle, c'est chose essentielle. Ensuite elle m'indiqua une petite maison bien meublée qui n'était habitée que par un vieux concierge et sa femme. On vous la louera par mois, me dit-elle, et en payant le mois d'avance, on ne vous demandera pas même votre nom. Cette jolie maisonnette était à deux cents pas de la citadelle, dans une rue solitaire, ayant une porte qui donnait dans la campagne et par où je pouvais entrer même en voiture.

Je trouvai tout comme madame R. me l'avait dépeint, je payai sans marchander le mois d'avance et dès le lendemain je m'y établis. Madame R. admira ma célérité.

Je me rendis à la noce juive et j'y eus du plaisir, car cette cérémonie a quelque chose de symbolique et de ridiculement grotesque tout à la

fois ; mais je résistai à tout l'art que Lia mit en œuvre pour me prendre encore dans ses filets. Je louai à son père une voiture fermée que je plaçai ainsi que les chevaux dans ma petite maison. De cette manière je me trouvais le maître d'aller où bon me semblait, par devant et par derrière, de nuit et de jour ; car j'étais absolument à la ville et aux champs. Je fus obligé d'indiquer mon logement au curieux Gama et je crus ne devoir rien cacher à Desarmoises, car le besoin le tenait entièrement sous ma dépendance. Malgré cela, ma porte, par mes ordres, était toujours fermée pour eux comme pour tout le monde, à moins que je ne donnasse des instructions particulières pour ouvrir aux personnes que j'attendais. Je n'avais aucun sujet de douter de la fidélité de mes deux domestiques.

C'est dans cette bienheureuse maison que je passai en revue toutes les jolies demoiselles de madame R. Celle que je voulais exploiter y venait toujours accompagnée d'une autre qui lui servait de chaperon et que je renvoyais d'ordinaire après lui avoir donné sa part aux gâteau. La dernière, appelée Victorine, jolie comme un cœur et tendre comme une colombe, avait le malheur d'être ce qu'on appelle *barrée,* et elle n'en savait rien. Madame R. qui n'en savait rien non plus, me l'avait donnée pour vierge, et je la crus telle pendant deux heures de suite, espérant toujours de venir à bout de vaincre le charme, ou plutôt de briser

la coquille. Tout fut inutile. Enfin épuisé de fatigue, je voulus voir à quoi tenait l'impossibilité. Je la mis en posture, et armé d'une bougie je commençai l'inspection. Je vis une membrane charnue percée d'un si petit trou que la tête d'une grosse épingle aurait à peine pu y passer. Victorine m'encouragea à forcer le passage avec mon petit doigt, mais je fis de vains efforts pour percer ce mur que la nature avait rendu impénétrable par les moyens ordinaires. J'étais tenté de me servir d'un bistouri pour détruire l'obstacle, et la jeune fille m'excitait à le faire; mais craignant une hémorrhagie qui m'aurait peut-être mis dans de cruels embarras, je me retins et je fis bien.

La pauvre Victorine, condamnée à mourir vierge, à moins qu'un habile chirurgien ne lui fît la même opération que l'on fit à Mlle Cheruffini peu de temps après que M. Lepri l'eut épousée, pleura de douleur lorsque je lui dis : Ma chère enfant, ton petit dieu Hymen défie l'amour le plus vigoureux de pénétrer dans son temple; mais je l'apaisai en l'assurant qu'un bon chirurgien pouvait aisément la rendre femme parfaite.

Le lendemain je contai l'accident à madame R. Elle me dit en riant : Mais voilà un accident heureux pour Victorine; cela peut lui faire faire fortune.

Le comte de Padoue la fit opérer quelques années après et fit sa fortune. A mon retour d'Es-

pagne, je la trouvai enceinte, ce qui m'empêcha de me payer de mes inutiles efforts.

Le jeudi-saint de grand matin, on vint m'annoncer Moïse et Lia. Je ne m'attendais pas à leur visite, mais je leur fis grand accueil. Pendant la semaine-sainte, les juifs n'osaient pas se montrer dans les rues de Turin, je leur conseillai donc de passer les trois jours chez moi, et quand je vis que le fripon m'offrait l'achat d'une belle bague, je vis que je n'aurais pas beaucoup de peine à les persuader.

Je ne pourrai, lui dis-je, acheter cette bague que des mains de Lia. Il sourit, s'imaginant sans doute que je lui en ferais présent; mais je m'étais déjà promis de tromper son espérance. Je leur donnai noblement à dîner et à souper, et le soir ils allèrent se coucher dans une jolie chambre à deux lits peu distante de la mienne. J'aurais pu les faire coucher séparément et placer Lia dans une chambre qui touchait à la mienne et qui m'aurait facilité auprès d'elle une excursion nocturne; mais j'avais trop fait pour Lia afin de consentir à rien devoir à une surprise ou même au simple mystère. Je voulais qu'elle vînt d'elle-même.

Le lendemain, Moïse voyant que je n'avais pas encore acheté la bague et ayant des affaires qui l'obligeaient à sortir, me demanda la voiture pour toute la journée, en me disant qu'il reviendrait le soir pour reprendre sa fille. Je fis atteler et à son

départ je lui achetai la bague pour six cents sequins, mais aux conditions que je voulus. J'étais chez moi; Lia ne pouvait pas me tromper. Dès que le père fut parti, je m'emparai de la fille. Elle fut docile et amoureuse toute la journée. Je l'avais mise dans l'état de nature, et quoique son corps fût tout ce qu'on peut imaginer de plus parfait, j'en usai et j'en abusai de toutes les manières. Le soir son père la trouva un peu fatiguée, mais il se montra aussi content que moi. Lia le fut moins, car elle s'attendait qu'au moment de son départ, je lui ferais présent de la bague; mais je me bornai à lui dire que je voulais me réserver le plaisir de la lui porter chez elle.

Le lundi de Pâques, un homme m'apporta un billet qui me citait à la police.

CHAPITRE XIII.

Ma victoire contre le vicaire directeur de la police. — Mon départ. — Chambéry. — La fille de Desarmoises. — M. Morin. — M. M. d'Aix. — La pensionnaire. — Lyon. — Paris.

Cette citation, qui ne me prédisait rien d'agréable, me surprit et me déplut beaucoup; cependant comme je ne pouvais pas l'éluder, je fis atteler et me rendis au bureau du vicaire directeur de la police. Je le trouvai assis à une grande table, entouré d'une vingtaine de personnes debout. C'était un homme d'une soixantaine d'années, souverainement laid, ayant son énorme nez à moitié rongé d'un ulcère que cachait un gros emplâtre de soie

noire, la bouche extrêmement fendue, les lèvres grosses et des yeux de chat extrêmement petits et surmontés de deux sourcils très-épais à moitié blancs. Dès que ce dégoûtant personnage me vit, il me dit : Vous êtes le chevalier de Seingalt?

— C'est mon nom, et je viens m'informer de ce qu'il y a pour votre service.

— Je vous ai fait venir pour vous ordonner de partir dans trois jours au plus tard.

— Et comme vous n'avez pas le droit de me donner un ordre pareil, moi je suis venu pour vous dire que je ne partirai que quand cela me plaira.

— Je vous ferai mettre hors des portes par force.

— A la bonne heure. Je ne puis pas résister à la force, mais j'espère que vous y penserez à deux fois; car on ne chasse pas d'une ville bien policée un homme qui ne contrevient point aux lois du pays et qui a cent mille francs chez un banquier.

— C'est fort bien; mais en trois jours, vous avez le temps de plier bagage et d'arranger vos affaires avec votre banquier. Je vous conseille d'obéir, c'est le roi qui vous l'ordonne.

—Si je partais, je deviendrais complice de votre injustice, et je ne vous obéirai pas; mais puisque vous mettez le nom du roi en avant, je vais sur-le-champ me présenter à sa majesté qui reniera vos paroles ou qui révoquera l'ordre injuste que vous venez de m'intimer si publiquement.

— Est-ce que le roi, par exemple, n'est pas le maître de vous faire partir?

— Oui, par la force et non par la justice. Il est aussi le maître, par la force, de me faire mettre à mort; mais il faut qu'il me fournisse le bourreau, car il n'a pas le pouvoir de faire que je me suicide.

— Vous raisonnez fort bien, mais vous obéirez.

— Je raisonne bien, sans l'avoir appris de vous, et je n'obéirai pas.

En achevant ces mots je lui tournai le dos, et sans le saluer, je sortis.

J'étais furieux. Je me sentais disposé à résister ouvertement à tous les suppôts de la police de l'infâme vicaire. Cependant m'étant bientôt calmé, j'appelai la prudence à mon aide, et me rappelant M. le chevalier Raiberti que j'avais connu chez la danseuse qu'il entretenait, je me décidai à lui aller demander conseil. Il était premier commis au département des affaires étrangères. J'ordonnai à mon cocher de me conduire chez lui et je lui contai toute l'histoire, finissant par lui dire que j'avais besoin de parler au roi, car j'étais décidé à ne partir que par la force. Ce brave homme me conseilla de m'adresser de préférence au chevalier Osorio qui tenait alors le porte-feuille des affaires étrangères, et qui parlait au roi quand il voulait. Son conseil me sourit et je me rendis à l'instant chez ce ministre, Sicilien et homme de beaucoup d'esprit. Il me reçut fort bien, et après lui avoir

conté le fait, je le priai de vouloir bien en informer sa majesté, ajoutant que comme l'ordre du vicaire me paraissait horriblement injuste, j'étais déterminé à n'y obtempérer que par force. Il me promit de faire ce que je souhaitais et me dit de repasser le lendemain.

En le quittant, je fis un tour de promenade à pied pour me distraire, puis je me rendis chez l'abbé Gama espérant être le premier à lui faire part de ma ridicule aventure. Je me trompais; il savait déjà que j'avais reçu l'ordre de partir et de quelle façon j'avais répondu au vicaire. Quand il sut que je persistais dans la résolution de ne pas obéir, il n'osa point condamner ma fermeté, tout extraordinaire qu'elle lui parût; car le cher abbé ne comprenait pas beaucoup comment on pouvait refuser d'obtempérer à un ordre intimé par l'autorité. Il m'assura que dans tous les cas, si je partais il m'enverrait les instructions qui m'étaient nécessaires partout où je le lui dirais.

Le lendemain le chevalier Osorio me reçut de l'air le plus affable. J'en augurai bien. Le chevalier Raiberti lui avait parlé de moi, et il me dit qu'il avait entretenu le roi de mon affaire, ainsi que le comte d'Aglié, et que je pourrais rester aussi long-temps que je voudrais. Ce comte d'Aglié n'était autre que le dégoûtant vicaire. Il me dit que je devais aller chez lui et qu'il m'accorderait le temps dont j'avais besoin pour terminer mes affaires à Turin.

— Je n'ai d'autres affaires ici, lui dis-je, que de dépenser de l'argent en attendant des instructions de la cour de Portugal, pour le congrès qu'on doit tenir à Augsbourg et où je dois représenter S. M. T. F.

— Vous croyez donc que ce congrès aura lieu ?

— Personne n'en doute.

— Quelqu'un croit qu'il s'en ira en fumée. Je suis au reste charmé d'avoir pu vous être utile, et j'apprendrai avec plaisir comment le vicaire vous aura reçu.

Je ne me sentais pas d'aise. Je me rendis de suite chez le vicaire, heureux de pouvoir me montrer victorieux et curieux de voir la mine qu'il ferait en me voyant. Je ne pouvais pas cependant me flatter de le trouver décontenancé, car ces sortes de gens ont un véritable front de geôlier, la rougeur ne s'y montre jamais.

Dès qu'il m'aperçut, il me dit : Le chevalier Osorio m'a dit que vous avez des affaires qui vous obligent à passer encore quelques jours à Turin. Ainsi vous pouvez rester, mais il faut me dire à peu près de combien de jours vous avez besoin.

— C'est une chose qu'il m'est impossible de vous dire.

— Et pourquoi, s'il vous plaît ?

— J'attends de la cour de Portugal des instructions pour le congrès qui doit avoir lieu à Augsbourg, et pour pouvoir déterminer l'époque de mon départ, il faudrait que je pusse interroger

S. M. T. F. Je crois cependant que je pourrai partir pour Paris dans environ un mois. Si ce temps ne me suffisait pas, j'aurais l'honneur de vous en prévenir.

— Vous me ferez plaisir.

Lui ayant cette fois tiré ma révérence et reçu la sienne, je sortis et je retournai chez M. le chevalier Osorio qui me dit, en souriant, que j'avais attrapé le vicaire, car j'avais pris un terme indéfini qui me mettait fort à mon aise.

Le politique Gama, qui croyait fermement à la réunion du congrès, éprouva une joie extrême quand je lui dis que le chevalier Osorio ne croyait pas qu'il aurait lieu. Il était ravi de se voir plus fin qu'un ministre; cela le relevait à ses propres yeux, tant les hommes aiment à se flattèr en caressant une idée favorite. Je lui dis que, quelles que fussent les idées du chevalier, je me rendrais à Augsbourg et que je partirais dans trois ou quatre semaines.

Madame R. me fit les plus grands complimens, car elle était enchantée que j'eusse humilié le vicaire; cependant nous jugeâmes convenable de suspendre nos petits soupers avec ses filles. Comme j'avais goûté de toutes, ce sacrifice ne me parut pas infiniment pénible.

Je vécus ainsi jusqu'à la moitié du mois de mai, époque à laquelle je quittai Turin, après avoir reçu de l'abbé Gama une lettre pour lord Stormon qui devait être à Augsbourg plénipotentiaire

du roi d'Angleterre. C'était avec ce noble insulaire que je devais me concerter dans ma mission.

Désirant faire ma visite à madame d'Urfé avant de me rendre en Allemagne, je lui écrivis de m'envoyer à Lyon une lettre pour M. de Rochebaron, dont il pouvait m'arriver d'avoir besoin. J'en demandai une également à M. Raiberti pour Chambéry où je voulais m'arrêter trois ou quatre jours pour visiter à la grille de son couvent la divine M. M. à laquelle je pensais toujours avec une vive tendresse. J'écrivis à mon ami Valenglard en le priant de rappeler à madame Morin qu'elle m'avais promis de me faire voir une ressemblance à Chambéry.

Mais voici encore un événement digne d'être cité et qui me fut très-préjudiciable.

Cinq ou six jours avant mon départ, Desarmoises, triste, abattu, vint m'apprendre qu'on lui avait signifié l'ordre de partir de Turin dans les vingt-quatre heures.

— Savez-vous pourquoi ? lui dis-je.

— Hier au café du commerce, le comte Scarnafish se permit de dire que la France soudoie le gazetier de Berne, pour le faire parler à sa guise. Je lui dis que c'est faux, il s'emporta, sortit du café tout en colère et me lança un regard qui n'était pas équivoque. Je sortis après lui pour lui faire entendre raison ou lui accorder satisfaction ; mais il n'a ni assez de raison ni assez de courage ; il ne

voulut point m'entendre, et je soupçonne qu'il est allé se plaindre. Demain de bonne heure, il faudra que je décampe.

— Vous êtes Français, et pouvant réclamer la protection de votre ambassadeur, vous auriez tort de partir si subitement.

— D'abord l'ambassadeur est absent et puis mon cruel père me désavoue. J'aime mieux partir, et vous aller attendre à Lyon. Je vous prie seulement de me prêter encore cent écus, dont je vous tiendrai compte.

— Ce sera, lui dis-je, un compte facile, mais long à tenir.

— C'est possible, mais si je le puis, croyez que je reconnaîtrai vos bontés.

Je lui donnai cent écus en lui souhaitant un bon voyage et je lui dis que je m'arrêterais quelques jours à Chambéry.

Ayant pris une lettre de crédit sur Augsbourg, je quittai Turin et en trois jours j'arrivai à Chambéry. Comme de mon temps il n'y avait qu'une seule auberge dans cette ville, je ne fus pas embarrassé du choix, mais je me trouvai bien logé.

En entrant dans ma chambre, je fus frappé de la rencontre d'une très-jolie personne qui sortait d'une pièce contiguë à mon logement. Qui est cette jeune dame? dis-je à la fille qui m'accompagnait. C'est, me répondit-elle, la femme d'un jeune monsieur qui garde le lit pour guérir d'un coup

d'épée qu'il a reçu il y a quatre jours en venant de France.

Je n'avais pu voir cette femme sans sentir l'aiguillon de la concupiscence. En sortant pour aller à la poste, je vois sa porte entr'ouverte, je m'arrête, et en ma qualité de voisin, je lui offre mes services. Elle me remercie poliment et m'invite à entrer. Voyant un beau jeune homme au lit, sur son séant, je m'approchai et m'informai de son état.

— Le chirurgien lui a défendu de parler, me dit la jeune dame, à cause d'un coup d'épée qu'il a reçu à la poitrine à une demi-lieue d'ici. Nous espérons qu'il sera guéri en peu de jours pour pouvoir continuer notre voyage.

— Et où voulez-vous aller, madame?

— A Genève.

Au moment où je voulais sortir, la fille de l'auberge vint me demander si je voulais souper seul dans ma chambre ou si je souperais avec madame. Riant de sa bêtise, je lui dis que je souperais dans ma chambre, ajoutant que je n'avais pas l'honneur de connaître madame.

A ces mots, la jeune dame me dit que si je voulais bien lui faire l'honneur de souper chez elle, je lui ferais plaisir; le mari à voix basse, me répéta cette assurance. J'acceptai avec reconnaissance et je crus m'apercevoir que cela leur était agréable. En sortant, la jolie dame m'ayant accompagné jusqu'à l'escalier, je pris la liberté de lui baiser

la main, ce qui, en France, est une déclaration d'amour aussi respectueuse que tendre.

Je trouvai à la poste une lettre de Valenglard qui m'annonçait que madame Morin était prête à venir à Chambéry si je voulais lui envoyer une voiture; et une autre de Désarmoises datée de Lyon. Il me disait qu'en sortant de Chambéry, il avait rencontré dans une voiture sa fille avec un coquin qui l'avait enlevée et qu'il lui avait enfoncé son épée dans le corps et qu'il l'aurait tué, s'il avait pu arrêter la voiture qui les conduisait à Chambéry. Il ne doutait pas qu'ils ne se fussent arrêtés en cette ville, et il me priait de chercher à persuader à sa fille de retourner à Lyon. Il ajoutait que si elle ne le voulait pas, je devais lui rendre le service de demander main forte, et prendre fait et cause pour un malheureux père qui réclamait une fille chérie, m'assurant qu'elle n'était pas mariée. Il me suppliait de lui répondre par un exprès, et m'envoyait son adresse.

Il ne me fut pas difficile de juger que cette fille n'était autre que ma voisine; mais j'étais loin de me sentir disposé à répondre aux intentions du père.

Dès que je fus rentré, je fis partir le Duc avec une berline à quatre places que j'envoyai à madame Morin, la prévenant par lettre que n'étant à Chambéry que pour elle, je l'y attendrais à sa commodité. Cela fait, je m'abandonnai à la joie que m'inspirait la singulière aventure que m'offrait la

fortune et un concours particulier de circonstances toutes romanesques.

Mademoiselle Desarmoises et son ravisseur m'avaient inspiré de l'amitié, et je ne me mettais pas en peine de rechercher si le sentiment qui me guidait était vice ou vertu; mais sans m'en rendre compte, je sentais qu'il y avait de l'un et de l'autre; car si d'un côté j'étais amoureux, de l'autre j'éprouvais une véritable satisfaction de pouvoir aider ces deux jeunes amans, d'autant plus que je connaissais la passion criminelle du père assassin.

Je passai dans leur chambre et je trouvai le malade entre les mains du chirurgien. La blessure, quoique profonde, n'était point dangereuse: la suppuration s'était établie sans inflammation, et le jeune homme n'avait besoin que de temps et de repos. Quand le docteur fut sorti, je lui fis mon compliment sur son état, lui conseillant la diète et le silence. Puis remettant à mademoiselle Desarmoises la lettre que je venais de recevoir de son père, je les saluai en leur disant que j'allais attendre dans ma chambre que l'heure du souper fût venue. J'étais certain qu'après avoir lu la lettre de son père, elle viendrait me parler.

En effet, un quart d'heure après elle vint frapper modestement à la porte, et dès que je l'eus fait entrer, elle me remit modestement ma lettre en me demandant ce que je pensais faire.

— Rien. Je me croirai heureux, si vous me mettez à portée de pouvoir vous être utile.

— Je respire !

— Avez-vous pu croire le contraire ? Vous m'avez vivement intéressé dès que je vous ai vue, et vous pouvez disposer de moi. Êtez-vous mariés ?

— Non, mais nous le serons en arrivant à Genève.

— Asseyez-vous, et contez-moi bien vos affaires. Je sais que votre père a le malheur d'être amoureux de vous et que vous le fuyez.

— Il vous l'a dit, à ce que je vois, et j'en suis bien aise. Il vint à Lyon, il y a un an, et dès que je le sus arrivé, je me retirai chez une amie de ma mère, car il me serait impossible de rester une heure en présence de mon père sans m'exposer aux plus monstrueuses violences. Le jeune homme que vous avez vu au lit est le fils unique d'un riche négociant de Genève. C'est mon père qui l'introduisit chez nous il y a deux ans, et nous ne tardâmes pas à nous aimer. Mon père étant reparti, mon amant s'adressa à ma mère et me demanda en mariage ; mais mon père étant à Marseille, ma mère crut ne pas pouvoir disposer de moi sans son consentement. Elle lui écrivit, mais il répondit qu'à son retour à Lyon, il ferait connaître sa détermination. Mon amant partit pour Genève et son père consentant à notre union, il revint avec tous les renseignemens nécessaires et bien recommandé par M. Tolosan. Lorsque mon père revint de Marseille, je me sauvai, comme je vous l'ai dit, et mon ami me fit demander à lui par M. Tolosan.

Je ne répondrai, dit-il, que lorsque ma fille sera rentrée chez moi. M. Tolosan m'ayant rendu la réponse de mon père, je lui dis que j'étais prête à obéir, si ma mère voulait venir me prendre et me tenir sous sa garde ; mais lorsque ce bon monsieur lui fit cette proposition, elle lui dit qu'elle connaissait trop son mari pour oser m'exposer à me loger sous le même toit. M. Tolosan parla de nouveau à mon père afin d'obtenir son consentement; mais en vain. Il partit quelques jours après et nous apprîmes qu'il était d'abord à Aix en Savoie, puis à Turin, et voyant enfin qu'il ne voulait se déterminer à rien, mon amant me proposa de partir avec lui, me faisant assurer par M. Tolosan qu'il m'épouserait dès que nous serions arrivés à Genève. Ma mère ayant consenti à cette démarche, nous partîmes il y a huit jours. Le malheur a voulu que nous ayons pris la route de la Savoie et que nous ayons rencontré mon père à peu de distance de cette ville. Dès qu'il nous eut reconnus, il fit arrêter la voiture, et s'approchant, il voulut me forcer de descendre. Je me mis à crier, et mon amant m'ayant prise entre ses bras pour me protéger, mon père se saisit de son épée et la lui enfonça dans la poitrine. Il aurait redoublé sans doute, mais voyant du monde qui accourait à mes cris et à ceux du voiturier, et croyant probablement mon ami mort, il remonta à cheval et se sauva à toute bride. Je vous montrerai l'épée encore toute sanglante.

— Je suis obligé de répondre à sa lettre, et je pense au moyen de vous obtenir son consentement.

— Il n'est pas nécessaire, car nous serons bien mariés et heureux sans cela.

— Sans aucun doute; mais vous ne pouvez pas mépriser votre dot.

— Quelle dot, mon Dieu? Il n'a rien.

— Mais à la mort de son père, le marquis Desarmoises....

— C'est une fable. Mon père n'a qu'une petite pension viagère pour avoir servi trente ans comme courrier. Son père est mort depuis vingt ans, et ma mère et ma sœur ne vivent que de leur travail.

Je fus confondu de l'impudente effronterie de cet homme qui, après m'en avoir imposé si long-temps, me mettait à même de découvrir son imposture. Je me tus. On vint nous dire que le souper était servi et nous restâmes trois heures à table, parlant sans cesse de cette affaire. Le pauvre blessé n'eut qu'à m'écouter pour connaître mes sentimens. Sa jeune amie, aussi spirituelle que jolie, plaisanta sur la folle passion de son père et m'apprit que depuis l'âge de onze ans, il l'avait aimée en fou.

— Vous avez toujours su lui résister? lui dis-je.

— Oui, toujours lorsqu'il a voulu pousser trop loin le badinage.

— Et le badinage a-t-il duré long-temps?

— Deux ans. J'avais treize ans quand, me jugeant mûre, il tenta de me cueillir : mais je me mis à crier, et me sauvant toute nue de son lit, j'allai me réfugier dans celui de ma mère qui, depuis ce jour-là, n'a plus permis que je couchasse avec lui.

—Vous couchiez avec lui ! comment votre mère pouvait-elle souffrir cela ?

— Elle ne pouvait pas penser que son amour fût criminel, et moi j'étais loin d'y entendre malice. Je croyais que ce qu'il me faisait et ce qu'il me faisait faire n'était que bagatelles.

— Mais quant au bijou, vous l'avez sauvé ?

— Je l'ai gardé pour mon amant.

Le pauvre amant qui souffrait plus de la faim que de sa blessure, se mit à rire à ces mots, et elle alla le couvrir de ses baisers. Pendant cela j'étais dans une irritation complète. La narration avait été trop naïve pour que je pusse y rester froid, et surtout en la regardant, car elle avait tout ce qu'on peut désirer dans une femme, et je pardonnais presqu'à son père d'en être amoureux, et d'avoir oublié qu'elle était sa fille. Lorsqu'elle vint me reconduire, je lui fis sentir ce qu'elle avait réveillé en moi, et elle se prit à rire ; mais mes domestiques étaient là, force me fut de la laisser partir.

Le lendemain de très-bonne heure, j'écrivis à son père en lui annonçant que sa fille était décidée à ne plus quitter son amant, que celui-ci n'é-

tait que légèrement blessé, qu'à Chambéry ils étaient en sûreté sous la protection des lois, et qu'enfin, connaissant leur histoire, et les jugeant bien assortis, je ne pouvais que les approuver de vouloir vivre l'un pour l'autre. Quand ma lettre fut achevée, je passai dans leur chambre pour la leur faire lire, et voyant la belle fugitive embarrassée pour m'exprimer les sentimens de sa reconnaissance, je priai le malade de me permettre de l'embrasser.

— Commencez par moi, me dit-il, en m'ouvrant ses bras.

Mon amour hypocrite se couvrit alors du manteau de la tendresse paternelle. Après avoir embrassé l'amant, j'embrassai amoureusement la maîtresse, et, les nommant mes enfans, je leur offris ma bourse pleine d'or, s'ils en avaient besoin. Dans ces entrefaites, le chirurgien étant venu, je rentrai dans ma chambre.

Madame Morin arriva sur les onze heures avec sa fille, précédées de le Duc en courrier qui les annonçait par un roulement de coups de fouet. Je la reçus à bras ouverts, la remerciant vivement du plaisir qu'elle avait bien voulu me procurer.

La première nouvelle qu'elle me donna fut que mademoiselle Roman était maîtresse de Louis XV, qu'elle habitait une belle maison à Passy et qu'étant grosse de cinq mois, elle était sur le chemin de devenir reine de France comme mon divin ora-

cle le lui avait prédit. A Grenoble, ajouta-t-elle, on ne parle que de vous, et je vous conseille de ne pas y revenir, à moins que vous ne soyez résigné à devenir des nôtres; car on ne vous laisserait pas partir. Vous auriez à vos pieds toute la noblesse et surtout les femmes jalouses et curieuses de connaître le sort de leurs filles. Il n'y a plus personne maintenant qui ne croie à l'astrologie judiciaire, et Valenglard triomphe. Il a parié cent louis contre cinquante que ma nièce accouchera d'un prince, il est sûr de gagner, mais s'il perd on se moquera de lui.

— Il ne perdra pas, soyez-en sûre.

— Est-il bien sûr?

— L'horoscope n'a-t-il pas été vrai dans le principal? Il faudrait que j'eusse fait une grande faute de calcul pour que la fin ne répondît pas au commencement.

— Vous me ravissez.

— Je vais à Paris, et j'espère que vous me donnerez une lettre pour madame Varnier, qui me procurera le plaisir de voir votre nièce.

—Vous ne pouvez pas en douter et demain vous l'aurez.

Je lui présentai mademoiselle Desarmoises sous le nom de famille de son amant, après m'être assuré toutefois que celle-ci dînerait avec nous. Après le dîner nous allâmes ensemble au couvent de M. M. qui, dès qu'on lui eut annoncé sa tante, descendit à la grille, fort surprise d'une visite

inattendue; mais il lui fallut toute sa présence d'esprit pour ne pas se trahir en me voyant. Quand sa tante m'eut présenté par mon nom, elle me dit avec cet à-propos si naturel aux femmes, que pendant son séjour à Aix, elle m'avait vu cinq ou six fois à la fontaine, mais que je ne pouvais pas la reconnaître, car elle n'y avait jamais été que sous le voile. J'admirai autant sa finesse et son esprit que sa figure ravissante; elle me paraissait embellie, et sans doute que mes regards le lui apprirent. Nous passâmes une heure à parler de Grenoble et de ses anciennes connaissances qu'elle se rappelait avec plaisir; ensuite elle nous quitta pour aller prendre une jeune pensionnaire qu'elle aimait et qu'elle voulait présenter à sa tante.

Je saisis cet instant pour dire à madame Morin que j'étais émerveillé de la ressemblance, qu'elle avait même le son de voix de ma M. M. de Venise, et je la priai de me procurer le bonheur de déjeûner le lendemain avec sa nièce et de lui faire accepter douze livres d'un excellent chocolat que j'apportais de Gênes. Je vous engage, me dit-elle, à lui offrir ce présent vous-même; car quoique nonne, elle est femme, et un présent nous fait plus de plaisir de la main d'un homme que de la part d'une femme.

M. M. revint avec la supérieure, deux autres nonnes et la jeune pensionnaire, Lyonnaise belle à ravir. Je fus obligé de faire la chouette à toutes ces béguines, et madame Morin dit à sa nièce que

je désirais essayer d'un excellent chocolat que j'avais apporté de Gênes; mais que je souhaitais qu'il fût fait par sa converse. Monsieur, me dit M. M., ayez la bonté de m'envoyer le chocolat et demain nous déjeûnerons ensemble avec ces chères sœurs.

Aussitôt que je fus de retour à l'auberge, j'envoyai le chocolat avec un billet très-respectueux, et je soupai dans la chambre de madame Morin avec sa fille et mademoiselle Desarmoises, dont je devenais épris de plus en plus; cependant je ne parlai que de M. M., et je crus m'apercevoir que la tante devinait que la belle nonne ne m'était pas étrangère.

Je déjeûnai au couvent et je me souviens que le chocolat, les biscuits et les confitures furent servis avec une recherche qui tenait beaucoup de la coquetterie. Quand nous eûmes déjeûné, je dis à M. M. qu'il ne lui serait pas aussi facile de me donner à dîner à une table de douze couverts assis à la même table, mais dont la moitié serait dans le couvent et l'autre moitié dans le parloir séparée par une mince grille. Je serais curieux de voir cela, lui dis-je, si vous vouliez me permettre d'en faire les frais. Volontiers, répliqua M. M.; et ce dîner mi-sacré mi-profane fut fixé pour le lendemain.

M.M. se chargea de tout, et me promit d'inviter six religieuses. Madame Morin qui connaissait mes goûts lui dit de ne rien épargner, et moi je

la prévins que j'enverrais les vins qui seraient nécessaires.

Ayant reconduit madame Morin, sa fille et mademoiselle Desarmoises, je me rendis chez M. Magnan, auquel j'avais été recommandé par le chevalier Raiberti, et l'ayant prié de me faire trouver des vins excellens, il me pria de faire prendre à sa cave tout ce que je pourrais désirer. Je fus servi à souhait.

Ce M. Magnan était un homme d'esprit, d'une figure agréable, très à son aise. Il occupait hors de la ville une maison vaste et commode, où son épouse, femme aimable et encore très-appétissante, faisait les honneurs au milieu de dix enfans, dont quatre demoiselles fort jolies, l'aînée surtout qui avait alors dix-neuf ans. Il était gastronome par excellence et se piquait de l'être; pour m'en convaincre, il m'invita à dîner pour le surlendemain.

Nous allâmes au couvent sur les onze heures, et après une heure d'entretien, au moment où l'horloge sonna midi, on vint nous prévenir que le dîner était servi. La table offrait un joli coup d'œil, elle était couverte de beau linge éclatant de blancheur et ornée de plusieurs petits vases de fleurs artificielles, mais parfumées selon l'espèce, de sorte que le parloir en était embaumé. La fatale grille était moins légère que je ne l'avais espéré, ce qui fit que je me trouvai assis à la gauche de M. M. et tout-à-fait en pure perte. J'avais la

belle Desarmoises à ma droite, et cette charmante personne entretint la gaîté parmi nous en nous faisant une foule de jolis contes.

Le Duc et Costa nous servaient en dehors, et les religieuses étaient servies par leurs converses. L'abondance des mets, l'excellence et la variété des vins, mille propos aimables, quelquefois équivoques et toujours pour rire, firent durer ce repas pendant trois heures. Nous avions tous un brin de gaîté en sus de la raison, ou pour parler nettement, nous étions tous gris, et sans la fatale grille, j'aurais eu bon marché des onze femelles mes convives. Ma jeune Desarmoises surtout était d'une gaîté si folle, que si je ne l'avais pas retenue, il est probable qu'elle aurait scandalisé toutes les nonnes qui n'auraient pas demandé mieux. Il me tardait de la tenir en tête-à-tête pour éteindre le feu qu'elle avait allumé dans tous mes sens, et je pouvais me promettre un succès complet à la première rencontre. Après le café, nous passâmes dans un autre parloir et nous y restâmes jusqu'à l'entrée de la nuit. Madame Morin prit congé de sa nièce, et l'échange des remercîmens, les serremens de mains et les assurances de souvenirs entre les nonnes et moi durèrent un grand quart d'heure. Après avoir dit à haute voix à M. M. qu'avant mon départ j'aurais l'honneur de la voir, nous rentrâmes à l'auberge très-contens de cette partie de plaisir, unique dans son genre, et dont je jouis encore toutes les fois que je me la rappelle.

La bonne madame Morin me laissa une lettre pour madame Varnier sa cousine , et je lui promis de lui écrire de Paris, et dans le plus grand détail, tout ce qui aurait rapport à la belle Roman. Je fis présent à sa fille d'une belle paire de boucles d'oreilles et à elle de douze livres de chocolat que M. Magnan me procura, et que madame Morin reçut comme venant de Gênes. Elle partit à huit heures précédée par le Duc en courrier, lequel fut chargé d'aller faire mes complimens à la famille du concierge.

Je trouvai chez le voluptuex Magnan un dîner à la Lucullus, et je lui promis d'aller loger chez lui toutes les fois que je passerais à Chambéry : je lui ai tenu parole.

En sortant de chez ce gastronome, j'allai faire une visite à M. M. qui vint toute seule à la grille. Après m'avoir exprimé sa reconnaissance de la visite brillante que j'avais su lui faire sous les auspices de sa tante, elle ajouta que j'étais venu troubler sa tranquillité.

— Je suis tout prêt, mon cœur, à franchir les murs de ton jardin bien plus lestement que ton fatal bossu.

— Hélas! cela n'est pas possible, car, crois-moi, tu as déjà des espions. On est certain ici que nous nous sommes connus à Aix. Oublions tout, mon cher ami, pour nous épargner le tourment de vains désirs.

— Donne-moi ta main.

— Non, c'est fini. Je t'aime encore, je t'aimerai probablement toujours, mais il me tarde de te savoir parti, et par ton départ, tu me donneras une preuve de ton amour.

— C'est affreux! et tu m'étonnes. Tu parais jouir d'une santé parfaite; tu me sembles devenue plus belle; je te sais faite pour le culte du plus aimable des dieux; je ne comprends pas qu'avec du tempérament, tu puisses vivre contente dans une continuelle abstinence.

— Hélas! à défaut de la réalité, nous nous contentons du badinage. Je ne te cacherai pas que j'aime ma jeune pensionnaire. C'est un amour qui nourrit ma tranquillité. C'est une passion innocente. Ses caresses assouvissent un feu qui me ferait mourir si je n'attenuais sa force par des badinages.

— Et ta conscience n'en souffre pas?

— Je n'en suis pas inquiète.

— Mais tu sais que tu pèches?

— Aussi je m'en confesse.

— Et que dit le confesseur?

— Rien. Il m'absout, et je suis heureuse.

— Et ta jolie pensionnaire se confesse aussi?

— Sûrement; mais elle ne s'avise pas de dire au confesseur ce qu'elle ne croit pas être un péché.

— Je m'étonne que le confesseur ne l'ait pas instruite; car instruire en ce sens est une grande jouissance.

— Notre confesseur est un sage vieillard.

— Je partirai donc sans avoir reçu de toi un simple baiser ?

— Rien.

— Puis-je revenir demain ? je partirai après-demain.

— Viens, mais je ne descendrai pas seule, car on pourrait former des conjectures. Je viendrai avec ma petite. Cela sauvera les apparences. Viens après dîner, mais à l'autre parloir.

Si je n'avais pas connu M. M. à Aix, sa religion m'aurait surpris ; mais tel était son caractère. Elle aimait Dieu, et ne croyait pas que ce père généreux qui nous a faits avec des passions, manquerait d'indulgence, parce qu'elle n'avait pas la force de dompter la nature. Je me retirai à mon auberge, fâché que cette belle nonne ne voulût plus de moi, mais persuadé que la Desarmoises me dédommagerait.

Je trouvai cette belle assise sur le lit de son amant que la diète et la fièvre avaient rendu excessivement faible. Elle me dit qu'elle viendrait souper dans ma chambre pour laisser le malade tranquille, et ce bon jeune homme me serra la main comme pour me témoigner sa reconnaissance.

Comme j'avais copieusement dîné chez Magnan, je ne touchai presque pas au souper ; mais ma compagne qui n'avait dîné que légèrement mangea et but d'un appétit dévorant. Je la regardais avec une sorte d'admiration, et elle jouissait de

mon étonnement. Quand mes domestiques m'eurent quitté, je défiai ma belle à me tenir tête contre un bol de punch qui la mit dans cette espèce de gaîté qui ne demande qu'à rire et qui rit de se trouver destituée de force et d'usage de raison. Je ne puis pas cependant me faire le reproche d'avoir abusé de son état d'ivresse, car dans toute la volupté de son âme, elle vint au-devant de toutes les jouissances auxquelles je l'excitai jusqu'à deux heures du matin. Nous étions rendus quand nous nous séparâmes.

Je dormis jusqu'à onze heures, et quand j'allai lui souhaiter le bonjour, je la trouvai joyeuse et fraîche comme une rose. Je lui demandai comment elle avait passé le reste de la nuit. Comme le commencement, me dit-elle, à merveille.

— A quelle heure voulez-vous dîner?

— Je ne dînerai pas; je préfère réserver tout mon appétit pour le souper. Son amant, se mêlant à la conversation, me dit d'une voix faible, mais d'un ton poli et calme :

— Il est impossible de lui tenir tête.

— A boire ou à manger? lui dis-je.

— A manger, à boire et à autre chose, répondit-il avec un sourire. Elle rit et l'embrassa avec tendresse.

Ce petit dialogue me convainquit que la Desarmoises devait adorer son amant; car outre qu'il était très-joli garçon, c'était le caractère qui pouvait le plus convenir à ses dispositions. Je dînai

seul. Le Duc arriva pendant mon dessert. Il me dit que les filles du concierge et la jolie cousine l'avaient obligé à différer son départ pour m'écrire, et me remit de leur part trois lettres et trois douzaines de gants dont elles me faisaient présent. Leurs lettres ne contenaient que de fortes instances pour m'engager à aller passer un mois chez elles, me donnant suffisamment à entendre que je serais content d'elles. Je n'étais pas assez hardi pour retourner dans une ville où, avec la réputation que je m'étais faite, j'aurais dû faire l'horoscope de toutes les filles des bonnes familles ou me faire des ennemis en me montrant impoli.

Après le dîner et la lecture de mes lettres de Grenoble, je me rendis au couvent, où, après avoir fait avertir M. M., j'entrai dans le parloir qu'elle m'avait indiqué. Elle ne tarda pas à descendre avec la jeune et belle pensionnaire qui me remplaçait imparfaitement dans ses fureurs amoureuses. Elle n'avait pas achevé sa douzième année, mais elle était grande, forte et très-développée pour son âge. La douceur, la vivacité, la candeur et la finesse se mariaient sur son beau visage et lui donnaient un charme ravissant. Elle avait un corset bien fait qui laissait à découvert une poitrine blanche, bien formée, et sur laquelle l'imagination suppléait facilement les globes qui devaient bientôt l'orner. Cette intéressante tête d'où pendaient deux superbes tresses d'ébène, et

cette poitrine, faisaient deviner tout le reste, et l'imagination vagabonde en faisait une Vénus en herbe. Je commençai par lui dire qu'elle était fort jolie et qu'elle rendrait heureux l'époux que Dieu lui destinait. Je savais que ce compliment devait la faire rougir. C'est cruel, mais c'est par là que le langage de la séduction commence. Une jeune personne de son âge qui ne rougirait pas quand on lui parle de mariage, serait ou imbécille ou déjà endoctrinée, experte dans les exploits du libertinage. Malgré cela, la source de la rougeur qui éclate sur le visage d'une jeune fille à l'approche d'une idée alarmante, est un véritable problème; car elle peut être l'indice de la pudicité pure, elle peut l'être de la honte, et souvent un mélange de l'une et de l'autre. C'est alors un combat entre le vice et la vertu, et d'ordinaire c'est la vertu qui succombe. Les désirs, vrais satellites du vice, en viennent facilement à bout. Comme je connaissais la pensionnaire par le récit de M. M., je ne pouvais pas ignorer d'où provenait chez elle la rougeur qui relevait ses jeunes attraits.

Faisant semblant de ne m'être aperçu de rien, j'entretins un instant M. M., puis je revins à l'assaut. Elle avait déjà repris contenance. Quel âge avez-vous, ma belle enfant?

— J'ai treize ans.

— Tu te trompes, mon cœur, lui dit son amie, tu n'as pas encore accompli ta douzième année.

— Le temps viendra, ajoutai-je, où, au lieu d'augmenter, vous diminuerez le nombre de vos ans.

— Je ne mentirai jamais, monsieur, j'en suis bien sûre.

— Vous voulez donc vous faire religieuse, ma belle amie?

— Je n'ai pas encore cette vocation, mais rien ne m'obligera à mentir, quand bien même je vivrais dans le monde.

— Vous vous trompez, car vous commencerez à mentir dès que vous aurez un amant.

— Mon amant mentira donc aussi.

— Bien certainement.

— Si la chose était ainsi, l'amour serait bien vilain; mais je ne le crois pas, car j'aime ma bonne amie, et je ne lui déguise jamais la vérité.

— Mais vous n'aimerez pas un homme comme vous aimez une femme.

— Tout de même.

— Non, car vous ne couchez pas avec elle, et vous coucherez avec votre mari.

— C'est égal; mon amour serait le même.

— Comment! vous ne coucheriez pas plus volontiers avec moi qu'avec M. M.?

— Non, en vérité, car vous êtes un homme et vous me verriez.

— Vous ne voulez pas qu'un homme vous voie?

— Non.

— Vous savez donc que vous êtes laide?

A ces mots, se tournant vers son amie avec un air de dépit bien prononcé : Est-il vrai, lui dit-elle, que je suis laide.

—Non, mon cœur, lui répondit M. M. en se pâmant de rire, non, bien le contraire, car tu es très-jolie. En disant cela elle la prit entre ses genoux et l'embrassa avec tendresse.

— Votre corset vous serre trop, mademoiselle, il est impossible que vous ayez la taille aussi fine.

— Vous vous trompez, monsieur, car vous pourriez y passer la main.

— Je n'en crois rien.

M. M. la mit alors près de la grille, la tourna de côté, et me dit de m'en assurer. En même temps elle lui retroussa la robe. C'est vrai, lui dis-je, et je vous fais réparation d'honneur ; mais je maudissais en moi-même la chemise et la grille. Je crois, dis-je à M. M., que c'est un petit homme.

Sans attendre la réponse, je travaillai si bien que j'acquis par le toucher la conviction de son sexe, et je pus m'assurer que la petite ainsi que son institutrice étaient bien aises que j'acquisse cette certitude.

Ayant retiré ma main, la petite donna un baiser à M. M. dont l'air riant la rassura, et demanda à son amie la liberté de s'absenter un moment. Je devais l'avoir mise dans le cas d'être un instant seule, et moi-même j'étais dans un état d'irritation complète.

Dès que la petite fut sortie : Sais-tu bien, dis-je à M. M., que l'éclaircissement que tu m'as procuré me rend malheureux ?

— Et pourquoi ?

— Parce qu'ayant trouvé ta pensionnaire charmante, je meurs d'envie de la posséder.

— J'en suis fâchée, car tu ne pourrais pas aller au-delà de ce que tu as fait ; et puis, mon ami, je te connais, et quand bien même tu pourrais te satisfaire sans danger pour elle, je ne te l'abandonnerais pas, car tu me la gâterais.

— Comment ?

— Penses-tu qu'après avoir été heureuse avec toi, elle pourrait l'être avec moi. Je perdrais trop à la comparaison.

— Donne-moi ta main.

— Pas du tout.

— Tiens.

— Je ne veux rien voir.

— Pas un peu?

— Du tout.

— Mais en veux-tu à ma main et à mes yeux ?

— Au contraire. Si tu as eu du plaisir, j'en suis bien aise ; et si tu lui en as donné des désirs, elle m'aimera davantage.

— Quel bonheur, mon ange, si nous pouvions nous trouver ensemble tous les trois en liberté !

— Je le sens, mais ce n'est pas possible.

— Es-tu sûre que nous sommes à l'abri de tout œil curieux?

— Très-sûre.

— La hauteur d'appui de cette fatale grille m'a dérobé bien des charmes !

— Pourquoi ne t'es-tu pas mis à l'autre ? elle est beaucoup plus basse.

— Allons-y.

— Non, pas aujourd'hui, car je ne saurais trouver d'excuse à ce changement.

— Je reviendrai demain, et je partirai pour Lyon à l'entrée de la nuit.

La petite étant revenue, je me mis debout devant elle. J'avais une foule de superbes breloques à mes chaînes de montre, et je n'avais pas eu le temps de me remettre entièrement en état de décence. Elle s'en aperçut, et mes breloques servant de prétexte à sa curiosité, elle me demanda si elle pouvait les voir.

— Tant qu'il vous plaira, mon bijou ; les voir et les toucher aussi.

M. M. prévoyant ce qu'il allait arriver, nous dit qu'elle allait revenir. Je me hâtai de faire perdre à la trop curieuse pensionnaire tout l'intérêt qu'elle pouvait prendre aux breloques, en lui mettant entre les mains un bijou d'une autre nature. Elle ne dissimula point son ravissement ni le plaisir qu'elle trouvait à satisfaire sa curiosité sur un objet tout nouveau pour elle et dont, pour la première fois de sa vie, elle était maîtresse d'examiner toutes les parties en détail. Mais bientôt une effusion de liquide radical changea son examen en

surprise, et je ne l'interrompis point dans sa ravissante contemplation.

Voyant M. M. revenir à pas lents, je baissai la toile et je m'assis. Mes montres étant encore sur la hauteur d'appui, M. M. demanda à sa jeune amie si elle avait trouvé les breloques jolies. Oui, répondit la petite, mais d'un ton triste et rêveur. Elle venait de faire en moins de deux heures un si long voyage, qu'elle avait bien de quoi réfléchir. Je passai le reste de la journée à conter à M. M. mes aventures depuis que je l'avais quittée, mais comme il était trop tard pour pouvoir finir mon récit ce jour-là, je lui promis de revenir le lendemain à la même heure pour l'achever.

La petite qui avait tout écouté, quoique j'eusse l'air de ne parler qu'à son amie, me dit qu'elle mourait d'envie de savoir comment j'avais fini avec la maîtresse du duc de Matalone.

Je soupai avec ma belle Desarmoises, et après lui avoir donné des marques de tendresse jusqu'à minuit, et l'avoir assurée que je ne retardais mon départ que par amour pour elle, j'allai me coucher. Dès que j'eus dîné le lendemain, je me rendis au couvent où, après avoir fait prévenir M. M., j'allai me placer derrière la grille qui avait la hauteur d'appui beaucoup plus convenable que celle derrière laquelle je me trouvais la veille.

Bientôt M. M. arriva seule, mais prévoyant mon impatience, elle m'annonça que sa jolie compagne ne tarderait pas à venir. Tu lui as mis l'ima-

gination en feu. Elle m'a tout conté, en faisant mille folies, et m'appelant son cher mari. Tu l'as séduite et je suis bien aise que tu partes, car je crois qu'elle en perdrait la raison. Tu vas voir comment elle s'est vêtue.

— Es-tu bien sûre de sa discrétion ?

— Oui, j'en suis parfaitement sûre ; mais je te prie seulement de ne lui rien faire en ma présence. Quand je verrai le moment, je m'éloignerai.

— Tu es une divinité, mon cœur ; mais tu serais mieux que cela, si tu voulais.....

— Je ne veux rien pour moi, mon ami, parce que cela ne se peut pas.

— Tu pourrais.....

— Non, je ne saurais avec toi me contenter d'un vain jeu qui ne ferait que donner une nouvelle ardeur à des feux mal éteints. Je te l'ai dit ; je souffre, mais n'en parlons jamais plus.

Mais voilà la jeune adepte, l'air riant, l'œil plein de feu, vêtue d'une douillette courte, ouverte par devant, et une petite jupe de mousseline brodée qui ne lui dépassait pas le bas du mollet. Elle avait l'air d'une sylphide.

A peine assise, elle me rappela l'endroit où j'avais interrompu mon récit. Je continuai, et quand j'en fus à l'instant où donna Lucrezia me fit voir Leonilda toute nue, M. M. sortit, et la petite friponne me demanda aussitôt comment j'avais fait pour m'assurer que ma fille était pucelle.

La prenant alors à travers la fatale grille, con-

tre laquelle elle vint coller son joli corps, je lui montrai comment j'avais pu m'en assurer, et la petite trouvait tant de plaisir à ce jeu, que loin d'éprouver aucune souffrance, elle se pâma deux fois en me pressant la main officieuse. Puis elle me donna la sienne pour me rendre le plaisir que je lui avais donné, et comme pendant cette douce occupation, M. M. reparut, elle se hâta de me dire : Cela ne fait rien; je lui ai tout dit. Mon amie est bonne; elle ne sera pas fâchée. M. M. en effet fit semblant de ne rien voir, et la précoce petite essuya sa main avec une sorte de volupté qui décélait combien elle était contente d'elle-même.

Je me remis à continuer mon histoire; mais lorsque j'en fus à la pauvre barrée de Turin, leur peignant toutes les peines que je m'étais vainement données pour la satisfaire, la petite devint si curieuse du fait, que pour que je pusse mieux l'instruire, elle s'offrit à moi dans la posture la plus séduisante. M. M. me voyant debout, se sauva, prévoyant que je ne pourrais pas m'empêcher de lui manquer de parole.

Mettez-vous à genoux sur la hauteur d'appui, me dit la jeune friponne, et laissez-moi faire. Lecteur, vous devinez son intention, et elle aurait réussi sans doute, si à l'orifice, le feu qui me consumait n'avait distillé ma force.

La charmante néophite sentit l'aspersion, mais persuadée bientôt de ma défaillance, elle se retira

avec un peu de dépit. Mes doigts officieux s'efforcèrent de la dédommager, et j'eus le bonheur de la voir heureuse.

Je quittai ces êtres charmans à l'entrée de la nuit, leur promettant d'aller les revoir dans un an ; mais en me retirant, je ne pus m'empêcher de réfléchir combien ces asyles que l'on croit réservés à la prière et à la pureté des mœurs, recèlent de germes de corruption, et combien une mère, souvent timorée, crédule et confiante, est dupe de croire que l'enfant de ses affections échappera dans la cellule d'une nonnette à l'exemple du vice et de la séduction qu'elle redoute pour elle dans le monde. Sous les verroux, les désirs deviennent frénétiques; et quels désirs que ceux qui naissent des besoins de l'amour !

De retour à l'auberge, je pris congé du blessé que j'eus la satisfaction de laisser hors de danger. Je le priai en vain de disposer de ma bourse ; il me dit en m'embrassant qu'il se trouvait muni d'assez d'argent et que d'ailleurs il n'aurait qu'à faire écrire à son père pour avoir tout ce qu'il pourrait désirer. Je lui promis de m'arrêter à Lyon et d'obliger Desarmoises à se désister de toute poursuite, lui disant que j'avais sur lui des droits qui l'empêcheraient de me refuser. Je lui tins parole. Après nous être donné le baiser d'adieu, j'emmenai sa future pour souper et rire jusqu'à minuit ; mais pour notre congé elle ne dut pas être contente de moi, car je ne lui parlai de ma ten-

dresse qu'une seule fois ; la jeune amie de M. M. m'avait presque mis à sec.

Je partis à la pointe du jour et le lendemain j'arrivai à Lyon à l'hôtel du Parc. Ayant fait inviter Desarmoises à venir me parler, je lui dis, sans rien déguiser, que les charmes de sa fille m'avaient séduit, que son amant était très-aimable garçon, digne d'elle, et que j'attendais de son amitié qu'il donnât sans condition son consentement à leur mariage. Il fit tout ce que je voulus, quand je lui eus déclaré que je ne pouvais continuer à être son ami qu'autant qu'il acquiescerait à tout et dans l'instant. Il me fit un écrit en présence de deux témoins, et sans aucun retard, je l'envoyai par un exprès à Chambéry.

Ce faux marquis, comme il y en a tant, voulut me donner à dîner dans sa pauvre demeure. Sa fille cadette n'avait rien de son aînée, et sa femme me fit pitié. Avant de sortir, ayant adroitement mis six louis dans un morceau de papier, je les lui mis dans la main, sans que son mari s'en aperçut. Un regard de reconnaissance me fit voir que ce présent était le bienvenu.

Étant obligé d'aller à Paris, je donnai à Desarmoises l'argent nécessaire pour qu'il allât m'attendre à Strasbourg avec mon Espagnol.

Je crus bien faire en n'emmenant que Costa ; j'étais conseillé par mon mauvais génie.

Je pris la route du Bourbonnais, j'arrivai à

Paris le troisième jour, et je descendis rue et hôtel du St-Esprit.

Avant de me coucher, j'écrivis un billet à madame d'Urfé et je le lui envoyai par Costa. Je lui promettais d'aller dîner avec elle le lendemain. Costa était assez joli garçon ; et comme il parlait mal le français et qu'il était un peu bête, j'étais sûr que madame d'Urfé le prendrait pour un être extraordinaire. Elle me répondit qu'elle m'attendait avec la plus vive impatience.

—Dis-moi, Costa, comment cette dame t'a reçu et comment elle a lu mon billet.

— Monsieur, elle m'a regardé à travers un miroir, en prononçant des mots que je n'ai pas compris; puis ayant fait trois fois le tour de sa chambre en brûlant des parfums, elle est venue d'un air majestueux me regarder attentivement, et ensuite, avec un sourire très-agréable, elle m'a dit d'attendre sa réponse dans la chambre d'entrée.

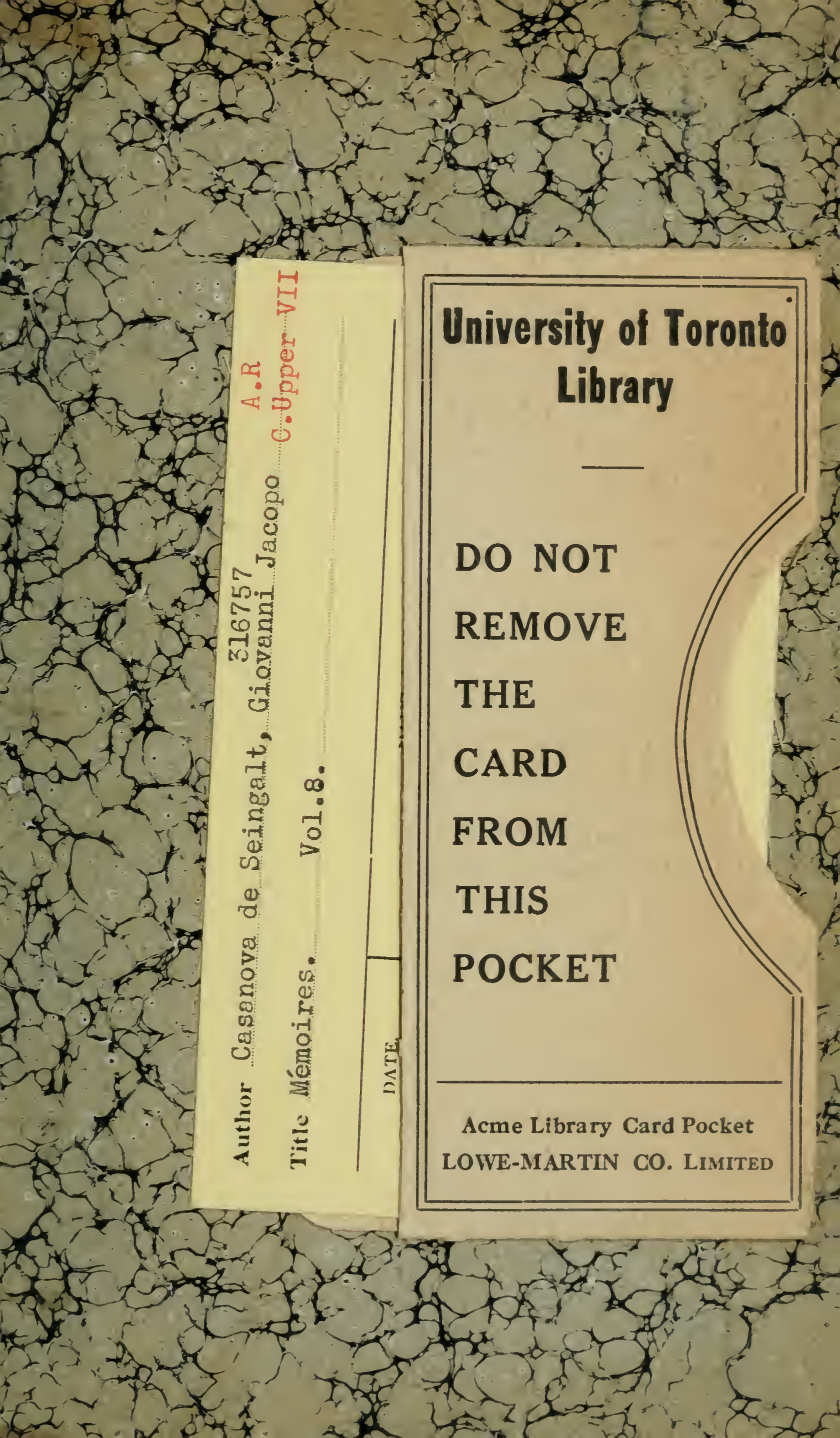
FIN DU TOME SEPTIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME SEPTIÈME.

FIN DE LA TABLE DU TOME SEPTIÈME.





University of Toronto
Library
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET
Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED
Author Casanova de Seingalt, Giovanni Jacopo
316757
A.R
C.Upper VII
Title Mémoires. Vol.8.
DATE

